
COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE
HEALTH SCIENCES STANDARD
HX64095924
R135 .T63
Les maladies nerveus
RECAP

LES

MALADIES NERVEUSES

PENDANT L'ANTIQUITÉ GRÆCO-ROMAINE

LES

MALADIES NERVEUSES

Pendant l'antiquité Græco-Romaine

(ESSAI HISTORIQUE)

PAR

MICHEL DE TORNÉRY

Ex-Interne des Hôpitaux de Paris

Avec

LA COLLABORATION DE M. LE DOCTEUR PAPILLON

POUR HIPPOCRATE ET CELSE



PARIS

HENRI JOUVE, ÉDITEUR

15, Rue Racine, 15

—

1892



PRÉFACE

Nous avons entrepris cet essai afin de combler une lacune qui nous semblait exister dans l'histoire des sciences médicales pendant la période grœco-romaine. Ceux qui ont étudié jusqu'ici les ouvrages si remarquables des grands médecins de l'antiquité, ont cru le plus souvent devoir consigner le fruit de leurs savantes recherches dans des ouvrages d'une étendue immense, comprenant en général tout le passé de la médecine. Avec un programme aussi vaste, ils ne pouvaient s'étendre outre mesure sur une branche particulière de l'art de guérir, et d'ailleurs astreints qu'ils étaient à l'ordre chronologique, il ne leur était permis que de donner des tableaux d'ensemble, peu utiles au spécialiste, qui ne recherche que des documents d'un certain genre, mais suffisamment développés. Les nombreux

articles. feuilletons, etc., historiques qu'on publie depuis longtemps dans les journaux de médecine, ont le grave inconvénient d'être disséminés çà et là, et d'ailleurs les maladies nerveuses, pendant l'antiquité, ne semblent pas avoir été l'objet de leur préoccupation, car les matériaux que nous en avons retirés sont bien maigres. Du reste, histoires médicales et feuilletons présentent tous le même défaut. On s'y contente d'appréciations et d'affirmations plus ou moins vraies, mais que ne viennent pas appuyer et éclairer le texte qu'on a la prétention de juger. Pour y suppléer, on est forcé si l'on ne veut pas se contenter d'opinions toutes faites, de se livrer à des recherches aussi longues que pénibles, et encore faut-il avoir l'heureuse chance d'habiter une ville où existe une bibliothèque particulièrement riche en ouvrages anciens, dont un grand nombre sont presque introuvables à l'heure actuelle sauf dans les grands centres universitaires. Pour toutes ces raisons, nous avons cru devoir suivre une autre méthode. Nous avons limité notre sujet à une branche bien déterminée de la médecine, la Neuropathologie. Nous avons été très sobre de jugements sur les mérites et les défauts de tel ou tel médecin. Ceux qui se livrent à ces considérations, le plus souvent oiseuses, ont l'air de vouloir écraser les anciens du haut d'une science d'emprunt, aux progrès de laquelle ils n'ont nullement contribué. Ils oublient que les erreurs de ceux qu'ils blâment parfois si sévèrement sont le plus souvent le fait de l'époque où ils vivaient. Les maîtres de la médecine actuelle sont plus indulgents. Ils n'ont eu

que trop souvent l'occasion de méditer la pensée mélancolique d'Hippocrate : Vita brevis, ars longa, occasio fallax. *Nous nous sommes efforcé de retirer de leur soi-disant fatras les perles et les gemmes, c'est-à-dire les remarques si fines et si cliniques qu'ils font plus fréquemment qu'on ne le pense sur tel ou tel symptôme, qu'on jugerait volontiers d'observation plus récente. Et d'ailleurs, quelque imparfaites qu'aient été leurs œuvres, ce sont eux qui ont créé la médecine, qui l'ont débarrassée des superstitions du vulgaire et de l'enveloppe hiératique que certains avaient intérêt à conserver. On ne peut s'empêcher d'admirer le libre esprit qui animait le Père de la Médecine, quand il affirmait, malgré les ignorants, les charlatans et les prêtres de son époque, l'origine naturelle de l'épilepsie. Ne soyons donc pas si orgueilleux de nos progrès, car il reste beaucoup à faire et nous avons mis plus de deux mille ans à apprendre le peu que nous savons.*

M. Papillon a bien voulu collaborer avec nous pour ce qui a trait à Hippocrate et à Celse. Nous ajouterons ici qu'il avait brillamment mis en œuvre les nombreuses notes que nous lui avions confiées, et ses propres recherches dans une thèse inaugurale envers laquelle la Faculté s'est montrée très favorable. Nos amis, MM. Tsintsiropoulos, Poulat, Quantin, nous ont prêté aussi leur gracieux concours, et grâce à leur obligeance, nous avons pu en un espace de temps assez court réunir les textes *dont nous avions besoin. Qu'il nous soit permis ici de remercier chau-*

dement notre éminent maître, M. le professeur Laboulbène. Sa vaste érudition nous a été très utile. Nous dédions également ce travail à notre excellent maître M. Bourneville, chez qui nous avons commencé à nous intéresser aux maladies nerveuses pendant notre année d'internat (provisoire) en 1883. Nous ne saurions oublier non plus, que nous avons appris les maladies mentales chez M. Magnan. Qu'ils reçoivent l'hommage de notre profonde reconnaissance.

Nous adressons aussi le témoignage de notre gratitude à MM. les Bibliothécaires de la Faculté de médecine : Hahn, Petit, Thomas, Corlieu, Gouault, pour les excellents renseignements bibliographiques qu'ils nous ont fourni pendant toute la durée de ce travail.

Terminons en disant que nous nous sommes servi surtout de Haeser, de Puschmann, de Corlieu (qui a étudié la médecine grecque à partir de Galien) et d'un article de Falk sur les maladies mentales pendant l'antiquité græco-romaine.





INTRODUCTION

Caractères généraux de la Neuropathologie chez les Anciens. — Evolution de cette branche de la médecine pendant la période græco-romaine. — Notions anatomiques. — Plan de l'ouvrage.



Avant d'aborder notre sujet, nous croyons qu'il ne serait point inutile de dégager dans une courte introduction les vues générales auxquelles nous ont conduit des investigations aussi longues que pénibles. Indiquons donc rapidement ici les principaux traits qui caractérisent l'étude des maladies nerveuses pendant la période græco-romaine.

La neuropathologie est restée dans l'enfance pendant toute la période græco-romaine ; les anciens ne décrivaient sous le nom de maladies nerveuses que des symptômes : telles sont les conclusions auxquelles on arrive forcément en parcourant les ouvrages de cette époque qui sont parvenus jusqu'à nous. Il ne faut pas y chercher une *pathogénie* fondée sur des faits

exacts et bien observés (1). Les humoristes, voyaient partout un dérangement des humeurs. Les méthodistes, non moins exclusifs, s'imaginaient que tout dérivait d'un resserrement ou d'une dilatation des pores. Les pneumatistes sont aussi chimériques, avec leur esprit vital et leur théorie des quatre éléments; ils ont eu de plus le tort de parler sans cesse du cœur quand il fallait incriminer le cerveau. Galien est le seul qui ait su exactement interpréter certains troubles morbides, grâce aux notions anatomiques et physiologiques qu'il possédait. *L'anatomie pathologique* était forcément absente, dans un temps où il était rigoureusement interdit de disséquer un corps humain. Mais la *symptomatologie* est assez bien étudiée, et certains tableaux morbides de l'épilepsie, de la manie, de la mélancolie, etc., que nous ont laissés Aretée et Cœlius Aurelianus, sont vraiment remarquables.

La marche et le pronostic sont parfois beaucoup mieux étudiés qu'on ne le penserait tout d'abord. Archigène a mentionné les signes précurseurs de la folie (2), et il a rappelé la fréquence de ses récidives, Aretée a montré les relations qui existent entre la manie et la mélancolie et il a signalé le stade ultime de démence, etc. On savait aussi, depuis Hippocrate, que l'épileptique est fréquemment atteint de dérangements d'esprit, et qu'il peut finir par devenir mélancolique.

---

(1) Nous signalerons plus loin les exceptions, mais disons ici que les causes secondes sont mieux appréciées.

(2) Voir VIIIe chapitre.

Le *diagnostic* est encore bien imparfait, et cependant nombre de choses exactes ont été indiquées par les grands médecins de cette époque : Ainsi on s'est efforcé de séparer l'épilepsie de l'hystérie; la manie de la mélancolie, du délire alcoolique, ou de celui causé par les solanées vireuses; la phrénésie des troubles mentaux qu'engendrent les grandes pyrexies.

Comme il fallait s'y attendre le *traitement* ne mérite pas les mêmes éloges.

Il faut se rappeler tout d'abord que la plupart de nos narcotiques, sauf l'opium, leur étaient inconnus, et encore leurs préparations opiacées étaient loin de présenter l'efficacité palliative d'une de nos piqûres de morphine. Il y avait, il est vrai, une assez belle série d'antispasmodiques, tels que le musc, le castoréum, l'assa fœtida. Ils traitaient plus mal encore l'épilepsie que les médecins actuels, puisqu'ils ignoraient le bromure de potassium, qui, s'il ne guérit pas, diminue au moins le nombre des attaques ; et, comme les praticiens de cette époque ne se contentaient pas toujours du rôle de simple spectateur, ils recouraient à des remèdes qui nous paraissent atroces : ainsi, Archigène, un médecin qui pourtant avait la plus grande valeur, eut un jour l'idée de saupoudrer le cuir chevelu d'un de ses patients avec de la soude et de l'asperger d'eau : l'on voit d'ici l'escharre qui dut s'en suivre. Si les médicaments étaient peu efficaces, ils étaient très nombreux, et la thérapeutique des affections nerveuses perdit de bonne heure la simplicité hippocratique ; certaines drogues offraient une complexité presque

effrayante, tel ce remède sacré, composé de quarante substances différentes et dont Alexandre de Tralles nous a conservé la recette. Les *testicules* d'animaux étaient en grand honneur, mais à cette époque, on se contentait de les absorber par la voie digestive. L'imagination populaire fut non moins fertile que celle des médecins : les remèdes dégoûtants, les excréments d'animaux sont préconisés par Pline avec le plus grand sérieux. Et tout ne se bornait pas à des pratiques qui révoltent l'estomac ; il y avait des coutumes plus barbares. Les grands jours de fête, lorsque le peuple romain était gorgé du spectacle d'un tas de gladiateurs s'entretuant pour l'amuser, on voyait de malheureux épileptiques envahir la scène et sucer avidement le sang qui s'échappait des blessures des combattants. C'est que ce sang, d'après une croyance populaire, bien vieille déjà et que l'on retrouve chez beaucoup d'autres peuples, était l'âme même, le principe vital qui, absorbé par un autre, était capable de lui communiquer ses qualités (1).

Quelle a été *l'évolution* de la neuropathologie pendant la longue période que l'on est convenu d'appeler antiquité græco-romaine? C'est ce qu'il est bien difficile de reconnaître maintenant qu'un grand nombre des ouvrages les plus fameux qui traitaient de cette science ont été complètement perdus. Nous ne possédons plus les écrits de Dioclès de Caryste, de Praxagoras,

---

(1) Certains faits d'anthropophagie n'ont point d'autres motifs chez beaucoup de peuples sauvages.

d'Hérophile, d'Erasistrate, d'Archigène, et ces lacunes deviennent la règle, quand on remonte à l'époque qui a précédé Hippocrate. Il a dû cependant avoir des prédécesseurs. Les pythagoriciens s'occupaient aussi bien de médecine que de philosophie. Empédocle avait écrit un grand poème sur l'art de guérir. Acron, que les empiriques regardaient comme leur fondateur, parce qu'il croyait à l'inutilité du raisonnement en médecine, avait composé, notamment sur la diététique des traités qui eurent longtemps beaucoup de réputation. Démocrite avait beaucoup écrit, paraît-il, sur la médecine (1). Mais nous ne savons rien de certain sur les opinions qu'ils ont émises en neuropathologie, cependant Cœlius Aurelianus nous raconte qu'*Empédocle* regardait la manie comme une purge du cerveau ; et d'autre part différents indices, notamment certains passages de Galien et le voyage apocryphe d'Hippocrate à Abdère nous portent à penser que Démocrite attribuait les troubles mentaux à une action de la bile.

Quoi qu'il en soit, l'étude des maladies nerveuses est déjà assez avancée dans la collection hippocratique.

On est étonné du nombre de connaissances utiles que l'on retrouve déjà dans cette encyclopédie médicale pourtant si ancienne. On s'aperçoit qu'un grand nombre de symptômes décrits par les médecins postérieurs y sont déjà signalés. Cela est vrai surtout pour la phrénésie,

---

(1) Voir médecine arabe de Daniel Leclerc et Diogène de Laerce, vie des philosophes.

la léthargie, l'epilepsie, l'apoplexie et le tétanos. Mais il faut avouer que tout cela reste plutôt *indiqué* que décrit, et d'ailleurs, les hippocratiques ne considérant la maladie qu'à un point de vue très général, ne nous ont point laissé sur les maladies des monographies spéciales, mais ont dispersé çà et là ce qu'ils en disent. Les successeurs directs d'Hippocrate, principalement Dioclès de Caryste dont Galien nous a conservé un passage sur la mélancolie, et Praxagoras dont on connaît le traitement barbare dans l'épilepsie, écrivirent sur les maladies nerveuses dont ils firent probablement progresser l'étude. Il paraît qu'Aristote s'occupa aussi de cette branche de la médecine et Cœlius Aurelianus nous apprend que, dans la manie, il s'imaginait que les symptômes morbides étaient produits par un échauffement. En conséquence, il recommandait de combattre ces phénomènes par les réfrigérants. Les Alexandrins firent faire, comme on le sait et comme nous le montrerons plus loin, des progrès immenses à la névrologie, c'est même tout particulièrement vers le cerveau qu'Hérophile tourna ses recherches « car il le regardait comme la plus noble partie du corps humain » (1). Lui et ses disciples paraissent avoir rendu des services signalés à l'étude des maladies nerveuses. Il est très probable que dès lors la tendance à créer des *espèces morbides distinctes* s'accentua de plus en plus. Comme on devait s'y attendre, c'étaient des *symptômes* que l'on décrivait faute d'un criterium ana-

---

(1) Voir chapitre II.

tomique et pathogénique suffisant ; mais en se spécialisant, en se condensant sur un sujet assez bien défini, l'attention des médecins dut certainement produire de meilleurs résultats. Il est certain que Bacchius de Tanagra, Kratevas, Andreas de Caryste, Gajus, les successeurs d'Hérophile et Hérophile lui-même ont écrit sur le sujet qui nous occupe. Ainsi, on sait par Galien qu'Andreas de Caryste recommandait la compression des troncs nerveux dans le cas de névralgie et, d'autre part, Gajus attribuait l'hydrocéphalie à une maladie des méninges. Malheureusement, aucun de leurs ouvrages ne nous sont parvenus et nous en sommes réduits à quelques indications puisées çà et là dans Galien et dans Cœlius Aurelianus, et encore ce dernier ne nous parle-t-il guère que de ce qui nous intéresse le moins, c'est-à-dire du traitement qu'ils préconisaient.

Après les Alexandrins, le mouvement scientifique ne s'éteignit point, mais il se transporta à Rome devenu le centre du monde. Le véritable fondateur du méthodisme, Asclépiade et son disciple Themison qui établit officiellement la secte, écrivirent certainement sur les maladies nerveuses, ainsi que cela résulte d'une façon évidente de la lecture de Cœlius Aurelianus. Il est extrêmement regrettable que nous ayons perdu l'ouvrage sur les maladies aiguës composé par Asclépiade qui paraît avoir été un clinicien très distingué. Il rejeta de la thérapeutique les moyens barbares de ses prédécesseurs, principalement les drastiques, et n'usa que fort modérément de la saignée. Les métho-

distes continuèrent à observer cette sage réserve, et s'ils ne faisaient pas grand'chose, du moins ils ne nuisaient pas à leurs malades. Rufus, Archigène s'étaient occupé aussi des affections de la moelle et du cerveau. Galien et Aetius nous ont conservé plusieurs de leurs fragments. Il n'est pas étonnant que, grâce aux efforts d'une série de médecins aussi distingués et aussi laborieux, cette branche de la médecine ait fait de grands progrès. On peut en apprécier exactement l'étendue en parcourant les ouvrages de Cœlius Aurelianus, l'abréviateur de Soranus, le traité si remarquable d'Arétée, les livres sur les affections des lieux de Galien. Pour nous, c'est au IIe siècle que les maladies nerveuses et mentales ont atteint leur plus grande perfection pendant la période græco-romaine. Oribase, Aétius ne sont que des *compilateurs* précieux à cause des fragments anciens qu'ils ont conservés mais sans aucune originalité.

Alexandre de Tralles lui-même, qui a bien étudié les maladies respiratoires, copie Galien et ne donne que des descriptions très brèves ; par contre, la partie thérapeutique est démesurément allongée ; mais ce n'est pas une compensation, au contraire, car tous les moyens lui sont bons même les amulettes. Avant de terminer ces considérations générales disons quelques mots sur les connaissances que les anciens possédaient sur le système nerveux. En effet, sans ces connaissances, quelque rudimentaires qu'elles fussent, les médecins de la période græco-romaine en auraient été réduits au plus grossier empirisme. C'est grâce à ses

recherches sur les centres nerveux et sur les nerfs qui en partent, que Galien a su éclaircir parfois la pathogénie de certains troubles morbides dont l'interprétation avait échappé à des médecins moins savants. Comme on le sait, l'anatomie est de *date toute récente* et son origine purement grecque (*Voir* thèse de M. Peillon, inspirée et dirigée par M. de Tornery.) Ni les Egyptiens ni les Chaldéens ne doivent être regardés comme ses fondateurs, et leurs connaissances paraissent être restées sur ce point tout à fait rudimentaires. Pline, il est vrai, nous assure que les rois d'Egypte avait ordonné d'ouvrir des cadavres pour étudier les causes des maladies, mais il ne nous indique pas à quelle dynastie appartenaient ces rois et s'ils n'étaient pas déjà, comme Psammétique, sous l'influence grecque. Manéthon rapporte qu'Athotis, fils de Menes, aurait été médecin et aurait composé des ouvrages sur l'anatomie. M. Maspero a fait ressortir le soin avec lequel on embaumait les morts, mais tout cela ne prouve pas que les prêtres égyptiens auxquels appartenaient les médecins aient été de bons anatomistes.

Les papyrus se rapportant à la médecine que l'on a jusqu'ici retrouvés contiennent sur la structure du corps humain des erreurs monstrueuses ; la disposition des veines, d'après Polype qui s'est inspiré des Egyptiens, en est un bel exemple. Quant aux Chaldéens, ils regardaient le corps humain comme sacré et d'ailleurs c'est vers l'agriculture, le commerce, l'astronomie, l'architecture et la guerre qu'ils tournèrent leur activité et non du côté de la médecine où ils n'eurent jamais la répu-

tation dont jouirent à certains moments les Egyptiens.

En Grèce, les recherches anatomiques commencèrent de bonne heure si nous ajoutons foi aux assertions de Chalcidicus (1); Pythagore, Alcmeon, Empédocle auraient disséqué beaucoup d'animaux, surtout les deux derniers qui firent de remarquables recherches sur la structure de l'oreille. Démocrite composa un traité sur l'anatomie du caméléon et il ne dut pas négliger le système nerveux, d'autant plus qu'il y ajoutait beaucoup d'importance. (*Voir* Diogène de Laerce, *Vie de Démocrite*, et Daniel Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, dans le chapitre où il signale les traductions arabes des œuvres de Démocrite.) Nous renvoyons ceux que ces recherches intéresseraient à Plutarque (2), Macrobe (3), Censorinus (4) et Galien.

D'autre part, Galien assure, nous ne savons sur quelle autorité, que les Asclépiades enseignaient l'anatomie à leurs enfants dès leur plus jeune âge et leur faisaient disséquer des animaux.

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que l'on devait posséder en Grèce, du temps d'Hippocrate, quelques notions sommaires sur l'encéphale, la moelle et peut-être aussi sur certains nerfs; cela résulte, du reste, de la lecture attentive que nous avons faite des passages où il est fait allusion aux maladies nerveuses.

---

(1) Chalcidicus est un ancien commentateur de Platon.

(2) *Œuvres morales*.

(3) *Songe de Scipion* et *Saturnales de Macrobe*.

(4) *Jour natal de Censorinus* (*Voir* Collection Nisard).

Un des plus illustres successeurs d'Hippocrate, Dioclès de Caryste, composa, quelque temps après la mort du père de la médecine, un ouvrage qui, d'après Galien, était une sorte de manuel de dissection, preuve que l'anatomie n'était point négligée vers cette époque et qu'elle faisait même des progrès. Mais il paraît, d'après Galien, que les dissections étaient encore bien grossières et bien malhabiles (1).

Aristote, Praxagoras continuèrent l'œuvre de Dioclès de Caryste, Aristote surtout, qui nous a laissé sur l'anatomie comparée du système nerveux des notions importantes.

Tout cela du reste devait être encore fort vague et mal coordonné et on peut dire, sans crainte de se tromper, que la névrologie ne date véritablement que des Alexandrins. Les deux grands fondateurs de cette école, *Hérophile* et *Erasistrate* paraissent avoir étudié tout particulièrement la moelle, l'encéphale et les nerfs qui en partent. Les ouvrages où ils avaient consigné leurs découvertes ont été perdus, mais Galien, heureusement pour nous, les a mentionnés avec assez de détails pour que nous nous en fassions une idée exacte.

Hérophile étudia les méninges, les sinus de la dure-mère, le torcular, les plexus choroïdes, les ventricules, notamment le quatrième qu'on ne connaissait pas encore, et donna des noms à la vulve, à l'anus embouchures du ventricule moyen, au calamus scriptorius. Il décrivit le trajet des nerfs de l'encéphale et leur origine apparente, la disposition macroscopique que

---

(1) Voir paragraphe sur la dissection de l'utérus.

présente la moelle, etc. Erasistrate s'occupa surtout du cœur, mais il ne négligea pas les centres nerveux : il fit même sur les circonvolutions cérébrales une remarque bien intéressante. Il soutint, en effet, que c'était de la complexité de ces circonvolutions cérébrales qu'était née la supériorité de l'homme sur les animaux (1).

Galien continua l'œuvre des Alexandrins. Ses recherches ne portèrent plus sur l'homme, malheureusement, mais sur le singe, l'animal le plus rapproché de l'homme. On sait combien sont remarquables pour l'époque ses expériences de vivisection sur les animaux ! Il s'est servi dans ses recherches de procédés dont la rigueur ne laissait presque rien à désirer. Exposons maintenant le *plan* de ce travail :

Nous étudierons successivement, et par ordre chronologique, les différents ouvrages de médecine où l'on peut trouver des documents sur l'état de la neuropathologie pendant la période qui nous occupe, mais nous essayerons en outre, au moyen des assertions et des fragments qu'on y trouve et qui ont rapport aux ouvrages perdus, de déterminer l'influence que ceux-ci ont exercée sur les écrits qui nous sont restés. C'est là une tâche un peu hypothétique, mais nécessaire, et ajoutons pleine de séduction. Et enfin, nous terminerons par des conclusions générales.

---

(1) Voir *de utilitate partium*, ce qui a trait au cerveau.





CHAPITRE PREMIER

Collection Hippocratique

Prédécesseurs d'Hippocrate. — Tendances de la méthode hippocratique. — Critique des documents renfermés dans la collection hippocratique.

Nous disons à dessein collection hippocratique et non œuvres d'Hippocrate, parce qu'il est certain que les différentes œuvres qui composent cette encyclopédie, n'ont point été toutes composées par le père de la médecine. Nous avons perdu malheureusement les commentaires de Bacchius de Tanagra, de Philinus de Cos, d'Héraclide de Tarente, de Soranus, etc., mais

celui d'Erotien est venu jusqu'à nous, et il nous apprend que le livre *des porrhétiques* n'était pas d'Hippocrate. Galien qui a beaucoup étudié le plus grand des Asclépiades dont il prétendait rétablir le système médical, nie qu'Hippocrate ait composé le traité sur le mal caduc. Et d'autre part, les recherches de son savant traducteur, M. Littré, ont démontré qu'il ne faut point seulement attribuer à ses élèves et à ses descendants, c'est-à-dire à l'école de Cos, les traités regardés comme apocryphes, mais encore à leurs rivaux de l'école de Cnide à qui semble appartenir notamment le livre sur les maladies des femmes. Néanmoins, quels que soient les auteurs des ouvrages que nous allons consulter, il n'en résulte pas moins que la collection hippocratique renferme déjà une foule de notions précieuses sur la neuropathologie, et cet état avancé de la science prouve d'une manière irréfutable qu'Hippocrate avait eu de nombreux prédécesseurs. Et d'ailleurs, il le reconnaît lui-même dans le passage suivant : « La médecine, dit-il, est depuis longtemps en possession de toute chose, en possession d'une méthode et d'un principe qu'elle a trouvés. Avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites pendant la longueur des siècles, et le reste se découvrira si des hommes capables et instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. » Et en effet, comme nous l'avons dit dans notre introduction, en outre des Asclépiades, sur lesquels nous allons revenir tout à l'heure, il y avait dans la grande Grèce une école de médecine plus ou moins rattachée

aux doctrines pythagoriciennes dont Alcméon, Empédocle et Acron semblent avoir été les personnages les plus importants. Or, Empédocle s'était certainement occupé des maladies nerveuses, et Cœlius Aurelianus nous apprend qu'il regardait la manie comme une purgation du cerveau. Nous croyons fort que la doctrine des jours critiques et la croyance aux puissances mystérieuses de certains nombres viennent de là. En outre de l'école de Cnide, il y avait aussi en Asie-Mineure les philosophes Ioniens dont quelques-uns, notamment Démocrite, avaient des notions médicales étendues. Du reste, chaque ville avait déjà ses médecins dont certains, payés par elle, jouaient à peu près le rôle de médecins des pauvres. Il n'est donc pas vrai de dire que les Asclepiades, ces descendants d'Esculape, exerçaient seuls l'art de guérir, mais ils jouissaient d'une grande renommée. Ils s'étaient séparés en trois branches, dont la plus anciennement éteinte est celle de Rhodes, sur laquelle nous ne savons rien; nous avons au contraire quelques renseignements sur celles qui s'établirent à Cos et à Cnide (1). A Cos, la médecine était une profession héréditaire. Les pères enseignaient à leurs fils, dès leur plus jeune âge, non seulement des préceptes médicaux, mais encore des notions anatomiques (Galien), et il paraît qu'ils allaient jusqu'à leur apprendre à dissé-

---

(1) Les médecins de Cnide ont joui longtemps d'une grande réputation; leurs luttes avec les médecins de Cos étaient même devenues un thème pour les poètes comiques.

quer des animaux. Le père d'Hippocrate, Héraclide, descendait de Nébrus, un Asclépiade très illustre; c'est donc Héraclide qui dut lui donner les premières leçons de médecine, mais il eut aussi pour maître Herodicus de Selymbrie qui écrivit un ouvrage sur la médecine gymnastique. Quelles étaient les doctrines particulières à l'école de Cos, avant l'apparition des ouvrages hippocratiques ? Il est bien difficile de répondre à cette question, mais si nous nous en tenons à un paragraphe que nous avons cité plus haut, il est possible d'admettre que les Asclépiades de Cos avaient peut-être déjà esquissé cette méthode (1), à laquelle Hippocrate ajoute tant d'importance, c'est-à-dire l'examen rigoureux de la valeur des symptômes, leur subordination réciproque et les indications qu'ils fournissent pour le traitement. Et en effet, dans les écrits hippocratiques on trouve surtout des notions de *pathologie générale*. Les maladies n'y sont guère étudiées en tant qu'espèces différentes. Telle n'était pas au contraire la méthode de l'école rivale, c'est-à-dire des médecins Cnidiens. Galien (2) nous a fourni à ce sujet de précieux renseignements, d'où il résulte qu'ils insistaient beaucoup sur les *différences* que les maladies présentent entre elles, et d'autre part, au lieu

(1) Les prénotions coaques paraissent antérieures à Hippocrate (Littré), elles contiennent la même doctrine mais à contours plus vagues.

(2) Voir examen des doctrines d'Hippocrate.

de cette brièveté un peu sèche qu'on remarque dans les écrits hippocratiques, ils se seraient montré très prolixes en décrivant le tableau morbide des différentes affections. « Les médecins de Cnide dès le début découvrrient sept maladies de la bile, douze maladies de la vessie, quatre maladies des reins, quatre stranguries, trois tétanos, quatre ictères, ... non seulement les médecins qui ont écrit les sentences cnidiennes n'ont rien omis des accidents qu'éprouvent les malades mais encore ils ont poussé la description des détails au delà de ce qui est nécessaire. Or ce n'est pas l'objet de l'art de ne rien omettre des choses qui peuvent être connues même des personnes étrangères à la médecine. Le but du médecin est autre; c'est de consigner par écrit *tout ce qui sert au traitement*, de sorte qu'il faudra souvent qu'il apporte des particularités que le public ignore complètement et qu'il en retranche beaucoup que le vulgaire connaît, si elles sont sans importance pour le but que l'art se propose ».

Quoi qu'il en soit des doctrines émises par les médecins des diverses écoles médicales antérieures à Hippocrate, nous ferons remarquer ici que la théorie des humeurs devait déjà être ancienne, car elle était tombée pour ainsi dire dans le domaine commun. Les poètes y faisaient allusion et le public était persuadé que, pour guérir les maladies mentales, il fallait chasser la bile de l'économie au moyen de l'ellébore (Galien). Ce que nous venons de dire, bien que nos assertions soient appuyées sur des raisons sérieuses et souvent

même sur des textes dont il est difficile de réfuter l'importance, reste néanmoins bien hypothétique et surtout bien vague, nous le reconnaissons sans peine. C'est suffisant, cependant, pour donner une indication générale sur l'état de la neuropathologie d'avant Hippocrate, qu'on pourrait caractériser de la manière suivante : Tendance à rejeter de plus en plus les causes divines et à se contenter des hypothèses physiques mises en honneur par les philosophes Ioniens; doctrine des crises fondée sur des faits authentiques (1), mais dont la fréquence était exagérée et aussi sur les idées mystiques des Pythagoriciens sur les qualités des nombres; notions étendues, mais encore vagues, d'ordre surtout didactique chez les Cnidiens, et d'un caractère plus pratique, plus tourné vers le but thérapeutique chez les médecins de l'école de Cos, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en parcourant les prénotions choaques très probablement antérieures à Hippocrate; et enfin théorie des humeurs admise sans conteste par les médecins et par le vulgaire.

Quel a donc été le rôle d'Hippocrate en médecine? Il ne l'a pas créée certes de toute pièce; il n'en est pas le fondateur, mais le législateur. Il lui a donné une méthode, il lui a enseigné à subordonner les phénomènes suivant leur importance, à prêter la plus grande attention aux signes pronostiques, grâce auxquels on peut prévoir la terminaison vraisemblable d'une maladie. Il a peu insisté sur les différences des affections

---

(1) Par ex. : la pneumonie ou les fièvres palustres.

entre elles, mais il a mis en relief, bien avant les méthodistes, ce qu'elles avaient de commun entre elles. En un mot, il s'est surtout préoccupé de la pathologie générale. C'est, du moins, ce qu'on peut admettre en s'appuyant sur les traités regardés comme authentiques. Mais délaissons pour le moment ces considérations générales, applicables à son système médical tout entier, et recherchons maintenant dans la collection hippocratique les matériaux propres à nous éclairer sur le but spécial que nous nous proposons, c'est-à-dire sur la manière dont était comprise la neuropathologie par le plus grand des Asclépiades et ses successeurs immédiats. Cette étude est assez difficile, car l'encyclopédie médicale qui porte le nom du père de la médecine ne contient pas de traités de pathologie spéciale où les maladies soient décrites séparément. Il faut rechercher çà et là dans les livres sur le pronostic, sur les épidémies. les porrhétiques, les aphorismes, etc., les renseignements dont on a besoin. Souvent les indications qu'on y trouve sont d'une brièveté et d'une cbscurité qui rendent bien malaisée la compréhension du texte. Néanmoins, nous avons pu, après un travail aussi long que pénible, arriver aux conclusions que voici :

On trouve déjà dans la collection hippocratique des notions étendues sur la plupart des affections que nous verrons étudier et signaler par les auteurs postérieurs à Hippocrate. Comme preuve de cette affirmation, nous allons entrer dans des détails circonstanciés qui seront utiles pour faire mieux comprendre l'évo-

lution de la neuropathologie dans les siècles ultérieurs.

Phrénésie.

La *phrénésie*, bien qu'elle n'ait point été définie, est regardée comme une fièvre très intense s'accompagnant de phénomènes ataxiques violents, faisant présager que le cerveau est atteint. Elle est assez mal différentiée du causus (1) ou fièvre ardente ; car plusieurs fois dans les livres sur les épidémies, on dit que les symptômes sont à peu près les mêmes ; cependant certains détails indiqués par l'auteur hippocratique, notamment les rechutes tous les deux ou trois jours, nous font penser que le causus était une fièvre continue ou rémittente pernicieuse. Dans cette affection, *très mal définie*, et qui correspond à peu près au groupe si vague des fièvres ataxiques de Pinel, l'élément palustre entrait probablement pour une part (fièvre continue à caractère typhoïde), mais il est trés vraisemblable que la dothientérie devait être assez souvent aussi englobée sous ce nom. Et en effet, le livre *des épidémies* note que

---

(1) Voir § 9 du Ier livre des épidémies.

la maladie sévit surtout au printemps ou en automne. Certaines épidémies étaient déjà regardées comme plus meurtrières que les autres ; elles frappaient alors indistinctement tous les âges et tous les sexes, mais principalement les adolescents, les jeunes gens et les hommes faits. L'aphorisme 10 dit que certaines *céphalalgies* se terminent par la phrénésie. Les épistaxis sont signalées ; elles sont regardées comme funestes, quand elles sont très abondantes. L'apparition de la carphologie, d'un délire violent sont considérés comme fâcheux. Mais les phénomènes ataxiques ne dominent pas toujours ; il peut y avoir dès le début des symptômes adynamiques. « Le causus et la phrénésie commencèrent avec le printemps après les froids qui s'étaient fait sentir. Ce fut alors que ces maladies attaquèrent le plus de monde. Elles étaient aiguës et fort dangereuses. Voici quels étaient les symptômes du causus. Au début : apathissement, nausées, frissonnements, fièvre peu vive ou médiocre, point de délire. Il s'écoulait des narines quelques gouttes de sang. Les *redoublements* pour la plupart étaient les jours pairs ; à ce moment oubli, résolution générale, perte de la voix. Les mains et les pieds déjà froids se refroidissaient bien davantage à l'époque du redoublement, puis les malades se réchauffaient lentement et mal. Ils reprenaient leur connaissance et l'usage de la parole. Ils étaient ou absorbés par un coma continuel sans dormir, ou tenus éveillés par leurs souffrances. Chez la plupart, il y avait du *dérangement du ventre*, des évacuations sans coction, ténues, abondantes. Les malades succombaient irrégulièrement la

plupart vers les crises, quelques-uns ayant perdu depuis longtemps l'usage de la parole, beaucoup *baignés de sueurs* (1). Tels étaient les symptômes dans les cas funestes. Ils étaient à peu près les *mêmes* chez les malades affectés de *phrénésie*. Ceux-ci étaient absolument sans soif et aucun n'éprouva les transports qu'on observe d'ordinaire dans la phrénésie. Au contraire, ils étaient en proie à une sorte d'accablement inerte et de mauvaise nature dont le poids les faisait périr. » Les indications suivantes montrent que l'auteur hippocratique avait vu des véritables phénomènes méningitiques. Dans le premier livre *des épidémies*, § 6, « les douleurs de tête et du cou, dit-il, les pensanteurs dans ces parties avec sensibilité sont avec ou sans fièvre. Aux malades affectés de phrénésie, elles annoncent des *convulsions ;* il survient des *vomissements érugineux*. Avec ces accidents, quelques-uns meurent très rapidement. » Enfin, Hippocrate n'avait point encore séparé les phénomènes ataxiques de la pneumonie à forme nerveuse de la phrénésie proprement dite. Dans la 7e section des aphorismes, on trouve (aphorisme 12) la phrase suivante : « la phrénitis s'ajoutant à la péripneumonie est funeste ». Ce n'est que plus tard que la distinction sera nettement formulée par Soranus et Galien.

Dans le paragraphe 9 du premier livre *des épidémies*, on affirme que la maladie commençait à prendre un caractère intense vers le quatrième et assez souvent

(1) Cette sueur si abondante doit faire penser aux fièvres palustres.

aussi le *septième* jour de la maladie (1). Dans les porrhétiques, livre I, § 2, on signale le début possible de la phrénésie par une angine (2) : « dans les maladies aiguës. une affection de la gorge légèrement douloureuse suffocante, avec difficulté, après avoir ouvert la bouche, de rapprocher les mâchoires, sans tuméfaction, annonce le délire. La phrénesie qui y succède est funeste ». Le pronostic est variable. Il dépend de la force de *résistance* du malade, de son *tempérament*. Certains signes sont regardés comme funeste. Tels sont les saignements de nez abondants, les selles blanches, la carphologie, le délire violent, la langue hérissée (sèche et rugueuse). L'âge aussi aurait de l'importance. L'aphorisme 82 de la 7e section est conçu ainsi : « Ceux qui sont pris de phrénésie après quarante ans, ne périssent guère, car ce qui diminue le danger, c'est le rapport de la maladie avec la constitution et l'âge du malade. » Dans l'épidémie relatée au paragraphe 9 du premier livre *des épidémies* « il y avait quatre phénomènes critiques salutaires « ce furent ou des épistaxis favorables, ou l'évacuation d'urines abondantes qui offraient un sédiment épais favorable, ou un flux de matières bilieuses qui survenait à temps, ou l'apparition de phénomènes dysentériques. » Les

---

(1) Inutile de faire remarquer que la dothienenterie s'accentue surtout après le premier septénaire. La fièvre, d'après Jaccoud, n'arrive à son summum qu'au quatrième jour.

(2) Ce début de la fièvre typhoïde par une angine a été signalé maintes fois dans ces derniers temps.

crises apparaissaient le onzième jour ou seulement le vingtième. Plus loin, on trouve noté que les urines *troubles* sont d'un pronostic défavorable.

La marche de la maladie est regardée comme assez longue, parfois, cependant, la phrénésie évolue avec une rapidité foudroyante. « La sœur d'Hippias, prise en hiver de phrénésie, égarée, agissant avec ses mains, s'écorchait elle-même le cinquième jour. Le sixième, dans la nuit, perte de la voix, coma, elle gonfla ses joues en respirant et les lèvres comme les personnes qui dorment. Mort le septième jour (7e livre *des épidémies*, paragraphe 63). »

Les aggravations subites, malgré un début bénin, sont signalees (voir *Porrhétique* 13 et 91). Le traitement est très simple et se compose principalement de mesures diététiques. Repos au lit, tisane comme alimentation. Interdiction du vin. On permet au contraire le vinaigre, le miel et l'eau. Affusions chaudes sur la tête, purgatifs, ventouses, saignées. Lorsqu'il y a péripneumonie on suivra la même méthode que s'il s'agissait uniquement de cette affection.

Léthargie. — Si les matériaux étaient assez abondants sur la phrénésie, on ne peut en dire de même quant à la léthargie. Ce mot d'une signification aussi indéterminée que celle de phrénésie, désignait ce qu'on connaissait il n'y a pas bien longtemps sous le nom de fièvre adynamique. « Les malades affectés de léthargie, lit-on dans la première section, 2e paragraphe, § 136, sont tremblants des mains, somnolents, de

mauvaise couleur, œdémateux avec pulsation lente ; le dessous des yeux est gonflé ; des sueurs surviennent. Ils ont des selles bilieuses et involontaires, ou le ventre très resserré. Les urines et les selles s'échappent à leur insu ; l'urine est pigmenteuse ; ils ne demandent rien à boire, ni autre chose. Ayant repris leur intelligence, ils disent qu'ils ont le cou douloureux et que des bruits retentissent à leurs oreilles ». Mais pas plus que pour la phrénésie, la distinction n'était faite entre la léthargie et la peripneumonie. Dans l'aphorisme 7 il est dit que la léthargie ne survient guère en dehors d'une peripneumonie humide. « Si le malade réchappe, un empyème se déclare ».

Complications nerveuses des traumatismes.



On a depuis longtemps signalé les notions vraiment remarquables que contient la collection hippocratique sur les *complications nerveuses* qui accompagnent certains *traumatismes*. Ainsi dans le livre *des Plaies de tête* on trouve une phrase qui est d'autant plus surprenante que la décussation des pyramides au niveau du bulbe n'a été découverte que bien des siècles après Hippocrate.

« Dans ce cas (plaies de tête) il arrive aussi du

vomissement, des accidents spasmodiques, parfois des cris éclatants, parfois des paralysies à gauche si la plaie est à droite et à droite si la plaie est à gauche. » Une affection nerveuse que l'on sait maintenant appartenir aux *complications infectieuses des plaies*, le *tétanos*, est indiqué dans ses formes principales et dans sa marche. On affirme qu'il est extrêmement grave, sauf quand il paraît être dû à des causes médicales. L'auteur hippocratique n'ignore point non plus que le mal débute par le *trismus* et, en effet, dans le livre sur les articulations on lit : « Je dirai ailleurs pourquoi, dans les convulsions et le tétanos, cette articulation donne le premier signe par sa rigidité. » Enfin, l'aphorisme 6 de la v[e] section, dit : « Ceux qui sont pris de tétanos meurent en quatre jours, s'ils dépassent ce terme ils guérissent. » Comme on le voit, on sait déjà que les formes traînassantes guérissent assez souvent.

Les termes emprostothonos, opistothonos, pleurosthotonos sont ici d'un emploi courant. Fidèle à la doctrine des crises, l'écrivain qui a parlé du tétanos a assigné, du reste, à cette affection, une marche beaucoup trop cyclique et il conclut par le fameux axiome *spamos febris solvit* dans l'aphorisme 57, 4[e] section : « la fièvre survenant chez un malade affecté de spasme ou de tétanos dissipe la maladie. » Le traitement aussi est des plus inefficaces, d'après les idées qui actuellement dirigent la curation de la maladie. Qu'on en juge plutôt : « le tétanos des lombes et l'interception des esprits dans les veines, par les humeurs atrabilaires, se dissipent par la saignée. Dans certains cas les

parties antérieures du corps sont fortement contractées par les tendons, des sueurs apparaissent au cou et au visage. La douleur tord et dessèche les tendons du sacrum qui, ayant le plus de grosseur, maintiennent le rachis, là où se terminent les ligaments les plus considérables pour aller dans les pieds; si la fièvre et le sommeil ne surviennent pas, si les urines qui suivent n'ont pas de coction, et s'il ne se manifeste point de sueurs critiques, on fera boire au malade du vin fort de Crète, on lui donnera à manger de la farine cuite, on l'oindra et on le frottera avec du cérat, et après lui avoir baigné les jambes dans un vase plein d'eau chaude, on les lui enveloppera jusqu'aux pieds. »

Troubles nerveux de l'alcoolisme.

Les troubles cérébraux qu'entraîne l'ivrognerie sont connus du moins partiellement. En effet, Hippocrate a noté chez les ivrognes la céphalalgie chronique, les pituites, les vertiges, et peut-être même le délirium tremens dans la description assez confuse qui suit (1). Probablement que l'absence

(1) Chez les auteurs postérieurs à Hippocrate, on regarde l'abus du vin comme une cause de manie. Aretée dit cependant

de liqueurs alcooliques et de vins falsifiés avec l'eau-de-vie de pommes de terre ou de betteraves comme cela se pratique de nos jours, rendaient cette affection beaucoup plus bénigne et moins nette d'aspect que ce que nous avons l'occasion d'observer actuellement.

« *Affection cérébrale aiguë suite d'un excès de boisson* (Hippocrate, traduction Littré, livre II *des épidémies*, § 22, p. 37 du VII[e] volume).

« Autre maladie, quand un individu, après un excès « de boisson, perd la parole, si la fièvre le saisit aussi « tôt, il guérit, sinon il succombe au bout de trois jours « (aph. V, 5). Si vous êtes appelé auprès d'un malade « qui n'est pas ainsi, vous le laverez avec beaucoup « d'eau chaude; vous appliquerez sur la tête des « éponges trempées dans de l'eau chaude et vous intro- « duirez dans la narine des poireaux pelés. Si ouvrant « les yeux et parlant, il reprend sa connaissance et ne « délire pas, il reste ce jour-là dans la somnolence, et le « lendemain, il entre en guérison, mais si se levant, « il vomit de la bile, le transport le saisit et il succombe « en cinq jours au plus, à moins qu'il ne s'endorme. « Voici ce qu'il faut faire : on le lavera avec beaucoup « d'eau chaude jusqu'à ce qu'il revienne à lui, puis, « l'ayant oint avec beaucoup d'huile, on le couche sur un

---

que ce n'est pas de la manie à cause de l'évolution rapide du délire,

« lit mollet, on jette sur lui des couvertures et on se
« garde d'allumer une lampe ou de parler près de lui,
« car, d'ordinaire, il s'endort en sortant du bain et s'il
« dort, il est guéri. Quand il a sa connaissance, on lui
« interdit de manger pendant les trois ou quatre pre-
« miers jours, mais on lui fait prendre en potage du
« pain léger ou de la décoction d'orge et boire du vin
« miellé. Puis il usera d'aliments très émollients en
« petite quantité. »

Complications nerveuses des fièvres.

L'auteur hippocratique qui a signalé la *carphologie* dans les maladies aiguës, a su parfaitement apprécier sa valeur pronostique : qu'on en juge plutôt : « J'ai observé ce qui suit sur les mouvements des mains : dans les fièvres aiguës, dans la péripneumonie, dans les délires fébriles, dans les céphalalgies ; les mains promenées sur le visage, cherchant dans le vide, ramassant des fétus de paille, arrachant brin à brin le duvet des couvertures, détachant les paillettes des murs de l'appartement, présentent autant d'indices d'une terminaison funeste. »

Mais quittons maintenant ces différentes affections où les troubles nerveux n'interviennent qu'au titre de

symptômes ou de complications pour nous occuper des maladies proprement dites du cerveau ou de la moelle.

Épilepsie.

Elle a été fort bien étudiée dans la collection hippocratique où tout un livre lui est consacré. L'auteur de ce traité y fait preuve d'une grande indépendance d'esprit.

Il nie résolument la nature surnaturelle de l'affection, sans craindre de choquer ainsi les idées du vulgaire, ou d'irriter les charlatans et les prêtres qui avaient tout intérêt à maintenir cette superstition populaire (1). Il admet, comme il était facile de le prévoir, une origine humorale; c'est le phlegme qui est incriminé. Les symptômes prémonitoires (céphalagie, lourdeur) et les convulsions sont signalés. On fait même remarquer que souvent celles-ci prédominent dans une moitié du corps

---

(1) Les prêtres, notamment ceux d'Esculape, ont joué un grand rôle dans la médecine. Les malades accouraient de tout côté pour implorer la guérison de leurs maux, et on avait conservé dans les temples les cas les plus remarquables, avec indication du traitement sur des tables qu'Hippocrate auraient copiées (d'après la tradition).

soit à *droite*, soit à *gauche*. L'écrivain qui a composé le livre sur la maladie sacrée décrit encore la perte de connaissance, l'écume de la bouche, les émissions involontaires d'urine et de matières fécales.

L'attaque peut parfois déterminer la mort ou la paralysie. Les adultes n'y sont guère sujets à partir de 20 ans. « *Passé 20 ans, on n'est guère attaqué de cette maladie, à moins que le germe n'en date de l'enfance.* » Dans le sixième livre *des épidémies*, 8e section, § 31, on trouve la remarque suivante : « Les mélancoliques deviennent d'ordinaire épileptiques et les épileptiques mélancoliques. » Il aurait mieux valu remplacer le mot de mélancolie par démence, car si l'épileptique sur la fin devient taciturne c'est par faiblesse intellectuelle. La longue durée de l'épilepsie est affirmée en plusieurs endroits de la collection hippocratique. On y signale la gravité toute particulière du *morbus sacer* quand il survient dans la vieillesse. Disons à ce sujet, que pas plus que pour la phrénésie ou la léthargie, le diagnostic n'est ici bien circonscrit. L'éclampsie et les différentes encéphalopathies convulsives (urémie, ramollissement, tumeurs cérébrales) ne sont point distinguées de l'épilepsie véritable. Le traitement est regardé comme *très difficile* (1); il serait impuissant dans les cas chroniques. Donnons maintenant les *textes* sur lesquels est appuyée cette analyse.

L'auteur commence par critiquer vigoureusement les

---

(1) Voir ce que Cœlius Aurelianus dit sur ce sujet.

théories de ceux qui rattachent l'épilepsie à une intervention surnaturelle, et s'imaginent devoir, en conséquence, recourir à des pratiques magiques et superstitieuses (1) : « Elle ne me paraît avoir rien de plus divin ni de plus sacré que les autres, mais la nature et la source en sont les mêmes que pour les autres maladies. Sans doute, c'est grâce à l'inexpérience et au merveilleux qu'on en a regardé la nature et la cause comme quelque chose de divin. En effet, elle ne ressemble en rien aux autres affections. Mais si l'impuissance où l'on est de s'en faire une idée lui conserve un caractère divin, d'autre part ce caractère lui est enlevé par la facilité d'employer le traitement que les gens mettent en œuvre, traitement qui consiste en purification et en incantation. Peut-on la supposer divine, à cause du merveilleux qu'elle présente ? Mais alors il y a beaucoup de maladies sacrées et non une seule, car je montrerai que d'autres maladies, que personne ne considère comme sacrées, ne sont ni moins merveilleuses ni moins effrayantes. En effet, d'un côté, les fièvres quotidiennes, tierces et quartes, ne me paraissent aucunement moins sacrées ni moins dues à la divinité que cette maladie, et cependant personne ne s'en émerveille ; d'un autre côté, je vois des hommes saisis de transport et de délire, sans aucune cause manifeste, faire une foule d'actes insensés ; j'en vois beaucoup qui, dans le sommeil, poussent des gémis-

(2) Dans le *Traité des airs et des eaux*, Hippocrate nie aussi que la maladie des Scythes (efféminisme), soit d'origine divine.

sements et des cris, qui sont suffoqués, qui s'élancent, fuient au dehors et délirent jusqu'à ce qu'ils soient réveillés ; puis les voilà sains et raisonnables comme auparavant, restant néanmoins pâles et faibles, et cela non pas une fois, mais plusieurs.

« Je pourrais citer encore des cas de ce genre, nombreux et variés, mais ce serait trop allonger le discours que d'entrer pour chacun dans le détail. Ceux qui les premiers ont sanctifié cette maladie furent, à mon avis, ce que sont aujourd'hui les mages, les expiateurs, les charlatans, les imposteurs, tous gens qui prennent des semblants de pitié et de science supérieure. (*De la maladie sacrée*, § I, Hippocrate, traduction Littré, VI[e] volume, p. 353) et il continue ainsi :

« Jetant donc la divinité comme un manteau et un prétexte qui abritent leur impuissance à procurer chose qui fût utile, ces gens, afin que leur ignorance ne devint pas manifeste, prétendirent que cette maladie était sacrée. A l'aide de raisonnements appropriés, ils arrangèrent un traitement où tout était sûr pour eux, prescrivant des expiations et des incantations, défendant les bains et différents aliments peu convenables à des malades, en fait de poissons de mer, le mulet, le mélanurus, le muge, l'anguille, poissons qui incommodent le plus ; en fait de viande, celle de chèvre, de cerf, de cochon de lait, de chien (ces viandes sont en effet celles qui dérangent le plus le ventre) ; en fait d'oiseaux, le coq, la tourterelle, l'outarde et, en général, tous les oiseaux dont la viande passe pour être très substantielle ; en fait de

légumes verts, la menthe, l'ail, l'oignon (en effet, ce qui est âcre ne convient pas à un malade); voulant qu'on ne porte pas un vêtement noir (le noir est mortel), qu'on ne couche pas sur une peau de chèvre et qu'on n'en parle pas, qu'on ne mette pas un pied sur l'autre ou une main sur l'autre. Ces observances, ils les imposent en vue du caractère divin du mal, se donnant l'air d'en savoir plus que les autres et alléguant diverses causes, afin que si le malade guérit la gloire en revienne à leur habileté, et que s'il meurt, ils aient des apologies toutes prêtes et puissent détourner d'eux la responsabilité du malheur et la jeter sur les dieux. »

Rejetant donc la cause divine il incrimine le phlegme, « la maladie dont il s'agit attaque les phlegmatiques et non les bilieux ; le germe en commence chez *l'embryon* encore enfermé dans l'utérus. En effet, le cerveau comme les autres parties avant la naissance, se purge et a une efflorescence. Par cette purgation, si elle s'opère bien et dans une juste mesure, et qu'il ne s'écoule rien de trop ni rien de trop peu, l'individu aura la tête plus saine Mais si l'écoulement de tout le cerveau est trop abondant et qu'il y ait une fonte considérable, il aura grandissant la tête malsaine, pleine de bruit, et ne pourra supporter ni le soleil ni le froid.. Ceux, qui dans leur enfance, ont des éruptions à la tête, aux oreilles et au reste du corps, et sont affectés d'écoulement salivaire et nasal, ceux-là se portent le mieux à mesure qu'ils avancent en âge. » Malheureusement quand ce flux au dehors,

et ces éruptions cutanées manquent, le phlegme se porte vers différents organes, et notamment vient obstruer le cerveau, ce qui détermine l'épilepsie.

« Le flux a-t-il au contraire été coupé de ces voies et penètre-t-il dans les veines que j'ai indiquées plus haut ? le sujet perd la voix et étouffe, l'écume lui sort de la bouche, il grince des dents, les mains se tordent, les yeux divergent, toute connaissance est perdue, quelquefois même il y a sortie des excréments. De tels accidents se manifestent tantôt à *gauche*, tantôt à *droite*, tantôt *des deux côtés*. Je vais expliquer comment chacun de ces accidents survient. Le sujet perd la voix parce que le phlegme, descendant tout d'un coup dans les veines, intercepte l'air qui n'est plus reçu ni dans le cerveau, ni dans les veines caves, ni dans les cavités, la respiration étant interceptée. En effet, quand on aspire le souffle par la bouche et les narines, ce souffle va d'abord au cerveau, puis la plus grande partie va dans le ventre, et le reste dans le poumon et dans les veines, dans les autres parties. La portion qui va dans le ventre rafraîchit le ventre et n'a pas d'autres usages. Mais l'air qui va dans le poumon et dans les veines, s'introduisant dans les cavités et dans le cerveau, concourt et produit ainsi l'intelligence, et dans les membres le mouvement. De la sorte quand exclu par le phlegme l'air est hors des veines, qui ne le reçoivent plus, le patient perd la voix et la connaissance. Les mains deviennent impuissantes et se tordent, vu que le sang demeure immobile, et ne se répand pas comme à son ordinaire. Les yeux

divergent parce que les veines ne reçoivent plus l'air et battent. L'écume qui sort de la bouche provient du poumon, car l'air n'y pénétrant pas, cet organe jette de l'écume et bouillonne comme si la mort approchait. Les excréments sortent par la force de la suffocation, suffocation qui est le résultat de la pression du foie et du ventre en haut contre le diaphragme et du resserrement du conduit (œsophage de l'estomac). Cette pression survient quand le souffle n'entre pas dans la bouche, comme à l'ordinaire, Le malade frappe des pieds parce que l'air est intercepté dans les membres, et ne peut s'en dégager à eause du phlegme. L'air s'agitant en haut et en bas dans le sang, cause spasme et douleur ; de là les coups de pieds. Tous ces accidents s'offrent à la fois quand le phlegme froid coule dans le sang qui est chaud ; il le refroidit et l'arrête. Si le flux est abondant et épais, la mort est immédiate, car il triomphe du sang par le froid et le coagule : s'il est moindre dans le moment il a le dessus, interceptant la respiration, puis au bout de quelque temps, s'étant répandu dans les veines et mêlé au sang qui est abondant et chaud, il a le dessous ; les veines admettent l'air et la connaissance revient. »

Le passage suivant se rapporte à *l'éclampsie* infantile, dont il signale la gravité et les suites fâcheuses possibles : « Les enfants tout petits qui sont pris de cette affection, succombent pour la plupart si la fluxion est considérable et que le vent souffle du midi. Les reins étant menus ne peuvent recevoir une pituite épaisse et abondante, le sang se refroidit et se coagule,

et la mort survient. Mais, si la fluxion étant petite se porte dans les deux veines ou dans celles d'un côté, le sujet survit, mais en conservant les marques de la maladie; ou la bouche est déviée, ou bien un œil, ou le cou, ou une main, suivant la veine qui, remplie par la pituite a été surmontée et amoindrie (1). »

A un âge plus avancé, l'épilepsie est moins grave, et en effet, tous les médecins peuvent constater aujourd'hui, comme du temps d'Hippocrate, que l'épilepsie chez l'adulte est rarement mortelle par elle-même.

Ce qui suit montre que les médecins de Cos connaissant la gravité des attaques épileptiformes chez le *vieillard*, mais qu'ils en méconnaissaient complètement la nature (ramollissement, urémie), et les attribuaient au mal comitial.

« *A un âge tout à fait avancé*, l'épilepsie si elle survient cause la mort ou la paralysie, parce que les veines sont vides et que le sang est en petite quantité, ténu et aqueux. Si donc la fluxion se fait avec abondance et pendant l'hiver, elle tue, car elle obstrue les issues et congèle le sang, si elle s'opère des deux côtés; elle *paralyse*, si elle ne s'opère que d'un côté. »

Nous laissons de côté ce que l'auteur hippocratique dit sur l'hiver, sur l'influence d'une température rigou-

(1) Comme on le voit, Hippocrate connaît non seulement l'éclampsie simple, mais encore celle qui est symptomatique de lésions cérébrales ou médullaires graves (encéphalite scléreuse disséminée, paralysie infantile aiguë, etc.).

reuse, bien qu'un refroidissement subit puisse ne pas être sans influence, à cause de la perturbation vasculaire qu'elle détermine ; il en est de même de l'insolation. Mais la remarque suivante est absolument vraie et d'une haute importance pratique. « Passé vingt ans on n'est guère attaqué de cette maladie, a moins que le germe n'en date de l'enfance. » Il en est de même sur les phénomènes précurseurs, grâce auxquels l'epileptique sait le plus souvent qu'il va avoir une attaque. « Les patients qui sont déjà habitués à la maladie, pressentent quand ils vont avoir un accès ; ils fuient loin des regards, chez eux si leur logis est proche, sinon dans le lieu le plus solitaire, là où leur chute aura le moins de témoins et aussitôt ils se cachent. Ils agissent ainsi par honte de leur maladie, et non, comme plusieurs le croient, par crainte de la divinité qui les obsède. Voyez, en effet, les enfants : d'abord ils tombent là où ils se trouvent, à cause qu'ils ne sont pas habitués, puis quand ils ont eu plusieurs accès, ils pressentent l'attaque et s'enfuient auprès de leur mère ou de la personne qu'ils connaissent le plus, et cela par la terreur du mal qui les menace, car aux enfants la honte est encore étrangère. »

Quant au *siège* de la maladie, nul doute que ce ne soit le *cerveau* : « *C'est par là que nous pensons*, *comprenons*, *voyons*, *entendons*, que nous connaissons le laid et le beau, le mal et le bien, l'agréable et le désagréable... C'est par là encore que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes et des terreurs nous assiègent soit la nuit, soit après la venue

du jour, des songes, des erreurs inopportunes, des soucis sans motif, l'ignorance du présent, l'inhabitude, l'inexpérience. Tout cela nous l'éprouvons par le cerveau quand il n'est pas sain. »

Dans le livre *des Maladies de femmes* (volume IX de la traduction Littré, p. 33), on trouve signalée la ressemblance d'une attaque d'hystérie avec une crise épileptique : « Quand la matrice est au foie et aux hypocondres et produit la suffocation, le blanc des yeux se renverse, la femme devient froide et même quelquefois livide. Elle grince des dents, la salive afflue dans la bouche et elle ressemble aux épileptiques. »

Dans d'autres traités on indique le traitement qui consiste surtout en prescriptions diététiques, défense de certains aliments, boissons d'hysope, ventouses *loco dolenti*, affusions froides, saignées, etc.

Hystérie.

On découvre beaucoup moins de renseignements sur l'hystérie que sur l'épilepsie ; cependant on y voit signalées les attaques que l'auteur hippocratique attribue à des voyages de la matrice qui, furieuse de ne pas

voir satisfait son appétit vénérien, s'élance dans les différentes parties du corps pour y produire les troubles les plus graves. On lit plus loin : « le castoréum fait cesser les céphalalgies provenant de la matrice », et « dans la plupart des affections de l'utérus : flatulences et comme signes, eructations, bruits dans le ventre, gonflement dans les lombes, douleurs autour des reins et des hanches. Prendre du vin noir qui sort de l'état de moût ou un tiers d'aromates avec deux parties de farine qu'on fait cuire dans du vin blanc odorant. On verse cette préparation sur un linge, on l'y étend et on l'applique en cataplasme sur la partie du ventre où sont les souffrances hystériques. »

Céphalalgie.

Abordons maintenant dans la collection hippocratique l'étude de la douleur de tête qui était considérée alors comme une maladie. L'hémicranie ou migraine ne s'y trouve point décrite.

Dans le traité du pronostic, IIe volume de la traduction Littré, § 173, on lit « les douleurs de tête intenses et continues avec fièvres, s'il s'y ajoute quelques symptômes défavorables, sont extrêmement funestes.

D'autre part on lit dans le régime des maladies aiguës.

« Il faut savoir reconnaître les céphalalgies qui proviennent des exercices du corps, des courses, des marches, des chasses ou de toute autre fatigue importune ou des excès vénériens, les pâles couleurs, les enrouements, les affections de la rate, les anémies, les dyspnées, les toux sèches, la soif, la pneumatose, l'interception de l'air dans les veines, la tension des hypocondres, des côtes et du dos, les engourdissements, les obcurcissements de la vue, les bourdonnements d'oreilles, l'incontinence d'urine, l'ictère, les déjections de matières non digérées, les épistaxis, les hémorrhagies abondantes par le fondement, les emphysèmes, les douleurs internes dont on ne peut triompher. Dans aucun cas il ne faut purger car la purgation aura du danger sans aucun avantage.

Porrhétiques, livre VI, § 10. — Dans les céphalalgies, les vomissements érugineux avec surdité, avec insomnie, sont promptement suivis d'un transport maniaque. »

Dans les prénotions coaques première section § 116, volume V, p. 607 « la céphalalgie dans une maladie aiguë, l'hypocondre rétracté, s'il ne s'écoule pas du sang par les narines se change en phrénitis. »

« Ceux qui ont des maux de tête et des bourdonnements sans fièvre, des vertiges ténébreux, de la lenteur dans la parole et des vertiges dans le bras,

attendez-vous qu'ils deviendront ou apoplectiques ou épileptiques ou qu'ils perdront la mémoire § 157, prénotion coaque, deuxième section, vol. I, p. 619.

Enfin on conseille les ventouses pour les douleurs intenses de tête, vol. IX, 295, § 55.

En résumé l'hémicranie n'est point décrite, mais l'auteur hippocratique connaît déjà un grand nombre des états morbides qui s'accompagnent de céphalalgie, tels que fatigues exagérées, excès vénériens, chlorose, affections de la rate, etc. Il insiste avec raison sur les dangers qui menacent les individus atteints au milieu d'une fièvre ardente d'une violente céphalalgie; dans les cas, dit-il, où il y a en même temps vomissements érugineux il survient un transport maniaque : nous dirions maintenant des accidents méningitiques. On note aussi, la valeur de la céphalalgie comme signe avant conreur de démence, d'apoplexie, d'épilepsie.

Vertiges.

On trouve signalé, dans les paragraphes consacrés à l'apoplexie, le vertige comme un *symptôme prémonitoire fréquent*. Le vertige *a stomacho lœso* est visiblement désigné dans la phrase suivante : (aphorismes,

4e section, § 17, p. 507 du IVe volume de la traduction de Littré) : « Etant sans fièvre, l'anorexie, la cardialgie, les *vertiges ténébreux*, l'amertume de la bouche indiquent qu'on a besoin d'être évacué par en haut. » Dans le livre I des prénotions choaques, page 27 du IVe volume de la traduction Littré, n° 71, on signale la gravité du pronostic dans le vertige ténébreux : « Non plus que ceux qui sont gonflés et ont des vertiges ténébreux, des défaillances quand ils se meuvent, de la pâleur, cela est très funeste. » D'autre part, dans la deuxième section des prénotions choaques, Ve volume de la traduction Littré, page 637, n° 340, « à la suite d'un flux hémorrhoïdal qui n'a fait que se montrer, des vertiges ténébreux survenant, indiquent une paralysie légère ; la saignée dissipe cet accident. au n° 355, il est dit que l'épistaxis fait souvent disparaître la céphalalgie. »

Apoplexies.

Pour l'apoplexie nous suivrons le même système que pour la céphalalgie et le vertige, c'est-à-dire que nous rapporterons tous les endroits où il est parlé de cette maladie.

Nous nous exposons, il est vrai, de cette façon, à paraître moins clair et trop fragmentaire; mais quel mal en résulte-t-il, puisque ce que nous donnons ici n'est qu'une *suite de fragments épars* çà et là dans les traités les plus divers. Néanmoins, citons auparavant un passage sur les fluxions, qui éclaircira nettement la façon dont les hippocratiques s'expliquaient le mécanisme de l'apoplexie.

La théorie de ces *fluxions* est très nettement exposée dans le paragraphe suivant : (des glandes, Hippocrate, traduction Littré, VIII[e] volume, p. 567). « Ces fluxions, en s'exhalant, sont des purgations pour le cerveau. Si elles ne s'en allaient pas ce seraient des maladies pour lui... Les souffrances de la nature seront telles : d'une part, les flux susdits supportent mal la plénitude et irritent les parties par leurs propriétés hétérogènes et inhabituelles; d'autre part, le cerveau a du mal, et lui-même n'est pas sain, et s'il est irrité, il y a beaucoup de troublees; l'intelligence se dérange, le cerveau est pris de spasme et annule le corps entier, parfois le patient ne parle pas, il étouffe; cette affection se nomme apoplexie. D'autres fois le cerveau ne fait pas la fluxion âcre, mais arrivant en excès, elle y cause de la souffrance; l'intelligence se trouble et le patient va et vient, pensant et voyant autre chose que la réalité et portant le caractére de la maladie dans des sourires moqueurs et des mines étranges. » (*Théorie des fluxions cérébrales.*)

Dans le livre des *Plaies de tête*, dans l'apho-

risme 19, on voit signalée la possibilité de convulsions et d'apoplexie ; l'auteur avait observé, ce qui s'explique facilement aujourd'hui, à cause de la décussation des pyramides, que les plaies du côté gauche de la tête produisaient des convulsions du côté droit du corps : « Des convulsions s'emparent, chez la plupart, d'un des côtés du corps, si la plaie est du côté gauche de la tête, c'est le côté droit du corps que les convulsions saisissent, si la plaie est du côté droit de la tête, c'est le côté gauche du corps ; quelques-unes même tombent dans un état apoplectique. De la sorte, la mort survient avant sept jours en été, ou avant quatorze en hiver. » Pour guérir ces accidents, Hippocrate conseille la *trépanation* (1) avec la rugine.

Hippocrate croyait que l'apoplexie était surtout une maladie de l'hiver (voir aphorismes, 2e section, § 13 et 3e section, § 23. — « En hiver, des pleurésies, des péripneumonies, des coryzas, des enrouements, des toux, des douleurs de poitrine, du côté des lombes, des céphalalgies, des vertiges, des apoplexies. » La fréquence de l'apoplexie est également signalée chez les vieillards.

Ainsi dans les aphorismes, 3e section, § 31, « chez les personnes âgées, des dyspnées, des catarrhes accompagnés de toux, des stranguries, des dysuries, des douleurs articulaires, des néphrites, des vertiges,

(1) La trépanation était très ancienne, mais jusqu'à ces derniers temps on l'employait exclusivement dans les fractures du crâne.

des apoplexies, des cachexies, des démangeaisons de tout le corps, des insomnies, des humidités du ventre, des yeux, du nez, des amblyopies, des cataractes, des duretés d'oreilles. »

Dans la 7e section, § 57, « l'apoplexie survient surtout depuis l'âge de 40 ans jusqu'à l'âge de 60. » Dans les prénotions choaques, § 82, livre I, les apoplexies soudaines auxquelles se joint une douleur modérée prolongée sont mortelles ainsi qu'il est arrivé au fils de Némésus (coaque 470). » Ces douleurs étaient de l'encéphalite.

Dans la 2e section des prénotions choaques, paragraphe IV, § 157. « Ceux qui ont des maux de tête et des bourdonnements sans fièvre, des vertiges ténébreux, de la lenteur de la parole et de l'engourdissement dans les bras, attendons-nous qu'ils deviendront ou aploplectiques ou épileptiques et qu'ils perdront la mémoire. » Comme on le voit c'est à peu près le début du ramollissement cérébral.

Dans le paragraphe XXVI de la deuxième série, toute une série d'aphorismes se rapportent à l'apoplexie.

§ 466, « des engourdissements et des anesthésies survenant contre l'habitude, annoncent que des accidents de paralysie sont imminents » (1).

§ 467, « ceux qui, à la suite d'une blessure, deviennent impuissants de tout le corps, guérissent, une fièvre

---

(1) Ceci se rapporte assez bien aux ramollissements et aux tumeurs cérébrales.

survenant sans frisson, sinon ils sont frappés de paralysie à droite ou à gauche. »

§ 468, « dans l'apoplexie, des hémorrhoïdes (1) survenant sont utiles, mais des refroidissements et des engourdissements sont mauvais. »

§ 469, « dans les apoplexies, une sueur se joignant à l'embarras de la respiration est mortelle, mais si chez ces mêmes malades une fièvre survient,il y a solution. »

§ 470, « les apoplexies soudaines auxquelles se joint une fièvre modérée, finissent par devenir funestes. »

Enfin voici des passages un peu plus développés sur la même maladie.

Apoplexie, livre II sur les maladies, d'Hippocrate, volume VII de la traduction Littré, p. 15, § 6. — *Autre maladie:* Tout à coup une douleur saisit la tête et soudain le patient perd la parole et le mouvement. La mort vient en sept jours, à moins que la fièvre ne le prenne. Si la fièvre le prend, il guérit (*voir* aphorisme 6, § 1). Il éprouve ces accidents quand la bile noire, étant en mouvement dans la tête, se met à fluer là surtout où il y a le plus de veines, je veux dire au cou et à la poitrine. Puis le lendemain, il est frappé d'apoplexie et de la perte de mouvement, en raison

---

(1) Hippocrate avait certainement vu des cas où la suppression brusque d'un flux hémorhoïdal amène des troubles graves de congestion cérébrale, mais il est bien rare qu'ils dégénèrent en apoplexie véritable.

du refroidissement du sang. Si le corps l'emporte au point que le sang se réchauffe, ou par les choses administrées ou par soi-même, ce liquide s'épuise le soulevant et diffusant, il se meut, attire la respiration, l'urine se sépare de la bile et la guérison se fait. S'il ne l'emporte pas, la réfrigération croît et quand elle est générale et que le chaud est épuisé, le patient devient raide ; il ne peut se mouvoir et succombe. Si cette maladie provient d'un devin, les accidents sont les mêmes, les causes de la mort sont les mêmes, les causes de salut sont les mêmes.

Autre maladie : « Si le patient est modéré, il éprouve de la douleur dans le devant de la tête, il ne voit plus, il est dans la somnolence, les veines battent, fièvre sourde, impotence du corps ; les accidents surviennent quand les veines de la tête s'échauffent et qu'échauffées elles attirent le phlegme à elles. Tel est le point de départ de la maladie. Quant à la douleur du devant de la tête, elle tient à ce que les veines sont les plus grosses et que l'encéphale est plus sur le devant de la tête que sur le derrière. Aussi le malade n'y voit pas, le cerveau étant sur le devant et enflammé. Quant aux impuissances qui se manifestent dans le corps, en voici la cause : les veines attirant à elles le phlegme, le sang est nécessairement sur le fond du phlegme plus stationnaire qu'auparavant et refroidi ; le sang n'étant pas en mouvement, il est impossible que le corps aussi ne soit pas atteint d'immobilité et de torpeur. A la vérité, si le sang et le reste du corps triomphent au point de se réchauffer, le pa-

tient réchappe, mais si le phlegme l'emporte, le sang se refroidit encore davantage et se coagule, et si le refroidissement et la coagulation sont en ce point, tout se coagule en l'homme, il se refroidit et meurt. »

(Livre II des maladies) VIIe volume d'Hippocrate, troduction Littré, § 8, p. 17. En définitive on trouve signalés la gravité du mal, la conclusion fatale que l'on doit tirer d'un embarras de la respiration et d'une fièvre qui se prolonge (méningoencéphalite réactionnelle), la fréquence de cette affection pendant l'âge mûr, enfin les signes avant-coureurs qu'on voit survenir dans les apoplexies par thrombose cérébrale, tels qu'anesthésie et engourdissement.

Paralysie.

Il n'y a que peu de matériaux sur la paralysie dans la collection hippocratique. Dans l'appendice du régime des maladies aiguës, on dit « que la stase est suivie d'épilepsie ou de paralysie si les fluxions tombent dans ces organes (cœur et foie) par les veines attenantes et si, à cause de la dessiccation, l'air n'y peut suivre son chemin ». Dans ces cas, il faut recourir aux fomentations et aux saignées. Au *Traité des Epidémies*, livre I, n° 6, « ceux qui ont

une pesanteur générale de la tête avec de la cardialgie et des nausées, vomissent des matières bilieuses et porracées, accidents qui se voient chez les enfants surtout et provoquent des convulsions ; quand ils se voient chez les femmes, ils excitent la matrice qu'ils rendent douloureuse. Chez les personnes en qui la chaleur ignée commence à faire défaut, il survient des paralysies ou des manies ». A côté de ces idées bien confuses et bien vagues, on voit citer un fait de la plus haute importance, l'atrophie des muscles dans les paralysies qui ne guérissent pas.

Atrophie des muscles dans la paralysie.

« Ceux chez qui l'impossibilité de mouvoir la partie affectée en détermine l'amaigrissement, ne peuvent être remis dans leur premier état ; mais ceux chez qui cet amaigrissement ne survient pas guériront. Quant au temps dans lequel ils guériront, il faut prédire en considérant et la forme de la maladie, et l'époque, et l'âge et la saison, sachant que, de ces affections, celles qui sont les plus anciennes, les plus mauvaises et qui ont résisté, cèdent le plus dificilement, ainsi que celles qui siègent en des corps vieillis. Ajoutez que l'automne et

l'hiver sont moins propres que le printemps et l'été à la solution de ces maladies. »

Maladies Mentales

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans la collection hippocratique beaucoup de documents sur les maladies mentales. Les quelques renseignements qu'on rencontre çà et là sont toujours fort brefs, et le plus souvent d'un sens obscur. Dans les livres sur les épidémies, la manie et la mélancolie sont regardées comme fréquentes en automne et au printemps. Ces deux maladies doivent être attribuées à l'action nuisible de la bile sur le cerveau. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'auteur hippocratique soutient que les épileptiques deviennent souvent mélancoliques, et les mélancoliques épileptiques. Quelques observations très courtes du reste, sont données tantôt pour des cas de manie, tantôt pour des cas de mélancolie. Au 5e livre des épidémies, § 2, on lit : « A Elis Timocrate but beaucoup : ayant été pris de manie par l'effet de la bile noire, il but le médicament évacuant, et de la sorte fut évacué. » Comme on le voit, cela se rapporte bien plutôt au delirium tremens. Il y a aussi un autre cas qui pourrait bien être de la folie puerpérale, mais que faire de l'histoire suivante :

« Un jeune homme ayant bu beaucoup de vin dormait sur le dos dans une tente. Un serpent argis lui entra dans la bouche. Le jeune homme ne sachant pas ce que c'était resserra les mâchoires et enleva un morceau du serpent. Grande souffrance, il portait la main à sa gorge comme suffocant. Il se jetait çà et là et mourut dans les convulsions. » Cela est donné comme une observation de mélancolie ? La remarque suivante qu'on trouve dans l'aphorisme 23 de la 6e section est plus exacte. « Quand la crainte et la tristesse persistent longtemps, c'est un état mélancolique. » La doctrine des crises est admise ici comme dans les autres maladies nerveuses. « Une manie peut se dissiper en un rhume avec toux. (474e prénotion coaque). Dans la mélancolie et dans les maladies des reins, l'apparition des hémorrhoïdes est favorable (§ 11 6e section des aphorismes). Cette idée est complétée dans l'aphorisme 21 de la même section : « chez les gens atteints de folie, l'apparition des varices ou d'hémorrhoïdes enlève la maladie. » Comme traitement on recommande surtout les purgatifs, principalement l'ellébore.





CHAPITRE II

La neuropathologie d'Hippocrate à Celse. — Dioclès de Caryste. — Praxagoras. — Erasistrate, — Héraclide de Tarente. — Asclepiade.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, d'Hippocrate à Celse la neuropathologie fit de très grands progrès.

Malheureusement pour nous, tous les ouvrages qui ont paru pendant cette longue période ont été perdus. Nous en sommes réduits aux renseignements que nous ont laissés Celse, Galien et surtout Cœlius Aurelianus. En contrôlant ces auteurs et surtout en les complétant les uns par les autres, nous avons fini par réunir des matériaux, en assez grand nombre, dont nous allons donner l'analyse. Nous avons pensé que malgré les lacunes énormes auxquelles nous nous exposions, faute d'indications suffisantes, une étude de cette branche de

la médecine, depuis Hippocrate jusqu'à Celse, rendrait plus facile la compréhension de travaux ultérieurs, et permettrait d'éviter cette singulière illusion d'optique qui, pour beaucoup de médecins, ne fait prendre en considération que les deux grands noms d'Hippocrate et de Galien, erreur d'autant plus fausse que les idées de Galien, connu d'abord comme philosophe, n'ont exercé qu'assez tard leur énorme influence sur la médecine. Il est probable que si nous avions tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies nerveuses, cette opinion inexacte serait étrangement modifiée.

Dioclès de Caryste (1), un des plus illustres successeurs d'Hippocrate, qui exerçait à Athènes quelque temps après le plus grand des Asclépiades, composa sur les maladies de l'économie, entre autres deux ouvrages, l'un sur les causes et symptômes, l'autre sur le traitement. Grâce à Galien et surtout à Cœlius, nous savons qu'il s'était assez longuement occupé d'affections nerveuses. Ainsi ils nous ont dit qu'il se servait des réfrigérants appliqués sur la tête dans le cas de manie. Galien nous a conservé (Daremberg, IIe vol., p. 267-268) ce que Dioclès disait sur les symptômes gastriques de la mélancolie :

« Il existe une autre affection de l'estomac différente des précédentes. Les uns l'appellent mélancolique, les

---

(1) Dioclès était né à Caryste dans l'île d'Eubée (Négrepont). Pline le regarde comme un très grand médecin. Galien l'estimait beaucoup et Cœlius cite souvent son opinion. Il exerçait à Athènes et les Athéniens l'appelaient Hippocrate second.

autres flatulente. Elle est accompagnée après les repas, quand surtout les digestions sont difficiles et de nature à causer des ardeurs, de crachements humides, abondants, de renvois aigres, de vents, de chaleur dans les hypocondres, de fluctuation, non pas immédiatement mais un peu après l'ingestion des aliments. Parfois aussi surviennent de violentes douleurs de l'estomac, qui se propagent jusqu'au dos (ulcère de l'estomac?). Elles s'apaisent quand les aliments sont cuits, puis les mêmes accidents reviennent après le repas, parfois même ils se produisent à jeun ou après le souper. Les aliments vomis sont encore crus, et le phlegme un peu amer est si chaud et si acide qu'il cause de l'agacement aux dents, la plupart de ces accidents se montrent dès la jeunesse, mais de quelque façon qu'ils surviennent, ils persistent dans tous. Dioclès pensait que tous ces accidents étaient dus à une obstruction des veines : Cet auteur décrivait ainsi la troisième variété de la mélancolie, celle qui, suivant Galien, tire son origine de l'estomac. Galien reproche à Dioclès de n'avoir pas décrit la véritable cause des troubles intellectuels qu'il devait signaler plus loin, mais qui ne nous ont pas été conservés. Comme on le voit la mélancolie, ou du moins une certaine variété de la mélancolie, n'était pas encore bien séparé du groupe des affections gastriques.

D'autre part, dans les cas d'épilepsie, voici le traitement qu'il instituait, d'aprés Cœlius Aurelianus : « *Diocles libro quo de passionibus scripsit in iis qui ex vinolentia vel carnali cibo istam passionem acceperint,*

phlebotemiam probat, antecedentes potius quam præsentes intuens causas. In iis vero qui ex corporis habitudine in istam venerint passionem humoris crassi detractionem probat adhibendam quem appellant phlegma. Utitur etiam urinalibus medicamentis quæ diuretica vocant. Item deambulatione ac gestatione, quæ si etiam vero essent adjutoria oli, parvitatem tamen numeri et magnitudine duæ magnæ passionis difficile possent. parva pronuntiari aut ejus destructioni sufficere. » Plus loin, le même auteur nous apprend que Dioclès recourait encore aux vomitifs, et pour rappeler les malades à eux, quand ils étaient plongés dans le coma, il se servait des sternutatoires. Il prescrivait aussi l'absinthe, la centaurée, le lait d'ânesse, les cornes brûlées le sabot de cheval, etc.

Comme Hippocrate et la plupart des auteurs jusqu'à Themison, il n'avait pas encore distingué nettement l'apoplexie des autres paralysies et ordonnait pour toutes le même traitement (Cœlius Aurelianus). Dans les cas de spasmes, comme beaucoup d'autres, il recourait surtout aux fumigations et aux clystères.

Praxagoras (1), le dernier des médecins de l'école de Cos, qui ait eu quelque renommée, est célèbre par le traitement barbare qu'il infligeait aux épileptiques

---

(1) Praxagoras a été le maître d'Hérophile, de Plistonique et de Philotime; il s'était beaucoup occupé d'anatomie et n'avait point toujours été heureux dans ses recherches. Il faisait provenir les nerfs du cœur et croyait qu'il n'y avait point de sang dans les artères.

qui recouraient à ses soins. Il leur faisait raser la tête, leur prescrivait des lotions sur le crâne avec du vinaigre, employait à forte dose les sternutatoires et les vomitifs, le lait salé, la *gestation*. Il faisait brutalement secouer les malades qui résistaient à cette médication, puis recourait aux diurétiques, à la viande d'agneau ou de chèvre, aux boissons acidulées avec du vinaigre. Et enfin, quand tout cela était resté inutile, il incisait le cuir chevelu, le scarifiait et y pratiquait des cautérisations. Il recommandait encore le musc, le castoréum et les testicules d'hippopotame. Il ordonnait les clystères et les vomitifs dans les cas de spasme. Comme beaucoup d'autres, il n'avait pas encore distingué nettement l'apoplexie des autres paralysies, où il employait surtout les purgatifs, les potions au vinaigre, les vomitifs, etc. Il imitait la conduite de Dioclès dans le traitement de la phrénésie, c'est-à-dire, qu'il prescrivait principalement les purgatifs et la saignée.

Quelle modification apportèrent à la neuropathologie les fondateurs de l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire *Hérophile el Erasistrate*? C'est ce qu'il est impossible de dire maintenant que leurs ouvrages ont été eutièrement perdus. Cependant, d'après ce que nous apprennent Galien et Cœlius, ils n'auraient fait que perfectionner, compléter l'œuvre de leurs prédécesseurs, mais ils n'en auraient pas changé les grandes lignes. Hérophile resta un pur humoriste ; d'ailleurs, il appartenait par son maître Praxagoras à l'école de Cos.

Erasistrate, qui était élève de Chrisype, le célèbre

médecin de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos, montra un peu plus d'indépendance, mais sans changer cependant le fond des doctrines régnantes. Sa thérapeutique devait être assez simple. Il s'élevait en effet avec force entre les antidotes très compliqués auxquels les médecins de son temps donnaient le nom de main régale ou d'antidote des dieux. Il ne pouvait supporter qu'on mêlât ensemble les plantes, les substances animales et les végétales, ce qu'on retirait de la mer et ce qu'on récoltait sur la terre. Il rejetait ou à peu près la saignée et les purgatifs âcres. Il voulait que les lavements fussent doux et condamnait ceux d'une nature âcre et irritante. Contrairement à Hippocrate il prescrivait du vin additionné de miel dans les fièvres notamment dans la phrénésie.

Il croyait que l'épilepsie était due à la plénitude et il recommandait aux malades qui en étaient atteints de se remuer beaucoup ; si au contraire la pléthore se traduisait par des crachements de sang, les malades devaient alors conserver le repos. Il admettait que la paralysie peut survenir par relâchement ou par resserrement, et le traitement alors diffère dans ces deux variétés. Il attribuait la rétention d'urine à la paralysie du péritoine et prescrivait, dans ces cas, le cathétérisme. Il avait observé une paralysie intermittente qu'il appelait paradoxale. Enfin, suivant Galien il niait l'influence de la bile dans la manie et dans la mélancolie. D'après cet auteur il n'aurait proposé aucun traitement contre cette dernière affection.

Hérophile ne paraît pas beaucoup s'être soucié des

maladies qui rentrent dans la pathologie interne. Il s'occupa surtout de chirurgie et d'obstétrique. Il semble, en effet, que cet auteur n'avait écrit sur les affections internes que d'une façon assez incomplète, négligeant tout-à-fait de parler de certaines affections et en tout cas du traitement qui leur convient; c'est du moins le reproche que lui adresse assez souvent Cœlius Aurelianus. Mais il avait fait cependant une remarque d'une importance capitale, c'est que la plupart des morts subites sont dues à une paralysie du cœur (syncope). Il avait, du reste, écrit un ouvrage célèbre sur le pouls, où il avait signalé les modifications de celui-ci dans les maladies nerveuses.

Les successeurs d'Hérophile cultivèrent aussi la neuropathologie comme nous l'avons dit dans notre introduction. Grâce aux remarquables *Traités de thérapeutique* de Kratevas, de Mantias, de Chrysermus, de Démétrius d'Apamée dont Dioscoride dit beaucoup de bien, les préparations opiacées entrèrent définitivement dans la pratique pour combattre l'agitation et amener le sommeil. Démétrius, sectateur d'Hérophile, croyait que le spasme survient par raideur et par convulsion, et non pas par agitation comme dans le tremblement, qui se montre surtout chez les vieillards. Cœlius nous apprend aussi qu'il appelait manie les transports de courte durée. Andreas de Caryste recommandait la compression des troncs nerveux dans les cas de névralgie frontale (Galien). Gajus attribuait l'hydrophobie à une maladie des méninges (Cœlius Aurelianus). Dans le paragraphe qu'il consacre au

satyriasis, Cœlius Aurelianus nous dit que Démétrius d'Attale avait fort bien décrit le priapisme. Il nous apprend aussi que les traitements de l'épilepsie prescrits par Nicandre et Appolonius Mys étaient absolument semblables à celui de Dioclès de Caryste.

Les *empiriques* qui rejetaient toutes les vaines discussions théoriques pour s'en tenir à la seule expérience eurent, paraît-il, une thérapeutique très riche et très variée pour les maladies nerveuses.

Sérapion leur véritable fondateur donnait dans l'épilepsie, de la colle forte, du vinaigre, de l'hysope, de l'absinthe. Il recommandait l'exercice comme Erasistrate, les saignées, les purgatifs tels que l'ellébore et la scamonée, le cerveau de chameau, les excréments de crocodile, le cœur de lièvre, les testicules des chevreaux, de coqs, etc., et il ne pouvait en être autrement puisqu'il ne se fiait qu'à l'empirisme.

Celse et Cælius Aurelianus nous ont conservé la façon dont *Héraclide de Tarente* le plus célèbre des empiriques, administrait l'opium. Ce praticien, qui paraît avoir été très habile et d'un grand sens clinique, n'était pas cependant exempt des erreurs de son temps. Ainsi, dans les cas de spasmes, il prescrivait les vomitifs et les lavements très âcres. Dans son livre *de la médication interne*, il ordonnait pour l'épilepsie un traitement analogue à celui de Dioclès.

Asclêpiade, le véritable fondateur du méthodisme, car c'est lui qui a établi le premier la division des malades en affections par resserrement et en affections par relâchement des pores *de l'économie*, s'était occupé des

maladies nerveuses dans son traité sur les maladies aiguës et chroniques. Il avait émis à ce sujet des vues remarquables pour l'époque. Ainsi, Celse nous apprend, comme nous le verrons plus loin, que dans les cas de phrénésie, Asclépiade rejetait la saignée, disant qu'on tuait ainsi les malades en les plongeant dans le collapsus. Il bannit de la thérapeutique toutes les pratiques barbares de ses prédecesseurs et s'en tint surtout aux prescriptions diététiques ou aux remèdes les plus simples. Il réfuta la théorie de la pléthore dans la paralysie qu'avait émise Erasistrate. Il distinguait les contractures du spasme à cause de leur plus longue durée. Il avait soutenu que l'épilepsie peut survenir à la suite de traumatismes ayant porté sur le crâne.

Enfin regardant les ténèbres comme une cause d'épouvante, il ne voulait pas qn'on privât les maniaques de la lumière du jour (Celse). Il rejetait aussi l'emploi immodéré des narcotiques, de peur de changer la phrénésie en léthargie.





CHAPITRE III

Appréciations générales sur Celse, analyse des chapitres qu'il a consacrés à la Neuropathologie. — Textes.



Celse (1) n'a consacré que quelques paragraphes à la neuropathologie, et encore doit-on ajouter que *seul* le *traitement* est convenablement développé. Mais cependant les quelques renseignements qu'il nous a fourni ne sont point à négliger, car on y retrouve la clarté d'exposition, le sens clinique et aussi l'érudition habituelle à cet auteur, qui n'est point du reste original et qui vaut surtout par son grand talent d'écrivain. Très partisan des doctrines hippocratiques, il s'inspire aussi

(1) Les idées d'Asclépiade étaient très répandues à Rome au moment où Celse composa son encyclopédie dont il ne nous reste que la partie médicale.

des Alexandrins. On voit également qu'il avait étudié de près les ouvrages d'Asclépiade, dont il était loin du reste d'avoir adopté toutes les idées. Celse comprend autrement la phrénésie que la plupart des médecins dont nous allons étudier plus loin les descriptions. Il confond visiblement la manie aiguë avec les fièvres ataxiques, mâis il rachète cette erreur par des remarques très intéressantes, et qui ne manquent pas parfois de malice. Ainsi recommandant de distraire les fous atteints de tristesse : si c'est un homme de lettres qu'on lui lise, dit-il, ses œuvres avec éloge en les lui remettant sous les yeux. Il veut aussi, et tous les médecins aliénistes partagent cette idée, qu'on gagne la confiance des malades; il ne faut pas combattre trop de front leurs conceptions erronées, mais les ramener par degré et sans qu'ils s'en doutent « de la déraison à des notions plus saines ». On fera bien aussi d'occuper l'esprit des malades, de les distraire en quelque sorte malgré eux. Enfin il avait fort bien vu les effets si salutaires du sommeil, « chez tous ces malades, en effet, le sommeil est aussi rare qu'il leur est nécessaire, parce que c'est à lui que la plupart d'entre eux doivent leur guérison. » Déjà, du temps de Celse, on avait agité la question de savoir si la lumière ou l'obscurité étaient plus favorables pour calmer le délire. Les anciens tenaient pour les ténèbres; Asclépiade croyait au contraire qu'on ne faisait ainsi qu'exaspérer les aliénés. Celse était éclectique « les deux manières d'agir, dit-il, sont trop absolues car il est des malades que la lumière agite davantage,

d'autres qui sont plus troublés par l'obscurité, d'autres qui ne sont émus ni par la lumière ni par l'obscurité. » La saignée avait rencontré dans Asclépiade un adversaire déterminé. Celse s'élevait encore contre cette opinion et, bien qu'il ne niât pas les abus déplorables de la phlébotomie, il croyait que dans certaines circonstances elle pouvait rendre des services signalés. Disons maintenant comme cet auteur définissait la phrénésie : il la considérait comme un délire aigu continu et fébrile. Cependant lui-même avait remarqué que dans les fièvres graves il y avait souvent divagation sans qu'on pût pour cela prononcer le nom de phrénésie ; mais en général elle est alors « de courte durée et l'intelligence redevient libre dès que la violence du mal est passée; il n'est pas besoin dans ce cas d'autres remèdes que ceux indiqués pour guérir la fièvre. »

Dans la 1re classe de délire, Celse semble avoir englobé des pyrexies à forme nerveuse, des manies aiguës et aussi des cas de *mélancolie anxieuse*, où le mal se caractérise surtout par des hallucinations et de l'agitation. Cet auteur remarque aussi à propos de cette espèce de phrénésie « que les fous savent souvent, sous les dehors de la raison, préparer les occasions favorables à leurs mauvais desseins, et ne se trahissent qu'au moment de l'exécution » ; et plus loin il avertit, qu'il ne faut pas croire sur parole un phrénétique enchaîné qui, pour se débarrasser de ses liens, veut exciter la compassion par des discours

bien suivis, car c'est là une *ruse familière aux insensés.* »

La deuxième forme de délire, appelée généralement mélancolie par les anciens et les modernes, comprenait les cas de lypémanie ordinaire et de lypémanie silencieuse. Elle est plus tenace que la manie. Il faut la combattre par les saignées et les purgatifs.

Dans une troisième forme d'aliénation mentale, assez confusément établie, qui devait comprendre des cas de monomanie, c'est-à-dire de paranoia aigus ou chroniques, les malades semblent avoir conservé leur raison.

La description de la *léthargie* est peu développée sauf le traitement. Contrairement à la phrénésie, « il y a de l'engourdissement et un penchant invincible au sommeil ». Son pronostic est grave : « c'est également une affection aiguë, qui tue rapidement si on ne secourt promptement les malades. » On s'efforçait généralement de rappeler les malades à eux-mêmes par tous les moyens possibles, par les excitants, les sternutatoires, les odeurs fétides, etc. Cependant ce n'était point l'avis de tout le monde : « Un certain Tharias, dit Celse, a prétendu que la léthargie était produite par un accès de fièvre et finissait avec lui, et il soutient qu'il était par conséquent inutile de tourmenter les malades. » Ces accès comateux, accompagnés de fièvre, devaient appartenir, très probablement, à une fièvre pernicieuse, marquée surtout par de l'assoupissement, telle qu'on en voit encore beaucoup

en Grèce et en Italie. Pour guérir la léthargie on recourra à l'oxycrat, aux fomentations sur la tête, au castoréum, à de la rue pilée dans du vinaigre, etc.

Celse dit bien peu de choses sur *l'hystérie* dont il fait une affection de la matrice, comme du reste tous les médecins de la période gréco-romaine. Il semble n'avoir eu guère en vue que la petite attaque, appelée vapeur par les gens du monde, car il soutient que l'hystérie diffère de l'épilepsie par l'absence d'écume et de convulsions. La maladie peut être très opiniâtre. « Chez certaines femmes les attaques de cette maladie sont fréquentes et se reproduisent toute la vie. Comme traitement, Celse recommande les cataplasmes sur le bas-ventre, les odeurs suaves à la vulve, les antispasmodiques, les irrigations vaginales.

L'épilepsie est appelée mal des comices ; les hommes y sont plus sujets que les femmes. Cette affection est de longue durée et se prolonge jusqu'à la mort chez la plupart des malades. La chute peut avoir lieu *avec ou sans convulsions*. L'épileptique, au moment de son attaque, rend de l'écume par la bouche, puis au bout d'un certain temps il revient à lui et se relève de lui-même. Après cette description des plus sommaires, il énumère longuement les différents moyens employés contre le mal sacré. Ce passage est des plus importants et nous en recommandons vivement la lecture à ceux qui désirent connaître la thérapeutique des anciens.

L'apoplexie, suivant les auteurs, diffère de la paralysie parce qu'elle frappe tout le corps, mais Celse

nous dit que de son temps cette distinction commençait à tomber en désuétude.

« Aujourd'hui, dit-il, on appelle indifféremment paralysie l'un quelconque de ceux-ci. »

Les individus dont les membres sont « fortement paralysés sont rapidement enlevés. S'ils survivent ils peuvent prolonger leur existence encore quelque temps, *mais il est rare que la santé leur soit rendue* », la plupart traînent une vie misérable et ont perdu la mémoire. » Au contraire, la paralysie partielle a une marche toujours chronique et aboutit souvent à la guérison. Celse recommande uniquement les saignées en cas d'apoplexie. Pour combattre la paralysie des muscles on recourra au massage, aux révulsifs, aux bains salés. Sous le nom de céphalalgie, l'auteur Romain comprend non seulement le symptôme de ce nom, mais encore de véritables accidents méningitiques. Il ne fait que mentionner l'hydrocéphalie ; enfin il décrit le spasme cynique, mais d'une façon très brève.

TEXTE (1)

Des différentes formes du délire.

« Je viens d'exposer le traitement des fièvres ; mais elles se compliquent d'autres affections, et je vais parler immédiatement de celles auxquelles on ne saurait assigner de siège bien déterminé. Je commencerai par le délire, et je traiterai d'abord de la forme aiguë et fébrile que les Grecs appellent phrénésie. Avant tout, il faut savoir que, dans certains accès, les malades extravaguent et tiennent des propos hors de sens ; ce signe a de la gravité et ne peut exister sans une fièvre intense ; cependant il n'a pas toujours des conséquences funestes, parce qu'en général il est de courte durée, et que l'intelligence redevient libre dès que la première violence du mal est passée ; il n'est pas besoin dans ce cas d'autres remèdes que de ceux indiqués pour guérir la fièvre. Mais il y a phrénésie déclarée lorsqu'il y a continuité dans le délire, ou que le malade sans perdre

(1) Toutes les traductions latines ont été emprunté à la collection Nisard.

encore l'usage de sa raison, accueille pourtant des idées chimériques. La phrénésie est complète quand l'esprit est dominé par de vaines imaginations. Les caractères qu'elle présente sont du reste assez variés. On voit des phrénétiques montrer de la gaieté, des autres de la *tristesse;* ceux-ci faciles à contenir n'extravaguent que dans leurs discours, ceux-là s'agitent violemment et font des gestes désordonnés ; parmi ces derniers, il en est qui cèdent à l'aveuglement, à l'impulsion du mal, tandis que certains autres, employant l'artifice, savent *sous les dehors de la raison* préparer les occasions favorables à leurs mauvais desseins et ne se trahissent qu'au moment de l'exécution. Pour ceux dont le délire ne s'exhale qu'en paroles ou qui sont faiblement agités, il est inutile d'en venir aux moyens coercitifs, mais il convient d'attacher ceux qui montrent plus d'emportement et de les mettre hors d'état de se nuire à eux-mêmes ou de nuire à ceux qui les entourent. On ne doit pas croire sur parole un phrénétique enchaîné qui, pour se débarrasser de ses liens, veut exciter la compassion par des discours bien suivis, car c'est là une ruse familière aux insensés.

Chez les Anciens, ces malades étaient presque toujours tenus dans les ténèbres, parce que d'après eux les phrénétiques ne devaient rien voir qui put devenir pour eux un sujet de terreur, et que l'obscurité leur paraissait aussi contribuer au repos de l'esprit. Asclépiade, au contraire, regardant les ténèbres comme une cause d'épouvante, voulait qu'on fît constamment jouir les phrénétiques de la lumière.

Ces deux manières d'agir sont trop absolues, car il est des malades que la lumière agite davantage, d'autres qui sont plus troublés par l'obscurité, d'autres aussi qui semblent ne recevoir aucune impression du jour ou de la nuit. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'éprouver l'une ou l'autre méthode, de rendre à la lumière celui qui redoute l'obscurité et de tenir dans les ténèbres celui que la clarté épouvante. Mais lorsque le malade demeure à cet égard dans une complète indifférence, on doit préférer pour lui, s'il a conservé ses forces, un endroit éclairé, et un séjour obscur, s'il est affaibli. Administrer des remèdes au plus fort du délire est chose vaine, attendu que la fiévre s'accroît alors en même temps. On doit se borner, dans ce cas, à contenir le malade; puis on avise ensuite aux moyens de traitement, dès que son état le permet. Asclépiade a également avancé qu'on tuait les phrénétiques en leur tirant du sang, et il donne pour raison que le délire étant toujours accompagné d'une fièvre intense, la saignée n'est convenable qu'au moment de la rémission. Mais lui-même cherchait dans cette situation à favoriser le sommeil par des frictions répétées, et cependant l'ardeur de la fièvre est un obstacle au sommeil, et les frictions ne sont jamais utiles qu'au déclin des accès; par conséquent, il devrait aussi les proscrire. Que faire donc? Il est permis, quand le péril est pressant, d'appeler à son aide les ressources qu'on devrait s'interdire en d'autres circonstances. La fièvre continue, par exemple, qui n'offre pas de rémissions, a néan-

moins des instants où elle cesse de croître et, sans être favorables, ces instants sont encore les meilleurs pour l'administration des remèdes. Il convient donc, dès que les forces du malade ne sont point une contre-indication, de pratiquer la saignée, et l'on doit moins hésiter encore à ordonner des lavements. Après un jour d'intervalle, il faut raser la tête et la soumettre à des fomentations faites avec une décoction de verveine ou d'autres plantes astringentes ; ou bien fomenter d'abord, raser ensuite et renouveler les fomentations, puis en dernier lieu, répandre sur la tête de l'huile rosat, qu'on fait entrer aussi dans les narines ; faire respirer de la rue pilée dans du vinaigre et employer les remèdes convenables pour exciter l'éternuement. Ces divers moyens ne sont indiqués qu'autant que le malade n'est pas affaibli, car, dans ce cas, il faudrait seulement humecter la tête avec de l'huile rosat, en y ajoutant du serpolet ou d'autres substances semblables. Quel que soit l'état des forces, il est avantageux d'arroser la tête avec le suc de morelle et de pariétaire, qu'on exprime en même temps. Au déclin de la fièvre, on peut faire usage de frictions, mais si la phrénésie est caractérisée par une joie trop vive, on doit y mettre plus de ménagement que lorsqu'elle a pour expression une tristesse profonde.

« En traitant ces égarements de l'esprit, il est nécessaire de se plier aux diverses formes qu'ils présentent. Il y a chez les uns de vaines terreurs à dissiper, témoin l'exemple de cet homme qu'agitait, malgré ses richesses, *la crainte de mourir de faim* et auquel on

annonçait, de temps à autre, des successions imaginaires, Il y en a d'autres dont il faut maîtriser l'audace et qu'on ne peut dompter que par des châtiments physiques. » Plus loin, Celse ajoute qu'il faut savoir s'insinuer dans la confiance des malades en flattant leur manie : « En général il vaut mieux entrer dans leur folie que de la combattre ouvertement et les ramener, par degré et sans qu'ils s'en doutent, de la déraison à des idées plus saines ». Il fait remarquer aussi ce qui est très exact, qu'il faut occuper leur esprit, « *aux gens de lettres* par exemple on fera des lectures, soit d'une façon correcte s'ils y prennent plaisir, soit avec des incorrections calculées s'ils en paraissent choqués, parce qu'en voulant les relever ils sont forcés d'exercer leur jugement. » Pour combattre l'insomnie, Celse conseillait d'appliquer sur la tête des malades l'onguent de safran mêlé à celui d'iris, et surtout en faisant boire au malade une décoction de pavot et de jusquiame. « Chez tous ces malades en effet le sommeil est aussi rare qu'il leur est nécessaire, parce que c'est à lui que la plupart d'entre eux doivent leur guérison. Asclépiade blâmait l'emploi immodéré des narcotiques, parce qu'il craignait qu'on changeât la phrénésie en léthargie, c'est-à-dire qu'on amenât le collapsus. Il se servait surtout de la diète et des frictions. Enfin, dans le cas où les narcotiques ne réussissaient pas à calmer le sommeil, Celse voulait qu'on recourût aux ventouses appliquées *loco dolenti* c'est-à-dire sur la tête : Il condamnait aussi les diètes trop sévères parce qu'elles

épuisent les malades et peuvent amener la défaillance.

Voici maintenant la description de la *seconde* espèce de folie, « la seconde espèce de folie est généralement, plus longue, parce qu'elle commence sans fièvre et se termine plus tard par un état fébrile. Cette affection est caractérisée par une *tristesse* qui dépend de l'atrabile. La saignée est alors utile dans ce cas mais si quelque raison défend de la pratiquer, l'abstinence alors vient se placer en première ligne ; la seconde chose à faire est d'évacuer en faisant vomir au moyen de l'ellébore blanc... On tâchera de distraire le malade par les contes et les jeux qui lui plaisent le plus à l'état sain. Ses *ouvrages*, s'il en a fait, seront vantés avec complaisance, et lui seront remis sous les yeux. On combattra ses tristes imaginations par de douces remontrances. Si la fièvre survient on la traitera comme les autres fièvres. »

Quant à la *troisième* variété : « La démence la plus longue est celle de la troisième espèce, elle ne compromet pas la vie et n'attaque d'ordinaire que les individus faiblement constitués. Elle se présente sous deux formes distinctes : les uns sans être aliénés, sont déçus par de trompeux mirages ; telle était d'après les poètes la folie d'Ajax et d'Oreste, d'autres au contraire sont pris d'aliénation mentale. » Et Celse conclut que la folie gaie est moins à redouter que la folie triste. (*Dans les nuits Attiques*, Aulu-Gelle a signalé quelques cas de monomanie).

Léthargie.

« Il y a aussi une maladie qui est le contraire de la phrénésie à d'autres points de vue. Dans celle-ci, en effet, le sommeil est très difficile, et l'esprit porté à toutes les audaces; dans l'autre, au contraire, il y a de l'engourdissement et un penchant invincible au sommeil; les Grecs lui donnent le nom de léthargie. C'est également une affection aiguë qui tue rapidement si on ne secourt promptement le malade. Les uns essayent de réveiller le patient avec des substances qui provoquent l'éternuement, les autres tâchent de le stimuler par des odeurs fétides telles que celles de la poix crue, la laine grasse, le poivre, l'ellébore, le castoréum, le vinaigre, l'ail, l'oignon. Ils lui brûlent près du nez du galbanum, des poils, de la corne de cerf ou faute de mieux toute matière qui produit, en se consommant, de la puanteur. Un certain Tharrias a prétendu que la léthargie était produite par un accès de fièvre et finissait avec lui, et il soutenait qu'il était par conséquent inutile de secouer les malades. Il importe beaucoup de savoir si le léthargique s'éveille à la fin de l'accès ou s'il reste endormi pendant le cours de la fièvre et lorsqu'elle a cessé. S'il se réveille, il est inutile, en effet, de recourir aux remèdes qui combattent

l'assoupissement, car ce n'est pas parce qu'il est éveillé qu'il va mieux, mais c'est parce qu'il va mieux qu'il est éveillé. Si l'assoupissement se prolonge, on cherchera à exciter le malade mais en choisissant pour cela le moment où la fièvre est la plus légère afin qu'on entretienne la liberté du ventre et qu'on ait le loisir d'alimenter le patient. Les affusions froides et subites produisent l'excitation la plus forte. Par conséquent, au moment de la rémission on fera sur le corps des onctions avec beaucoup d'huile, on l'arrosera avec trois ou quatre amphores d'eau froide qu'on lui versera sur la tête. Mais on n'aura recours à ce moyen que si la respiration est égale et si les hypocondres présentent de la souplesse. Autrement, on usera de préférence des remèdes cités plus haut. Cette méthode est très bonne pour ce qui a trait à l'assoupissement; mais pour guérir le malade, il faut raser la tête et y faire des fomentations avec de l'oxycrat dans lequel on aura fait bouillir du laurier ou de la rue. Le lendemain, on y appliquera du castoréum ou de la rue pilée dans du vinaigre, des baies de laurier ou du lierre pilé dans l'huile rosat et du vinaigre. Il est très avantageux pour dissiper le sommeil, de mettre sous le nez du malade de la moutarde et de placer sur sa tête des sinapismes. Le galbanum rend aussi des services en pareil cas, mais ce qui réussit le mieux est la nourriture donnée à propos, c'est-à-dire au moment de la plus grande rémission. L'orge perlé est à peu près le seul aliment convenable jusqu'au déclin de la maladie. Aussi, faut-il en donner chaque jour s'il y a chaque jour un accès

violent ; si celui-ci ne revient que de deux jours l'un on donnera la crème d'orge après l'accès le plus grave et de l'eau miellée après le plus léger. Le vin mêlé aux aliments, donné en temps opportun, peut aussi se montrer très utile. L'indication reste la même quand la léthargie est produite par une fièvre de longue durée. Si le ventre est resserré, on administrera, trois ou quatre heures avant l'accès, le castoréum avec la scamonnée ; s'il est libre, on donnera seulement du castoréum dans de l'eau. On prescrira une nourriture plus abondante si les hypocondres sont souples. S'ils sont durs on s'en tiendra à l'usage de la crème d'orge et on appliquera sur cette région des médicaments résolutifs et émollients.

Hystérie.

« La matrice expose les femmes à une maladie grave; c'est même, après l'estomac, l'organe le plus souvent affecté et celui dont l'état a le plus d'influence sur le reste du corps. Les personnes atteintes de ce mal perdent parfois le sentiment et tombent comme dans l'épilepsie ; mais il y a cette différence que, dans le cas présent, on n'observe ni le renversement des yeux ni l'écume à la bouche ni les convulsions; il y a seulement de l'assoupissement. Chez certaines femmes, les attaques de cette maladie sont

fréquentes et se reproduisent toute la vie. » Celse recommande la saignée, les antispasmodiques, le traitement local par les cataplasmes, les irrigations vaginales, etc.

Epilepsie.

« Une maladie des plus connues est celle qu'on appelle le mal des comices ou le haut-mal. Celui qui en est atteint, tombe subitement, rend de l'écume par la bouche, puis. au bout d'un certain temps, revient à lui et se relève de lui-même. Les hommes sont plus sujets que les femmes à cette affection. Elle est, en général, de longue durée et sans abréger la vie, se prolonge jusqu'à la mort; néanmoins, lorsqu'elle est récente, elle peut tuer le malade.

Souvent aussi, quand les remèdes ont échoué, les garçons doivent leur guérison aux premières jouissances de l'amour et les filles à l'apparition des menstrues. La chute du malade peut avoir lieu avec ou sans convulsions. On voit des gens employer, pour faire revenir les épileptiques, les moyens qu'ils croient propres à réveiller les léthargiques et ce sont là de vaines tentatives. Dans la léthargie d'abord, ces moyens ne sont nullement curatifs; mais on peut craindre que le malade ne périsse d'inanition, s'il ne sort pas de son assoupissement, tandis qu'on est certain que l'épilepti-

que reprendra ses sens. Lorsqu'une attaque survient, s'il n'y a pas de mouvements convulsifs, il faut toujours tirer du sang; dans le cas contraire, on s'en abstiendra, à moins qu'on n'y soit conduit par d'autres indications. Mais il est nécessaire de faire prendre un lavement, de purger avec l'ellébore noir ou même d'ordonner l'un et l'autre, si les forces le permettent; on doit ensuite raser la tête pour y faire des fomentations d'huile et de vinaigre et n'accorder d'aliments que le troisième jour et quand l'heure de l'attaque est passée. On ne doit composer l'alimentation ni de crêmes farineuses, ni des autres aliments doux et légers, non plus que de la chair des animaux, et surtout de celle de porc, mais tirer les substances nutritives de la classe moyenne; car d'une part, il faut soutenir les forces et, d'autre, se tenir en garde contre les indigestions. Les épileptiques doivent fuir le soleil, les bains, le feu, et tout ce qui peut donner de la chaleur; ils fuiront également le froid, le vin, les plaisirs de l'amour, éviteront l'aspect des précipices et de tous les objets effrayants, ne chercheront pas à vomir, et s'interdiront la fatigue, les soucis et les soins des affaires. Après avoir laissé manger le malade le troisième jour. il faut revenir à la diète la quatrième, et ne permettre ensuile d'alimentation que de deux jours l'un, jusqu'au quatorzième jour inclusivement. Passé ce terme, le mal a perdu son acuité, et doit être traité, s'il persiste, comme une affection chronique. Si le médecin n'a pas été appelé le jour où le malade est tombé pour la première fois, et si déjà les chutes sont devenues habituelles, il

commencera par prescrire le régime indiqué plus haut, attendra le jour de l'attaque, et aura recours alors, soit à la saignée, soit aux lavements ou à l'ellébore noir, selon le précepte qui vient d'être établi.

Les jours suivants on nourrira le malade avec les aliments que j'ai proposés, et l'on aura soin d'éviter tout ce que j'ai signalé comme contraire. Si la maladie ne cède pas à ces moyens, il faut en venir à l'ellébore blanc, le prescrire trois ou quatre fois, à peu de jours de distance, mais de telle façon que le malade n'en prenne jamais deux fois de suite, à moins d'une attaque inaccoutumée. Pendant les jours intermédiaires on entretiendra les forces du malade et l'on ajoutera quelques moyens à ceux que j'ai fait connaître. Dès le matin, à son réveil, il faut avec de l'huile vieille lui frotter bien doucement le corps, à l'exception de la tête et du ventre ; l'obliger ensuite à se promener aussi loin que possible, et en ligne droite ; au retour de la promenade, le tenir dans un endroit où la chaleur soit tiède, et s'il n'est pas trop faible, le frictionner fortement et longtemps, c'est-à-dire deux cents fois au moins. Cela fait, il faut lui verser sur la tête une grande quantité d'eau froide, lui faire prendre un peu de nourriture et le laisser reposer ; avant la nuit, nouvelle promenade suivie de mêmes frictions, à la réserve toujours de la tête et du ventre ; puis vient le repas du soir ; enfin au bout de trois ou quatre jours, on lui donnera pendant un jour ou deux des aliments âcres. Si par ce traitement on n'obtient pas encore la guérison du malade, on doit lui raser la tête, y faire des onc-

tions avec de l'huile vieille, du vinaigre et du nitre, et l'arroser d'eau salée ; ensuite lui faire boire à jeun du castoréum dissous dans de l'eau, et pour boisson ordinaire n'accorder que de l'eau qu'on ait fait bouillir. Quelques épileptiques se sont délivrés de cette affreuse maladie en buvant le *sang d'un gladiateur récemment égorgé ;* déplorable secours que pouvait seul faire supporter un mal plus déplorable encore.

Quant au médecin, il devra, comme dernières tentatives, pratiquer une légère saignée aux deux pieds, faire des incisions à l'occiput et les recouvrir de ventouses ; au dessus de cette région appliquer le fer rouge au point d'articulation de la première vertèbre avec la tête, et, au moyen de deux cautérisations, donner issue aux humeurs nuisibles. Quand tous ces remèdes n'ont pu faire justice de la maladie, il y a tout lieu de penser qu'elle sera désormais incurable ; et, dans le but de soulager le malade, on lui conseillera seulement de faire beaucoup d'exercice, de revenir souvent aux frictions, de se borner à l'usage des aliments que j'ai prescrits plus haut, et d'éviter surtout les choses dont j'ai signalé le danger. »

Paralysie.



La paralysie des nerfs est, au contraire, une affection fréquente partout, mais qui tantôt frappe toute

l'économie, tantôt n'atteint qu'une partie seulement de eelle-ci. Les anciens auteurs appelèrent le premier de ces cas apoplexie et le second paralysie. Aujourd'hui, on appelle indifféremment paralysie l'un quelconque de ceux-ci. Habituellement, ceux dont les membres sont fortement paralysés sont rapidement enlevés. S'ils survivent, ils peuvent prolonger leur existence encore quelque temps, mais il est rare que la santé leur soit rendue. La plupart traînent une vie misérable et ont perdu la mémoire. La paralysie partielle n'est jamais aiguë; sa marche est souvent chronique et parfois aboutit à la guérison. Si la résolution des membres est bien marquée, la saignée tue ou sauve le malade. Les autres méthodes de traitement sont à peu près impuissantes à ramener la santé, elles ne font que différer la mort tout en compromettant la vie. Si, après la saignée, l'intelligence et le mouvement ne reparaissent pas, il n'y a plus d'espoir; s'ils reviennent, la guérison peut au contraire se produire. Dès qu'il y a paralysie quelque part, on recourra, suivant l'état de santé du sujet, à la saignée ou aux lavements.

On se comportera de la même manière dans les deux variétés de la maladie : on évitera le froid avec le plus grand soin, on tâchera de faire récupérer la marche, mais d'une façon graduelle : si la faiblesse des jambes ne le permet point, il faudra se servir de la gestation où se faire bercer dans son lit. Le malade essayera de remuer ses membres et, s'il ne le peut pas, il recourra à l'aide d'un autre, il conviendra

au besoin de violenter la partie pour lui rendre son allure naturelle. Il est également utile d'exciter fortement la peau de la région paralysée en la flagellant avec des orties ou en y appliquant des sinapismes, et on ne s'arrêtera que lorsque le corps se sera mis à rougir. On peut, avec le même avantage, mettre sur la peau de la scille et des oignons pilés avec de l'encens. Il n'est pas indifférent non plus de mettre tous les trois jours des emplâtres résineux pour exercer en les plaçant en différents endroits une traction convenable sur la peau. Parfois même, on recourera aux ventouses simples. L'huile un peu vieille et le nitre mêlé à l'huile et au vinaigre sont très convenables pour les onctions locales. Il est très important de recourir aux fomentations chaudes avec l'eau de mer ou, à son défaut, avec de l'eau salée. On prescrira les bains d'eau de mer ou du moins d'eau salée et on aura soin de faire agiter dans le liquide les parties qui ont perdu leur force première. Faute de mieux, les bains ordinaires pourront rendre aussi des services. Les aliments seront tirés de la classe moyenne et consisteront surtout en du gibier : on donnera comme boisson de l'eau froide, sans vin : cependant, lorsque le mal est ancien, il sera permis, dans le but de tenir le ventre libre, de prescrire du vin grec salé tous les quatre ou cinq jours. Il est utile de faire vomir après dîner. (Celse, paralysie. *Traité de la médecine*, livre III, xxvii, § 1).

Tétanos.



Il n'y a point de maladiè plus fâcheuse et plus aiguë que celle où, par l'effet d'une certaine rigidité des nerfs, la tête peut ou se renverser sur les épaules, ou venir toucher la poitrine avec le menton, ou rester droite ou immobile. Les Grecs appellent opisthotonos le premier état, le second emprosthotonos et le dernier tétanos, d'autres moins subtils emploient indistinctement l'une ou l'autre de ces expressions. Cette affection enlève souvent le malade en quatre jours, mais, passé ce terme on ne court plus aucun danger. Le même traitement s'applique aux diverses formes de la maladie, et sur ce point on est d'accord. Mais d'après Asclépiade, il faut saigner dans tous les cas, et selon d'autres, on ne doit jamais recourir à ce moyen, par la raison qu'alors surtout le corps a besoin de chaleur, et que celle-ci réside dans le sang. Cette opinion au reste est mal fondée car il n'est pas de la nature du sang d'être constamment chaud; seulement de tous les éléments qui entrent dans le corps humain, c'est celui qui s'échauffe et se refroidit le plus promptement. Les règles que j'ai posées aux émissions sanguines, feront connaître si, dans le cas présent, il est convenable ou non de tirer du sang. Mais il est toujours utile d'administrer le castoréum associé au poivre

ou à l'assa fœtida, et d'employer ensuite des fomentatives chaudes et humides; beaucoup de médecins font même diriger à plusieurs reprises des affusions chaudes sur le cou, et ce remède en effet procure un soulagement momentané, mais il rend les nerfs plus sensibles au froid, ce qu'on ne saurait éviter. Il vaut mieux dès lors commencer par enduire le cou de cérat liquide et d'appliquer ensuite des vessies de bœuf ou de petites outres remplies d'huile chaude, ou des cataplasmes de farine chauds, ou de poivre long qu'on écrase avec des figues. Mais il est beaucoup plus avantageux encore de fomenter le cou avec du sel humide, et j'ai déjà dit comment on devait s'y prendre après avoir employé l'un de ces moyens; il faut approcher le malade du feu, ou si c'est en été l'exposer au soleil et frotter le cou, les épaules et l'épine avec de l'huile vieille, de préférence à tout autre. A son défaut on se servira d'huile de Syrie, ou même faute de mieux de graisse aussi vieille que possible. On se trouve bien sans doute des frictions pratiquées sur toutes les vertèbres, mais elles sont principalement utiles dans la région cervicale, et l'on doit par conséquent les employer jour et nuit, sauf quelques instants de relâche, pendant lesquels on appliquera des cataplasmes préparés avec des drogues échauffantes. Il faut particulièrement que le malade soit garanti du froid, et à cet effet on entretiendra sans cesse du feu dans sa chambre à coucher, surtout avant le jour, temps où le froid se fait le plus sentir. Il ne sera pas non plus sans utilité de raser la tête, de l'oindre avec de l'huile chaude d'iris ou de

troëne, et de la couvrir ensuite d'un bonnet, quelquefois même on pourra prendre un bain entier d'huile chaude, dans laquelle on aura fait bouillir du fœnu grec avec l'addition d'un tiers d'huile. Les lavements contribuent souvent aussi à diminuer la tension des parties supérieures ; mais si la douleur devient plus intense, il faut au cou des ventouses scarifiées et à cet endroit même cautériser la peau à l'aide du fer ou des sinapismes, Dès que la douleur est calmée et que le cou peut exécuter quelques mouvements. il y a lieu de penser que la malade va céder aux remèdes. Néanmoins, on doit pendant longtemps s'interdire les aliments qui rendent la mastication nécessaire, se contenter de crèmes farineuses, d'œufs frais ou mollets et de quelques bouillons. Si cela passe bien et que l'état du cou soit tout à fait convenable, il sera temps d'arriver aux bouillies et aux panades bien délayées. L'usage du pain devra précéder celui du vin, car dans le tétanos le vin est éminemment contraire, et par cette raison, il faut, pour en accorder, qu'il s'écoule un plus long espace de temps.

Céphalalgie.



La tête est quelquefois le siège d'une affection aiguë fort grave connue des Grecs sous le nom de κεφαλαία et

dont voici les symptômes : frisson violent, paralysie, obscurcissement de la vue, aliénation mentale, vomissement suivi d'aphonie, ou bien hémorrhagie nasale portée jusqu'au refroidissement général et à la syncope. Ces accidents se compliquent encore d'une douleur intolérable qui occupe principalement les régions des tempes et de l'occiput. D'autres fois on ressent une faiblesse de tête habituelle, qui n'a rien de violent ni de dangereux, mais qui persiste toute la vie. Dans certains cas, il se déclare une douleur plus vive, qui toutefois disparaît promptement et n'est point mortelle. Celle-ci se manifeste sous l'influence du vin, du froid et de la chaleur du feu ou de l'ardeur du soleil (1). Toutes ces douleurs peuvent exister avec ou sans fièvre, envahir la tête en entier ou se fixer sur un point seulement, et parfois se faire sentir dans le voisinage de la bouche.

A ces affections, il en faut joindre une autre qui peut être de longue durée. Ici la peau distendue et soulevée par l'infiltration de la sérosité, cède à la pression du doigt, et c'est là ce que les Grecs appellent hydrocéphalie. Quant à l'espèce de douleur que j'ai placée en second lieu et qui est légère, j'ai indiqué les moyens de la combattre, en donnant aux personnes en santé les préceptes à suivre pour remédier à la faiblesse de certaines parties. Le chapitre où j'ai exposé le traitement des fièvres, comprend également les

---

(1) Sous le nom de céphalalgie, Celse fait certainement allusion ici au mal de tête de la congestion cérébrale.

remèdes à employer contre la céphalalgie avec fièvres. Il me reste à parler maintenant des autres douleurs. Celles qui sont aiguës, qui deviennent plus fortes que de coutume, ou qui se déclarent brusquement avec violence, sans être pour cela mortelles, réclament pour premier secours une émission sanguine. La saignée pourtant n'est utile qu'autant que les douleurs sont intolérables, autrement il suffit d'observer la diète, et si la chose est possible de s'interdire tout besoin ; dans le cas contraire on boira de l'eau ; si la douleur persévère le lendemain, il faut prendre des lavements, employer des sternutatoires et ne boire que de l'eau. Grâce à cette méthode, il arrive souvent qu'au bout d'un jour ou deux le mal disparaît entièrement, surtout s'il reconnaît le vin pris en excès ou une indigestion. Toutefois on n'obtient ainsi qu'un soulagement médiocre ; il faut raser la tête et rechercher avec soin d'eù provient la douleur. Si elle dépend de la chaleur, on fera sur la tête d'abondantes affusions d'eau froide ; on y laissera à demeure une éponge de forme concave, qu'on imbibera de temps en temps d'eau froide, on aura recours aux fomentations à l'huile rosat et le vinaigre, ou mieux encore à l'application d'une laine grasse chargée de ces deux liquides ou enfin à d'autres topiques réfrigérants. Si le froid est la cause du mal on doit arroser la tête avec de l'eau de mer chaude ou de l'eau salée, ou encore avec une décoction de feuilles de laurier, la frotter ensuite fortement, puis y verser de l'huile chaude et la couvrir. Quelques-uns même enveloppent la tête avec des

bandes ; certains malades trouvent du soulagement à se charger d'oreillers et de couvertures; d'autres emploient avec succès les cataplasmes chauds. En conséquence, lorsque la cause est inconnue, il faut voir ce qui réussit mieux des remèdes chauds ou froids, et s'en tenir à ceux qui ont reçu la sanction de l'expérience. S'il y a doute sur l'origine de la maladie, on doit d'abord arroser la tête, comme il est dit plus haut, avec de l'eau chaude ou de l'eau salée, ou bien avec une décoction de feuilles de laurier et continuer ainsi les affusions avec l'oxycrat froid. Voici les remèdes généraux dans toutes les douleurs de tête invétérées : provoquer l'éternuement, frictionner avec force les parties inférieures, employer les gargarismes propres à exciter la salivation, appliquer les ventouses aux tempes et à l'occiput obtenir un écoulement de sang par les narines, exercer de temps à autre des tractions sur les régions temporales à l'aide d'une emplâtre de résine ; déterminer au moyen de la moutarde une ulcération de la partie malade, sur laquelle un linge est disposé d'avance pour que l'érosion n'aille pas trop loin, cautériser le point douloureux avec le fer brûlant ; prendre peu de nourriture et ne boire que de l'eau. Dès que la douleur est calmée, on doit se rendre au bain, et là se faire verser sur la tête beaucoup d'eau chaude d'abord et de l'eau froide après ; si le mal a disparu tout à fait, on peut se remettre au vin, mais par la suite il vaut toujours mieux donner la préférence à l'eau sur toute autre chose. L'hydrocéphalie est d'une espèce particulière.

Il est nécessaire en pareil cas de bien raser la tête, d'appliquer un sinapisme pour excorier la peau, et s'il n'agit pas assez, de recourir au scalpel. De même que l'hydropisie, cette maladie se traite par l'exercice, les sueurs, les fortes frictions. ainsi que par l'usage des aliments et des boissons diurétiques.

Spasme cynique.



Il survient à la face une maladie que les Grecs nomment spasme cynique. Commençant en général par une fièvre aiguë, cette affection imprime aux lèvres des mouvements déréglés et n'est autre chose, en effet, qu'une convulsion de la bouche. Il s'y joint une altération fréquente dans la couleur du visage et du corps et il y a tendance à l'assoupissement. La saignée, dans ce cas, est le meilleur remède; mais lorsqu'elle n'a pas triomphé du mal, il faut donner des lavements et si le spasme est opiniâtre, faire vomir avec l'ellébore blanc. De plus, il est nécessaire d'éviter le soleil, la fatigue et le vin. Si la maladie ne cède pas à ce traitement, il faut se livrer à la course, pratiquer sur l'endroit malade des frictions douces et prolongées, et en faire de moins longues, mais de plus fortes sur les autres parties du corps. Il est encore utile d'exciter

l'éternuement, de raser la tête, puis, de l'arroser d'eau de mer chaude et non salée, dans laquelle on mettra du soufre; après l'affusion, on doit renouveler les frictions, mâcher de la moutarde, en même temps, enduire de cérat les parties affectées et, sur le côté sain, appliquer de la moutarde jusqu'à érosion. Les aliments tirés de la classe moyenne sont les plus convenables.





CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA NEUROPATHOLOGIE

DU TEMPS DES ANTONINS





Considérations générales.

A mesure qu'on se rapproche du IIe siècle le point culminant de la neuropathologie pendant la période græco-romaine, c'est-à-dire de l'époque où elle a brillé du plus vif éclat, et acquis un degré de perfection qui n'est nullement à dédaigner, les progrès deviennent de plus en plus sensibles, et c'est avec un véritable plaisir que l'on parcourt Cœlius Aurelianus, Arétée et Galien lui-même, bien que ce dernier rebute un peu par sa trop grande subtilité et un génie trop porté aux hypothèses. Mais, comme il voit juste et loin, quand son esprit n'est point aveuglé par des conceptions chimériques! Dans bien des passages. il a su faire une application très heureuse des notions étendues qu'il possédait sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Chez tous les auteurs, nous retrouvons la même tendance à considérer non plus seulement les affections à un point de vue très général, mais encore à admettre des *types morbides* qui, bien qu'ils soient purement basés sur les symptômes, n'offrent pas moins le précieux avantage,

ainsi que nous l'avons dit dans notre introduction, de fixer l'esprit sur un sujet bien déterminé. Quelque artificielle que soit une classification, elle a toujours du moins le grand mérite de permettre de s'y reconnaître au milieu d'un fatras de faits qui, sans elle, resteraient à peu près inutilisables. Quoi de plus artificiel que les systèmes de Tournefort et de Linnée en botanique et, cependant, quel est le savant assez borné pour nier les immenses services qu'on en a retiré? Ce qui a manqué aux médecins du IIe siècle, c'est une base anatomopathologique indispensable à qui veut localiser exactement les maladies, c'est une pathogénie exacte que seule, du reste, pouvait rendre possible un état très avancé des sciences physiques et naturelles, c'est une symptomatologie reposant sur autre chose que sur des phénomènes subjectifs ou des signes physiques tout à fait grossiers. Ajoutons que l'anatomie du système nerveux et sa physiologie étaient encore bien rudimentaires. Les Alexandrins, il est vrai, avaient ouvert déjà la voie où s'est engagée la médecine moderne. Erasistrate et Hérophile, non contents de disséquer des cadavres humains, avaient fait, paraît-il, *beaucoup d'autopsies*. Ils avaient reconnu que, dans les cas d'épanchements pleurétiques, on trouvait souvent de l'eau dans le péricarde (hydrothorax et hydropéricarde), etc. Mais les préjugés populaires et religieux n'avaient bientôt plus permis à leurs successeurs de suivre des exemples si profitables. Ils en furent donc réduits à la clinique ; or celle-ci, quelque utile qu'elle soit, ne peut point suffire à tout, et l'état de la neuropatho-

logie du temps des Antonins en est une preuve éclatante. Cependant lorsqu'on abandonne le domaine de la neuropathologie proprement dite pour entrer dans celui des maladies mentales la distance entre les anciens et les modernes n'est plus si frappante. C'est qu'à l'heure actuelle, les différentes formes de la vésanie ne sont encore différenciées que par la clinique, la structure et les fonctions intimes du cerveau restant pour nous pleines de mystère.

Quoiqu'il en soit, voici les traits marquants de cette période. L'étiologie, tout en restant hypothétique dans ses causes premières, rencontre souvent juste, quand il s'agit des causes secondes.

La symptomatologie est étudiée avec plus de détails et de finesse que dans les temps précédents ; bien des phénomènes sont signalés dont la mention seule à de quoi nous surprendre.

La marche est également mieux connue et, grâce à Thémison, on a séparé nettement les affections en aiguës ou chroniques. On y trouve noté le degré habituel de gravité, la ténacité, la terminaison ordinaire des maladies nerveuses qui y sont décrites. Il y a aussi une tentative très remarquable à différencier plus nettement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors les cas morbides qui se présentent à l'observation ; et bien qu'il reste bien imparfait, le diagnostic reçoit maintenant des développements assez notables. La thérapeutique, par exemple, n'a pas beaucoup progressé, et elle se complique de jour en jour davantage, surtout en dehors de la secte méthodique.



CHAPITRE IV

Méthodismes, — ses doctrines, — ses fondateurs. — Ouvrage de Cœlius Aurelianus sur les maladies aiguës et chroniques. — Importance du rôle de Soranus eu médecine.

L'ordre chronologique nous force à nous occuper tout d'abord des écrits des méthodistes. Et en effet, Themison était disciple d'Asclépiade le contemporain de Sylla et Thessalus exerça à n'en pas douter sous le principat de Néron, Aucun de leurs ouvrages, il est vrai, n'est parvenu jusqu'à nous, mais Cœlius Aurelianus et Galien nous fournissent sur leurs doctrines des renseignements assez nombreux pour que nous puissions nous en faire une idée suffisante. La secte méthodique est encore si peu connue, ses doctrines ont été si mal étudiées, malgré l'importance qu'elles présentent pour l'histoire de la médecine, que nous croyons devoir en dire ici quelques mots avant de montrer ce que nous a laissé sur la neuropathologie Soranus ou plutôt son traducteur latin Cœlius Aure-

lianus de Sicca en Numidie. On comprendra ainsi plus aisément ce qui va suivre.

Thémison passe pour avoir créé la secte méthodiste, mais le véritable fondateur de celle-ci est certainement Asclépiade, car le premier il divisa les maladies en affection par resserrement et en affection par dilatation des pores. Son système fondé sur la théorie des atomes était emprunté en grande partie à *Epicure*. Les qualités des corps dépendaient suivant lui de l'*ordre*, de la *figure*, du *nombre*, de la *grandeur* des atomes qu'il appelait mollécules (Galien). Ce qui le prouve, dit-il, c'est l'exemple suivant : l'argent est blanc en masse et noir en limaille : *Argentum denique album est sed ejus affricatio nigra ; caprinum cornu nigrum sed ejus alba serrago*. Dans ses théories, les humeurs ne jouaient plus qu'un rôle *effacé;* cependant il admettait dans quelques cas que l'obstruction des pores pouvait provenir non d'un resserrement des atomes, mais d'un *embarras* produit par les *liquides;* la maladie était alors plus *légère*.

Nous avons exposé dans le deuxième chapitre de cet essai les services qu'il avait rendus à la neuropathologie. Rappelons seulement ici qu'il avait rangé presque toutes les affections nerveuses, sauf les paralysies dans les maladies par resserrement des pores. Nous avons dit aussi qu'il avait modifié la thérapeutique et lui avait donné un aspect plus simple et moins barbare, qu'il avait banni les lavements et les purgatifs *âcres*, qu'il ne voulait pas non plus qu'on abusât de la saignée ou des narcotiques de peur de déterminer

le collapsus. Mais il est utile d'ajouter ici quelques détails. Dans son livre *de adjutoriis*, il avait longuement expliqué les trois points fondamentaux de sa thérapeutique, c'est-à-dire *l'administration du vin*, *ta friction*, sorte de massage, et la *gestation* qui était l'art de fatiguer les forces du malade par des voyages en bateau, en litière, en voiture, etc. Au lieu de n'employer cette gestation qu'à la fin des maladies comme l'avaient fait ses prédécesseurs, il la prescrivait au milieu des pyrexies les plus ardentes, essayant de combattre la fièvre par l'épuisement. Il se servait aussi dans ces maladies de la friction pour rappeler le sommeil (*voir* phrénésie, de Cœlius Aurelianus). Pour provoquer l'assoupissement dans le cas de délire, il gorgeait ses patients de vin, c'est-à-dire qu'il ne lui répugnait pas de les enivrer pour les assoupir. Son élève Thessalus conserva longtemps ses doctrines et ce n'est que dans sa vieillesse qu'il s'en écarta un peu pour fonder les principes sur lesquels repose le méthodisme. Il s'occupait assez peu des atomes et se contentait d'admettre d'après l'expérience, disait-il, que le corps humain renferme de nombreux pores. Cela posé, il reconnaissait aux maladies deux causes principales, le resserrement ou au contraire le relâchement de ces pores. Il y avait encore un *troisième groupe* morbide appelé le genre *mêlé* où il y avait resserrement dans une partie de l'organisme et dilatation dans l'autre. Il sépara les maladies en deux grandes classes : les affections aiguës et les affections chroniques. Ses prédécesseurs, notamment Asclépiade et Erasistrate,

avaient bien décrit des maladies dont ils avaient fait ressortir la longue durée, mais ils n'avaient point établi formellement cette division d'une importance capitale ; c'est ce qui ressort d'un passage très explicite de Cœlius Aurelianus. Il s'occupait assez peu de la pathogénie. Ce qui le préoccupait surtout, c'était comme pour Hippocrate ce que les différentes affections ont de *commun* entre elles. Enfin, il avait montré que toute maladie passe par les phases suivantes : 1e période de début; 2° période d'état; 3° période de terminaison. Or, il suffisait de savoir si on avait devant soi une affection aiguë ou chronique, par resserrement ou par dilatation des pores et à quel stade elle était parvenue pour pouvoir la traiter convenablement. Mais Cœlius Aurelianus fait remarquer dans plusieurs passages que Themison n'avait pas su toujonrs conformer sa conduite aux règles qu'il avait établies. Avec ce système, l'étiologie, l'âge du malade, son sexe, la constitution épidémique, la saison de l'année importaient fort peu, et il en était de même au fond du siège de la maladie, ainsi que Cœlius Aurelianus ne se gêne pas pour le dire. Themison avait écrit, paraît-il, un ouvrage remarquable sur les affections aiguës et chroniques qui n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais grâce au traité de Cœlius Aurelianus, nous savons qu'il avait *nettement* distingué l'apoplexie des autres paralysies et qu'il avait regardé la manie comme une forme particulière de la mélancolie. Cette opinion, qui est adoptée aussi du moins partiellement par Arétée, provient de ce que les deux vésanies se succèdent parfois

entre elles (folie circulaire), que la maniaque peut avoir des crises de postration, et le mélancolique, des crises d'agitation. La mélancolie anxieuse ne diffère guère du reste de la manie que par la tristesse du malade.

Thessalus compléta et *aggrava* encore le système de Thémison. Plein d'un mépris superbe pour les anciens et pour les médecins ses contemporains, il n'était point homme à se laisser arrêter par les traditions, quelque respectables qu'elles fussent. Ce fut surtout un *thérapeute*. D'une suffisance et d'une vanité extraordinaires qui gâtèrent le réel talent dont il était doué, il prétendait, dit Galien, qu'il pouvait enseigner la médecine en six mois. Il formula sur le traitement des affections chroniques une doctrine à laquelle on a donné le nom de métasyncrise. Pareil à certains charlatans qui étalent de temps à autres leurs réclames dans les journaux, il voulait changer l'organisme molécule par molécule et renouveler ainsi entièrement l'état des pores de la partie malade (Galien). C'est lui aussi qui prescrivit formellement d'observer au début d'une maladie le fameux *diatriton*, c'est-à-dire une abstinence de trois jours. Il se moquait beaucoup de l'heureuse influence que les humoristes attribuaient à l'action des purgatifs : « Prenons, disait-il, un athlète, c'est-à-dire l'homme le plus robuste et le plus sain qu'on puisse trouver, et donnons-lui un médicament purgatif, nous verrons que malgré que toutes les parties du corps soient saines, ce que le médicament chassera, sera corrompu ! Le médicament a donc changé en pourriture ce qui était sain auparavant ? Les médecins de la secte

d'Hippocrate sont des insensés de ne pas s'apercevoir que quand ils veulent purger la bile, ils purgent en même temps la pituite, et dès qu'ils purgent la pituite, ils chassent aussi la bile ; aussi les purgatifs ne peuvent que nuire en faisant un tout autre effet que celui qu'on attend. » Ne recourant à la saignée que dans certains cas exceptionnels, par exemple, quand la douleur est intense ; rejetant les purgatifs, les méthodistes en étaient réduits à peu près à la *diètétique*. Ils s'occupaient de l'atmosphère que devaient respirer les malades ; ils se souciaient beaucoup de leur procurer un air relâchant ou resserrant suivant la nature de la maladie. Dans la phrénésie, par exemple, où les pores sont resserrés, ils plaçaient leur patient dans une chambre claire, médiocrement chaude et grande. Au contraire dans le mal cardiaque, type des maladies par dilatation des pores, ils choisissaient des lieux obscurs et très frais, par exemple, des hypogées, des grottes. En effet, disaient les méthodistes, il faut avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des aliments qu'on mange, car on ne mange que par intervalles au lieu qu'on respire continuellement ; d'autre part les atomes subtils de l'air pénètrent plus facilement entre les pores que ceux plus grossiers des aliments. Comme Asclépiade, ils prenaient le plus grand soin de la manière dont leurs malades devaient être couchés. Ils prescrivaient dans les affections par resserrement un lit de plume et dans les affections par relâchement un matelas un peu dur. Le nombre de couvertures à employer était exactement fixé suivant l'espèce morbide à laquelle on avait

affaire. Ils indiquaient aussi comment il fallait placer le malade, quelle nourriture on devait lui présenter, car tous les aliments étaient classés en resserrants et en relâchants. Il en était de même des médicaments dont l'usage restait permis.

La secte méthodiste a beaucoup d'importance, parce qu'elle a été embrassée par Soranus (1), un médecin d'une très grande valeur, qui est resté longtemps inconnu, ou à peu près, mais à qui on rend aujourd'hui pleine justice. Profondément versé dans l'histoire de la médecine, il avait écrit sur Hippocrate un commentaire dont les anciens faisaient le plus grand cas.

Nous pouvons avoir une idée de son érudition en parcourant son traité de gynécologie et l'ouvrage sur les maladies aiguës et chroniques dont Cœlius Aurelianus nous a laissé une *adaptation* latine ou plutôt une *traduction*. Nous disons traduction parce que la description de la suffocation hystérique qui est empruntée par nous au traité de gynécologie de Soranus, est écrite sur le même modèle que les descriptions dont on avait fait honneur à Cœlius Aurelianus jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. D'ailleurs, l'auteur latin dit formellement dans le paragraphe consacré à la léthargie. « Soranus vero cujus, hœc sunt quæ *latini-*

---

(1) Nous ne disons rien ici sur Philumène, dont on retrouve des fragments importants dans Oribase, parce qu'on n'est point fixé sur l'époque où il vivait. Il florissait probablement au I[er] siècle de notre ère. C'était un médecin méthodiste de la plus grande valeur. Consulter sur cet auteur le chapitre VII.

« *zanda suscepimus*, pressuram inquit celerem esse « vel acutam cum acutis febribus et pulsu magno ac « tardo atque inani, frequentare inquit in senibus. » Cœlius s'est borné probablement à supprimer des passages qui lui paraissaient faire *longueur*, et à transcrire dans un latin africain du IVe siècle extrêmement barbare, les descriptions fort élégamment composées en grec, par son modèle. Il en résulte que s'il a conservé Soranus il l'a rendu plus *obscur* et d'une *lecture* bien *pénible*. Soranus était tenu en très haute estime par les médecins de son temps. Galien, l'ennemi le plus acharné du méthodisme, ne peut s'empêcher de le louer, et il lui épargne les épithètes outrageantes dont il avait accablé Thessalus. La réputation de ce célèbre médecin s'était conservée jusque pendant la période byzantine. *Suidas* en parle avec éloge et *Nicétas* nous a conservé un fragment de ses œuvres (*traité des luxations*). Doué, dit Hahn dans son remarquable article sur Soranus, (voir *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales*) « d'un esprit judicieux, sans préjugés, d'un bon sens et d'une impartialité tels qu'aucun médecin de l'antiquité ne peut nous en offrir un exemple, sauf peut-être Celse, possédant un vrai talent d'observateur, Soranus a su mettre à profit les observations et les idées de ses prédécesseurs, aussi bien que celles de ses adversaires, les faisant siennes pour ainsi dire et les fondant avec ses propres observations. Il s'est montré en outre bon clinicien comme l'a montré Boyer dans son excellent article sur l'histoire de la médecine. »

Mais avant de donner les traductions que nous avons faites des différents passages de l'œuvre de Cœlius ou plutôt de Soranus qui se rapportent à la neuropathologie, disons, en quelques mots, quelle en est la valeur et quelles sont les bonnes choses que l'on doit s'attendre à y trouver. Commençons par la *phrénésie* pour suivre l'ordre que nous avons adopté jusqu'ici. Cette maladie est très longuement décrite; elle occupe à elle seule tout le premier livre du *traité des maladies aiguës*. Aussi avons-nous dû nous contenter pour elle et pour la léthargie, faute de place, d'une *analyse* que nous nous sommes efforcé de faire du reste aussi claire et aussi complète que cela nous a été possible (1). On y trouve des renseignements précieux sur une multitude de points, qui sans cela seraient restés à peu près inintelligibles. Ainsi nous savons, grâce à Cœlius, que les auteurs variaient beaucoup dans la façon dont ils localisaient le siège de la phrénésie : les uns plaçaient la maladie dans le cerveau, les autres dans les méninges, certains dans le cœur ou même dans le diaphragme. Cette dernière opinion avait déjà été combattue par Hippocrate, ce qui prouve qu'elle était très *ancienne*. Les symptômes morbides sont assez bien décrits. Cœlius insiste sur le pouls dur, petit, fréquent. Disons à ce sujet que beaucoup d'auteurs avaient admis des symptômes

---

(1) Plusieurs de nos analyses ont paru dans les thèses de nos élèves et amis, M. Tsintsiropoulos et M. Papillon, auxquels nous les avions prêtées.

prémonitoires, mais cette période ne cadrait guère avec les idées des méthodistes, de telle sorte que Thessalus et ses disciples en niaient l'existence, disant que la maladie était déjà constituée. Ils rejetaient naturellement aussi l'influence saisonnière. Cœlius fait ressortir la marche *aiguë* de l'affection, qui se termine soit par la guérison, soit par la mort. Dans les premiers cas les symptômes s'atténuent ; dans le deuxième cas, ils s'aggravent. Le *pronostic* est très grave. Le *diagnostic* est *très longuement* développé, on peut le résumer de la façon suivante. La phrénésie se différencie de la manie par la présence de la fièvre, par la marche plus aiguë. La léthargie s'accompagne de fièvre mais il y a de l'abattement et non de l'agitation ; du reste on ne doit pas oublier que les deux maladies peuvent se transformer l'une dans l'autre. D'autre part il ne faudrait pas prendre pour de la phrénésie le délire de certaines affections fébriles, par exemple de la péripneumonie ; il y a persistance des troubles intellectuels, tandis que dans la péripneumonie et dans la pleurésie le délire ne se montre qu'au moment de la plus grande violence de la maladie. Les délires produits par la belladone, la jusquiame, les excès alcooliques, se différencient de la phrénésie par les anamnestiques, l'absence de fièvre et la marche plus rapide.

Le traitement est basé sur cette idée que la phrénésie est essentiellement une maladie par resserrement des pores.

La *léthargie* est, comme la phrénésie, une maladie *aiguë* caractérisée essentiellement par l'oubli de toute

chose, ainsi que l'indique son étymologie grecque, et une apathie invincible. C'est une affection fébrile ; son pronostic est plus *grave* encore que celui de la phrénésie, et l'auteur s'élève avec force contre l'assertion d'*Asclépiade* que la léthargie était moins dangereuse, parce que le sommeil est moins périlleux que le délire ; ce n'est pas un sommeil véritable, dit-il, mais un resserrement du cerveau produisant de l'apathie. Le pouls est vide, paresseux ; le teint plombé. Soranus avait fait remarquer que la maladie est plus fréquente chez les vieillards. Voici maintenant comment on peut distinguer la léthargie des malades qui présentent quelques symptômes semblables. On s'appuiera d'abord sur le facies si caractéristique du malade ; l'apathie la sépare nettement de la phrénésie caractérisée surtout par de l'agitation. Quant aux autres abattements, la fièvre, la teinte plombée, la nature du pouls sont trop spéciaux pour qu'on puisse commettre une confusion.

La description de *l'apoplexie* est une des meilleures parties du traité de Cœlius on plutôt de Soranus. On l'appelle apoplexie, dit-il, parce qu'on dirait que le malade a été frappé d'un coup d'une violence mortelle ; essentiellement rapide, elle doit être rangée parmi les affections aiguës. Les coups de soleil, les indigestions, les bains trop chauds, les excès vénériens, principalement chez les vieillards, peuvent en déterminer l'apparition.

Les traumatismes portant sur les méninges, produisent aussi le même résultat. Cœlius dit aussi que les sauts violents chez les enfants amènent égale-

ment l'apoplexie? N'est-ce là qu'une explication enfantine pour expliquer le coma de la méningite tuberculeuse? Les symptômes précurseurs tels que vertiges, maux de tête, bourdonnements d'oreille, apathie, sont loin d'exister dans tous les cas. Parfois, il y a tout d'abord des secousses dans les membres et les lèvres, tremblement de la langue et bredouillement « tremula « loquatio et veluti minus expressa », diminution de la mémoire, arrêt subit dans une conversation; au moment de l'attaque, la sensibilité, la volonté et l'intelligence se trouvent supprimées; le malade reste aphone, immobile; souvent les paupières sont ouvertes et la bouche demeure béante; le pouls est bondissant et fugace, une torpeur glacée envahit les membres; la respiration est superficielle, le teint plombé et les yeux larmoient involontairement.

Quand la terminaison doit être fatale, le tableau morbide s'assombrit encore et une sueur froide envahit les parties supérieures du corps. Si le malade doit guérir, au contraire, les phénomènes s'atténuent. Le malade ouvre les yeux quand on l'appelle et remue les lèvres. La mort, le plus souvent, survient le 1er, le 2e ou le 3e jour de la maladie. Ceux qui guérissent, restent ou non paralysés; leur esprit, du reste, n'est plus aussi sain qu'autrefois; ils sont apathiques, tristes, ils peuvent même déraisonner, et quand on leur adresse la parole, beaucoup ont l'air de sortir d'un songe et répondent tout de travers. Cœlius nous apprend que les anciens avaient appelé cette maladie paraplexie. Elle ressemble à d'autres affections

telles que la léthargie, l'épilepsie, l'hystérie ; mais dans la léthargie il y a de la fièvre, le pouls est rare, la conscience n'est pas toujours perdue. Dans l'épilepsie, il y a auparavant des convulsions, de l'écume, ce qui ne s'observe jamais dans l'apoplexie ; la perte de connaissance dans l'épilepsie est du reste de courte durée et tout trouble morbide disparaît au réveil du malade ; du reste, l'épilepsie est une affection essentiellement chronique. Par ce mot, Soranus sous-entendait probablement qu'elle présentait des commémoratifs. Dans la suffocation de la matrice, l'utérus s'élève, la conscience n'est pas complètement perdue, les femmes se rappellent ce qui s'est passé pendant leur attaque ; la paralysie se distingue de l'apoplexie par son caractère partiel.

Comme on le voit, si Soranus n'a point décrit une maladie proprement dite mais un symptôme, sa description ne déparerait point trop nos livres de séméiologie et il s'est trouvé sans le savoir avoir composé un chapitre excellent de pathologie générale, dans laquelle rentre la commotion, la congestion, l'hémorrhagie cérébrale et même le ramollissement du cerveau, car qu'est-ce que cette perte progressive de la mémoire, cette apathie, ce bredouillement, sinon un signe avant-coureur d'une thrombose des artères de l'encéphale. L'hémorrhagie cérébrale elle-même semble n'être point oubliée, lorsque l'auteur parle de l'absence de symptômes prémonitoires de la paralysie qui suit l'attaque d'apoplexie et des troubles intellectuels qui en dérivent. Le chapitre consacré à *l'épilepsie* est éga-

lement remarquable, bien que ce soit toujours un syndrome dont s'occupe Soranus, vu qu'il n'a pas plus qu'Hippocrate distingué l'épilepsie-névrose de l'éclampsie infantile et des différentes encéphalopathies convulsives. C'est parce qu'il ne savait pas distinguer du mal comitial les convulsions épileptiformes qui surviennent chez les jeunes enfants, qu'il l'appelle « puerilis passio. » Cependant il a raison lorsqu'il dit : « Solet « denique hœc passio pubertatis tempore, sive novæ « purgationis in fœminibus » et que le mal caduc est rare après 25 ans, et exceptionnel chez les vieillards. Il admettait que les *excès alcooliques*, les troubles stomacaux, un traumatisme cranien ayant intéressé les méninges, en étaient les causes habituelles.

Les prodromes de l'attaque sont signalés, et Soranus a forcé même un peu la note ; quelques-uns, tels que les éblouissements, la vision de flammes, les hallucinations auditives font en effet partie de l'aura ; du reste, dit-il, ils n'existent pas chez tous les malades et c'est fâcheux, car l'épileptique pris à l'improviste tombe où il se trouve. Il n'y a pas de convulsions dans une forme qu'il appelle *comateuse;* dans l'autre variété d'épilepsie, au contraire, elles sont très prononcées. Du reste, il existe le plus souvent une forme mixte, c'est-à-dire des convulsions puis du coma. La scène tragique que constitue l'attaque d'épilepsie est *bien décrite ;* on y trouve signalés les mouvements rapides et les déviations du globe oculaire, le resserrement des mâchoires, la respiration suspirieuse, la morsure de la langue, la bave sanglante à laquelle les anciens ajou-

taient la plus grande importance, car ils la considéraient comme l'humeur peccante, les pollutions de sperme, les selles involontaires, etc. A son réveil, le malade ne se souvient plus de rien, il est abruti, parfois il perd l'esprit.

Revenant ensuite sur les phénomènes qui précèdent l'accès, l'auteur signale ce fait intéressant que certains épileptiques, dans la période qui précède l'attaque, voient de l'eau s'écouler en torrent, un abîme s'ouvrir à leurs pieds, ou des cris éclatants retentir à leurs oreilles, les accès épileptiques reviennent plus ou moins fréquemment, plus ou moins régulièrement (1).

A la longue, il peut survenir des troubles mentaux graves tels que bizarrerie de caractère, perte de la mémoire.

L'épilepsie se différencie de l'hystérie par l'absence d'écume, par *l'immobilité* de l'utérus, enfin par le fait que l'hystérique ne perd pas tout à fait conscience et se souvient de ce qui s'est passé pendant son attaque, etc.

L'affection *vertigineuse* n'est qu'esquissée. Cependant on y trouve des remarques importantes. Elle frappe, dit Cœlius, les hommes *oisifs*, les ivrognes, les individus chez qui un flux quelconque s'est brusquement supprimé, les personnes atteintes d'une maladie de l'estomac. Souvent elle *annonce le mal comitial;* dans l'épilepsie constituée on retrouve aussi cette sensation d'obscurité et de ténèbres. Il y a pesanteur ocu-

---

(1) Signalant l'aura partant des membres inférieurs, Soranus dit que la compression de ces parties, au moment du départ de l'aura, peut supprimer l'attaque convulsive.

laire et céphalique et tournoiement de telle sorte que le malade a peur de tomber. Le vertige devient grave si le patient, atteint de cette maladie, voit des *flammes* ou des *verges lumineuses*. On n'est pas três loin de la migraine ophtalmique, décrite par Charcot.

La céphalalgie n'offre rien de bien intéressant. La description du mal est très brève, seul le traitement est démesurément développé. Les vésanies, au contraire, sont étudiées d'une façon magistrale.

Dans l'étiologie de la manie, Cœlius dit que *l'ébriété continuelle* et très marquée que les Grecs appelaient crapule, les insomnies, le *travail intellectuel exagéré*, les émotions vives, le caractère trop superstitieux, l'usage des philtres, la suppression d'un flux hémorrhoïdaire, l'abstinence des plaisirs sexuels, surtout chez la femme, en sont les causes habituelles; mais souvent l'étiologie reste inconnue. Elle frappe surtout les jeunes gens et les caractères emportés.

Il y a ou n'y a pas des prodromes. Ce qui caractérise surtout le maniaque c'est l'agitation et la perte de la personnalité. Il est beaucoup plus fou que ne l'est le mélancolique. Il y a de l'insomnie, les yeux sont rouges, injectés, les pommettes rosées, les veines du visage turgescentes. Le malade triste, colère ou follement gai, prononce un torrent de paroles, il est doué d'une force physique tout à fait extraordinaire.

Il peut guérir ou succomber à l'épuisement nerveux qu'amène à la longue l'agitation dont il est atteint.

La manie se distingue de la phrénésie par sa marche chronique et l'absence de fièvre.

Dans l'épilepsie, les malades sont tristes, lourds, taciturnes, leur esprit est préoccupé par des idées sombres.

Le mélancolique est abattu, chagrin.

L'affection mélancolique appelée ainsi, dit Cœlius, parce que les malades vomissent de la bile noire, n'est point cependant causée par cette humeur mais bien comme la manie par un resserrement des pores. Les mélancoliques sont irascibles, tristes et ne montrent jamais la moindre gaieté. Ce mal est causé par la dyspepsie, les chagrins, un caractère naturellement sombre. Elle est rare chez la femme et fréquente chez l'homme pendant l'âge mûr. Les idées homicides ou une crainte *exagérée* de la mort sont signalées, ainsi que le ballonnement du ventre après les repas, la constipation, l'insomnie, la diminution des sécrétions, la sécheresse de la peau, le refroidissement des extrémités. Leur tête est lourde, leur estomac leur brûle et ils ressentent cette brûlure entre les deux épaules; leur teint est terreux, plaqué de noir. Cœlius fait remarquer combien l'affection est lente et difficile à guérir.

Les symptômes du tétanos sont assez bien exposés, mais nous ne pouvons faire les mêmes compliments à la description de la suffocation hystérique. Cœlius n'a point traduit ce morceau, nous l'avons retrouvé dans le *Traité de gynécologie* de Soranus découvert par Dietz et amendé par Ermerins. Signalons cependant ce fait que le délire est noté comme suite possible d'une attaque convulsive.

Phrénésie (Analyse).

La phrénésie était chez les auteurs de l'ancienne médecine grecque toute fièvre accompagnée de phénomènes ataxiques. Ainsi que le remarque Haeser, il devait certainement y entrer bien des formes graves de la dothiénentérie, mais celle-ci n'était pas la seule et la pneumonie typhoïde pouvait notamment revendiquer sa part, ainsi que tout autre pyrexie se signalant par de l'agitation, du délire, des convulsions, etc. Ce qui la caractérise c'est surtout le désordre de l'intelligence : *Nomen igitur sumpsit a difficultate mentis ;* le nom de phrénésie dérivait du mot phren qui signifie diaphragme. Ce muscle avait longtemps passé pour être le siège de l'intelligence, bien qu'Hippocrate ait réclamé contre cette erreur et attribué au cerveau le rôle usurpé par le diaphragme. Voici la définition qu'en donnait Démétrius d'après Hérophile « *Nam Demetrius Herophilum sequens libro sexto quem de passionibus scripsit, hanc definiens, délirationem dixît vehementem cum alienatione atque febre dessînentem in interfectionem celerem aliquando et insanitatem.* » Ce qui la différenciait de la manie c'était la présence de la fièvre. Enfin Cœlius signale sa marche essentiellement rapide. Asclépiade l'attribuait à un resserrement de pores des membranes du cerveau :

« *Asclepiades primo libro de celeribus scribens passionibus phrenitis inquit est corpusculorum statio, sive obstrusio in cerebri membranis frequenter sine sensu, cum alienatione et febribus.* »

Cœlius insiste sur le resserrement véhément des pores qu'admettait Asclépiade, faisant remarquer que c'est cette véhémence qui fait toute la différence avec les resserrements légers qu'on peut observer parfois chez l'homme sain. Cette constriction énergique des pores en troublant tout le corps amenait la fièvre suivant les méthodistes. D'après Asclépiade le resserrement produit le sopor et c'est ainsi qu'il expliquait l'action somnifère du pavot.

Les symptômes décrits par les auteurs étaient les suivants : Il y avait d'abord des phénoménes prémonitoires suivant Asclépiade et la plupart des médecins des autres sectes, mais ceux-ci ne cadraient guère avec le système des méthodistes, de telle sorte que Thessalus et ses disciples en niaient l'existence disant que dans cette soi-disant période prémonitoire la maladie était déjà constituée. Ils ne croyaient pas non plus que la phrénésie ne se montrait qu'à certaines périodes déterminées par exemple en automne.

Ceux qui admettaient des phénomènes prémonitoires signalaient l'insomnie, les maux de tête, la sensibilité douloureuse du col de la vessie pendant la miction, la rougeur et l'aspect spécial des yeux. Pour Cœlius, tout cela signifiait simplement que les méninges sont malades et, par conséquent, ces phénomènes morbides peuvent se rencontrer autre part encore que

dans la phrénésie. Quoi qu'il en soit, la maladie une fois déclarée présente le tableau morbide suivant : la fièvre est violente et *arrive difficilement à la peau* (1) et le pouls est petit, dur, fréquent ; le malade rend souvent du sang par les narines, le sommeil est troublé ; souvent il y a de l'insomnie, du subdélirium ; le malade reste sur le dos, le visage est congestionné, les urines sont rares, rouges ; souvent le malade éprouve des éblouissements et des bourdonnements d'oreilles : il y a parfois de l'angoisse précordiale et des palpitations qui surviennent sans cause. Cœlius signale aussi la possibilité de troubles intestinaux. Il indique de la façon qui va suivre le moyen de faire le diagnostic de la phrénésie. Il faut pour le poser se servir de tous les symptômes que présente le phrénétique : « *Intelligimus phrenetim ex toto signorum concursû* (2) *unum etenim singulare quicquam ut est alienatio vel febricula non designat phreneticum, sed si multa concurrerint, quæ nihil aliud quam istam passionem designent.* » Pour qu'il y ait phrénésie, il ne faut pas seulement une perturbation mentale, mais encore de la fièvre, un pouls petit et fréquent, de la carphologie et du crocidisme « *quare ut dixi intelli-*

---

(1) D'après un traité méthodiste sur la fièvre, retrouvé par Daremberg, la fièvre surviendrait parce que la chaleur interne n'arrive plus à la peau.

(2) Comme on le voit, ce n'est point seulement d'aujourd'hui que l'on sait qu'aucun des symptômes de la dothiénenterie n'est caractéristique et que seul l'ensemble est pathognomonique.

gimus phrenetim ex concurrenti febre acuta et alienatione et pulsu parvo et crebro, attestante carphologia atque crocidismo. » Cœlius Aurelianus explique ensuite soigneusement chacun de ces termes, notamment la carphologie. Il étudie ensuite les affections qui peuveut simuler la phrénésie. La manie, la mélancolie, la pleurésie, la pneumonie sont parfois dans ce cas, ainsi que l'empoisonnement par la belladone. Mais ni la manie ni la mélancolie ne présentent de la fièvre ; leur marche est bien plus lente, enfin elles produisent des phénomènes particuliers que ne montre pas la phrénésie, Ainsi la mélancolie est remarquable par la tristesse du malade, le soin avec lequel il fuit ses semblables, le teint plombé, etc.

D'autre part, il ne faudrait pas prendre pour des phrénésies les fièvres qui peuvent, un moment donné, s'accompagner d'agitation et de délire, bien qu'au fond cela soit peu important au point de vue pratique, puisque dans toutes les maladies aiguës avec resserrement des pores le traitement est le même. Les phénomènes locaux permettront de faire cette distinction. « *Nam phreneticis atque furiosis caput magis, melancholicis stomachus patitur.* » Le pouls, dur, petit et fréquent est aussi tout à fait spécial. La léthargie présente bien des points de commun avec la phrénésie, et Cœlius reconnaît formellement que les phénomènes ataxiques sont bien souvent remplacés par des phénomènes adynamiques et réciproquement, mais le facies est plus pâle et plus plombé chez les léthargiques ; ces derniers ont de plus l'air de dormir au

lieu d'être agités, mais leur respiration n'est point règulière, comme dans le vrai sommeil ; le pouls est plus bondissant, plus faible que dans la phrénésie, etc.

Les médecins s'étaient demandé depuis longtemps quel était l'organe atteint dans la phrénésie ; les opinions étaient très variables. suivant les auteurs et aussi suivant les sectes. Les méthodistes n'admettant pas de maladie locale et se servant toujours du même traitement dans les maladies aiguës avec resserrement des pores, n'étaient guère intéressés dans cette question ardue, ainsi que l'avoue franchement Cœlius Aurelianus. Cependant il veut bien nous donner les principales théories qui avaient cours sur ce sujet. Les uns plaçaient la maladie dans le cerveau, soit à la base soit à la partie convexe, les autres dans les méninges ; certains tenaient pour le cœur ou pour le péricarde ; il y en avait qui logeaient la phrénésie dans le diaphragme « *aliqui igitur cerebrum pati dixerunt, alii ejus fundum sive basim, alii membranas alii et cerebrum et ejus membranas, alii cor, alii membranam quæ cor circumtegit, alii arteriam quam Græci aortem appellant, alii venam crassam, alii diaphragma* ». Et plus loin, il ajoute d'un ton détaché. « *Nos igitur communiter totum corpus pati accipimus ; etenim totum Febre jactatur* ». De là, l'indifférence dont nous avons parlé plus haut.

Les remarques générales que nous avons faites sur la thérapeutique des méthodistes peuvent faire prévoir quel était le traitement qu'ils préconisaient dans la phrénésie : il faut placer le phrénétique dans ûn endroit silencieux, vaste, bien éclairé, *fenestris etiam*

altioribus, luminato, suffisamment chauffé, bien aéré, — les murs en seront nus, dépourvus de tableaux, de statues et même de couleurs éclatantes pour ne pas troubler l'imagination des malades, — les matelas seront durs pour forcer le malade à l'immobilité une fois qu'il se sera bien agité sur sa couche ; on essayera de relâcher les pores par les veilles, la diète de trois jours et, au besoin, si la douleur est violente et la respiration pénible, on recourra à la saignée, ainsi que le prescrivait Thessalus ; mais le plus souvent on recourra aux ventouses précédées ou non de scarifications. On pratiquera sur tout le corps des onctions douces ; on donnera des aliments liquides et doux à certains jours de la semaine pour soutenir le malade. Il faut absolument s'abstenir de vin, *vinum vero omnino negamus*. Il faut surtout, dans ces maladies aiguës produites par resserrement des pores, ne pas trop alimenter le malade, *generaliter autem omnium passionum stricturas laborantes minus cibamus*, on donnera des poissons de roche, des cervelles d'animaux, des mellicérats, etc., on ne prescrira de manger que tous les deux jours. Comme on le voit, contrairement à ce qu'ils faisaient dans les maladies chroniques, les méthodistes, dans les affections aiguës, se tenaient surtout sur l'expectative.

Telle n'était pas toujours la conduite des médecins des autres sectes et Cœlius Aurelianus nous fournit là-dessus de précieux renseignements.

« Hippocrate, dit-il, est resté à peu près muet sur le traitement de cette maladie. Praxagoras administrait

des purgatifs énergiques chez les personnes vigoureuses et pléthoriques ; il recourait à la saignée qu'il pratiquait au bras et au niveau de la veine linguale, *non solum inquit ex brachio sanguis est phreneticis detrahendus sed etiam de venis quæ sub lingua sunt.*

Cœlius blâme fort ces purgatifs violents et ces clystères âcres que Praxagoras prescrivait à ses malades. Ils ne pouvaient, dit-il, que les faire tomber du resserrement dans le relâchement des pores de l'économie.

Erasistrate, dans le V[e] Livre de son *Traité sur les fièvres*, recommande de donner du vin additionné de miel ; lui aussi recourait à la dérivation intestinale.

Asclépiade prescrivait dans son *Traité sur les maladies aiguës*, de rejeter les purgatifs, les clystères, les potions à l'iris et au vinaigre, l'usage des sinapismes sur la tête : dans les cas de violentes douleurs, il recourait à la saignée, mais il avait remarqué que celle-ci, utile à Athènes, était souvent nuisible à Rome, probablement parce que dans cette ville les corps étaient plus usés par la débauche ; Soranus lui faisait un crime de cette sage retenue, disant que ce qui était utile quelque part l'était partout.

Léthargie (Analyse).

La léthargie est étudiée dans le second livre et sous ce nom très vague on comprenait des maladies

fort différentes, mais arrivées à un stade semblable : l'abolition des fonctions de relation. Cœlius Aurelianus décrit notamment des phrénésies dégénérant en léthargie et, dit-il, la réciproque peut aussi se produire. La léthargie est encore plus grave que la phrénésie. « *Et est comparatione gravior phrenitide non aliter quam negatus in toto visus, ab ex parte impedita vel silentium ab impedita locutione, aut surditas ab auditus falsitate, vel hebetudo sensûum a difficultate.* »

Cette hébétude des sens avait déjà été remarquée par tous les dogmatistes et tous les empiriques.

Qu'il survienne, dit Cœlius, un plus violent resserrement des pores, et la phrénésie se change en léthargie, « *denique vehementi strictura phrenetici sæpissime in lethargiam venerunt.* » Mais que les pores se relâchent et le contraire se produira, « *ut declinante lethargia, aliquando contrario lethargi in phrenetim deciderunt.* » Soranus avait bien vu que cet assoupissement du cerveau ne présage souvent rien de bon : aussi s'était-il élevé contre l'opinion d'Asclépiade qui, en cette circonstance, s'était montré beaucoup trop optimiste. « *Quapropter Asclepiadi credendum non est, pulsum atque respirationem humaniorem lethargis quam phreneticis esse.* » Ce n'est pas, en effet, un sommeil propre à sauver le malade, mais une dépression de forces nerveuses bien plus apte à le tuer. « *Sed neque iste somnus est, sed est oppressio quæ nihil resumat (reficit) ægrotantem ac potius demergit.* » Ce qui démontre cette faiblesse générale, c'est le pouls. en effet, « *neque etiam pulsus fortis sed magis*

debili percussu movitur atque piger ac inanis. » Si le pouls, chez les phrénétiques prend ce caractère, le mal s'empirant dégénérera en léthargie : « *Denique in his quibus ob phreneticam passionem parvus est pulsus, sæpe pejorante morbo, in lethargiam transit.* »

D'autres médecins définissaient autrement la léthargie ; c'était pour eux un trouble général des sens accompagné d'une fièvre ardente et aboutissant à un état pernicieux ; ce n'est même pas un trouble qu'ils voulaient dire, mais une constriction, un aplatissement : « *Sed hanc plerique definientes passionem lethargiam esse delirationem, cum febribus acutis ad perniciem ducentibus, et vero non dulcationem sed pressuram dicere.* » C'était, suivant Démétrius, l'opinion d'Hérophile et il ajoute au mot *pressura* le nom d'aigu. Il paraît qu'Asclépiade ne s'était pas donné la peine de définir la léthargie ; mais Alexandre de Laodicée n'avait pas commis une pareille négligence. Voici sa définition : *Sed Alexander Laodicensis ex Asia secundum ipsum ait lethargiam esse subitam vel recentem passionem cum febribus et pressura atque sensuum jugi difficultate.* « Suivant Athénée, c'était un transport au cerveau avec tristesse. Asclépiade en comparant la phrénésie avec la léthargie avait dit, en effet, que dans la première il y avait excitation. Dans la seconde, l'aliénation mentale s'accompagnait de sommeil et de tristesse. En un mot, l'une est un bouleversement des fonctions cérébrales, l'autre, leur diminution ou même leur suppression ; c'est la fièvre qui fait que cette définition de la léthargie ne peut convenir à l'épilepsie.

Cette léthargie se retrouvait, dit Soranus plus souvent chez les vieillards que chez tous les autres. « *Soranus vero cujus hæc sunt quœ latinizanda suscepimus, pressuram inquit celerem esse vel acutam cum acutis febribus et pulsu magno ac tardo atque inani, frequentare inquit in senibus.* » Cet auteur, d'après la phrase que nous venons de rapporter, avait donc encore vu la dilatation par paralysie vaso-motrice du pouls qu'on perçoit à la radiale, et avait su en montrer les caractères principaux, c'est-à-dire avec l'amplitude, le manque de résistance à la pression et le ralentissement des battements cardiaques.

Il y a dans la léthargie un élément *commun* (résultant d'une disposition générale de l'organisme), l'idiosyncrasie que présentent certains phrénétiques à la léthargie ; et un élément *particulier*, par exemple, une fièvre fort vive arrivant difficilement à la surface du corps où elle pourrait se dissiper, la lourdeur de tête, le sommeil. Voici maintenant les signes qui permettent de distinguer la léthargie des autres maladies; la chose était d'autant plus importante que c'était le genre de l'affection et non ses causes qui, d'après eux, indiquait le traitement à suivre. On pouvait d'abord s'appuyer sur les signes propres à la léthargie « *Jam lethargiam suis signis intelligere debemus* ». Comme on l'a vu plus haut, la fièvre, l'obnubilation des sens, la constriction, le pouls large mais ralenti et dépressible, en étaient les principaux symptômes. « *Sine his enim neque intelligi lethargus potest.* » Les définitions données plus haut permettent de la dis-

tinguer de l'épilepsie et de la phrénésie. Dans l'empoisonnement par la mandragore (belladone) le pouls est rare, il est vrai, mais plus plein; dans les cas d'assoupissement produit par les lombrics, le pouls est dur et fréquent. il y a aussi des troubles stomachiques et intestinaux particuliers.

Les disciples d'Asclépiade soutenaient que la léthargie peut avoir une allure aiguë ou chronique, qu'elle peut résulter du resserrement ou de l'élargissement des pores. Suivant Mnaseas, la léthargie était produite probablement par la plénitude des liquides.

Soranus admettait avec les autres méthodiques que la léthargie comme la phrénésie était le résultat d'un trouble de *toute l'économie*, mais avec détermination principalement du côté de la *tête*. Il est difficile, dit Cœlius, de débuter par le diatriton (la fameuse diète de trois jours qui commençait le traitement de toutes les maladies), mais celle-ci peut s'employer avec avantage dès que la léthargie est un peu dissipée. On mettra le malade dans un lieu clair; la chaleur de la chambre sera suffisante; de temps à autre on cherchera à le réveiller en lui cornant aux oreilles son nom, en le chatouillant, en le piquant, en massant doucement ses membres. On fera des fomentations sur la tête avec une huile douce, on l'enveloppera de couvertures bien souples, on lui introduira dans la bouche des collutoires, et on ne manquera pas de lui donner à boire. Si la fièvre continue on recourra à la saignée le premier jour du fameux diatriton ou

pendant la durée de celui-ci. Dès que la diète de trois jours commencera, on se contentera de lui donner de l'eau simple ou légèrement émulsionnée; on fera diverses fomentations sur tout le corps, puis on recourra après le diatriton aux aliments liquides; on leur permettra ensuite de dormir un peu pour qu'ils reprennent des forces leur permettant d'exécuter la métasyncrise (*transvoratio* de Cœlius Aurelianus). En cas de constipation on recourra aux clystères dans l'eau desquels on mettra un peu d'huile. On n'oubliera pas, comme chez les phrénétiques, de raser la tête, d'y faire des scarifications, d'y apposer des sangsues, si le cuir chevelu se tuméfie, ou d'y mettre des cataplasmes, etc.

Cœlius nous apprend que Dioclès recourait contre la léthargie à des potions violentes, aux frictions, aux sternutatoires. Il employait beaucoup le vinaigre. Cette pratique déplaisait aux méthodistes parce que parmi ces médicaments les uns dilatent les pores, les autres les resserrent, et que d'autre part les sternutatoires passaient pour ébranler violemment toutes les molécules du corps.

Praxagoras faisait grand cas des aliments liquides, mais, suivant les méthodistes, mal à propos, ne sachant pas s'en priver quand il fallait prescrire la diète.

Quant à Asclépiade il disait que beaucoup des remèdes qu'on donne aux phrénétiques conviennent également aux léthargiques; il recourait aux sternutatoires avec odeurs fortes, enfin tout ce qui était capable d'ébranler fortement les membranes du cerveau; il faisait mettre des sinapismes additionnés de vinaigre

sur la tête; il donnait trois ou quatre fois par jour à boire aux malades.

Catalepsie (Analyse).

Cœlius Aurelianus parle ensuite de la maladie appelée par les auteurs grecs *catalepsie*, en latin *apprehensio* : « *Vicina atque similis est passio lethargiæ quam Græci catalepsin appellant.* » Ses principaux signes seraient une fièvre aiguë avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps et enfin des yeux fixes et toujours ouverts. Hippocrate, dit-il, et Dioclès ont appelé cette maladie *aphonie*. Praxagoras la nomme affection comateuse, et Philippe *catoché;* mais ce n'est point là un mot nouveau : Hippocrate l'avait déjà employé. Cœlius avoue que la plupart des médecins avaient confondu la léthargie avec la catalepsie, mais Asclépiade et son disciple Chrysippe avaient cru devoir séparer les deux maladies. Magnus, Agathinus, Archigène, reprend Cœlius, en ont donné d'excellentes descriptions. On sait que ces médecins appartenaient à la secte pneumatique. *Veteres etiam medici hanc passionem non tacuerunt, sed facile secuti etiam nunc plurimi lethargiam esse senserunt. Alii horum succesores pauci quidem Asclepiades sectatores hanc a lethargia secernerunt, etc.* Les symptômes indiqués par notre

auteur montrent qu'il s'agissait d'un état analogue à la léthargie, mais symptomatique de processus morbides divers.

Apoplexie (traduction personnelle).

On appelle cette affection apoplexie, parce qu'elle frappe le malade comme par un coup d'une violence mortelle. C'est un anéantissement sans fièvre, subit, qui prive le corps de sentiment, sans allumer de pyrexie et dont la marche toujours rapide ne peut jamais être chronique. Les causes antécédentes sont communes à d'autres maux ; cependant on peut invoquer plus particulièrement un coup de soleil, un froid trop vif, une indigestion, les bains trop chauds et les plaisirs vénériens, surtout chez le vieillard, les traumatismes qui ont lésé les méninges ; les sauts trop brusques produisent souvent le même résultat que les traumatismes. Chez certains malades, il survient des symptômes prémonitoires, mais ce n'est pas toujours le cas. Il y a, par exemple, de la lourdeur de tête, de la céphalalgie, du vertige, des bourdonnements d'oreille, une lenteur dans les mouvements habituels, de la tristesse sur le visage, des secousses dans les membres et surtout dans les lèvres, du bredouillement, un arrêt subit au milieu d'une conversation, sans aucun motif apparent, l'oubli de ce qu'on vient

de dire, de la congestion de la face, de la constipation. Mais tous ces phénomènes se montrent aussi au début de l'épilepsie ou de la manie.

Lorsque l'apoplexie s'est produite, le malade aphone, le corps immobile, le visage contracté, a son intelligence comme foudroyée. Chez quelques-uns, les yeux restent grands ouverts et la bouche béante, le pouls est fort et parfois fugace. Les membres sont envahis par une torpeur glacée; la respiration est superficielle, le teint plombé et les yeux larmoient involontairement.

Lorsque le mal empire et s'approche de plus en plus d'une terminaison fatale, le visage est dévié, la région précordiale proéminente, et tout le corps est envahi par un froid glacial, la respiration est stridente et les parties supérieures du corps se recouvrent d'une sueur froide. Les paupières demeurent relevées et immobiles, ainsi que les sourcils. Au contraire, lorsque le mal s'atténue et marche vers une voie favorable, la torpeur qui avait envahi le corps disparaît, et les parties jusqu'ici restées froides reprennent leur chaleur naturelle. Des légers mouvements viennent interrompre l'immobilité précédente. La salive est avalée, bien qu'encore avec difficulté; quand on pince ou quand on appelle le malade, il ouvre les yeux et remue les lèvres, ce qui prouve qu'il entend maintenant qu'on lui parle. En règle générale, (les Grecs appellent catholicon une règle générale), les apoplectiques meurent le premier, le deuxième ou le troisième jour. Il y en a cependant qui se tirent

d'affaire avec ou sans paralysie. D'autres restent l'esprit troublé; ils peuvent perdre la raison ou bien ils demeurent tristes et assoupis et, si on leur parle, ils semblent sortir comme d'un rêve et répondent tout de travers. C'est une maladie par resserrement des pores, aiguë et rapide, fréquente dans la vieillesse, en hiver et en automne. Certains auteurs l'ont appelée paraplexie. C'est la tête qui est la plus affectée, ainsi que le démontrent les symptômes que nous venons de rapporter et la prostration de toute l'économie. La guérison est très difficile chez les gens vigoureux et le mal plus grave encore chez les personnes débiles. Chez elles, les médicaments les plus énergiques ont bien peu de pouvoir. Les femmes, les vieillards, les enfanls, les sujets débiles sont plus difficiles à sauver que les adultes d'un tempérament vigoureux. Il en est de même pour ceux qui sont affaiblis par une grave maladie antérieure; ils succombent plus facilement que les hommes sains. Lorsque l'apoplexie se produit en hiver, les obstacles que le traitement a à vaincre sont encore augmentés, non seulement parce que le froid resserre les pores mais parce qu'il rend malaisé certains procédés thérapeutiques, comme la gestation, le corps étant dépouillé de tout vêtement.

La léthargie est une affection semblable et voisine, du reste, de l'apoplexie. Il en est de même de la suffocation de la matrice (attaque d'hystérie), de la paralysie, du carus et de la syncope. Mais la léthargie s'en distingue par la présence de la fièvre : le pouls est rare et le malade n'a pas toujours perdu connais-

sance. Dans l'apoplexie, il n'y a pas de fièvre, le pouls est petit et dense, et d'ailleurs le mal est survenu comme un coup de foudre. Souvent elle résulte d'une blessure des méninges, ce qui n'est jamais le cas pour la léthargie.

On distingue l'apoplexie de l'épilepsie, à cause des convulsions générales qui agitent tous les membres et à la présence de l'écume sanglante. Rien de semblable dans l'apoplexie. Enfin, le plus souvent, après l'attaque, les épileptiques demeurent en bonne santé, tandis que la plupart des apoplectiques restent paralysés : l'apoplexie a une marche toujours aiguë et rapide, tandis que, d'ordinaire, l'épilepsie est une affection chronique.

On ne confondra pas non plus l'apoplexie avec une attaque d'hystérie. Celle-ci n'est point précédée de symptômes cérébraux prémonitoires ; on reconnaît que la matrice est contractée et plus haute que d'habitude, ce qui n'arrive jamais dans l'apoplexie. D'ailleurs, les femmes apoplectiques qui guérissent ne se souviennent de rien, et ce n'est pas le cas pour celles qui sont atteintes de suffocation de la matrice. La marche, dans cette affection, est chronique : elle est toujours aiguë dans l'apoplexie.

On peut encore la distinguer de la paralysie, bien que ce soit la même chose pour beaucoup d'auteurs anciens, pour Hippocrate, Dioclès, Praxagoras, Asclépiade de Titium, Démétrius et quelques-uns encore. Ils se contentent de dire que chez les apoplectiques, la paralysie est générale et qu'elle reste partielle dans la

paraplexie. Thémison, au contraire, définit l'apoplexie une paralysie de la tête, avec suppression des fonctions cérébrales. Il appelle les paralysies des autres parties du corps qui ne s'accompagnent point de cette suppression, paralysie. Mais il est oiseux de discuter sur des choses qui n'ont point d'importance pour le traitement. Rappelons seulement que l'apoplexie a une marche toujours aiguë et rapide, tandis que la paralysie est essentiellement chronique. Le carus et la catalepsie surviennent pendant la convalescence des malades ; elles ne troublent point le cœur et ne s'opposent point au réveil, comme les affections précédentes.

Quant au traitement, il n'a été indiqué par aucun des principaux auteurs anciens ; ils se bornent à renvoyer à l'article paralysie. Seul, Hippocrate dit que l'apoplexie grave est incurable et que la forme légère elle-même est difficile à guérir. Les médecins des autres sectes faisaient des affusions huileuses de vinaigre sur la tête ; sur le reste du corps, ils versaient du vin, de l'huile ; ils recouraient aux frictions rudes, avec un tampon de laine. Ils prescrivaient des fomentations sur la tête avec du lierre, du serpolet, de la queue de ponceau (plante) ce qu'il fallait cependant éviter, à cause de leur âcreté et à cause du resserrement des pores qu'ils déterminent. Il faut, dans cette maladie, recourir à un traitement rationnel. On placera les malades dans un endroit médiocrement éclairé et chaud. On frottera doucement le corps. On envelоppera la tête avec des couvertures de laine claire. On

frictionnera le crâne avec de l'huile et autres substances douces et chaudes et on exprimera sur le visage une éponge trempée dans de l'eau tiède. On recourra aux bains chauds et aux émulsions qu'on versera goutte par goutte dans la gorge.

On saignera au besoin, sans attendre la fin du diatriton (jeûne de trois jours qui commençait le traitement de toutes les maladies). On pratiquera donc la phlébotomie dès que la torpeur froide aura envahi l'économie ; si on diffère trop, comme le font quelques-uns, ce moyen ne peut plus rien produire et le sang ne sort même plus, malgré la division apparente de la veine. On prescrira le jeûne jusqu'à la fin du premier diatriton, puis on recourra aux onctions chaudes, on exprimera sur le corps des éponges trempées dans de l'eau chaude, on donnera des aliments liquides, tels que de la panade chaude. S'il y a constipation, on recourra à un lavement simple, puis on fera des ventouses scarifiées sur la partie postérieure de la tête et l'épine, ainsi que nous l'avons enseigné souvent déjà. On emploiera l'éponge trempée dans l'eau chaude et qu'on exprime, les cataplasmes laxatifs ; ensuite on rasera le cuir chevelu et on y mettra des ventouses jusqu'à ce qu'il y ait rémission des accidents. On donnera à manger tous les deux jours, à moins que les forces soient affaiblies. Dans ce cas, on alimenterait tous les jours.

Si l'apoplexie s'améliore, on prescrira les emplâtres, on recommandera des bains chauds, des frictions huileuses, des fomentations chaudes. On ordonnera une

nourriture variée, telle que légumes, poissons, volailles, des fruits, du vin; on permettra au malade le bain complet. On recourra fréquemment encore aux moyens indiqués plus haut, à cause de la difficulté de la guérison. S'il reste une paralysie, on emploiera les remèdes indiqués dans notre *Traité des affections chroniques*, à propos de cette affection. Quant à ceux chez qui l'apoplexie est déterminée par une lésion des méninges, on recourra au traitement que nous indiquerons plus loin.

Tétanos (traduction personnelle).

C'est le moment maintenant de parler de la contracture, de la rigidité et de leurs espèces. Ces deux maladies ont tiré leur nom de l'accident qui les caractérise. Les espèces sont l'emprosthotonos, l'opisthotonos, que nous pouvons appeler une contracture aiguë subite, frappant dans la première variété les parties antérieures du corps et dans la seconde les parties postérieures. Voici les causes prochaines de cette affection. Ce sont les coups ayant porté sur les parties tendineuses, le repos prolongé sur des parties dures, les poids trop lourds pour la nuque, les boissons astringentes, les refroidissements violents, ou comme cela arrive fréquemment, les blessures des nerfs, des muscles, l'usage du vin malgré la présence de

ces lésions, l'absence de purge de la blessure. Une cause encore plus efficace est la tuméfaction des plaies (1).

C'est d'après notre définition une maladie par resserrement des pores, avec contracture involontaire, véhémente, et douleur aiguë à cause du resserrement extrême des parties. Pour Asclépiade, c'est une contracture de tout le corps et non d'une partie seulement, comme dans la podagre, le satyriasis. Certains disent que c'est une contracture des parties tendineuses de la nuque et de la bouche que les Grecs appellent σιαγοντας et qui s'accompagne de douleurs. D'autres médecins de notre époque ont soutenu la même chose en remplaçant contracture par raideur qui serait, suivant eux, la source même de cette maladie. Mais on peut répondre à cela d'une façon générale que la cause n'est point la même chose que la maladie. Il ne faut point rechercher pourquoi survient cette contracture mais comment. Les causes, en effet, sont souvent variables bien que le tableau morbide reste identique. Suivant nous, c'est donc une contracture involontaire, avec raideur et inflexibilité du cou amenée par le resserrement des parties. Dans l'opisthotonos le cou est rétracté, tandis qu'il est incliné vers les parties antérieures dans l'emprosthotonos, et tout cela par suite de la violence du resserrement. Cette attitude est involontaire parce qu'il est impossible de la modifier; il y a resserrement puisqu'il y a gonflement des parties charnues.

---

(1) En effet, les recherches les plus récentes prouvent que le microbe du tétanos ne prolifère que dans les plaies qui suppurent.

On observe dans cette maladie les symptômes suivants : difficulté des mouvements du cou avec souffrance marquée, principalement dans les parties mobiles, en effet cette attitude s'accompagne de gêne, principalement dans les parties tendineuses qui sont tendues et dures. Il y a sensation de piqûre le long des régions postérieures de la tête et de l'épine. Les liquides sont difficilement avalés; la douleur redouble, en effet, quand les malades veulent ouvrir la bouche; l'ouïe est très sensible, la langue est gênée dans ses mouvements ainsi que la parole, la salive s'écoule sans cesse au dehors. Le visage prend sans motif un rire sardonique, avec une certaine mobilité des traits; lorsque la maladie remonte, les muscles buccaux sont pris, le visage rougit, les dents se resserrent, et il survient une sudation abondante; les membres sont envahis par une torpeur glacée, le pouls est insensible, le cou droit, la respiration difficile, les bras et les jambes sont contracturés; les liquides refluent par les narines, l'esprit se trouble jusqu'à un certain point, la respiration prend un caractère strident.

Dans les cas d'emprosthotonos les muscles sont plus contracturés; dans l'opisthotonos, où les parties postérieures sont atteintes, la douleur du dos et des cuisses est moindre ainsi que le spasme. En effet, dans cette forme les jambes sont étendues et la main n'est point contracturée, les doigts restent droits, et ils se tiennent rapprochés contre le doigt majeur comme l'a remarqué Hippocrate; ils ne peuvent rien saisir,

mais il y a une certaine mobilité entre les crises douloureuses. Les tétaniques affectés de blessures sont plus gravement atteints. Dans l'emprosthotonos, le cou est fléchi et le menton s'appuie sur la poitrine, les cuisses sont fléchies, il y a nutation de la région pécordiale avec dysurie et difficulté de remuer les doigts fléchis.

Il est difficile de guérir cette affection quand le spasme dérive d'une blessure ou que la moelle est atteinte ; les cas où le spasme est survenu sans fièvre sont plus faciles à traiter que les autres, car comme l'a dit Hippocrate, la fièvre fait cesser le spasme, mais le spasme qui survient dans le cours d'une fièvre est dangereux. Le traitement est celui des maladies par resserrement.

Satyriasis (Analyse).

Voici ce que dit maintenant Cœlius Aurelianus sur le satyriasis, il commence d'abord par le définir :

« *Satyriasis est vehemens veneris appetentia cum tensione, ob œgram corporis passionem ; vocatur autem ut quidam volunt translative a similitudine satyrorum, quos ut vulgus loquitur, sive fabuta fingit, vinolentos atque in usum veneris pronos demones accipimus, vel ut alii dicunt ab herbæ virtute quam*

satyrim vocant. Hanc enim accipientes in venerem provocantur, cum tentigine genitalium partium. »

La croyance à la puissance des filtres est clairement exprimée par la phrase suivante : « *Sed antecedentes ipsius passionis causæ sunt epota medicanina ob usum venerem excitandum quæ satyrica vel entatica vocant: quæ sunt acria atque incentiva et nervis improba.* » Cœlius incrimine encore les excès vénériens ; c'est une maladie de la jeunesse et de l'âge mûr. Voici ce qui caractérise le satyriasis : « *Sequitur autem œgrotantes vehemens genitalium tentigo, cum dolore atque incendio cum quodam pruritu immodico in veneream libidinem cogente.* » Tout, du reste, ne se borne pas là, et on remarque, en outre, les phénomènes suivants : « *Mentis alienatio, pulsus densitas, anhelatio crebra atque creberrima : desponsio, vigiliæ, hallucinatio, sitis, cibi fastidium et difficilis urinæ egestio, ita ut plerumque stercorum abstentio fiat. Quibusdam etiam febres. Omnibus tamen in ultimo conductio nervorum fit, quam Græci spasmon vocaverunt et involuntarius seminis jactus.* » Ces pertes séminales et ces érections se renouvellent bientôt sans cesse. Cette maladie peut se terminer par la guérison et alors : « *Declinante passione omnia supra dicta minuentur, quæ Græcis symptomates vocaverunt. nos accidentia passionis* ». Mais elle ne se termine que trop souvent d'une manière fâcheuse. On la différencie de la gonorrhée de la façon suivante : « *Differt autem a satyriasi gonorhœa, quam nos seminis lapsum vocamus siquidem sine tensione urethri fit seminis involuntaria atque*

jugis elapsio. D'autre part, cette affection diffère du priapisme, bien décrit, par Démétrius d'Attale, à cause de sa marche aiguë.

Quant à la nature du satyriasis c'est une maladie par resserrement des pores. « *Est autem passio structuræ et celeris atque vehemens* » et Cœlius ajoute « *patitur tota nervositas, sed plus atque præstantius pati seminales vias accipimus, quas Græci spermaticos poros appellant* ».

Comme traitement, Cœlius recommande une chambre chaude, le silence, les enveloppements dans des couvertures de laines claires, les ablutions et les badigeonnages des parties génitales avec des huiles diverses. Si cela ne réussit pas, il faudra se décider à saigner le malade. Comme nourriture : mellicérats, aliments légers et liquides, pain de lotus. On recourra ensuite aux ventouses et aux scarifications peu profondes sur le pubis, aux sangsues au même endroit. On combattra la constipation par les clystères, la rétention d'urine par le cathétérisme, etc.

MALADIES CHRONIQUES

Manie (traduction personnelle).



Platon admet dans le Phédon deux origines à la manie ; l'une est engendrée par les troubles intellectuels

et résulte de lésions matérielles, l'autre est d'essence divine et elle est causée par Apollon inspirateur, d'où le nom de délire prophétique, que les anciens appelaient autrefois manie; actuellement ce vieux mot de μανία est remplacé par celui de μαντική. Il y a encore un délire inspiré par Bacchus, et un délire que produit l'amour et qu'on a nommé délire érotique. On a admis encore un délire inspiré que donnent les Muses, et qu'on appelle προστρεπτινον c'est-à-dire délire poétique. Les stoïciens admettent deux espèces de délire, l'un provenant de l'ignorance, et l'autre déterminé par une perturbation de l'âme et du corps.

Ceux qui embrassent l'avis d'Empédocle disent que la manie est tantôt une purge de l'esprit, tantôt un trouble intellectuel engendré par des causes matérielles, et c'est de cette dernière espèce que nous allons parler.

Les Grecs ont appelé manie cette grande perturbation intellectuelle, soit parce que l'âme se trouve comme relâchée de ses attaches corporelles (μανον signifie relâchée en grec), ou bien à cause des pollutions auxquelles sont sujets les malades (les Grecs appellent λομαινειν l'acte de polluer), soit à cause du penchant de ces malades à rechercher la solitude (les Grecs nomment ce désir μανουσθαι soit à cause de la tenacité de la maladie et de la difficulté de la guérison μονιαν soit parce que cette affection rend les maniaques hardis et insolents υπομονηηικες en grec).

C'est une affection chronique sans fièvre, ce qui la distingue de la phrénésie. En effet, elle n'est ni aiguë

ni fébrile comme cette dernière, et si la fièvre s'allumait par hasard chez un maniaque, les circonstances seraient différentes, car ici la fureur précède l'élément fébrile, et le pouls n'a pas cette petitesse que l'on rencontre forcément chez les phrénétiques.

Cette maladie survient surtout chez les jeunes gens, et à l'âge moyen de la vie ; peu fréquente chez les vieillards, elle est encore plus rare chez les femmes et chez les enfants.

Elle se développe subitement ou au contraire d'une façon progressive. Ses causes sont tantôt insaisissables, tantôt manifestes ; c'est alors un coup de soleil, un froid intense, une indigestion, une tendance chronique et invétérée à l'ivrognerie, que les Grecs appellent κραπυλην, des veilles trop longtemps continuées, l'amour, la colère, la tristesse, la crainte, ou un caractère trop superstitieux, les traumatismes craniens une activité trop forte de la sensibilité et de l'intelligence, par désir immodéré de s'instruire, de gagner de l'argent ou de s'acquérir de la gloire ; on peut encore incriminer les breuvages qui excitent à l'amour et que les Grecs appellent philtres φιλτροποτα, la suppression brusque d'un flux hémorrhoïdaire ou de varices, la privation trop prolongée des plaisirs sexuels et la disparition des menstrues chez une femme réglée. Les malades chez qui l'affection se développe progressivement présentent des symptômes prémonitoires analogues à ceux des apoplectiques et des épileptiques. Nous renvoyons donc aux paragraphes qui concernent ces affections. Au milieu de cette analogie,

il y a quelques différences : les épileptiques sont lourds. mélancoliques, les maniaques sont agiles, vifs. Ils se mettent facilement en fureur, comme si la manie était déjà déclarée, puis ils redeviennent silencieux comme s'ils étaient pris d'une terreur subite ; il y a de la tristesse, de l'anxiété, de la jactitation ; l'appétit est exagéré, les yeux s'ouvrent et se ferment rapidement, des palpitations surviennent et le sommeil est interrompu par des cauchemars effrayants. Le ventre se ballonne, et le malade rend fréquemment des gaz par le fondement ; le pouls est petit, resistant et fréquent. Au contraire, chez les épileptiques. le pouls est lent, sans force, et ses pulsations sont plus volumineuses. Il faut voir comment se produit le mal, parfois en effet il survient par sympathie. Tous ces symptômes ne sont pas très nets ; ils peuvent se montrer au début de l'épilepsie et, enfin, il n'est point fatal que tous les symptômes énumérés se présentent aux yeux du médecin.

La maladie une fois déclarée, il y a aliénation mentale sans fièvre. Le degré de l'affection est variable, tantôt grave, tantôt léger. Variable aussi est la forme du délire, mais l'essence de la maladie est toujours la même ; tantôt il y a de la fureur, tantôt de la gaieté, tantôt de la tristesse, tantôt des idées chimériques, tantôt des craintes ne reposant sur aucun fondement sérieux. Certains racontent qu'ils craignent d'être enfermés dans une caverne, ou de tomber dans un gouffre, etc.

On a nommé aussi manie le délire prophétique. Démétrius l'appelle une manie légère et de courte

durée. Ils sont, dit-il, comme pris d'un tremblement' et d'une crainte subite et oublient ce qui s'est passé. Artémidore raconte que le grammairien Apollonius imitait dans l'arène les mouvements du crocodile, et pris d'une aliénation mentale, il s'imaginait que sa main et sa cuisse gauches, avaient été dévorés par un serpent ; il avait oublié tout ce qu'il avait appris. Cet auteur a dit que la mélancolie était une espèce de manie, mais nous la séparons de cette affection. La manie est un délire chronique, présentant souvent des rémissions, qui ôte au malade sa personnalité, qui trouble tous les sens. Ainsi un maniaque se croira devenu un coq, un vase, un dieu, un orateur, un tragédien, un comédien, un monarque, le centre du monde, ou bien il se traînera sur ses mains et poussera des vagissements comme un enfant. Chez beaucoup, les yeux sont injectés de sang et brûlants. Il y a de l'insomnie, les veines sont gonflées, les pommettes rouges, le corps présente une dureté remarquable et une force étrange. Tout le système nerveux est troublé, comme on peut en juger par les symptômes que présentent le malade. En effet, dans les antécédents, on remarque beaucoup de perturbations de ce côté, telles que lourdeur, maux de tête, troubles de la sensibilité. C'est une maladie grave à marche chronique dont les symptômes sont nombreux et variés, et qui est déterminée par un resserrement des pores. En effet, il ne faut pas suivre l'idée de Mnaséas et de ses disciples qui, parce que certains malades sont gais, croient au contraire à un relâchement. En effet, ils

font un non sens sur le mot διαχοσιν qui signifie hilarité, relâchement de l'âme, mais non pas relâchement du corps. Le resserrement de toute l'économie est suffisamment démontré par les yeux injectés et saillants des malades, la distension du thorax, la dureté de tout le corps, la force extraordinaire des malades. » Nous n'avons pas cru devoir traduire le long paragraphe qui a trait au traitement ; en effet, celui-ci est à peu près le même que celui de l'épilepsie ainsi que le dit Cœlius lui-même : « curationem vero « simulem epilepticis accipimus adhibendam. »

Mélancolie (traduction personnelle).

On appelle cette affection mélancolie parce que les malades vomissent souvent de la bile noirâtre. En effet les Grecs appellent μελαν ce qui est noir et χολη la bile : ce n'est pas une raison du reste pour admettre comme plusieurs le pensent que la bile noire est la cause de la maladie. C'est aller plus loîn que ce qu'on peut observer ; c'est même une erreur comme nous l'avons montré dans d'autres passages. Tullius (Cicéron) dit que la bile noire est comme une colère concentrée. De même Virgile, dépeignant Hercule comme atteint d'une violente colère dit : « la fureur d'Alcide était exaspérée par la douleur que lui causait

une bile noire. » En effet, les mélancoliques sont toujours de méchante humeur, tristes, et ils ne se laissent détendre pour ainsi dire par aucun mouvement de gaieté.

C'est une affection qui sévit surtout chez le sexe masculin et vers l'âge moyen de la vie. Elle est rare chez les femmes et aux autres époques de l'existence. Voici ses causes prochaines : l'indigestion, les vomissements incessants, les médicaments avalés après les repas, les condiments acres, la tristesse, la crainte et les autres choses qui suffisent à en déterminer l'apparition. Chez ceux qui sont prédisposés ou qui sont déjà atteints par le mal, on voit se dérouler les phénomènes suivants : Les malades sont anxieux, tristes ; ils haïssent la société de leurs proches. Il y a crainte exagérée de la mort, ou au contraire tendance au suicide ; le mélancolique redoute qu'on lui tende des embûches. Il pleure et murmure sans motif, et rie de même surtout à l'heure des repas : il y a soulèvement de la région précordiale, *refroidissement des membres*, sueur légère sur le corps. L'estomac lui brule et la douleur se propage jusqu'entre les deux épaules. La tête est lourde, le teint verdâtre, plaqué de noir ou livide, le corps est émacié, les forces perdues ; les aliments digèrent mal et il y a des renvois acides, des vomissements noirâtres ou des pituites : il s'y ajoute des coliques ; les selles sont rares.

Beaucoup d'auteurs et, en particulier, Thémison et ses disciples en font une sorte de manie. Elle diffère principalement de cette affection en ce que, chez les

maniaques, c'est la tête et chez les mélancoliques, c'est au contraire l'estomac qui souffrent le plus. C'est une maladie par resserrement des pores; quelquefois, cependant, elle appartient au genre mixte, à cause des flux qui surviennent. En outre, c'est une affection qui rentre dans la classe des maladies à évolution lente que les Grecs appellent chroniques. Le traitement qu'on prescrira sera semblable à celui de la manie. Il ne faut pas, en effet, saigner ni purger avec l'ellébore blanc, mais recourir aux remèdes dits adoucissants, lénitifs et recorporatifs (métasyncritiques); on les appliquera au creux épigastrique entre les deux épaules. Dans les cas de vomissements incoercibles, on recourra aux cataplasmes resserrants qu'on mettra sur le ventre ou au niveau de la région stomacale, tels que le cataplasme à l'extrait thébaïque, au vin infusé à l'écorce de grenade, de coing, d'œnanthe, d'alun, d'acacia. de noix de galle et autres choses semblables. On prescrira une alimentation resserrante et on aidera le tout par l'apposition de ventouses. Nous renvoyons pour les traitements ordonnés par les médecins des autres sectes au paragraphe consacré à la manie : ils se servent de médicaments tels que l'aloès, l'absinthe, que nous rejetons, à cause de leur violence, puisqu'il est possible de guérir par les moyens habituels.

Céphalée (traduction personnelle).

Ce mot céphalée est tiré de la partie qui est malade. En effet, les Grecs appellent la tête κεφαλή. Elle résulte ordinairement d'un refroidissement, d'un coup de soleil, du manque de sommeil. Mais elle frappe plus souvent les femmes, à cause de leur chevelure. Chez ceux qui sont affectés de cette maladie, la douleur occupe toute la tête ou la moitié seulement de celle-ci; on l'appelle alors le plus souvent hémicrâne ou, à cause de la partie atteinte, κροταφιτος. Elle occupe la région, depuis les yeux jusqu'à l'occipital, descendant même dans le cou jusqu'à la colonne vertébrale. Quand les malades veulent se tenir sur leur séant, ils ne le peuvent pas, parce qu'ils sont pris de vertiges, de vomissements et d'éblouissements. Si la céphalalgie est intense, les yeux deviennent rouges et saillants, les paupières sont abaissées et closes, afin d'éviter que la lumière ne pénètre jusqu'au globe oculaire, qui est larmoyant; la vue est brouillée, il y a des tintements d'oreilles; l'ouïe est dure et l'appétit est toujours perdu. Il y a toujours de l'insomnie, du moins celle-ci survient-elle dans la majorité des cas. Il y a un agacement des dents; quelques gouttes de sang apparaissent aux narines. Si toute la tête est atteinte, le malade se tiendra debout; si la céphalalgie est par-

tielle, on tiendra élevée la partie malade ; l'endroit atteint est soulagé par des onctions huileuses. Si le mal empire, les traits du visage se grippent, le pouls devient peu sensible et les fonctions intellectuelles sont entravées par le resserrement. La céphalalgie, d'après les principaux médecins des autres sectes, évoluerait rapidement et avec fièvre. D'autres appellent du même nom une affection chronique et sans fièvre survenant par accès. Certains prétendent que le lieu affecté est l'ensemble des enveloppes appelées méninges ; quelques-uns incriminent les téguments du crâne ; d'autres, les muscles des tempes ou même les muscles buccaux appelés σιαγωνας. Nous la définirons, suivant les irradiations de la douleur, le nombre et la régularité des accès, qui varient suivant que l'attaque se fait de jour ou de nuit, qu'elles suivent un cycle régulier, par exemple le matin, revenant tous les jours, tous les deux ou trois jours. Quant aux douleurs de tête, qui surviennent dans le cours des fièvres aiguës, nous en avons parlé dans le livre premier. Occupons-nous ici de la céphalée sans fièvre et à marche chronique. Il faut, quand le sentiment est troublé, que le malade se tienne dans un lieu médiocrement chaud, obscur, la tête un peu soulevée ; le silence régnera autour de lui, il sera en complet repos et d'âme et de corps : il gardera l'abstinence pendant le quatrième jour du diatriton. On fera des frictions légères sur ses membres et des fomentations d'huile froide sur la tête, auxquelles on aura adjoint quelque suc herbacé, qui soit astringent, sans secousse,

comme le polygonium, le cynoglosse, l'intybus, la polulace, le rubium, appelé βατον par les Grecs, ou d'anulorum viris, que les Grecs appellent helicax, le lupin, l'onagallis, le myrthe. On mettra un cataplasme sur la tête toutes les deux heures, fait par exemple avec le dialtéon, sur la région frontale. Lorsque la douleur est très violente, on mettra le malade dans une chambre spacieuse, médiocrement chaude, pas trop éclairée, de peur que la lumière trop éclatante n'offusque les yeux. On étendra des couvertures de laine légères et blanches sur les parties malades et on fera des fomentations sur la tête avec de l'huile froide, ou bien on mettra des sachets chauds sur la tête, on appliquera aussi la main refroidie sur la région atteinte, on fera garder le plus grand silence et le patient observera un repos rigoureux. Si les dents s'agacent, on donnera une émulsion chaude à tenir dans la bouche, à moins que cela ne provoque des nausées. Si la douleur est extrême et qu'il faille recourir à des moyens plus énergiques, on retirera du sang par la saignée, pendant ou même avant le diatriton. On s'adressera aux veines du pli du coude, comme étant les plus propres à cet usage. Quand d'autres parties de la tête sont affectées, nous avons trouvé qu'il était utile de saigner du côté opposé. Nous permettons alors de rafraîchir la gorge du malade et nous lui donnons de l'eau chaude. Pendant le diatriton, nous prescrivons des onctions à l'huile chaude ; nous faisons asperger la face d'eau chaude et nous prescrivons comme aliments et boisson du pain

trempé dans de l'eau. D'autres prescrivent un régime à peu près semblable, en ordonnant du pain trempé dans de l'eau additionnée d'un peu d'arelle, de sel et de miel, ou bien des œufs à la coque; on donnera à manger aussi aux malades tous les deux jours, tant que la douleur persiste. Si elle persiste, on rasera la tête; on y appliquera des cataplasmes, des ventouses, sans les scarifier, des sangsues dans les endroits où la disposition des régions ne permet pas l'application des ventouses. On fera couler sur le cuir chevelu de l'eau ou de l'huile chaude qu'on exprimera avec des éponges; ou bien on recourra à une décoction d'hysope ou d'althéa. Si le ventre ne fait pas son office et est constipé depuis plusieurs jours, on donnera un lavement évacuant à l'huile de rue, additionnée de miel. En effet, on soulage beaucoup le mal de tête, en provoquant une selle et en éliminant les matières stercorales. Il faut même faire précéder l'emploi des ventouses par l'administration d'un clystère. Sur le déclin de l'affection, on se servira des emplâtres à la cire et à la thérébentine, ou de malagmes, tel que l'emplâtre diachylon. On prescrira alors une nourriture variée, mais simple, telle que le cerveau de porc, de chevreau, des poissons légers, des pigeons, de la volaille, des potirons, de la mauve, de la bette cuite à l'eau, additionnée d'huile ou de garum. Toutes ces choses sont d'une digestion facile. Avant le repas, on prescrira la gestation, principalement en litière, à cause des brusques mouvements qu'elle détermine.

Vertige. (Traduction personnelle).

L'offection vertigineuse tire son nom du phénomène qui la caractérise, c'est-à-dire la sensation de ténèbre qui envahit subitement le champ visuel. Elle frappe souvent les oisifs, c'est-à-dire ceux qui passent leur existence sans prendre aucun exercice, les ivrognes, les personnes qui suspendent brusquement l'usage d'un purgatif. Il en est de même des sujets chez qui se produit une suppression subite d'un flux hémorrhoïdaire, lorsque l'on n'a point opéré chez eux la métasyncrise. Cette maladie est plus fréquente aussi en hiver et au printemps. Elle annonce bien des fois le début d'une épilepsie. Du reste, les anciens l'avaient appelée petit mal comitial. En effet, chez les épileptiques avérés, on voit survenîr une obnubilation de la vue accompagnée de vertiges, de telle sorte que ces malades s'imaginent que tout danse autour d'eux.

Dans certains cas ceux-ci aperçoivent dans le champ visuel, des taches marbrées, bien que les deux yeux aient conservé le pouvoir d'apercevoir les objets. On peut signaler de même la pesanteur oculaire et la crainte de tomber. D'autres ressentent même comme une impulsion irrésistible qui les forcerait à faire une chute. Il y a des tintements d'oreille et de la sueur sur les parties supérieures du corps. L'accès peut être

tout à fait subit et s'en aller de même. L'affection empire si les malades aperçoivent comme un torrent de flammes, ou si les objets tournent avec la rapidité d'une roue; s'ils entendent à leurs oreilles des bruits plus éclatants, s'ils ont des impulsions (*item expressi quicquam gesserint*). Le mal vertigineux se distingue de l'épilepsie parce que le malade ne perd pas connaissance et n'a point de convulsions. Il se différencie de la céphalée par l'absence de douleur ; du reste, il est inutile d'insister sur cette distinction, car elle se compose des mêmes éléments. Le pronostic n'est point grave en ce que les vertiges ne font courir aucun danger au malade, sauf en ce qu'ils l'exposent à des chutes dangereuses, à tomber dans la mer, etc.; mais c'est là bien plus un fait accidentel que le résultat naturel de la maladie; quant au traitement, il est le même que celui des affections de la tête, exposé plus haut, non seulement en général mais encore au point de vue particulier.

Epilepsie. (Traduction personnelle).

On a appelé cette affection épilepsie parce qu'elle frappe à la fois la sensibilité et l'intelligence. On l'a nommée aussi maladie infantile parce qu'elle est très fréquente au premier âge de la vie, et sacrée, comme

si son origine était divine, ou bien parce qu'elle atteint l'âme qui est une chose sainte, ou parce qu'elle frappe la tête qui, suivant beaucoup de philosophes, est le temple saint de l'intelligence, ou peut-être aussi à cause de la grandeur du mal. En effet, le vulgaire a appelé sacrées toutes les choses empreintes d'un caractère de grandeur. D'où ces expressions de mer sacrée, d'édifice sacré, de nuit sacrée, comme l'a surnommée le poète tragique. Elle est souvent produite par les habitudes d'ivrognerie, par les troubles digestifs, les contusions, ou bien par les blessures des enveloppes qui recouvrent le cerveau, comme l'a fait remarquer Asclépiade, ou par une peur extrême. Il y en a deux variétés, l'une caractérisée par un sommeil qui semble très profond, l'autre par des convulsions qui secouent tout le corps. La première est regardée comme la plus grave. Elle ressemble à l'apoplexie. Le mélange de ces deux espèces peut créer une troisième forme. En effet, la plupart après avoir été en proie à des convulsions généralisées, tombent dans un profond sommeil. Du reste, toutes ces nuances n'ont aucune importance pour le traitement. Ceux qui sont prédisposés à cette affection ou qui sont sur le point d'en être affligé, présentent les symptômes des maladies qui ont leur siège dans les méninges, c'est-à-dire qu'il survient du vertige, du bourdonnement d'oreille, de la constriction aux parties postérieures de la tête, de la fixité dans le regard, du tintement d'oreille, de l'affaiblissement de l'ouïe, de l'obnubilation de la vue avec sensation de tournoiement, des taches dans le champ visuel que les

Grecs appellent αμαρυγματα ou bien μαρμαρυγιας ; il semble que la vue soit interceptée par des tourbillons de sable, ou des nuages très ténus, ou par de petits animaux volants (mouches volantes des modernes), tels que des moucherons. Les malades peuvent apercevoir aussi des scintillements lumineux ou des cercles de feu. La langue raidie est agitée de secousses musculaires ; une douleur se localise entre les deux épaules. Le gosier lui-même se raidit et la région précordiale se soulève ; il se produit de l'oscitation et des éternuements, un écoulement de salive au dehors, du dégoût pour les aliments ou au contraire un appétit exagéré. Le malade ne dort plus ou bien son sommeil est troublé ; les selles sont rares ou même nulles. Sans cause apparente, l'urèthre devient le siège de démangeaisons, et souvent le patient recherche les plaisirs de l'amour. On a constaté fréquemment aussi des *pollutions nocturnes* que les Grecs appellent ονιρογονον. L'esprit est agité et s'irrite facilement pour les motifs les plus futiles. Les faits les plus récents sont oubliés. Quand la maladie est établie il survient facilement des vapeurs (accès) pendant lesquelles la privation du sentiment domine. Certains restent dans une immobilité parfaite, la bouche déviée, le teint pâle, la respiration lente, le pouls bondissant, comme saisis d'un sommeil très profond. D'autres sont pris de convulsions qui secouent les membres et le reste du corps de différente façon. Le visage se tord ainsi que les yeux qui, lorsque l'accès continue, deviennent souvent strabiques. Quand l'attaque reste légère, la face garde son aspect ordi-

naire. La respiration prend un caractère strident; elle s'entrecoupe de sanglots, la figure rougit et les veines se gonflent. Parfois, il semble que le pouls et la respiration ont cessé tout à fait, puis on note une reprise. Les paupières demeurent grandes ouvertes, les dents se resserrent et grincent, la langue est projetée en avant et souvent elle est mordue. Les convulsions remontent souvent aux parties les plus supérieures; on constate fréquemment l'émission involontaire d'urine et de matières fécales, une sueur rougeâtre envahit le corps raidi. Quelques-uns émettent des sons confus et avant la fin de l'attaque on voit apparaître aux narines et à la bouche une écume sanglante. L'accès fini, l'épileptique ne se rappelle plus de rien; le corps est brisé, le visage triste. Il survient des pandiculations et comme un relâchement de tous les membres d'apparence insolite ; les mouvements sont paresseux et le malade est envahi par la torpeur ; les yeux restent égarés et les veines du front demeurent encore tuméfiées. Chez certains, il y a perte véritable de la conscience et le malade ne reconnaît plus son entourage. A cette période on constate la présence d'un grand nombre des symptômes décrits plus haut, tel que obnubilation de la vue, les objets tournant autour du malade avec la vitesse d'une roue en mouvement; il leur semble qu'ils voient tout à coup une cascade, ou qu'un abîme s'ouvre à leurs pieds, ou bien ils entendent des bruits et des clameurs; ils sont comme gelés par un froid pénétrant, ébouillantés par un bain trop chaud, parfois ils respirent des odeurs

exquises ou d'une puanteur affreuse, telle que celle de la corne brûlée ou du bitume. Les accès reviennent, tantôt régulièrement, tantôt d'une manière désordonnée. Ils peuvent être séparés par un long espace de temps, par exemple par toute une année, ou bien au contraire ils sont très rapprochés et se montrent tous les mois et même tous les jours. Tantôt des signes précurseurs, annoncent au malade qu'il va avoir son attaque, tantôt au contraire, celle-ci le prend à l'improviste, ce qui est plus désavantageux. En effet, les premiers, sachant ce qui les attend, peuvent se renfermer chez eux, de telle façon qu'ils peuvent choisir un endroit propice et où il n'y aura pas de témoin de leur malheur. Les seconds, au contraire, ne se doutant de rien, tombent dans un endroit public et sont exposés par cela même à certains périls occasionnels tels que chute d'un lieu élevé ; ils peuvent tomber dans un fleuve, dans la mer.

Les signes précurseurs, quand ils existent, sont ceux auxquels nous avons déjà fait allusion, c'est-à-dire un sommeil troublé, une indigestion sans motif apparent, des chatouillements uréthraux, des désirs vénériens plus ardents, des pollutions nocturnes, de la tristesse, un caractère irritable et tous les autres phénomènes décrits plus haut.

Notons encore de la paresse dans les mouvements, un visage abattu et comme somnolent dont les traits sont pâles et comme tuméfiés, et des yeux fatigués. Il leur est difficile de fixer le regard et sitôt qu'ils regardent quelque chose, ils sont obligés de baisser les yeux.

S'ils font un mouvement brusque de la tête, il survient du vertige et une sorte de tremblement ; leurs doigts se contractent, leurs cuisses, leurs pieds, leurs mains, sont le siège de sensations douloureuses. Toutes ces choses étant connues, il nous faut cependant assister à une attaque pour dire que c'est de l'épilepsie soit parce que le malade est trop jeune, soit parce que le patient ne peut rendre compte des accidents qu'il éprouve. L'âge des malades peut cependant fournir des probabilités. On peut dire d'une manière générale que cette affection est fréquente pendant l'enfance ; principalement au moment de l'apparition des dents. C'est une maladie du premier âge ou de l'âge moyen ; elle est très rare chez le vieillard. Elle est plus fréquente chez les nourrissons que pendant la deuxième enfance, les adultes et les vieillards. Cette maladie est fréquente aussi au moment de la puberté de l'homme, de l'établissement de la menstruation chez la femme, ou bien à l'occasion d'un premier accouchement ; et si la nature ou le médecin ne luttent pas, la terminaison est fatale. L'épilepsie survient en toute saison, mais principalement au printemps. L'attaque d'hystérie ressemble à l'attaque d'épilepsie, mais il n'y a pas perte complète de la mémoire et il ne survient pas de l'écume aux narines et à la bouche. »

Traitement :

Cœlius indique ensuite le traitement de l'épilepsie, non seulement suivant les méthodistes, mais encore suivant les principaux médecins des autres sectes. Le passage est si long que nous nous contenterons de

l'analyser, l'espace nous faisant déjà défaut pour des considérations autrement importantes. D'ailleurs, la plupart des renseignements historiques qu'on y trouve ont été utilisés par nous dans la rédaction du *deuxième* chapitre de ce travail. Disons seulement ici que l'épilepsie étant considérée comme une affection déterminée par le resserrement des pores; la méthode curative ressemble beaucoup à celle que nous avions déjà employée dans les maladies du même genre. On mettra les malades dans une chambre claire et chaude. On élèvera légèrement la tête avec des coussins, on pratiquera des onctions huileuses chaudes sur la tête sur laquelle on maintiendra des vessies pleines d'un liquide chaud : « Apponenda etiam vesica oleo calido « semiplena ». Pendant l'attaque, on réduira la langue pour qu'elle ne soit point mordue. On n'usera pas d'une médication trop énergique s'il s'agit d'un jeune enfant. Cœlius rejetait les cautérisations du cuir chevelu et les lavements âcres qu'il regardait comme dangereux, etc.

De la suffocation hystérique (traduction personnelle.)

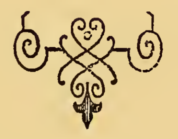
L'appellation de suffocation hystérique a une double étymologie, elle tire sa dénomination complexe d'un symptôme, la suffocation, et du lieu affecté qui est la

matrice. Je dis que c'est une rétention de l'air avec aphonie et une perte de connaissance engendrée par une affection utérine. Comme antécédents, on note très souvent les avortements répétés, les accouchements prématurés, la privation des plaisirs sexuels, la rétention des menstrues, les flatulences utérines. Celles qui en sont affectées sont prises d'un paroxysme (attaque) qui les précipite à terre ; elles perdent la voix, respirent difficilement, la sensibilité est supprimée (χάληψις), les dents se serrent et grincent, les convulsions secouen tles membres. Parfois il y a seulement de la parésie ; le ventre se dilate, l'utérus remonte, le thorax se soulève, les vaisseaux qui se rendent à la face se gonflent ; il survient des frissons, des sueurs, le pouls est rapide ; la plupart se plaignent après la crise de douleurs dans la tête et les tendons, parfois elles *délirent*. La suffocation hystérique ressemble, par la suppression de la voix et la perte de connaissance, à l'épilepsie, à la catalepsie, à la léthargie, à l'aphonie d'origine vermineuse ; elle s'en distingue parce qu'ici l'utérus est primitivement atteint et parce que les hystériques racontent ce qui s'est passé, ce qui est loin d'exister dans les affections précédentes. Dans l'aphonie vermineuse, on souffre du ventre et non de la tête ; dans l'épilepsie il y a de l'écume et un pouls résistant ; rien de tout cela dans l'hystérie ; dans l'apoplexie, le pouls est plein, il est faible dans l'hystérie. Dans la catalepsie il y a de la fièvre, les yeux sont dilatés, l'hystérie est sans fièvre et les paupières sont rapprochées. Les léthargiques sont dans un coma d'origine fébrile ; le

pouls est bondissant, ce qui n'a pas lieu chez les hystériques; dans l'aphonie vermineuse les malades poussent de temps en temps des cris, leur pouls est inégal et intermittent. La nature du mal est un *resserrement* aigu des pores à marche rapide ou chronique. » Suit le traitement qui n'a rien d'intéressant: On placera le malade dans un lit modérément clair et chaud. On combattra l'aphonie par des ventouses sèches; on prescrira la diète après l'attaque, on donnera des émulsions, on mettra la femme dans un lit suspendu; l'attaque cessée on saignera, à moins d'indications contraires; on fera des onctions à l'huile chaude, après le diatriton, on fera prendre des aliments liquides, on mettra des cataplasmes sur le ventre, on prescrira les remèdes contre la dysménorrhée, les relâchants, les pessaires au fœnu grec, à la mauve et à la graisse, les lavements doux quand il y a constipation, puis pour amener la fameuse métasyncrise on recourra aux aliments âcres (fruits aigres, coings) pâtes énergiques, cataplasmes et malagmes; dans les cas où le mal résiste, on prescrira comme vomitif le veratrum album, le voyage sur mer et sur terre, les stations thermales; les anciens sont d'avis très différents entre eux, ils recourent aux odeurs fétides telles que bitume, fumigations de corne brulée, laine brulée, l'utérus étant regardé comme fuyant les mauvaises odeurs; au contraire, on placera à la valve les parfums suaves, pour l'attirer en bas. Hippocrate leur prescrivait du lait doux et il dilatait le col, etc. Dioclès, au contraire, au (liv. III sur les maladies des femmes), faisait fermer le nez, ouvrait la bouche, usait de pes-

saires, ramenait l'utérus en bas, en comprimant le ventre à la région hypogastrique et versait de l'eau chaude sur les cuisses. Mantion donnait dans du vin du castoreum et du bitume, il ramenait l'utérus par la trompette et le tambour. Xénophon faisait projeter des rayons lumineux sur la face, recourait à des sons divers.

Asclépiade se servait des sternutatoires, il faisait fouetter la région précordiale ou les joues des malades, il approchait du vinaigre des narines, dans l'intervalle il faisait alimenter et boire de l'eau. On rejettera tout cela parce que cela enflamme les parties déjà malades et qu'on ne fait, par les mauvaises odeurs, qu'augmenter le coma ; l'utérus ne se laisse pas aller par les odeurs comme un simple animal; les potions acres sont dangereuses parce qu'elles peuvent enflammer l'estomac, etc.





CHAPITRE IV

Pneumatisme. — Doctrines médicales. — Médecins les plus célèbres de la secte. — Appréciations générales sur les passages de l'ouvrage d'Aretée qui ont trait à la neuropathologie. — Textes d'Aretée.

Le traité de Cœlius Aurelianus nous avait amené à dire quelques mots sur le méthodisme. L'ouvrage d'Aretée nous conduit à faire quelque chose d'analogue pour les pneumatiques, aussi mal connus que les méthodistes et qui, bien qu'ils n'aient point joué un rôle prépondérant, n'en possèdent pas moins une très réelle importance, à cause des illustrations dont leur secte est en droit de s'honorer.

Le grossier mécanisme et la simplicité apparente du système médical fondé par Thémison et développé par Thessalus lui avaient acquis de très nombreux adeptes. On peut dire que le méthodisme a été la

secte prédominante en Occident, pendant toute la période qui s'étend de Thémison à Galien. Mais il n'en existait pas moins à Rome même une secte rivale, sans compter les médecins dogmatiques qui, s'ils étaient peu nombreux en Italie, avaient conservé en Orient leur ancienne prépondérance. Les pneumatiques avaient, comme les méthodistes, emprunté le fondement de leurs doctrines à la philosophie, qui exerça constamment, du reste, sur toute la médecine de la période græco-romaine une influence aussi néfaste que puissante. Nous avons vu, en effet, plus haut, que les humoristes devaient beaucoup aux Pythagoriciens et aux philosophes Ioniens. L'empirisme était né du scepticisme propagé par les sophistes, et c'était le système d'Epicure qui avait fourni la base des théories médicales d'Asclépiade et de Thémison. Mais, cette fois, c'est des idées de Chrysippe et de Zénon dont on s'inspire. Le stoïcisme était très à la mode pendant le Ier et le IIe siècle de notre ère ; il était embrassé par toutes les âmes généreuses que révoltaient les doctrines peu consolantes et égoïstes des disciples d'Epicure. Bientôt un empereur lui-même se fera gloire d'appliquer sur le trône les doctrines d'Epictète. Rien de surprenant donc à ce qu'Athénée se soit adressé de préférence au stoïcisme pour y chercher les fondements de son nouveau système médical, qu'il lui emprunte son pneuma, sorte d'âme universelle qui anime toutes les parties constituantes de l'univers et cet univers lui-même. Il est inutile de rappeler à ce sujet les beaux vers de Virgile, où cette

idée est si poétiquement exprimée, car ils sont présents à toutes les mémoires ; ils nous permettent cependant de reconnaître combien cette hypothèse s'était répandue et, pour ainsi dire, popularisée dans le monde antique. Or, cet esprit vital fournissait un excellent moyen de tout concilier et de s'emparer facilement, sans trop de contradictions apparentes, des excellentes choses que renfermaient les doctrines des sectes rivales. Les pneumatiques étaient, en effet, des éclectiques et ils cherchaient leur bien là où ils le trouvaient. Nous savons bien peu de chose sur le fondateur du pneumatisme. Galien nous apprend que c'était un médecin très érudit et qu'il avait écrit sur presque toutes les branches de la médecine. Le restaurateur de l'humorisme nous a fourni heureusement quelques détails sur les points principaux de la doctrine. Elle admettait que le pneuma fait réagir les éléments formateurs (froids et chauds) sur les éléments plastiques (secs et humides). Son action normale ou anormale, ses maladies déterminent les diverses affections morbides de l'économie. Comme on le voit, *Athénée* n'était point très loin de Barthez, c'est-à-dire du vitalisme de l'école de Montpellier.

Les deux plus célèbres pneumatiques ont été *Archigène* et *Rufus d'Éphèse.*

Il est extrêmement regrettable que les œuvres d'Archigène aient été perdues, car ce médecin, le plus illustre de la secte, avait composé sur la médecine de nombreux traités qui paraissent avoir eu une très grande valeur, à en juger par les éloges que leur

décerne Galien, qui n'a pas l'habitude cependant de prodiguer les louanges aux médecins des autres écoles que l'humorisme. Il avait composé sous forme de lettres adressées aux principaux personnages de son temps un ouvrage où il avait relaté les cures les plus remarquables qu'il avait faites pendant sa longue pratique. Enfin, Galien avoue qu'il s'est beaucoup servi de son traité sur les lieux affectés. C'est, disait-il, le seul livre un peu complet sur la matière. Le médecin de Pergame nous a conservé un passage de ce traité, qui a trait au vertige (1) :

« Le vertige dérive soit d'une affection de la tête, soit d'une affection sympathique de l'orifice de l'estomac. Archigène reconnaît ce fait dans le premier livre des signes pathognomoniques des maladies chroniques. Il parle en ces termes de l'affection vertigineuse : « Cette affection a aussi une double origine : la tête et les hypocondres », puis il cherche à distinguer les deux espèces, disant « que le vertige qui provient d'une affection primaire de la tête est précédé de tintements d'oreille, de douleurs et de pesanteur de tête ou de la lésion de l'odorat ou de quelque autre des parties qui viennent de là. » Galien reproche, en général, à Archigène de ne pas faire assez ressortir que le cerveau est toujours pris dans les affections nerveuses, soit primitivement, soit d'une

(1) Archigène avait composé en outre un traité sur les lieux affectés, et un autre sur le traitement des maladies. Alexandre de Tralles le regardait comme un thérapeuthe très savant.

façon sympathique. Dans un autre passage, il nous apprend que ce médecin ne reculait pas devant les caustiques les plus redoutables. Ainsi, dans un cas dont il désespérait, il fit saupoudrer le cuir chevelu, préalablement rasé, avec de la soude, puis il aspergea la tête avec de l'eau. Aétius nous a conservé plusieurs fragments d'Archigène.

Suivant cet auteur, la léthargie était tantôt primitive, c'est-à-dire d'origine cérébrale, tantôt sympathique, c'est-à-dire consécutive à un trouble de l'estomac ou du diaphragme. Elle survient d'emblée ou succède à un autre affection, par exemple à la phrénésie, quand le médecin traitant a abusé des narcotiques. D'ailleurs, toute fièvre continue, où les flux sont abondants, peut se terminer de la même façon. Cet auteur avait donc déjà parfaitement vu que les pyrexies, à formes ataxiques, quand elles se prolongent et que l'épuisement du système nerveux a le temps de se produire, se terminent par de l'adynamie. Cette notion, comme nous le verrons plus loin, sera encore plus nettement exposée par Alexandre de Tralles (1).

Archigène attribuait au tétanos une origine surtout traumatique. Ce sont les blessures, disait-il, qui le produisent le plus souvent. Chez la femme, l'*avortement* peut déterminer le même résultat. C'est une maladie de l'âge adulte qui est rare chez l'enfant et chez le vieillard. Très partisan de la saignée, lorsque

---

(1) Cœlius avait déjà remarqué, du reste, que la phrénésie se change souvent en léthargie.

la contracture avait apparu, il ne voulait pas cependant qu'on poussât celle-ci jusqu'à la syncope. Il recommandait aussi les onctions avec l'huile chaude d'iris, de glaucium ; on recourra aussi à l'huile un peu vieille. On prescrira des cataplasmes chauds principalement à la nuque et au niveau des muscles masticateurs ; pour confectionner ces cataplasmes résolutifs, on emploiera une macération de fœnu grec, de graine de lin, de mélilot, à laquelle on ajoutera de la résine thérébenthinée, du galbanum, du miel, parfois aussi de la gomme ammoniaque. On placera sur les parties malades des vessies pleines d'huile chaude ; on fera des irrigations avec de l'eau chaude dans laquelle on aura fait dissoudre du castoreum ; la tête sera continuellement arrosée par l'expression d'une éponge trempée dans un liquide chaud. On mettra le malade dans une chambre soigneusement chauffée, on donnera à boire une décoction de sylphium ou d'hysope. Tout cela ressemble singulièrement au traitement du tétanos institué par les méthodistes. Mais Archigène s'éloigne de cette secte lorsqu'il prescrit les purgatifs âcres, notamment son fameux remède évacuant constitué par une macération de coloquinte et à laquelle les anciens donnaient le nom de médecine sacrée d'Archigène.

Il recourrait à la saignée répétée dans les cas de céphalée et d'hémicranie invétérées (voir Aétius, cap. IV, Tetrabiblion, 6e discours) ; en effet, disait-il, si l'on veut purger les humeurs, il faut déterminer une grande perte de sang. Il produisait l'hémorrhagie en piquant directement la muqueuse nasale. Il faisait ensuite des

frictions sur le crâne rasé avec de la scamonée associée à de l'aloès, il prescrivait *loco dolenti* des emplâtres à l'agaric, à la scille, et même à la cantharide. Il recourait ensuite aux cautères, etc. Aétius nous a conservée dans son Tétrabiblion (cap. XXVII, Tetrabiblion, 6e discours), un long passage qui ne reproduit pas textuellement les paroles d'Archigène sur la paralysie, mais qui nous donne du moins les idées qu'il avait émises (1). Dans l'apoplexie, disait-il, une moitié du corps reste paralysée. L'origine du mal doit être recherchée dans une trop grande abondance et un encrassement des humeurs qui sont dans le cerveau ; il y a obstruction et la volonté ne peut plus arriver à l'extérieur. Il est donc manifeste qu'il faut purger les humeurs ; or, le moyen le plus efficace et le plus rapide d'arriver à ce but c'est de saigner, à moins qu'il n'y ait des indications contraires tirées de l'âge, de l'état de faiblesse du malade, de son genre de vie, etc. Mais il ne faut pas que la perte de sang soit trop abondante, sous peine d'amener le collapsus. On piquera la veine du côté *sain*, on frictionnera le corps avec de l'huile chaude, on pratiquera, à intervalles très rapprochés, des irrigations avec de l'eau chaude. On ne donnera qu'une nourriture peu abondante au malade et on lui fera prendre surtout des aliments liquides. C'est comme on le voit jusqu'ici, à peu de chose près, la méthode curative indiquée par Cœlius Aurelianus.

(1) Aétius résume les auteurs qu'il cite ; il n'en garde que les idées principales. Ainsi que nous l'avons démontré au chapitre VIII.

Mais plus loin, Archigène recommande les purgatifs âcres, notamment son fameux remède à la coloquinte. Archigène avait bien étudié aussi les maladies mentales, témoins les remarquables passages sur la manie et la mélancolie, que l'on trouve dans le 2e discours du VIe livre du Tétrabiblion d'Aétius. Malheureusement le médecin d'Amide a eu la déplorable idée de *fondre* ensemble Archigène et Poseidonius (1), de telle sorte qu'il est difficile de faire la part de ces deux auteurs. Quoi qu'il en soit, disons qu'il a non seulement bien étudié les symptômes prémonitoires, la période d'état et les terminaisons habituelles de la maladie, mais qu'il a insisté sur ce fait que la folie est une maladie à rechute, et que parfois les retours se font d'une façon *périodique*. Nous renvoyons, pour plus ample information, au chapitre VI, où nous donnons la traduction de ce fragment.

Aétius nous a conservé quelques fragments de Rufus ; il semble que les idées de cet auteur ne devaient pas beaucoup différer de celles de Galien. En effet, dans les morceaux épars çà et là que l'on retrouve dans le Tétrabiblion, son nom est presque toujours associé à celui du médecin de Pergame. Dans le chapitre XXIII du 2e discours du VIe livre, il est traité de la perte de mémoire suivant Rufus et Galien (2) : on y constate que cette affection s'accompagne en

---

(1) Pour Poseidonius, voir chapitre VI.

(2) Sous ce titre : perte de mémoire, les Anciens avaient principalement en vue des cas de démence.

même temps d'un trouble de l'intelligence, de telle sorte que mémoire et raison sombrent ensemble. Ce phénomène se produit dans la léthargie et dans les autres affections à tendance comateuse. On l'a observé aussi dans la peste d'Athènes. Mais dans ces cas, la perte de mémoire suit exactement la marche de l'affection principale. *L'hùmidité* exagéré, du cerveau en est la cause ; si le cerveau était sec, il y aurait au contraire de l'insomnie. L'origine de la maladie étant très variable, il faut, pour le traitement, se baser sur la pathogénie. Ainsi, si l'on peut mettre les accidents sur le compte de la refrigération, il faudra se borner à réchauffer les malades, etc.

Dans un fragment tiré de Poseidonius et de Rufus, on voit les symptômes prémonitoires de la rage du *chien* assez bien décrits, l'affaissement, l'inquiétude, la perte d'appétit, l'hydrophobie, etc., les oreilles et la queue basse, etc., la peur qu'il inspire à ses congénères, etc. ; les accidents de la rage chez *l'homme* sont également indiqués, principalement les crises convulsives. Comme remède, on recommande surtout la cautérisation de la partie blessée.

Rufus avait composé, sur le pouls, un ouvrage qui nous est parvenu. Comme Cœlius, il fait remarquer, dans le paragraphe concernant la phrénésie, que le pouls dans cette affection est petit et dur, tandis qu'il est gros et vide (sans résistance) dans la léthargie.

Mais si nous n'avons plus les œuvres d'Archigène et de Rufus, du moins nous pouvons nous consoler en lisant les traités si remarquables d'Aretée, l'un

sur les affections aiguës, l'autre sur les maladies chroniques.

Aretée est manifestement en effet un pneumatique et on le voit souvent incriminer l'esprit vital; mais comme ceux de sa secte, il montrait beaucoup d'indépendance d'esprit. C'était un éclectique dans le bon sens du mot; il emprunte ce qu'il trouve de bon indifféremment aux humoristes, et aux méthodistes, qu'il copie et qu'il combine le plus souvent dans ses traitements. Inutile de dire que, dans ses descriptions des maladies nerveuses qu'on admettait de son temps, cet auteur a fait preuve d'un grand sens clinique, et que les tableaux morbides qu'il nous a laissés sont d'un relief saisissant. Nous recommandons particulièrement sa description de l'épilepsie, de la manie et de la mélancolie.

Analysons maintenant les paragraphes dont nous donnons plus loin les textes.

Aretée a laissé un tableau court et saisissant de l'épilepsie, mais d'autant plus bref que très probablement il est tronqué, le livre sur les maladies aiguës débutant brutalement par une phrase qui est manifestement incomplète. Il commence par signaler la torpeur des épileptiques, leurs vertiges; il signale leurs convulsions, leurs nausées, leurs mauvaises digestions : quand, dit-il, l'attaque va venir (1) ils voient des lueurs sombres ou rougeâtres, ils sont atteints de bourdon-

(1) Aretée parle de ces symptômes, comme précédant l'attaque. Comme Galien il a signalé l'aura epileptica partant d'un membre.

nements d'oreille, ils sentent de mauvaises odeurs, ils deviennent irascibles ; en effet la bile fermente et devient brûlante et par contre-coup l'âme s'agite ; la tête est prise mais avec d'autres parties du corps d'où les convulsions qui l'agitent : le cou se fléchit, puis se tend, la tête se contorsionne de différentes façons, la langue court grand risque d'être blessée, le corps se fléchit en arc, les yeux sont convulsés et renversés, les paupières s'élèvent et s'abaissent rapidement, la respiration est suspireuse, la voix est comme étranglée dans la gorge (1). Les malades ont complètement perdu connaissance et ne sentent rien. A la fin de l'attaque les épileptiques reviennent à eux, mais fatigués et assoupis ; souvent ils ont de l'érection et ils rendent de l'écume ; parfois même, à cause de la convulsion des parties génitales, il peut y avoir des pertes séminales. Ils rendent par la bouche de l'écume comme une mer agitée par la tempête, et après avoir ainsi expectoré les humeurs mauvaises, ils reprennent leur état normal, pâles, lassés, et assaillis d'un violent mal de tête.

Le traitement de l'épilepsie se trouve rejeté au 1er livre *de curatione morborum acutorum*. Aretée fait remarquer avec raison que plus le mal est ancré dans l'organisme, plus il est ancien, plus les attaques se répètent et plus l'épilepsie est dangereuse. D'ailleurs souvent on la voit persister jusqu'à la mort, et le mal mérite alors de prendre place parmi les affections

---

(1) Comme on le verra plus loin, l'embarras de la respiration avait nettement été entrevue par notre auteur.

chroniques. Arétée recommandait la saignée, les purgatifs, les onctions, l'application des ventouses, pour purger les humeurs qui paraissent malades ; comme on le voit, le traitement est à peu près celui de Dioclès et, comme lui, cet auteur recommande la cardamone, les potions d'hysope, etc.

Dans le paragraphe consacré au *tétanos* il définit cette maladie : la contracture des muscles, des mâchoires et de leurs parties ligamenteuses qui détermine une violente douleur, qui amène promptement une terminaison fatale qu'on a beaucoup de peine à guérir, et dont les pernicieux effets s'étendent sur tout le corps. En effet, tout est envahi par le mal. Il y a trois espèces de tétanos, la flexion en avant, la contracture dans l'extension et la flexion sur le côté. Aretée explique ensuite ce qu'est l'opisthotonos, l'emprosthotonos, le pleurostothonos. « Les causes de la maladie sont innombrables. » En effet, les contusions des membranes ou des tendons, ou des piqûres et des blessures peuvent la déterminer. Il en est de même quoique plus rarement de l'avortement. Parfois il succède à un coup violent porté sur le cou ; le froid lui-même, quand il est très violent, peut l'engendrer. C'est *l'hiver* qui est le plus défavorable à ce point de vue, puis le printemps et l'automne. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes à cause de leur complexion froide. Quant à ce qui regarde l'âge on peut dire que les enfants en sont très souvent atteints ; mais comme ils y sont plus accoutumés, ils en meurent moins que

les jeunes gens chez qui le tétanos se rencontre assez souvent. Mais les vieillards en sont le plus atteints et le plus souvent d'une façon mortelle à cause de la séche-resse propre à leur âge et qui est la mort de la nature. Si le froid se mêle à l'humide, les contractures sont moins nuisibles. Plus loin Aretée dresse avec son habileté ordinaire le tableau morbide de cette affection. « Cette maladie survient subitement et envahit les tendons du dos, des mâchoires et du thorax ; la mâchoire inférieure est tellement serrée contre la supérieure que ni les efforts ni les coins n'arrivent à l'en séparer. » Cet auteur croit que le spasme envahit la cavité buccale elle-même, qu'elle resserre l'isthme du gosier et durcit les amygdales ; il en résulte que la respiration est difficile et se fait mal ; le visage est contorsionné, les yeux rigides, les mains et les pieds sont le siège de contractures, les dents grincent. Si le principe vital et la poitrine, siège de ce principe vital, sont envahis, le malade succombe fatalement. Aretée plaint le médecin qui, le plus souvent en est réduit à un rôle passif.

Dans le traitement du tétanos, Aretée semble s'être inspiré surtout des méthodistes ; comme eux, il recommande une chambre claire, un lit mou, les onctions, les frictions, les saignées. Mais il ne recule pas devant les purgatifs âcres, contrairement à la pratique d'Asclépiade, de Thémison et de Thessalus.

Le passage consacré au satyriasis est assez court.

Aretée fait dériver ce mot des satyres que les statuaires ont représenté la verge en érection. C'est un

appetit vénérien inextinguible, bien que l'acte vénérien lui-même ne soit point agréable ; l'érection ne se calme pas, du reste, bien longtemps par le rapprochement sexuel ; les parties génitales sont contractées et enflammées ; le visage est rouge, ils sont tristes et comme accablés, comme si leur mal dépassait les forces humaines. Leur esprit est dérangé comme leur langage ; leur odeur ressemble assez à celle d'un cerf en chaleur. Souvent les fonctions digestives sont troublées et les malades rejettent des matières bilieuses ; le pouls est faible, petit et fréquent ; le sommeil est le meilleur calmant. Aretée regarde ce mal comme très dangereux, car il peut déterminer la mort au bout d'une semaine. Tous les âges en peuvent être atteints, mais surtout la jeunesse, qui est plus portée que les autres époques de la vie aux plaisirs vénériens. Le traitement n'offre rien de spécial.

Les *maladies mentales* sont remarquablement étudiées, du moins au point de vue descriptif dans l'ouvrage d'Aretée. La mélancolie, dit-il, est caractérisée surtout par une tristesse persistante, chez le maniaque, il peut y avoir des accès de mélancolie, mais ils ne durent pas, ils sont remplacés par de la gaieté de temps à autre : l'affection est établie quand la bile qui a envahi l'estomac intéresse sympathiquement le cerveau. Mais il n'y a pas que des troubles intellectuels ; la maladie engendre, en effet, des flatuosités ; il survient des renvois acides et de mauvaise odeur. Du reste il y a des mélancoliques chez qui on n'observe ni ces troubles digestifs ni ces viciations du cours de l'atrabile. Il y a

seulement un caractère très irritable, une humeur triste et chagrine. Pour Aretée, c'est une maladie apyrétique caractérisée surtout par une grande tristesse; les mélancoliques ne se portent pas aux attaques violentes des maniaques, mais ils craignent qu'on ne les empoisonne; ils recherchent la solitude; ils sont en proie à des terreurs superstitieuses, ils haïssent la lumière du jour et leur propre existence; ce qui devrait les réjouir les fâche, et excite leur colère. Si la bile remonte à la tête, les mélancoliques sont pris de manie. Les femmes délirent moins que les hommes mais leur délire est plus terrible; la maladie survient surtout en été et en automne. Il faut craindre le développement de l'affection chez ceux qui sont tristes et s'affaissent sans cause. Le mal déclaré, les malades sont pris d'insomnies terribles; ils maudissent le jour qui les a vus naître; leur teint est plombé et nôirâtre. Malgré qu'ils peuvent être de gros mangeurs, ils restent pâles et décharnés à cause du manque de sommeil. Aretée parle d'une jeune mélancolique que l'amour guérit, mais il soupçonne fort qu'elle aimait déjà et que son chagrin disparut dès qu'elle fut mariée.

Le traitement est celui des auteurs précédents.

Quant à la manie Aretée commence par dire que les variétés de cette maladie sont nombreuses, mais que le fond est cependant le même pour toutes. En effet, c'est toujours une maladie apyrétique avec délire chronique; si la fièvre survient, c'est d'une façon occasionnelle. Le vin fait perdre la raison ainsi que la mandragore, mais leur délire ne doit aucunement

être rangé au nombre des manies, car leur début est soudain et leur disparition rapide; le délire des vieillards est produit par une disposition sèche et froide de l'économie, il est torpide et oublieux; tandis que le délire de la manie est agité tumultueux; d'ailleurs, le délire des vieillards ne cesse plus, celui de la manie subit des intermittences et peut disparaître tout à fait quand le traitement est bien dirigé; mais les *récidives* sont fréquentes à la suite des erreurs de régime. La manie frappe surtout les *gens irascibles, inflammables* (1), intrigants, aimant à rire et à s'amuser. Ceux d'un tempérament opposé tristes, stupides, deviennent bien plutôt des mélancoliques.

Ceux chez qui le sang et les humeurs sont actives, c'est-à-dire les jeunes gens, sont surtout frappés par ce mal, les gens plus âgés contractent, au contraire, la mélancolie; les excès de toute sorte, par exemple de boissons, de femmes la déterminent. Les femmes n'y sont pas sujettes tant qu'elles sont bien réglées. La privation des rapprochements sexuels peut mettre parfois leur utérus en fureur. Aretée incrimine encore la suppression brusque d'une sécrétion d'un flux hémorroïdal. La maladie déclarée, les malades chantent, rient, sautent, se couronnent de fleurs, etc. D'autres, pris de fureur, déchirent leurs habits et se portent à des voies de fait contre leurs proches et leurs serviteurs; les genres de folie sont innombrables. Il y a des gens qui dissertent d'astro-

(1) Comme on le voit, Aretée ainsi que Cœlius, etc., reconnaît que la folie frappe surtout les détraqués.

nomie sans l'avoir apprise, qui parlent philosophie sans avoir eu aucun maître, qui font des vers sans avoir connu les Muses; d'autres hurlent, crient, fuient la présence des hommes et recherchent la solitude. Aretée dit encore quelques mots sur le *délire religieux* qui se caractérise surtout par des terreurs superstitieuses et, à ce sujet, il nous rappelle sans les nommer les scènes orgiaques des prêtres de Cybèle ou du temple d'Astarté, en Phénicie. L'histoire du charpentier nous paraît un cas d'*agoraphobie*.

La céphalalgie, la paralysie, le suffocation hystérique ne diffèrent pas beaucoup des passages correspondants de Cœlius Aurelianus; ces paragraphes valent surtout par la netteté du tableau clinique, mais n'offrent rien de bien nouveau.

TEXTES

(Les traductions sont empruntées à Renaud.)

De la Céphalée.

Si le mal de tête est accidentel et ne dure qu'un certain temps, quand même ce serait plusieurs jours,

on lui donne le nom de céphalalgie; mais si le mal persiste bien du temps, s'il a des retours périodiques et très multipliés, s'il va toujours en croissant et devient de plus en plus difficile à guérir, on l'appelle céphalée. Cette affection prend une infinité de formes différentes. Chez les uns, la douleur est perpétuelle, petite à la vérité, mais sans intermission; chez les autres, elle revient d'une manière périodique, et imite dans ses accès une fièvre quotidienne ou double tierce. Car tantôt, l'accès commence au soleil couchant et se termine le jour suivant à midi; tantôt, il commence à midi et se termine au soleil couchant, ou bien avant dans la nuit; il est rare que l'accès dure plus longtemps. Chez ceux-ci, c'est toute la tête qui souffre, ou bien le côté droit ou le côté gauche, le front, le sommet et cela le même jour et d'une manière erratique. Chez d'autres, enfin, le mal n'attaque qu'une partie, soit à droite, soit à gauche, de manière qu'il n'y a que la tempe, ou l'oreille, ou le sourcil, ou l'œil, ou la moitié du nez, du même côté, qui souffre, le mal ne s'étendant point au delà. Lorsque la douleur est ainsi partielle, on lui donne le nom de hémicranie ou migraine. Cette affection, quoiqu'elle ne fasse souffrir que par intervalle et paraisse être légère, n'en est pas moins un mal sérieux, et qui, lorsqu'il devient aigu, occasionne des symptômes non moins graves qu'effrayants. Toute la figure se convulse et se contourne en différents sens; les yeux restent fixes et roides comme un morceau de corne, ou roulent avec beaucoup de volubilité dans le fond de leurs orbites; on ressent dans

cette cavité une douleur profonde, qui paraît s'étendre aux membranes du crâne ; il s'élève une sueur que rien n'arrête ; le malade éprouve tout à coup et sans cause apparente un violent mal dans le col, comme s'il venait de recevoir un coup de bàton dans cet endroit; il a des nausées et vomit beaucoup de pituite ; bientôt il tombe par terre, ne pouvant se soutenir. S'il arrive que le mal aille toujours en croissant, il se termine par la mort. Lorsqu'il est moins violent et sans danger pour la vie, il dégénère en une affection chronique. Les malades deviennent lourds, stupides, nonchalants; la tête leur pèse continuellement, leur esprit s'affaisse, la vie leur devient à charge, ils fuient la lumière et semblent se trouver mieux dans les ténèbres. Tout ce qui, chez les autres, frappe agréablement la vue et l'ouïe leur devient insupportable. Leur odorat est également dépravé, ils ne souffrent ni les bonnes, ni les mauvaises odeurs; la vie, en un mot, devient une espèce de supplice pour eux ; la mort seule leur semble désirable.

Cette maladie, a pour cause le froid et le sec réunis ensemble; quand elle dure longtemps et qu'elle augmente de plus en plus, le vertige lui succède.

De la Scotodynie ou vertige ténébreux. (Traduction.)

Si la vue se couvre, si la tête paraît tourner, si les

oreilles bourdonnent et sont frappées d'un bruit semblable aux eaux d'un fleuve qui tombent en cascade ou aux fracas des voiles battues par les vents, au son bruyant d'une trompette ou au clairon, ou au roulement d'un char, cette affection prend le nom de vertige, mal également dangereux, soit qu'il soit une maladie primitive de la tête, soit qu'il accompagne la céphalée ou survienne à cette maladie devenue chronique ; car quoique la céphalée subsiste encore, si l'éblouissement accompagné de tournoiement de tête s'y réunit, qu'il persiste longtemps et augmente à un très haut degré avec les symptômes qui lui sont propres, sans que rien ne soulage, la maladie se change pour lors en vertige. Cette maladie a pour cause le froid joint à l'humide. Quand elle est incurable, elle devient le principe d'autres maladies ; comme de la manie, de la mélancolie, de l'épilepsie et ses symptômes se réunissent à chacune de ces affections. Voici quels sont les symptômes du vertige : la tête devient pesante, il paraît devant les yeux des étincelles environnées d'obscurité ; le malade perd connaissance, il ne sait plus ce qu'il devient, ni ce que deviennent ceux qui sont présents ; le mal augmentant, les genoux lui manquent et il se trouve obligé de se traîner par terre ; il survient des nausées et des vomissements de pituite et de bile tantôt noire, tantôt jaune ; la bile jaune annonce la manie, la noire la mélancolie, la pituite l'épilepsie, c'est ainsi que les maladies se succèdent.

De la suffocation de la matrice. (Traduction.)

Au milieu du bassin de la femme se trouve la matrice, organe sexuel qu'on dirait presque doué d'une vie qui lui est propre. Elle se meut, en effet, elle-même çà et là dans la région hypogastrique, puis remonte vers la poitrine jusque sous le sternum, se portant tantôt vers le côté droit, tantôt vers le gauche, sur le foie ou tel autre viscère ; puis, par un penchant naturel, redescend vers la partie inférieure. Rien, en un mot, de plus mobile et de plus vagabond que la matrice. Elle a aussi des goûts particuliers, elle aime les odeurs agréables et s'en approche, elle déteste et fuit les désagréables ; en général, elle cherche toujours à remonter vers les parties supérieures, de sorte que la matrice est entièrement chez la femme comme un animal dans un animal. S'il arrive donc qu'elle remonte tout à coup vers les parties supérieures, qu'elle y séjourne quelque temps et comprime violemment quelque viscère, la femme se trouve suffoquée comme dans un accès épileptique, aux convulsions près ; car, la compression soudainement causée par la matrice sur le foie, le diaphragme, le poumon et le cœur sont cause que la malade paraît sans haleine et ne peut parler. La même compression exercée sur les artères somnifères ou carotides, par suite de leur sympathie avec le cœur, occasionne la pesanteur de

tête, la perte de connaissance et le nouvel état comateux qui survient. Il y a bien une autre affection dont les femmes peuvent être attaquées, assez semblable en apparence à celle-ci dans laquelle la respiration et la voix manquent, mais elle ne vient point de la matrice, elle survient également aux hommes sous la forme du *catoche*.

Quand le mal vient de la matrice, l'application des mauvaises odeurs au nez et de parfums agréables à la matrice soulagent, ce qui n'a pas lieu dans la première affection.

Dans l'hystérie, il y a agitation de membres ; dans l'autre, il n'y a rien de semblable : ici les tremblements sont volontaires, là involontaires.

Cette maladie peut être occasionnée par l'usage des remèdes abortifs, par une réfrigération considérable de la matrice, par la suppression d'une hémorrhagie abondante et autres causes de cette espèce. Voici quels sont les symptômes : lorsque la matrice affectée commence à monter et que la femme éprouve la première atteinte du mal, elle devient nonchalante, sans goût pour ses occupations ordinaires ; elle éprouve des défaillances, des faiblesses ; les genoux lui tremblent, la tête lui tourne, les membres sont comme paralysés ; la tête devient pesante et lui fait mal ; elle ressent une douleur dans les veines situées aux ailes du nez ; lorsqu'elle tombe, elle éprouve une douleur violente au cardia ou orifice supérieur de l'estomac : il se fait un vide dans le bas-ventre, siège de la matrice. Le pouls devient intermittent, irrégulier, défaillant ; elle

se trouve violemment suffoquée, perd le sentiment et la parole, et respire si faiblement qu'elle paraît être sans haleine. La mort survient promptement sans qu'on s'en aperçoive, car il n'y a aucun signe qui l'annonce. Le visage conserve ses couleurs, elles paraissent même plus vives que pendant la vie ; les yeux, quoiqu'un peu sortis, conservent aussi leur éclat, ils ne sont ni trop ouverts, ni trop fermés. Si, avant que le mal ait été trop loin, la matrice revient à sa place, la malade échappe à la suffocation ; il se fait un roulement sonore dans le bas-ventre, la vulve se remplit d'humidité, la respiration devient plus forte et plus sensible. La convalescence est aussi prompte que la mort ; car la matrice extrêmement mobile monte et descend avec la même facilité ; elle est, en effet, dans un état habituel de surnatation ; les membranes qui la soutiennent sont humides ainsi que le lieu où elle est située ; les odeurs, suivant qu'elles sont agréables ou désagréables, l'attirent ou la repoussent ; elle paraît, en un mot, surnager çà et là comme la poupe d'un vaisseau, tantôt un peu plus haut, tantôt un peu plus bas. C'est, en conséquence, de cette disposition de la matrice que les jeunes femmes sont sujettes aux suffocations, pendant que les vieilles en sont ordinairement exemptes. Lorsqu'en effet, l'âge, la vie, l'esprit sont mobiles et erratiques, la matrice participe de cet état ; à mesure que ces choses deviennent plus stables et plus fixes, la matrice le devient aussi.

Outre cette affection, qui est particulière aux femmes, la matrice est sujette à d'autres qui sont

d'une nature semblable à celles qu'éprouvent les hommes, telles que l'inflammation, l'hémorrhagie, et qui présentent des symptômes communs chez les deux sexes, savoir : la fièvre, l'abolition du pouls, le refroidissement, la perte de la parole ; l'hémorrhagie surtout cause une mort aussi prompte que lorsqu'on égorge quelqu'un (1).

Épilepsie.



Les malades éprouvent des éblouissements, des vertiges, des pesanteurs dans la région cervicale, avec

---

(1) En définitive voici les points saillants de cette description de la suffocation utérine. Aretée ne connaît de l'hystérie que l'attaque, dont il ne signale point les mouvements convulsifs, ce qui la distingue, comme il le fait remarquer, du coma épileptique ; dès cette époque reculée, les médecins connaissaient assez bien les phénomènes prémonitoires de l'accès, tels que nonchalance, perte de l'appétit, éructations, pesanteur et maux de tête. La fréquence de la mort pendant l'attaque est singulièrement exagérée. Comme tous les praticiens de la période græco-romaine égarés probablement par le phénomène de la boule, Aretée admet la mobilité et les voyages de la matrice. Ce sont ces déplacements qui amènent les crises. Notre auteur signale, ce qui est vrai, la plus grande fréquence des phénomènes hystériques chez les jeunes femmes ; mais il n'a pas su voir que chez beaucoup de grandes hystériques, la maladie ne fait qu'empirer avec l'âge.

gonflement et tension des veines de cette partie; de fréquentes nausées, après avoir mangé, et même sans avoir rien pris, des soulèvements du cœur et le rejet d'une pituite abondante; la moindre nourriture est suivie de dégoûts et de crudités; les hypocondres sont tendus, pleins de vents. Ces signes qui précèdent l'accès sont assez constants; lorsque celui-ci fait craindre son approche, des étincelles comme autant de taches brillantes de marbre, pourprées, noires, de toutes couleurs semblent circuler devant les yeux, au point qu'on s'imagine voir un arc-en-ciel. L'odorat est frappé d'une odeur désagréable, les oreilles d'un bourdonnement incommode. Les malades deviennent irascibles, leur bile s'enflamme sans raison. Aussi les uns tombent à la moindre cause, au moindre chagrin; les autres, s'il leur arrive de fixer le courant d'une rivière, ou bien une roue que l'on tourne, ou un sabot que l'on fait pirouetter; enfin, s'il leur arrive de sentir une odeur un peu forte, par exemple, l'odeur de la pierre que l'on nomme gazate.

Chez ceux dont je viens de parler, le mal paraît être fixé dans la tête, et c'est de là qu'il commence à nuire; d'autres fois, il se fait sentir dans des nerfs très éloignés du cerveau, mais tels qu'ils sympathisent avec cet organe principal. Les gros doigts des pieds et des mains commencent donc par éprouver un mouvement convulsif: suit un sentiment de douleur, d'engourdissement, de raideur, et le mal s'insinuant par degrés vers la tête, toute son impétuosité se porte enfin sur le cerveau. Les malades ressentent alors un coup violent

comme si on les frappait avec un bâton ou une pierre. Ils se plaignent comme si quelqu'un venait de les frapper d'une manière insidieuse. Cette méprise n'arrive qu'à ceux qui sont attaqués du mal pour la première fois ; quand il leur est devenu familier, qu'ils le sentent arriver au doigt, ou commencer par cet endroit, instruits par l'expérience à prévenir l'accès qui les menace, ils s'adressent aux personnes présentes et qui ont coutume de les assister, les prient de leur lier, de leur fléchir, de leur étendre les membres par où le mal commence (1) ; ils se les tirent souvent eux-mêmes comme s'ils voulaient arracher le mal. Souvent l'assistance qu'ils se donnent ainsi a arrêté l'accès au moins pour ce jour-là. Un grand nombre sont saisis de frayeur comme s'ils voyaient une bête fauve se ruer sur eux ou bien s'imaginent voir une ombre et tombent ainsi.

Au commencement de l'accès, l'homme reste étendu sans connaissance, ses mains se contractent convulsivement ; ses jambes non seulement se contractent, mais se déjettent çà et là par le tiraillement de leurs tendons. L'état de ces infortunés ressemble beaucoup à celui d'un taureau qu'on vient d'égorger. Le col se tordant, la tête se courbant forcément, tantôt se fléchissant sur la poitrine, de sorte que le menton adhère au sternum, tantôt se renversant sur le dos

---

(1) Galien a signalé aussi comme Aretée et encore plus nettement l'aura partant des membres, mais il n'a pas su reconnaître, comme cet auteur, que la flexion et la ligature des membres d'où part l'attaque, peut arrêter l'aura.

comme quand on tire quelqu'un de force par les cheveux et ballottant vers l'une et l'autre épaule; la bouche énormément béante, aride, la langue longuement tirée et en grand danger d'être grièvement blessée, ou même coupée, car il arrive quelquefois que les dents se serrent convulsivement, les yeux contournés, les paupières fréquemment entr'ouvertes avec une espèce de clignotement et, lorsqu'elles veulent se fermer, ne se rapprochant jamais assez au point de ne pas laisser entrevoir le blanc des yeux ; les sourcils froncés comme chez les personnes qui ont un air courroucé ou repoussés vers les tempes, laissant le front sans rides et extrêmement tendu, les joues colorées, palpitantes; les lèvres tantôt rapprochées au milieu, tantôt repoussées vers les angles de la bouche, de sorte qu'elles restent serrées contre les dents, comme une personne qui rit.

Dans l'intensité du mal. bien que les joues soient rouges, le reste de la figure est pâle; les veines du cou se gonflent, la voix se trouve éteinte comme dans la strangulation; les oreilles sont insensibles aux cris les plus forts; au lieu de voix on n'entend qu'un espèce de murmure ou gémissement sourd; la respiration devient entrecoupée, suffoquée, comme chez ceux que l'on étrangle. Le pouls véhément, vif et serré au commencement de l'accès, devient plus plein, plus mou, plus lent vers la fin; il suit en général une marche irrégulière; il y a érection des parties génitales. Ces symptômes s'observemt vers la fin du paroxysme.

Lorsque le mal est sur le point de finir, les urines

passent involontairement, il survient un flux du ventre; chez quelques-uns il y a émission de sperme; ce dernier écoulement est peut-être causé par la pression, ou le resserrement des vaisseaux spermatiques, ou par un prurit douloureux des nerfs qui occasionne dans ces parties un flux d'humeurs; car dans ce mal les nerfs sont douloureusement affectés; la bouche extrêmement humide, remplie d'une pituite abondante, épaisse, froide; on pourrait en agglomérer une quantité prodigieuse en la faisant filer. Pendant la longue et pénible angoisse qu'éprouve le malade, ce qui se trouve renfermé dans l'intérieur de la poitrine fermente, l'air ou souffle qui s'y trouve comme retenu, agite le tout, et le met en ébullition; or, quand la respiration devient plus libre, cette humeur troublée et convulsivement agitée se fait jour en même temps que l'air, et inonde la bouche et les narines d'écume ou de pituite mêlée d'air, de sorte qu'il se fait un relâchement général, quand la suffocation qui existait vient à cesser

Ainsi les épileptiques, de même que la mer lorsqu'elle est agitée par la tempête, rejettent une grande quantité d'écume, et alors ils se relèvent comme ayant fini leur accès; mais quoique le mal cesse, ils n'en restent pas moins d'abord affamés, les membres roués, sans force, la tête pesante, pâles, tristes, humiliés et par ce qu'ils viennent de souffrir, et par la honte que leur cause un tel mal.

Mélancolie.

La mélancolie est une affection sans fièvre, dans laquelle l'esprit reste toujours fixé sur la même idée et s'y attache opiniâtrément; elle me paraît être un commencement ou une espèce de demi-manie (1). Il y a, en effet, cette différence entre l'une et l'autre maladie, que, dans la manie, l'esprit se porte en général à la gaieté, dans la mélancolie, l'esprit reste constamment triste, abattu. Les maniaques sont tous attaqués d'une même espèce de folie pendant la plus grande partie de leur vie; cette folie ne varie pas, ils restent toujours fous, commettant toujours les mêmes actes de fureur et de violence. Les mélancoliques varient dans l'objet de leur démence, ou ils s'imaginent qu'on veut les empoisonner, ou ils fuient dans la solitude par misanthropie, ou ils se tourmentent par des idées superstitieuses, ou ils prennent la lumière et la vie même en aversion.

(1) Aretée voyant que le mélancolique est, en effet, moins fou que le maniaque, qu'il est moins excité, qu'il raisonne mieux et qu'il guérit peut-être plus souvent, si on ajoute à la mélancolie les formes légères ou hypocondrie, croyait, en effet, que la manie était la forme exacerbée d'une affection dont la mélancolie était une espèce plus bénigne, mais il ne tenait pas compte des variétés graves essentiellement chroniques et tenaces.

S'il arrive quelquefois que cette tristesse cesse ou se dissipe, la plupart de ceux chez lesquels ce changement arrive deviennent maniaques. Voici, suivant moi, comment et par quel changement dans le siège du mal la chose arrive :

Pendant que le mal réside dans les hypocondres et que sa cause n'agit qu'aux environs du diaphragme, et que la bile a une libre sortie par en haut et par en bas, le malade reste simplement mélancolique ; mais si cette cause agit sympathiquement sur le cerveau, l'excès de tristesse se change en une joie et des ris immodérés qui durent une partie de la vie. Les mélancoliques deviennent ainsi maniaques plutôt par les *progrès* que par l'intensité du mal. Ces deux maladies ont pour cause la sécheresse. Elles attaquent également les hommes et les femmes ; si celles-ci sont moins sujettes à la manie que les hommes, elles en souffrent plus violemment. Ce mal attaque la vigueur de l'âge et ceux qui en approchent ; l'été et l'automne le produisent ; il se juge au printemps.

Quant aux signes qui annoncent la mélancolie, ils sont assez évidents d'eux-mêmes ; les malades restent taciturnes, tristes, abattus, apathiques et cela sans raison ; car la maladie commence sans aucun sujet (1) ;

---

(1) Cette tristesse sans cause est, en effet, un caractère des plus frappants de la maladie ; parfois cependant, il y a de véritables causes de chagrin, mais dont le malade exagère l'importance et sur lesquels il revient sans cesse, car les idées délirantes sont assez stables, comme l'avait vu Arétée.

ils deviennent ensuite irascibles, d'une humeur difficile, dorment mal et se réveillent en sursaut, saisis de frayeur; à mesure que le mal augmente, leur terreur devient plus forte; bientôt ils prennent leurs propres rêves pour des choses vraies, terribles, évidentes; leur imagination déréglée leur fait voir dans leur sommeil et appréhender des choses qui n'existent point encore ou même qui ne peuvent exister suivant le cours ordinaire de la nature. Ils se portent promptement à un excès et s'en ressentent aussitôt; ils sont mesquins, vétilleux, d'un sordide intérêt; puis un moment après, ils deviennent prodigues, généreux, de la plus grande libéralité, et cela non par caractère, mais par l'inconstance du mal. Lorsqu'il fait des progrès ultérieurs, ils deviennent entièrement misanthropes, détestent la société; ils se plaignent de maux imaginaires, maudissent leur propre vie, se désirant la mort. On en voit dont la raison s'affaisse et s'abrutit au joint qu'oubliant tout et s'oubliant eux-mêmes ; ils ne semblent plus vivre que d'une manière purement animale (1).

Toute l'habitude du corps se détériore (2), leur teint devient d'un jaune vert, surtout lorsque la bile ne s'évacuant point par les selles passe, dans le sang et se ré-

---

(1) Comme on le voit Aretée a nettement signalé le stade final de démence.

(2) Les auteurs modernes ont beaucoup insisté sur ces troubles de la nutrition, la suppression des sécrétions et sur les troubles digestifs, etc. Aretée a oublié un symptôme décrit par Cœlius, le refroidissement des extrémités.

pand sur la surface du corps. Ils sont trés maigres, quoiqu'ils mangent beaucoup ; le sommeil, chez eux, ne fait pas fructifier la nourriture, l'insomnie dissipe et porte tout au dehors. Aussi le ventre est très serré, ou s'il passe quelque chose, ce sont des matières desséchées, cuites, des crottes noirâtres teintes de bile ; les urines sont aussi bilieuses, âcres et passent en petite quantité. Ils ont les hypocondres tendus, pleins de vents, des éructations fétides, aigres et d'une odeur marécageuse ; ils rejettent en même temps quelques bouchées d'une pituite âcre mêlée de bile. Ils ont, en général, le pouls petit, faible, languissant, se mouvant à peine et pour ainsi dire figé.

On rapporte à ce sujet qu'un particulier qui paraissait attaqué d'une mélancolie incurable, étant devenu amoureux d'une jeune fille, fut guéri par l'amour ; ce que les médecins n'avaient pu faire. Pour moi, je pense que ce malade avait été autrefois extrêmement amoureux de cette jeune fille, et n'ayant pu réussir dans son amour, il était devenu sombre, triste, rêveur et avait passé aux yeux de ses concitoyens qui ne connaissaient point la cause du mal, pour être atteint de méiancolie ; mais qu'ayant eu dans la suite plus de succès et joui de l'objet désiré, il était devenu moins sombre et moins atrabilaire, la joie ayant dissipé cette apparence de mélancolie et que, sous ce rapport seulement, l'amour était devenu médecin et avait triomphé de la maladie.

Manie.

La manie peut varier en apparence et prendre mille formes, mais au fond, c'est toujours la même maladie ; c'est une *folie totale, chronique, sans fièvre*, ou si la fièvre l'accompagne, ce n'est qu'accidentellement et non à raison de la maladie. *Le vin* (1) peut enflammer l'esprit et causer une espèce de démence. Il en est de même de quelques substances narcotiques prises comme aliments, telles que la mandragore et la jusquiame, mais ces démences passagères ne prennent point le nom de manie. *Elles surviennent tout à coup, et se dissipent de même, au lieu que la manie est stable et permanente.* Le délire auquel les *vieillards* sont sujets ne ressemble pas non plus à cette maladie, C'est une espèce de torpeur et d'affaiblissement des sens et de l'esprit ayant pour cause le refroidissement. La manie au contraire qui provient de la chaleur et de la sécheresse est *un excès d'activité* et de troubles dans les fonctions; d'ailleurs le délire des vieillards n'a aucune intermission. Une fois qu'il les attaque, il persiste et ne cesse qu'à la mort, pendant que la manie a des intermis-

(1) C'est Aretée qui a le plus nettement distingué dans le cours de la période græco-romaine, les délires alcooliques, séniles et ceux produits par les solanées vireuses, de la manie proprement dite.

sions complètes et peut même cesser entièrement par un traitement convenable. Il est vrai qu'on ne doit pas compter toujours sur les intervalles où la manie cesse d'elle-même et sans raison, à moins qu'on n'ait obtenu une cure solide par des remèdes propres et dans une saison convenable; car on voit plusieurs maniaques que l'on croyait entièrement guéris, retomber soit à l'approche du printemps, soit par quelque erreur de régime, soit par un accès fortuit de colère. Les personnes, en effet, sujettes à cette maladie (1), sont d'un caractère vif, prompt à s'enflammer, actif, léger, gai, enfantin; celles qui sont d'un tempérament contraire, d'un esprit pesant, d'un caractère sombre et apathique, qui apprennent avec beaucoup de peine et de travail, et oublient promptement, ont plus de penchant pour la mélancolie. Ceux-là sont aussi plus exposés à la manie chez lesquels le sang et la chaleur abondent, comme parmi les différents âges, les jeunes gens surtout et les hommes dans leur vigueur, au lieu que chez ceux dans lesquels la chaleur provenant d'une bile noire et un tempérament sec et aride dominent, tombent plutôt dans la mélancolie. Le genre de vie particulier dispose aussi à la manie, comme de manger trop, de se remplir outre mesure, l'excès dans la boisson (2), l'abus ou le

---

(1) Comme on le voit, Arétée ainsi que Cœlius savaient déjà que la folie ne frappe pas au hasard ses victimes; qu'elle atteint surtout les déséquilibrés, et ceux qui épuisent leur système nerveux de quelque manière que cela soit.

(2) En outre du délire alcoolique de courte durée, Arétée con-

désir trop ardent des plaisirs vénériens. Les femmes sont aussi sujettes à cette maladie, surtout celles chez lesquelles l'évacuation habituelle n'a pas lieu, ou lorsqu'elles deviennent hommasses; les autres plus difficilement à la vérité, mais une fois attaquées, la maladie chez elles est plus violente. Telles sont les causes de la maladie. On peut ajouter qu'elle attaque ainsi les hommes, si, par quelque cause que cela soit, il y a suppression des évacuations habituelles du sang, de la bile et des sueurs.

Parmi les maniaques, on en voit dont la folie est d'une nature gaie, qui rient, chantent, dansent nuit et jour, qui se montrent en public et marchent la tête couronnée de fleurs, comme s'ils revenaient vainqueurs de quelques jeux, d'autres dont la fureur éclate à la moindre contradiction, qui déchirent leurs vêtements, qui massacrent leurs domestiques, et portent souvent des mains violentes sur eux-mêmes. Les premiers ne font de mal à personne, tandis que la rencontre de ces derniers est dangereuse. La manie prend une *infinité de formes diverses*. Parmi les gens bien élevés qui ont de l'aptitude aux sciences (1), on en a vu plusieurs devenir astronomes sans maître, philosophes sans précepteurs, poètes d'eux-mêmes et comme par l'inspiration des Muses, la bonne éducation se faisant

naissait, parait-il, les troubles nerveux plus persistants que détermine aussi l'ivrognerie.

(1) Cette remarque est fort importante : le délire varie, en effet, suivant la profession, l'éducation et l'époque.

reconnaître même dans les maladies; d'autres parmi les illettrés et les personnes du peuple, devenir d'excellents manœuvres, cochers, maçons, charpentiers, sans apprentissage. Il y en a d'autres dont la folie roule sur certaines idées extravagantes, comme celui qui s'imaginant être de brique, n'osait boire de peur de se détremper. Un autre se croyant un vase, avait la plus grande frayeur de tomber de peur de se briser. On rapporte aussi l'histoire d'un charpentier (1), ouvrier très sensé dans son atelier, qui mesurait, sciait, coupait, joignait avec beaucoup d'adresse son ouvrage, et faisait parfaitement bien une charpente, qui savait d'ailleurs raisonner, calculer, convenir d'un juste prix pour son entreprise, qui était en un mot extrêmement sage et de sens rassis, pendant qu'il était dans le lieu où il avait coutume de travailler. Mais était-il obligé de sortir, soit pour aller au marché, soit aux bains publics ou à ses autres affaires particulières, dès qu'il fallait quitter ses outils, il commençait à pousser des soupirs, en sortant de chez lui, il se froissait les épaules, et une fois qu'il avait perdu de vue son atelier et ses compagnons, devenait complètement fou; rentrait-il promptement, il revenait aussitôt à lui, Il paraît qu'il y avait une certaine affinité entre l'atelier et l'esprit de cet homme.

La cause de la manie réside *dans la tête* et les *hypochondres :* tantôt l'une et l'autre partie souffrent ensemble, tantôt elles se communiquent réciproque-

(1) Agoraphobie.

ment le mal; généralement néanmoins, la manie et la mélancolie ont leur siège dans les viscères (1); la phrénésie a ordinairement le sien dans la tête et dans le *sensorium commune:* les sens paraissent en effet lésés dans cette dernière affection, car les phrénitiques voient souvent les choses absentes comme présentes, et en voient de présentes qui ne paraissent aux yeux de personne pendant que les maniaques voient les choses comme elles sont et comme on doit les voir. Ils se trompent seulement en ce qu'ils raisonnent mal, et en jugent autrement que l'on en doit juger. Lorsque l'accès (2) de la manie commence à se faire sentir, les malades deviennent *sans cause* vifs, extrêmement sensibles, soupçonneux, irascibles, de mauvaise humeur sans raison, si la manie est d'une humeur sombre et noire, gais et de bonne humeur dans le cas contraire; les premiers dorment peu, quoique rien ne paraisse les en empêcher, ils ont les uns et les autres quelque chose de convulsif dans les yeux; la tête leur fait mal ou du moins ils l'ont très pesante. Ils ont l'ouïe (3)

(1) Les éclectiques attribuaient, en général, les troubles mentaux à une perturbation de l'esprit vital qu'ils plaçaient dans le cœur. Aussi, c'est ce viscère qu'ils incriminaient et non le cerveau, ainsi que Galien le reproche à Archigène.

(2) Arétée a assez bien décrit les phénomènes prémonitoires de la manie, mais moins bien cependant qu'Archigène. Cependant les symptômes qu'il signale, c'est-à-dire la bizarrerie de caractère, les colères sans motif, l'insomnie ont une très grande valeur.

(3) Tous les aliénistes savent, en effet, que dans la manie il y a hyperesthésie des organes des sens.

extrêmement fine, pendant que l'entendement est dans un sens inverse ; chez quelques-uns les oreilles tintent d'une façon particulière et sont frappées d'un bruit semblable à celui d'une trompette. A mesure que le mal fait des progrès, ils deviennent gonflés, pleins de vent, dégoûtés. Ils mangent d'une manière *gloutonne*. L'insomnie les rend *voraces;* cependant ils maigrissent moins que les autres malades, surtout ceux dont le mal tend à la mélancolie, et conservent une sorte d'embonpoint blafard (1) à moins qu'il ne survienne quelque inflammation dans les viscères, qui leur occasionne un dégoût complet et empêche la nourriture de profiter. Leurs yeux se creusent, leur *regard devient fixe.* Des spectres (2) d'une couleur bleuâtre, noire si la maladie tend à la mélancolie, d'une couleur rouge et s'approchant de l'écarlate si elle tend à la fureur, semblent se présenter à la vue. Plusieurs d'entre eux s'imaginent voir une lumière vive semblable à un éclair, et sont frappés de terreur, comme si la foudre tombait sur eux. On en voit qui ont les yeux rouges et pleins de sang. Lorsque le mal est parvenu à son comble, ils éprouvent des érections et perdent de la semence ; ils ont un désir insatiable du coït, n'ont ni honte ni crainte de satisfaire leurs désirs effrénés (3). Les avis et les menaces

(1) Tous les aliénistes connaissent cet embonpoint auquel l'un de nos maîtres donnait le nom de mauvaise graisse.

(2) En effet, à mesure que la manie s'exaspère, les illusions sensorielles et les hallucinations s'accentuent.

(3) Cette excitation du sens génital est en effet très fréquente.

ne servent qu'à les irriter et provoquer leur fureur, qui se manifeste enfin tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Les uns courent extrêmement loin, sans savoir où ils vont, puis reviennent sur leurs pas. Les autres suivent le premier venu et l'accompagnent pendant une grande partie de la route. D'autres crient de toute leur force, et se plaignent qu'on veut les voler ou les égorger. D'autres enfin fuient dans la solitude et s'entretiennent avec eux-mêmes. L'accès fini, ils deviennent languissants, tristes, taciturnes, et se rappelant ce qui vient de leur arriver, ils en sont honteux et confus.

Il y a une seconde espèce de manie dans laquelle les personnes qui en sont attaquées se déchiquetent les membres dans la pieuse pensée que leurs dieux l'exigent et que c'est leur faire quelque chose d'agréable (1). Cette manie ne consiste que dans cette persuasion, car ces personnes se montrent en toute autre chose très sensées. Elles y sont excitées par le son des flûtes, par une délectation particulière, un état d'ivresse et par les exhortations des spectateurs. C'est une espèce de fureur divine, Revenues à elles-mêmes, elles sont contentes et remplies de joie et se regardent comme du nombre des initiés. Elles restent seulement pâles

(1) Dans ce délire religieux des prêtres de Cybèle, il y avait certainement des cas de folie mystique ; mais la plupart des crises étaient provoquées par une excitation du système nerveux, par la boisson, les hypnotiques, la danse, les chants et l'esprit d'imitation, comme on peut le remarquer pour les Assaouas.

et défaites et longtemps faibles à cause des blessures qu'elles se sont infligées.

Paralysie.

L'apoplexie, la paraplégie, la parésie, la paralysie, sont des affections du même genre. Il y a privation ou du sentiment, ou du mouvement, ou de l'un et l'autre, quelquefois même de la connaissance et des sens intérieurs. L'apoplexie en effet est une privation totale du sentiment, du mouvement et de la connaissance même. Aussi, est-il impossible de guérir une apoplexie forte et très difficile d'en guérir une faible. *La paraplégie* est une perte du sentiment et du mouvement mais *seulement dans un membre*, tel que le bras ou la jambe. Dans la paralysie, il y a privation du mouvement et de l'action. S'il y a perte du sentiment seulement, ce qui arrive rarement, c'est une anesthésie plutôt qu'une paralysie. Quand Hippocrate dit dans son style ordinaire qu'une cuisse est apoplectique, il veut dire qu'elle est dans un état de mort, sans vie, et fait entendre qu'une paraplégie de cette espèce est à la cuisse, ce qu'une forte apoplexie est au reste du corps. La *parésie* se dit particulièrement de la rétention d'urine dans la vessie ou de l'impuissance de la retenir. La paralysie soudaine ou défaillance des genoux,

suivie de chute ou de perte momentanée de connaissance, prend le nom de lypothymie.

Les membres se paralysent tantôt séparément et en une seule fois, un sourcil seul par exemple, un doigt seul ou parmi les plus gros un bras seul, une jambe seule, tantôt plusieurs ensemble soit du côté *droit*, soit du côté *gauche ;* ou bien *successivement*, les uns après les autres et cela avec différents degrés d'intensité (1). Non seulement les membres partagés pairs et du même nom, tels que les jambes et les bras, se paralysent ainsi, mais ceux-là même qui naissent rapprochés et joints ensemble, tels qu'une moitié de nez, de langue, une amygdale seule, un des côtés du palais ou du pharynx. Je pense même que l'estomac, les intestins, la vessie, le rectum, jusqu'à l'anus, éprouvent quelque chose de semblable. Mais les demi-paralysies de ces viscères, ainsi que leurs fonctions partielles sont obscures et difficiles à connaître. Ce qui me porte néanmoins à croire que ces parties ne souffrent que par moitié et sont comme divisées en deux par le mal, c'est qu'on observe une différence de nature et de faculté entre les moitiés gauches et droites. Lorsqu'en effet les causes prédisposantes sont les mêmes, telles

---

(1) Arétée connaissait donc les paralysies subites, les paralysies à marche progressive, les paralysies localisées à un membre ou même seulement à un groupe musculaire et enfin les hémiplégies. Mais il n'indique pas la paraplégie ; il n'insiste pas, comme Galien, sur l'origine cérébrale, médullaire ou périphérique.

que les crudités, le refroidissement, ces deux moitiés ne sont pas également affectées ; ce qui devrait être si les facultés étaient les mêmes ; car la nature agit d'une façon uniforme sur les sujets égaux, et ne peut agir d'une manière inégale. C'est pourquoi s'il arrive qu'un organe principal situé au dessous du cerveau, comme la méninge de la moelle épinière, se trouve lésé, toutes les moitiés contiguës et de même forme sont paralysées, savoir celle du côté droit si la lésion est du côté droit, et celle du côté gauche si la lésion est du côté gauche. Si le cerveau est attaqué le contraire arrive : la paralysie est au côté droit si la lésion est à gauche et au côté gauche si elle est au côté droit. *Ceci provient de l'entrecroisement des nerfs dès leur origine dans le cerveau.* Ceux en effet qui partent du côté droit au lieu de se porter directement aux membres de ce côté, se détournent et se portent presque immédiatement au côté gauche. Ceux du côté gauche se dirigent de la même manière vers le côté droit, de façon que ces nerfs se croisent et forment à peu près la figure d'un X (1).

Généralement parlant, dans toute paralysie ou résolution des nerfs soit de tout le corps, soit de quelques membres seulement au côté droit, ou au côté gauche, tantôt ce sont les nerfs originaires du cerveau qui se

---

(1) Comme on le voit, Arétée signale nettement l'entrecroisement des faisceaux d'origine cérébrale sans indiquer exactement l'endroit où se fait la décussation des pyramides. Est-ce que celle-ci était connue des anatomistes Alexandrins ?

trouvent lésés, lesquels pour l'ordinaire sont facilement privés du sentiment, mais ne perdent pas aussi aisément par eux-mêmes le mouvement, à moins qu'ils ne souffrent en raison de leur sympathie avec les nerfs destinés au mouvement, dans lequel cas ils en perdent un peu; car ils possèdent naturellement quelque mouvement quoiqu'en petite quantité; tantôt ce sont les nerfs qui pénétrent d'un muscle à un autre qui se trouvent lésés, lesquels possèdent la plus grande partie du mouvement et le transmettent à ceux du cerveau; car quoique ceux-ci aient, comme nous venons de le dire, un peu de mouvement par eux-mêmes, la plus grande partie néanmoins leur vient des nerfs moteurs; ce sont ces derniers, quand ils sont lésés, qui souffrent principalement de la perte du mouvement; rarement ou presque jamais, suivant moi, ils ne perdent par eux-mêmes le sentiment. Lorsqu'en effet, un faisceau de nerfs qui passe d'un muscle à un autre se trouve lésé ou rompu dans son trajet, le membre reste faible et traînant; mais il ne perd pas pour cela le sentiment (1).

La paralysie prend différentes formes; tantôt les parties paralysées se dilatent ou s'allongent au point de ne pouvoir se contracter; d'autres fois elles se contractent au point de ne pouvoir se dilater ou s'allonger, et plus on cherche à les étendre, plus elles se

---

(1) Sous cette explication embarrassée se cache certainement le fait important que la motilité et la sensibilité peuvent être atteintes isolément.

retirent à peu près comme un tissu de laine (1). La pupille de l'œil est sujette à ces deux sortes de paralysies. Où elle s'agrandit et se dilate trop, on lui donne alors le nom de platyriase ; ou bien elle se contracte et se rapetisse trop, c'est ce qu'on appelle phtisie ou mydriase. La vessie peut être aussi paralysée dans ses fonctions de ces deux manières, ou par trop de dilatation, alors l'urine ne peut être retenue ; ou par trop de contraction et elle se trouve alors supprimée.

Les causes de la paralysie sont au nombre de six. Les coups, les blessures, le refroidissement, les crudités, l'abus des plaisirs vénériens, *l'ivrognerie* (2), auxquels on peut ajouter certaines émotions fortes de l'âme, comme les frayeurs subites, la crainte, les chagrins, la peur (3) chez les enfants, une joie excessive, un rire perpétuel, inextinguible, mais ces causes ne sont qu'*occasionnelles*. La cause principale et prochaine est le refroidissement de la chaleur naturelle, quelquefois le mal provient aussi de la sécheresse ou de l'hu-

---

(1) C'est notre paralysie flasque et notre paralysie avec contracture. Bien qu'Arétée n'ait pas reconnu la cause de ces différences (sclérose ou absence de sclérose des cordons descendants) il avait bien vu le phénomène.

(2) Arétée signale l'ivrognerie comme cause de paralysie ; il avait dû voir, en effet, parfois survenir cet accident chez de vieux alcooliques endurcis. Ici encore, s'il n'a pas su trouver la cause, et c'était impossible, vu le manque d'autopsie, il a reconnu le symptôme.

(3) Toutes ces causes ne peuvent agir que chez un sujet prédisposé. Arétée l'avait reconnu, d'où l'explication suivante.

midité, mais la paralysie produite par celle-ci est plus difficile à guérir que celle qui provient de l'autre; celle qui provient d'une blessure est incurable.

Pour ce qui est des différents âges, *les vieillards se guérissent à peine*, les enfants beaucoup plus facilement. De toutes les saisons, l'hiver est celle où elle règne le plus, ensuite le printemps et l'automne; l'été est la saison la plus favorisée. Quant aux tempéraments, les personnes naturellement *grasses*, d'une constitution humide, qui mènent une *vie peu active*, purement *animale*, y sont les plus exposées.

La paralysie, une fois confirmée, s'annonce par la perte du mouvement, l'insensibilité au froid et à la chaleur, comme aux piqûres, au pincement et aux autres attouchements douloureux. Il est rare que les extrémités affectées souffrent. Cette absence n'est pas mauvaise et peut contribuer à rétablir la santé. L'attaque est ordinairement soudaine, mais quelquefois la maladie procède avec assez de lenteur; il y a d'abord sentiment de pesanteur, difficulté à se mouvoir, engourdissement, des alternatives de froid et de chaleur excessive, peu de sommeil, des rêves plus fatigants que de coutume, ensuite la paralysie se déclare tout à coup (1).

(1) Cette forme progressive ressemble singulièrement à nos cas de ramollissement cérébral par thrombose dont les anciens devaient avoir observé de nombreux exemples; de là, cette assertion fréquente que les vieillards sont tout spécialement prédisposés à la paralysie.

Spasme cynique. (*Tic douloureux ?*)

Dans le spasme cynique, il est rare que toutes les parties de la figure entrent en même temps en convulsion ; c'est ordinairement le côté droit qui se porte vers le côté gauche, ou le gauche vers le droit ; la bouche et le menton éprouvent de telles distorsions que la mâchoire paraît être disloquée, ce qui est quelquefois arrivé : la mâchoire inférieure reste alors pendante et la bouche énormément entr'ouverte ; il y a strabisme de l'œil situé du côté de la partie affectée, avec palpitation de la paupière inférieure, souvent aussi de la supérieure, ou seule, ou avec le reste de l'œil. Tantôt les lèvres s'écartent l'une de l'autre, puis se rapprochent avec une espèce de bredouillement, ou bien elles restent fermées et très closes pendant quelque temps, puis se rouvrent fortement tout à coup en faisant sortir avec bruît la salive ordinaire. La langue qui est une espèce de muscle et de nerf en même temps, se convulse aussi : elle se porte d'abord vers un des côtés du palais, semble s'y coller, puis se détache tout à coup avec une espèce de claquement. La luette n'est pas exempte non plus d'un tel mouvement convulsif ; quand la bouche se ferme, on entend un gargouillement soudain ; lorsqu'elle s'entr'ouvre, on aperçoit la luette tantôt placée de travers et comme

collée à l'un des côtés du palais. tantôt violemment allongée et pendante, semblable à un petit fouet et en rendant le son.

Il y a dans les spasmes cyniques une apparence trompeuse en ce que le côté sain paraît être malade ; ce côté, en effet, a l'air d'être plus tendu, plus coloré à tous les égards, et avoir l'œil plus grand que l'autre ; mais on s'aperçoit de la méprise, lorsque le malade parle ou rit, ou fait quelques signes ; car alors la partie affectée se contracte avec beaucoup de violence ; les lèvres de ce côté ne rient point et ne se meuvent point quand la personne parle ou rit, le sourcil reste immobile, l'œil roide et fixe ; tout ce côté, en un mot, reste absolument insensible, pendant que le côté sain parle, rit, se montre sensible et expressif.

Du Tétanos.

Les spasmes, ou affections tétaniques, sont très douloureux, tuent promptement et se guérissent difficilement. C'est une affection particulière des muscles et des tendons des mâchoires ; et de là le mal se communique à tout le reste du corps, car tout dans le système sympathise avec les principes. On distingue trois espèces de spasmes, suivant que le corps reste droit, qu'il se penche en avant ou se courbe en arrière. Lorsqu'il reste exactement droit sans pouvoir

se fléchir, sans pencher d'aucun côté, la maladie prend simplement le nom de *tétanos ;* dans les deux autres cas elle tire son nom de l'endroit vers lequel se fait la flexion et du mot *tonos* qui signifie tension : ainsi lorsque les nerfs de la partie postérieure du corps se trouvent affectés et que la flexion se fait en arrière, elle s'appelle *opisthotonos ;* si au contraire les nerfs de la partie antérieure le sont et que la flexion se fasse en avant, elle prend le nom d'*emprosthotonos ;* le mot *tonos* est d'autant plus convenable qu'il signifie *nerf* et *tension.* Ces affections peuvent être produites par une infinité de causes, car elles arrivent souvent après les *plaies,* quand il y a eu une membrane ou des nerfs ou des muscles piqués, et les malades périssent alors presque toujours, car toute convulsion à la suite d'une blessure est mortelle ; une *fausse couche* peut aussi y donner lieu et rarement la femme se rétablit. D'autres fois, elles sont occasionnées par des coups violents reçus sur le cou ; le *froid* en est également une cause très efficace, et c'est pour cette raison que, de toutes les saisons, l'hiver est celle qui produit le plus de maladies de cette espèce, puis le printemps et l'automne. Elles paraissent peu dans l'été, si ce n'est à la suite d'une *blessure* ou lorsqu'il règne quelque épidémie extraordinaire. Les femmes parce qu'elles sont d'une constitution froide, y sont à la vérité plus sujettes que les hommes, mais comme elles sont en même temps plus humides, elles se rétablissent plus facilement. Pour ce qui est des différents âges, les enfants en sont presque continuelle-

ment attaqués (1), mais par cela même que ce mal leur est habituel et comme familier, assez rarement ils en périssent. Les jeunes gens en souffrent moins que ces derniers, mais ils en meurent plus souvent ; l'âge mûr y est le moins exposé ; les vieillards en souffrent le plus de tous (2) et en sont le plus souvent la victime, ce qui provient du froid et de la sécheresse du corps à cet âge, deux choses qui approchent beaucoup de la nature de la mort. Lorsque le froid se trouve joint à l'humide, les affections spasmodiques sont moins mauvaises et moins dangereuses.

Il survient à ceux qui sont attaqués de ce mal, pour parler de tous en général, de la douleur et de la tension dans les muscles du cou, du dos, comme aussi dans ceux des mâchoires et de la poitrine; celles-ci se serrent si fortement l'une contre l'autre qu'un levier ou un coin seraient à peine suffisants pour les séparer. Lorsqu'en écartant de force les dents, on parvient à faire passer quelque liquide dans la bouche, il y reste ou bien il en sort aussitôt ou revient par les narines. Le gosier est si serré, les amygdales tellement tendues et roides que ces organes ne peuvent se prêter à la déglutition.

---

(1) Ici Arétée confond manifestement les contractures avec le tétanos. Cette confusion semble du reste avoir été la règle pendant l'antiquité.

(2) Même remarque que plus haut, cependant il est vrai que les vieillards atteints véritablement de tétanos y succombent plus facilement que les autres.

Le visage s'allume et prend différentes couleurs ; les yeux presque fixes roulent difficilement dans leur orbite ; la respiration devient laborieuse, la suffocation extrême, les pieds et les mains se tendent et se roidissent ; tous les muscles palpitent, la figure éprouve différentes contorsions, les joues ainsi que les lèvres sont tremblantes, le menton branle, les dents craquent les unes contre les autres ; j'ai vu moi-même dans un cas particulier et non sans beaucoup de surprise, les oreilles éprouver un pareil mouvement. Les urines se suppriment quelquefois au point que le malade n'urine qu'avec la plus grande difficulté ; d'autres fois elles passent spontanément lorsque la vessie vient à être comprimée.

Ces symptômes sont communs aux différentes espèces de tétanos ; voici ce qui est particulier à chacune. Dans le tétanos proprement dit, le tronc reste entièrement droit, immobile, sans incliner d'aucun côté, les jambes et les bras restent également droits, tendus. Dans *l'opisthotonos* le corps se renverse de façon que la tête se trouve placée entre les omoplates ; le cou devient saillant, la mâchoire inférieure reste ordinairement béante, rarement elle se rapproche de la supérieure ; la respiration se fait avec lenteur ; la poitrine ainsi que le ventre sont proéminents. Dans cette espèce, les urines sont difficilement retenues, le ventre tendu résonne quand on le frappe ; les bras, par l'effet du spasme, se tordent en arrière ; les jambes se fléchissent dans une direction contraire aux jarrets. Dans *l'emprosthotonos*, le dos se voûte,

les hanches forment une saillie au point de se trouver égales au dos; toute l'épine devient extrêmement proéminente; la tête s'incline, se porte vers la poitrine et le menton adhère au sternum; les bras se serrent et s'entrelacent, les jambes restent tendues; chez tous les malades, les douleurs sont atroces; chez tous, la voix est triste et lamentable; ils soupirent et poussent de profonds gémissements. S'il arrive que le mal se porte sur la poitrine et affecte grièvement la respiration, ils quittent bientôt une vie peu regrettable. La mort, en effet, qui les délivre de cet état douloureux, de cette posture hideuse et contre nature, est un bien pour eux et un spectacle moins affligeant pour ceux qui en sont les témoins, fût-ce même un père ou un fils. S'ils continuent encore à vivre et que la respiration viciée se soutienne encore, le corps prend non seulement la forme d'un arc, mais il se courbe au point de former une espèce de boule, car la tête se colle contre les genoux et ils ont le dos et les jambes tellement ramenées en avant que le genou semble repoussé en arrière et prendre la place du jarret; calamité monstrueuse, spectacle difficile à voir, mal irrémédiable, car le médecin ne peut rien pour y remédier.





CHAPITRE V

Services que Galien a rendu à la neuropathologie en l'appuyant sur une base anatomo-physiologique. — Exactitude et profondeur de beaucoup de ses descriptions. — Textes (traduction Daremberg).

Galien.

Dans les paragraphes qu'il a consacrés aux maladies nerveuses comme dans tout ce qu'il a écrit du reste, on peut reprocher à Galien de s'être trop laissé aller à l'esprit de système et à des discussions fastidieuses par leur inutilité et par leur longueur. Néanmoins, on

ne saurait nier, sans injustice, les progrès qu'il a fait faire à la neuropathologie. C'est lui qui s'est appuyé pour la première fois sur l'anatomie et la physiologie pour éclaircir des phénomènes restés douteux, et en inaugurant cette méthode, il a rendu à cette branche de la médecine un service immense. Il y est arrivé non par hasard mais de propos délibéré : « Celui, dit-il, qui par les dissections connaît l'origine des nerfs allant a chaque partie, guérira mieux chaque partie privée de sensibilité et de mouvement..... Sans une connaissance certaine de ces points, il sera impossible de soigner convenablement les parties lésées dans leur mouvement ou leur sensibilité... Les médecins ne savent même pas qu'il y a pour les nerfs des racines spéciales, qui se distribuent au derme du bras tout entier et auxquels il doit la sensibilité, et d'autres qui donnent naissance aux rameaux qui meuvent les muscles. » Et plus loin ce passage où il insiste sur la nécessité de connaître le viscère affecté, n'est-il pas aussi explicite : « Il y a des gens qui sont persuadés que le cœur est le principe des nerfs, faute de savoir distinguer un ligament d'un nerf, l'homonymie contribuant encore à cette erreur, car beaucoup de médecins nomment aussi les ligaments, nerfs d'attache. Personne ne leur reproche cette définition, s'ils se souviennent des nerfs volontaires comme ils les appellent et dont nous disons que le principe est l'*encéphale*, tandis qu'il ne l'est pas des ligaments. Quand donc le corps tout entier paraît ébranlé par des convulsions, à l'instant on répute affectée la partie qui est dans le corps,

ce qu'est dans un arbre la souche pour les rameaux, c'est-à-dire le tronc commun de tous les nerfs et non parce que c'est une branche donnant naissance à quelques nerfs dans une partie, comme il arrive lorsque c'est une jambe ou un bras qui est le siège de la convulsion. En effet, la convulsion d'un membre entier indique que le *principe* des nerfs qui s'y rendent est affecté, comme il arrive d'une branche dans un arbre. Mais quand le tronc tout entier est atteint par l'affection, il faut croire que le principe commun de tous les nerfs inférieurs à la face est affecté. » Galien s'impatientait contre les pneumatistes notamment qui incriminaient le cœur, quand il fallait parler du cerveau, comme si ce viscère n'avait pas été déjà reconnu par Hippocrate comme le siège de l'intelligence et de la sensibilité, l'organe par lequel nous sentons, nous pensons et nous voulons; et il se moque avec raison d'Archigène qui, dans un cas de délire, appliquait un violent révulsif sur le crâne. C'était sur la région précordiale, disait-il, qu'il fallait le poser, si Archigène avait été conséquent avec ses doctrines. Suivant Galien, il était absolument oiseux de discuter les belles découvertes laissées par les Anciens ; ce n'est pas à cela qu'il faut s'appliquer : « mais à découvrir les faits par eux négligés, soit qu'ils n'aient aucunement traité certains sujets, soit qu'ils n'en aient pas donné des démonstrations ou des développements suffisants, comme Hippocrate quand il dit que la convulsion résulte de la réplétion ou de la vacuité. » Le restaurateur de l'humorisme a assez bien rempli ce programme et les

détails cliniques qu'il nous donne sont non seulement nombreux, mais beaucoup présentent une importance considérable. On peut dire, il est vrai, que Galien s'était servi des travaux de ses prédécesseurs et dans les chapitres précédents de cet essai, nous avons vu qu'Asclépiade, Soranus, Archigène, Arétée, pour ne citer que les plus importants, avaient notablement perfectionné la symptomatologie, le pronostic et le diagnostic des maladies nerveuses; mais la comparaison même de ceux de leurs écrits qui nous ont été conservés avec les paragraphes correspondants de cet auteur, nous a prouvé que l'illustre médecin de Pergame n'avait pas été un simple compilateur. Ainsi l'aura epileptica avait été, il est vrai, entrevue par Soranus et par Arétée, mais Galien a signalé le premier avec la netteté désirable ce phénomène qui part du pied pour remonter au cerveau : « Il se présente, dit-il, mais rarement, une autre forme ou espèce, ou variété de l'épilepsie comme vous voudrez l'appeler, l'affection commençant par une partie quelconque, puis remontant vers la tête d'une manière sensible pour le patient même. Jeune encore j'ai vu ce phénomène pour la première fois chez un garçon de 13 ans; je l'ai vu avec les médecins les plus distingués de mon pays, réunis pour se concerter sur le traitement. J'entendis raconter que la diathèse avait commencé à la jambe, et que de là elle était remontée directement au cou par la cuisse, la région iliaque, les côtes et le cou jusqu'à la tête, et qu'aussitôt la tête atteinte, il n'avait plus eu conscience de lui-même. Interrogé par

les médecins sur la nature de cette substance qui remontait à la tête, l'enfant ne put répondre.

Un autre jeune homme qui était assez intelligent, capable de sentir ce qui se passait en lui et plus apte à l'expliquer aux autres, répondit qu'une sorte de souffle froid montait en lui. » Nous croyons devoir faire grâce au lecteur des explications de Galien, mais le fait rapporté par lui avait été bien observé. Le siège du mal est nettement placé dans le cerveau : « Ce n'est pas seulement en ce point qu'elle diffère des convulsions dont nous avons parlé, mais encore par la lésion de *l'intelligence et des sens*, ce qui prouve clairement que cette affection est engendrée en une région supérieure, dans *l'encéphale* même. »

Galien sait aussi que l'épileptique peut devenir mélancolique, c'est-à-dire fou et, à ce sujet, il rapporte un passage d'Hippocrate (VI[e] livre *des épidémies*, section VII, § 31). Mais il fait remarquer que ces transformations dues aux transports variables de la bile sont loin de se produire dans tous les cas. Il signale enfin une épilepsie *sympathique* où le cerveau, certes, est intéressé, mais secondairement à une affection de l'estomac, « les épilepsies ont toutes cela de commun que *l'encéphale* est affecté soit que l'affection y ait pris naissance, comme cela arrive chez la plupart des épileptiques, ou qu'elle soit remontée de l'estomac par sympathie à l'encéphale. » Le *vertige* est bien décrit : dans le paragraphe qu'il lui consacre, Galien insiste sur la futilité des causes qui amènent un accès chez les gens qui y sont prédisposés. Il admet, avec

Archigène, qu'il y a une forme qui dérive de l'estomac (*vertigo a stomacho læso*), mais il fait des réserves sur la façon dont cet auteur interprète les faits : « Il dit que le vertige qui dérive de l'orifice de l'estomac est précédé de tiraillements et de nausées; comme je l'ai fait remarquer déjà plus d'une fois, quand même la tête éprouve une affection par sympathie avec une autre partie, c'est à elle qu'il faut attribuer les symptômes qui surviennent. »

Voici comment il décrit la céphalalgie chronique et surtout une de ses formes, la *migraine* : « Cette affection est une céphalalgie longue et difficile à déplacer, présentant des grands accès à l'occasion de petites causes, en sorte qu'on ne peut supporter ni bruit, ni voix un peu forte, ni lumière éclatante, ni mouvement autour de soi, mais qu'on veut rester couché dans le calme et dans l'obscurité à cause des graves souffrances qu'on ressent. Il semble aux uns qu'on les frappe à coup de marteau ; d'autres sentent dans la tête une sorte de compression ou d'écartement ; chez beaucoup, la douleur pénètre jusqu'à la racine des yeux, et cependant ces accès si violents laissent des répits comme chez les épileptiques et les intervalles s'écoulent exempts de toute douleur. Parmi ceux dont la douleur occupe une moitié de la tête, ce qu'on nomme ordinairement migraine, il en est qui ressentent à la partie externe de la tête, la douleur qui, chez d'autres, pénètre profondément dans le crâne. »

Nous avons insisté au début de ce paragraphe sur le parti que Galien avait su tirer de ses connaissances

anatomiques et physiologiques pour déterminer le siège des maladies nerveuses; son chapitre sur la paralysie en est une preuve éclatante. « La paralysie et les convulsions du corps entier (et de ce genre est le tétanos) ne peuvent être reconnues par les sensations comme les précédentes affections. Le *raisonnement* est nécessaire pour nous apprendre le siège, quand donc le corps tout entier éprouve une lésion dans les fonctions des nerfs, cela indique que leur principe est affecté : la *dissection* suffit pour le faire connaître. » Il distingue : 1° une paralyse générale; 2° une paralysie limitée à une moitié du corps ; 3° une paralysie partielle limitée à un membre ou à un groupe musculaire. « Quand tous les nerfs ont perdu simultanément la sensation et le mouvement, l'affection s'appelle apoplexie. Si elle attaque une partie, soit la droite, soit la gauche, on la nomme paralysie de cette partie, et si elle atteint toute une moitié du corps, hémiplégie. De même, si elle se produit dans tout un membre, c'est une paralysie de cette partie. En effet, la paralysie attaque parfois le bras tout entier ou la jambe tout entière, et parfois, dans la jambe, le pied seul ou les parties qui suivent le genou, ou les parties analogues dans l'ensemble du bras. » Les paralysies peuvent provenir soit d'une affection de la *moelle*, soit d'une lésion de l'*encéphale*. Du reste, les vivisections permettent d'aller plus loin dans cette localisation du mal. « La dissection nous a appris que dans toutes les parties de l'animal inférieures au cou, qui sont mues volontairement, les nerfs moteurs tirent leur origine de la moelle

dite dorsale. On vous a dit souvent qu'on désigne cette partie par la dénomination de moelle épinière. Vous avez vu aussi que les nerfs qui meuvent le thorax ont leur origine à la moelle épinière du cou et de plus, on vous a appris que les incisions transversales qui coupent entièrement la moelle privent de sensibilité et de mouvement toutes les parties du corps situées au dessous, attendu que la moelle tire de l'encéphale la faculté de la sensation et celle du mouvement volontaire. Vous avez vu encore, dans les dissections, que les incisions verticales de la moelle qui s'arrêtent à son centre, ne paralysent pas toutes les parties inférieures, mais seulement les parties situées directement sous l'incision, les droites, quand c'est la partie droite de la moelle qui est coupée, les gauches quand c'est l'autre partie. Il est donc évident que lorsque, dans la première origine de la moelle, il se produit une diathèse qui empêche les facultés du cerveau d'y arriver, tous les membres, placés au dessous, la face exceptée, seront privés de mouvement et de sensibilité. De même si l'affection ne frappe qu'une moitié de la moelle, à sa naissance la paralysie atteindra non pas toutes les parties situés au dessous, mais seulement les parties droites ou gauches. On voit de semblables paralysies attaquer la face et la partie paralysée être tirée du côté opposé. » A ce sujet, Galien fait remarquer que la paralysie au lieu d'occuper toute la face peut se cantonner à un domaine d'un seul nerf : « L'affection n'attaque parfois que les parties de la face et même une seule de ces parties, la langue ou l'œil, ou la

lèvre, comme si elles n'avaient point toutes un seul lien pour principe, mais qu'elles tirassent leur origine des différentes parties de l'encéphale. Cela est visible dans les dissections. »

A propos de l'*apoplexie*, Galien insiste, avec raison, sur les renseignements pronostics que nous fournit le *rythme respiratoire* : « Dans les cas où elle excède de beaucoup son rythme naturel, il faut croire que la lésion de l'encéphale est grave, et qu'elle est légère quand la respiration éprouve peu de gêne. » Chose plus intéressante encore, Galien a décrit ou à peu près la respiration de Cheyne-Stokes : « On doit regarder comme la pire des respirations celle qui est intermittente et qui a lieu avec de grands efforts. » Enfin, cet auteur a décrit un cas de paralysie où la moelle était atteinte immédiatement au dessous de l'origine des nerfs phréniques : « Ainsi nous avons vu quelqu'un atteint d'une paralysie générale chez qui fonctionnaient naturellement toutes les parties de la face. Il avait conservé aussi la respiration, car comment eût-il continué de vivre s'il l'eût perdue? Nous pensâmes qu'il avait une affection primaire de la partie de la moelle située au peu au dessous de la naissance des nerfs qui sont au diaphragme. Il n'est pas besoin de dire que les urines et les excréments étaient évacués involontairement. » L'étude qu'il a faite des différents délires est assez semblable à celle esquissée par Cœlius Aurelianus et par Arétée. Par certains côtés elle leur est même un peu inférieure. Cependant on y trouve d'excellentes choses, par exemple, l'indication très

nette des troubles mentaux *sympathiques* : « Les délires, dit-il, qui naissent dans le paroxysme des fièvres, ont pour principe une affection sympathique et non pas idiopathique, c'est-à-dire l'encéphale. Aussi, est-il dit des malades qu'ils extravaguent, qu'ils délirent, qu'ils sont fous, non seulement par les médecins, mais encore par les particuliers. On ne les désigne pas comme phrénétiques, car les phrénétiques ne s'apaisent pas en même temps que le paroxysme de la fièvre. » Cette distinction avait du reste été déjà faite par les deux auteurs précédents ; mais ce qu'ils n'avaient point fait ressortir, comme Galien, c'est que les troubles nerveux sympathiques sont bien moins graves au point de vue du pronostic que les symptômes qui dérivent d'une lésion de l'encéphale. Galien a parlé des hallucinations des mélancoliques : « Les mélancoliques sont toujours en proie à des craintes, mais les images fantastiques ne se présentent pas toujours à eux sous la même forme. Ainsi l'un s'imaginant être fait de coquilles, en conséquence évitait tous les passants de peur d'être broyé. Un autre, voyant chanter des coqs, qui battaient des ailes avant de chanter, imitait la voix de ces animaux et se frappait les côtés avec ses bras. Un autre redoutait qu'Atlas, fatigué du poids du monde qu'il supporte, ne vînt à secouer son fardeau et de cette façon ne s'écrasât lui-même, en même temps qu'il nous ferait tous périr. » Comme Arétée et Cœlius, il a rappelé, ce qui est important au point de vue prophylactique, que certains mélancoliques avaient des penchants au suicide. Il s'est beaucoup

étendu sur l'hystérie, et a désigné beaucoup plus nettement qu'Arétée la perte de sentiment qui succède souvent aux attaques (catalepsie, léthargie). Comme tous les auteurs de la période græco-romaine, Galien admet *l'origine génitale* de l'affection, mais voyant bien que la rétention ou l'irrégularité des menstrues ne s'observent pas chez toutes les hystériques, il cherche à tirer parti de la rétention de la semence et essaye de prouver que cette même rétention chez l'homme peut déterminer des troubles semblables à l'hystérie. C'est le premier essai, involontaire sans doute, qui ait été fait pour étudier cette affection dans les deux sexes. Galien, bon anatomiste et en même temps fervent hippocratique, devait se trouver fort embarrassé devant les fameux voyages que l'on faisait décrire à l'utérus au moment de l'attaque. Il entre à ce sujet dans une explication embarrassée d'où il résulte qu'il n'admet pas des déplacements réels, mais des troubles sympathiques à distance. De sa description assez vague de la phrénésie, il résulte que Galien en distinguait plusieurs espèces et qu'il ne confondait pas la phrénésie avec l'inflammation du diaphragme, malgré l'analogie symptomatique. Il insiste surtout sur les différences qui existent dans les mouvements respiratoires.

TEXTES

(Empruntés à la traduction de Daremberg).

Phrénésie. (GALIEN.)

Citons maintenant les autres affections qui lui surviennent par sympathie avec le principe supérieur (l'encéphale). Avant l'accès de délire, il produit une respiration fréquente et petite. Pendant le délire il produit une respiration inégalement variée comme cela a été démontré dans l'ouvrage sur la dyspnée (perdu). Le délire résulte encore d'un mauvais état de l'estomac, de fièvres ardentes, de pleurésies et de pneumonies; ceux qui proviennent du diaphragme se rapprochent de la phrénitis, car dans les affections des autres parties et dans les fièvres ardentes, le délire s'apaise à leur déclin. Le caractère propre et essentiel des phrénitis, c'est que le délire ne s'apaise pas au déclin de la fièvre; dans cette maladie, l'encéphale n'est pas affecté par sympathie. Il souffre d'une affection propre ou primaire; aussi cette affection se développe peu à peu, et le délire ne se déclare pas subitement ou promptement, comme pour les autres parties que je citais tout à l'heure. Des signes assez nombreux précèdent l'établissement de l'affection, et ils reçoivent

tous ensemble la dénomination de signes phrénétiques. Ils ont été décrits par tous nos prédécesseurs. Parmi ces signes, l'on compte comme antécédents soit des insomnies ou des sommeils troublés par des visions distinctes, qui arrachent des cris et font lever en sursaut, soit des oublis sans motifs ; ainsi on voit des malades qui ayant demandé le vase n'urinent pas, ou qui, ayant uriné, oublient de le remettre, ou qui font des réponses tumultueuses ou extrêmement effrontées, surtout lorsque auparavant ils étaient modestes. Tous ces malades boivent peu ; leur respiration est grande et rare ; leur pouls petit et nerveux ; parfois aussi ils éprouvent une douleur à l'occiput. Quand l'accès va se déclarer, ils ont les yeux extrêmement secs, ou bien une larme âcre s'échappe de leur paupière ; puis leurs yeux deviennent chassieux avec injection des veines ; le sang coule de leurs narines et lorsque leurs réponses ne sont plus parfaitement sensées ils cherchent des flocons de laine ou des fétus de paille. Leur fièvre, plus sèche, n'éprouve de grands changements en aucun sens, tandis que dans d'autres fièvres, si les accès sont très violents, les déclins sont supportables. Citerai-je d'autres signes : que les malades ont la langue rugueuse, que parfois ils entendent de travers, et parfois tristement couchés répondent à peine, ou ne sentent absolument aucune douleur à une partie quelconque qui serait affectée, même si on la touchait assez fortement. C'est ainsi que graduellement l'inflammation du cerveau engendre la phrénitis, mais aucune partie ne cause un délire continu, sinon le diaphragme.

Aussi les anciens appelaient-ils ces inflammations phrénitis. Le délire produit par l'inflammation de cet organe se distingue de la phrénitis par les symptômes des yeux, par l'écoulement par le nez et par le *mode de la respiration.* En effet, dans la phrénitis qui tient à l'encéphale, la respiration est grande et espacée; dans la phrénitis du diaphragme elle est inégale, tantôt courte et fréquente, tantôt grande et gémissante.

Du siège de la paralysie et des convulsions. Des divers degrés de paralysie et d'apoplexie. Observation tirée de la pratique de Galien.

La paralysie et les convulsions du corps entier (et de ce genre est le tétanos) ne peuvent être reconnues par les sensations comme les précédentes affections. Le raisonnement est nécessaire pour nous apprendre le siège. Quand donc le corps tout entier éprouve une lésion dans les fonctions des nerfs, cela indique que leur principe est affecté ; la dissection suffit pour le faire connaître. Quand tous les nerfs ont perdu simultanément la sensation et le mouvement, l'affection s'appelle apoplexie. Si elle attaque une partie, soit la droite soit la gauche, on la nomme paralysie de cette

partie ; ou si elle est fixée, soit la droite soit la gauche, hémiplégie. De même, si elle se produit dans un membre c'est une paralysie de cette partie. En effet la paralysie attaque parfois le bras tout entier ou la jambe tout entière, et parfois dans la jambe le pied seul et les parties qui suivent le genou, ou les parties analogues dans l'ensemble du bras (paralysie radiale, médiane, cubitale). La dissection nous a appris que, dans toutes les parties de l'animal inférieures au cou qui sont mues volontairement, les nerfs moteurs tirent leur origine de la moelle dite dorsale. On vous a dit souvent que l'on désigne cette partie par la dénomination de moelle épinière ; vous avez vu aussi que les nerfs qui meuvent le thorax ont leur origine à la moelle épinière du cou et de plus on vous a appris que les incisions transversales qui coupent entièrement la moelle privent de sensibilité et de mouvement toutes les parties du corps situées au dessous, attendu que la moelle tire de l'encéphale la faculté de la sensation et celle du mouvement volontaire. Vous avez vu encore dans les dissections, que les incisions transversales (de droite à gauche ou de gauche à droite) de la moelle, qui s'arrêtent à son centre, ne paralysent pas toutes les parties inférieures, mais seulement les parties situées directement sous l'incision. Les droites, quand c'est la partie droite de la moelle qui est coupée, les gauches, quand c'est l'autre partie.

Il est donc évident que lorsqu'à la première origine de la moelle, il se produit une diathèse qui empêche les facultés du cerveau d'y arriver, tous les membres

placés en dessous, la face exceptée, seront privés de mouvement et de sensibilité. De même si l'affection ne frappe qu'une moitié de la moelle à sa naissance, la paralysie atteindra non pas toutes les parties situées au dessous, mais seulement les parties droites ou gauches. On voit de semblables paralysies attaquer la face et la partie paralysée être tirée du côté opposé.

La dissection nous ayant donc appris que de l'encéphale même dérivent les nerfs qui vont aux parties de la face, lorsqu'une de ces parties est paralysée avec tout le corps, vous saurez que la diathèse de la paralysie réside dans l'encéphale même, et lorsque ces parties demeurent exemptes d'affections, qu'elle réside à l'origine de la moelle. L'affection n'attaque parfois que les parties de la face et même une seule de ces parties, la langue, ou l'œil ou la mâchoire ou la lèvre, comme si elles n'avaient pas toutes un seul lieu pour principe, mais qu'elles tirassent leur nerf des différentes parties de l'encéphale. Cela est visible dans les dissections.

L'apoplexie, en lésant à la fois toutes les fonctions psychiques, nous montre clairement que c'est l'encéphale même qui est affecté. Le diagnostic de la gravité de l'affection se tire de la lésion plus ou moins considérable de la *respiration*. Dans les cas où elle excède de beaucoup son rythme naturel, il faut croire que la lésion de l'encéphale est grave, et qu'elle est légère quand la respiration éprouve peu de gêne. On doit regarder comme la pire des respirations celle qui est intermittente et qui a lieu avec de grands efforts

(respiration de Cheyne-Stokes). En effet, les apoplectiques meurent par défaut de respiration, car l'impossibilité de mouvoir les parties du corps rend l'individu impropre aux actions de la vie, mais elle n'entraîne pas une mort soudaine. Ainsi, nous avons vu quelqu'un atteint d'une paralysie générale chez qui fonctionnaient naturellement toutes les parties de la face. Il avait conservé aussi la respiration, car comment eût-il continué de vivre, s'il l'eût perdue? Nous pensâmes qu'il avait une affection primaire de la partie de la moelle située un peu au dessous de la naissance des nerfs qui sont au diaphragme. Il n'est pas besoin de dire que les urines et les excréments étaient évacués involontairement.

Paralysie. (Galien.)

Nous avons vu encore une autre personne, à la suite d'une chute, paralysée de toutes les parties inférieures, sauf le bras.

De même qu'une paralysie, lorsqu'elle se manifeste dans le corps tout entier, les parties de la face demeurant intactes, indique que l'affection existe à l'origine de la moelle; de même si la convulsion se produit dans le corps entier, cela indiquera que cette région de la moelle est affectée, les parties de la face demeu-

rant sans lésions. Si ces parties aussi sont affectées, cela montre que l'affection réside dans l'encéphale. Quand une partie est agitée de convulsions, nécessairement le nerf moteur de ces parties ou de ces muscles sont affectés. Celui donc qui, par les dissections, connaît l'origine des nerfs allant à chaque partie, guérira mieux chaque partie privée de sensibilité et de mouvement. Cette question laissée sans solution par Hérophile et par Eudème, les premiers médecins après Hippocrate, qui ont écrit soigneusement sur la dissection des nerfs, n'a pas suscité de médiocres recherches chez les médecins désireux de connaître comment certaines paralysies détruisent la sensibilité seule, d'autres le mouvement volontaire seul, et d'autres les deux facultés à la fois. Le mot paralysie s'applique principalement à la perte du mouvement. On dit des parties qui ont perdu la sensibilité qu'elles sont *insensibles*, mais non pas ordinairement qu'elles sont *paralysées*. Cependant, certaines personnes appellent de nos jours cette affection paralysie de la sensibilité. Pour vous, ainsi que nous vous y exhortons toujours, laissez chacun donner le nom qu'il veut et proposez-vous de découvrir le lieu affecté en même temps que la diathèse qui s'y est formée. En effet, sans une connaissance certaine de ces points, il sera impossible de soigner convenablement les parties lésées dans leur mouvement ou leur sensibilité.

Le sophiste Pausanias, originaire de Syrie et venu à Rome, avait les deux petits doigts et la moitié du doigt du milieu de la main gauche dont la sensibilité,

émoussée d'abord, s'était plus tard perdue complètement, les médecins l'ayant mal soigné. Quand je le vis, je l'interrogeai sur tout ce qui lui était arrivé antérieurement et j'appris, entre autres détails, que sur la route, étant tombé de son char, il avait reçu un coup à la naissance du dos ; que la partie frappée avait été promptement guérie, tandis que peu à peu la lésion de la sensibilité des doigts avait augmenté. J'ordonnai que les médicaments qu'on lui posait aux doigts lui fussent appliqués sur la partie malade et, de cette façon, il guérit rapidement.

Les médecins ne savent même pas qu'il y a pour les nerfs des racines spéciales, qui se distribuent au derme du bras entier et auxquels il doit la sensibilité, et d'autres qui donnent naissance aux rameaux qui meuvent les muscles.

Que les convulsions ont leur origine dans le cerveau ou la moelle et non dans le cœur. — Qu'elles sont engendrées par la réplétion ou la vacuité (Galien).

Il est des gens qui sont persuadés que le cœur est le principe des nerfs, faute de savoir distinguer un ligament d'un nerf, l'homonymie contribuant encore à cette erreur ; car beaucoup de médecins nomment aussi les ligaments *nerfs* d'attache. Personne ne leur reproche cette dénomination, s'ils se souviennent des nerfs volontaires, comme ils les appellent, et dont nous disons

que le principe est l'encéphale, tandis qu'il ne l'est pas des ligaments. Ils ne prétendent pas non plus eux-mêmes que la convulsion ou la paralysie soit une affection des nerfs d'attache, mais des nerfs volontaires, Quand donc le corps tout entier paraît ébranlé par des convulsions, à l'instant on répute affectée toute la partie qui est dans le corps, ce qu'est dans un arbre la souche pour les rameaux, c'est-à-dire le tronc commun de tous les nerfs, et non pas ce qu'est une branche donnant naissance à quelques nerfs dans une partie, comme il arrive lorsque c'est une jambe ou un bras qui est le siège de la convulsion. En effet, la convulsion d'un membre entier indique que le principe des nerfs qui s'y rendent est affecté, comme il arrive d'une branche dans un arbre. Mais, quand le corps tout entier est atteint par l'affection, il faut croire que le principe commun de tous les nerfs inférieurs à la face est affecté, principe qui correspond à la souche dans l'arbre, et qui est constitué par les premières parties de la moelle dorsale. Aussi est-ce sur lui que tous les médecins exercés appliquent leurs remèdes, sans faire, même dès le début, la moindre mention du cœur dans une semblable affection; si les parties de la face paraissent affectées de convulsions avec tout le corps, dès lors nous traitons l'encéphale même, et non pas seulement l'origine de la moelle. En effet, souvent nous voyons agités de convulsions les lèvres, les yeux, la peau du front et les mâchoires tout entières, comme aussi la langue à sa racine. Mais comme la dissection nous a enseigné que toutes ces parties sont mues par

des muscles qui tirent leurs nerfs de l'encéphale qui est affecté ; de même lorsque nous voyons toutes ces parties exemptes d'affection, mais toutes les autres parties agitées de convulsions, nous sommes convaincus que c'est le principe de la moelle qui est affecté.

Après avoir étudié soigneusement tous ces faits, comme je le disais, nous devons en observer les diathèses. Toutefois certains médecins ne tentent pas d'examiner les diathèses, ils discutent des faits évidents, en nous faisant perdre notre temps que nous devons employer non pas à répondre à ceux qui renversent les beaux écrits laissés par les Anciens, mais à découvrir les faits par eux négligés, soit qu'ils n'aient aucunement traité certains sujets, soit qu'ils n'en aient pas donné des démonstrations ou des développements suffisants, comme Hippocrate quand il dit (*Aph.* VI, 39) « que la convulsion résulte de la réplétion ou de la vacuité ».

L'assertion est vraie, mais par quelles raisons a-t-il été conduit à l'énoncer en ces termes ? Cela est clair seulement pour les hommes intelligents et régulièrement instruits des principes de la médecine, et non pas pour le premier venu. Ayant préalablement appris ces principes, je compris que la convulsion résulte des causes qu'Hippocrate a énoncées. En effet, si tout mouvement volontaire a lieu évidemment quand les muscles attirent les parties sur lesquelles ils s'insèrent, et si la traction n'est pas possible sans que le muscle soit tiré vers son principe propre, la convulsion dans les parties qui en sont agitées ne diffère du mouve-

ment naturel que parce qu'elle a lieu sans notre volonté. De même donc que, dans le mouvement naturel, la volonté qui réside dans l'encéphale vers le principe des nerfs, donne aux nerfs d'abord l'initiative du mouvement, et par eux aux muscles ; de même quand nous découvrons que, sans l'intervention de ce principe, les nerfs peuvent être tiraillés par une cause quelconque, nous connaissons la cause de la génération des convulsions. Pour un homme qui a vu des corps nerveux, comme sont les cordes de la lyre, parfois si fortement tendus par l'intempérie excessive de l'air ambiant qu'ils se rompent, il n'est pas difficile d'imaginer que la même diathèse se produit dans les nerfs des animaux. Dans quelle condition de l'air voit-on donc les cordes se tendre et se rompre ? Quand il est très sec ou très humide. Ainsi, l'humidité en les pénétrant les fait enfler considérablement et par suite se tendre.

La sécheresse, agissant comme le soleil qui contracte le cuir en le desséchant, tire les cordes et les tend. Les courroies, ainsi desséchées par le feu, paraissent se retirer et se resserrer. Ces faits préalablement connus, il n'est pas difficile de découvrir chez les gens atteints de convulsions, si leur affection résulte de la sécheresse, ce qui est un manque et une vacuité de la substance humide, ou si elle résulte de l'abondance d'humidité, ce qui est une affection contraire au manque et qui est nommée par Hippocrate *réplétion*. Les fatigues, les insomnies, les privations, les inquiétudes, la fièvre sèche et brûlante qu'on voit chez les phréné-

tiques, quand ils sont pris de convulsions, font nécessairement supposer comme causes la sécheresse et la vacuité. Pour l'homme ivre, toujours repu et vivant dans l'oisiveté, on conçoit que la diathèse contraire produise la convulsion. Or, la réplétion est l'opposé de la vacuité.

Chap. XII. — *Des phénomènes qui accompagnent le vertige et de ses causes. — Sentiment d'Archigène sur cette affection.*

Toutes ces affections naissent donc manifestement dans la tête, et de plus l'affection appelée vertige, et dont le nom même indique la nature (σκότωμα, obscurité). Les personnes qui sont sujettes, sont prises d'obscurcissement de la vue pour les moindres causes, au point même de tomber parfois, surtout lorsqu'elles tournent en rond. Ce qui arrive à d'autres après un grand nombre de tours, leur arrive à elles par un seul tour. Elles sont prises de vertige à la vue d'une personne qui tourne, d'une roue ou de quelque autre chose qui tournoie, et de ce qu'on appelle tourbillon, dans les fleuves ; elles y sont encore plus sujettes lorsqu'elles sont exposées au soleil ou qu'elles ont la tête échauffée par quelque autre cause. Ainsi donc ce qui résulte, chez d'autres, de nombreux tours faits en rond se manifeste chez elles sans qu'elles tournent. Or, chez les personnes qui tournent souvent en rond, on est d'accord qu'il se produit un mouvement inégal, tumultueux et désordonné des humeurs et du pneuma. Il est

donc naturel qûe les personnes sujettes aux vertiges ressentent quelque chose de semblable. Il en est qui ont éprouvé du soulagement de la section des artères ; elles se font inciser profondément et de part en part les artères situées derrière les oreilles, en sorte qu'il existe une cicatrice complète entre les deux sections. Mais il est constant que toutes ne sont pas guéries par ce moyen, car d'autres artères plus considérables que ces dernières remontent vers l'encéphale, à sa base, par le plexus dit rétiforme, lesquelles artères engendrent l'affection, cela est probable, un pneuma-vaporeux et chaud s'élevant par ces artères et remplissant l'encéphale. Il est possible aussi que, dans l'encéphale même, il se produise quelque dyscrasie inégale qui peut engendrer un semblable pneuma. Mais que cette affection soit propre à la tête, cela est manifeste par le sentiment même des personnes sujettes au vertige ; elle dérive soit d'une affection de la tête, soit d'une affection sympathique de l'orifice de l'estomac.

Archigène reconnaît ce fait dans le premier livre des *Signes pathognomoniques des maladies chroniques*, où il parle en ces termes de l'affection vertigineuse : « Cette affection aussi a une double origine, la tête et les hypocondres. » Puis il cherche à distinguer les deux espèces, disant « que le vertige qui provient d'une affection primaire de la tête est précédé de tintements d'oreilles, de douleurs et de pesanteurs de tête, ou de la lésion de l'odorat, ou de quelque autre altération des parties qui viennent de là. » C'est lui-même qui a ajouté à sa phrase ces mots, parties qui viennent de là

(ἐντεῦθεν), voulant indiquer, selon moi, les sensations qui ont leur point de départ à la tête. Il dit que le vertige qui dérive de l'orifice de l'estomac est précédé de tiraillement et de nausées. Mais, comme je l'ai déjà remarqué précédemment plus d'une fois, quand même la tête éprouve une affection par sympathie avec une autre partie, c'est à elle qu'il faut attribuer les affections qui surviennent.

Chap. XIII. — *Sur le siège, la rupture et les symptômes de la céphalée et de la migraine, etc.* (Galien).

A l'égard de l'affection appelée céphalée par les médecins, personne non plus ne doutera que ce ne soit une maladie de la tête. En effet, pour la décrire brièvement, cette affection est une céphalalgie longue et difficile à dompter, présentant des grands accès à l'occasion de petites causes, en sorte qu'on ne peut supporter ni bruit ni voix un peu forte, ni lumière éclatante, ni mouvement autour de soi, mais qu'on veut rester couché dans le calme et dans l'obscurité, à cause de graves souffrances qu'on ressent : il semble aux uns qu'on les frappe comme à coup de marteau; d'autres sentent dans la tête une sorte de compression ou d'écartement; chez plusieurs la douleur pénètre jusqu'aux racines des yeux; et cependant ces accès si violents laissent des répits, comme chez les épileptiques, et les intervalles s'écoulent exempts de toute douleur. Il est donc évident que cette maladie présente une sensibilité de tête analogue à celle qu'elle

offre dans les céphalalgies, mais les parties affectées dans la céphalée arrivent à un degré d'affaiblissement plus grand que dans les céphalalgies. Il existe une différence entre les individus sujets aux céphalalgies ; les uns ont une tête très disposée à la plénitude et une complexion générale propre à la remplir; d'autres ont les parties qui doivent être le siège de la céphalée très disposées à en être affectées. De tels individus, si leur régime est mauvais, sont pris de céphalée. Il n'est donc pas invraisemblable que chez certains d'entre eux les méninges de l'encéphale et chez d'autres le péricrâne soient affectés de douleurs. La différence entre eux consiste en ce que les douleurs parviennent ou ne parviennent pas aux racines des yeux. Il est naturel, en effet, que chez ceux dont la diathèse est en dedans du crâne, la douleur parvient à la racine des yeux, puisqu'il y arrive des prolongements de l'encéphale, des deux méninges, et aussi des vaisseaux qu'ils renferment.

Parmi ceux dont la douleur occupe une moitié de la tête, ce qu'on nomme ordinairement migraine (ἡμικρανία), il en est qui ressentent à la partie externe de la tête la douleur qui, chez d'autres, pénètre profondément dans le crâne, Ce qui distingue l'une et l'autre partie de la tête, la gauche et la droite, c'est la suture étendue dans sa longueur (suture sagittale) suivant laquelle s'étend, à l'intérieur, la ligne qui sépare l'encéphale par le milieu, ligne à laquelle remonte la cloison des deux ventricules antérieurs. Les corps de nature propre à remplir la tête sont ceux dans lesquels s'en-

gendre un pneuma vaporeux, chaud, ou dans lesquels les superfluités bilieuses s'amassent à l'orifice de l'estomac.

De l'épilepsie, et à ce propos des diverses espèces de délire et des humeurs qui les engendrent. (Galien.)

L'épilepsie est aussi une convulsion de toutes les parties du corps, non pas continue comme l'emprosthotonos, l'opisthotonos et le tétanos, mais se produisant par accès. Ce n'est pas seulement en ce point qu'elle diffère des convulsions dont nous avons parlé, mais encore par la lésion de l'intelligence et des sens, ce qui prouve clairement que cette affection est engendrée en une région supérieure, dans l'encéphale même. Mais comme ses accès cessent promptement, il est plus probable qu'une humeur épaisse produit l'affection en obstruant les canaux du pneuma et que le principe des nerfs s'agite lui-même pour écarter les matières incommodes. Peut-être aussi, l'origine de chaque nerf étant humectée, les convulsions des épileptiques se produisent de la même façon que celles qui proviennent de la moelle. L'invasion de l'épilepsie, aussi brusque que sa disparition, indique que l'affection ne résulte jamais de la sécheresse et de la vacuité, mais toujours de la consistance de l'humeur.

En effet, l'obstruction subite des conduits peut être produite par une humeur épaisse ou visqueuse, si l'encéphale ou la membrane mince qui s'y trouve, arrivent à tel degré de sécheresse que ces parties soient presque semblables à du cuir; un tel état ne saurait arriver qu'à la longue Ajoutez à cela que le malade ne peut ni voir ni entendre, ni exercer absolument aucun sens, ni même comprendre ce qui se passe, et que de plus sa raison est lésée avec la faculté de la mémoire. Tous ces faits prouvent que l'affection est engendrée dans l'encéphale, l'humeur obstruant les conduits du pneuma psychique qui se trouve dans ses ventricules.

Pourquoi le pneuma est-il nommé psychique et quelle est sa faculté? C'est ce qui a été expliqué dans les commentaires sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon. Pour nous, raisonnant d'après les faits évidents que révèle la dissection, il paraissait naturel que l'âme même résidât dans le corps de l'encéphale par qui se produit le raisonnement et se conserve le souvenir des images sensibles, le premier organe de l'âme pour toutes les fonctions sensitives et volontaires étant le pneuma des ventricules de l'encéphale et surtout du ventricule postérieur. Il ne convient cependant pas de négliger le ventricule moyen comme peu essentiel. Beaucoup de bonnes raisons nous conduisent à prendre ce ventricule en considération comme très important, de même qu'elles nous éloignent des deux ventricules antérieurs. Une connaissance exacte de ces ventricules ne nous est d'aucune utilité pour

la découverte du traitement; car il suffit d'appliquer un traitement convenable, de savoir que le lieu affecté est l'encéphale et qu'une humeur visqueuse ou épaisse est accumulée dans ses cavités.

Si ces notions sont utiles pour les traitements en vue desquels nous cherchons aussi les lieux affectés et les diathèses qu'ils présentent, il en est de même des différences entre les humeurs épaisses, soit phlegmatiques, soit atrabilaires. Rappelons-nous à ce propos que si nous employons simplement le mot phlegme, nous désignons par ce mot toutes les humeurs dans le tempérament desquels dominent l'humide et le froid, et que nous appelons atrabilaires celles où dominent le sec et le froid, bien qu'il existe, eu égard à la division des humeurs phlegmatiques et atrabilaires, des grandes différences spéciales pour chacune de ces deux classes. Le phlegme que beaucoup de gens excrètent journellement en crachant, en vomissant et en se mouchant, est plein d'un pneuma vaporeux, en sorte que, même pour les sens, il n'est pas homoïomère. Un autre phlegme paraît homoïomère, peut-être ne l'est-il pas ; de cette espèce est l'humeur crue de l'urine qui se précipite et celle qui est appelée par Praxagoras humeur vitreuse.

De cette espèce encore est la salive qui n'est pas trop humide ni trop aqueuse. Mais la salive même, et peut-être aussi toute espèce de phlegme, paraît au goût avoir plusieurs qualités. En effet, souvent nous sentons nettement dans la bouche une salive âcre, acide et salée, de même qu'elle est sans qualité et

comme aqueuse au goût lorsque notre santé est irréprochable. De même encore l'humeur atrabilaire présente des différences nettes dans sa manière d'être : l'une, comme si elle était la lie du sang, paraît évidemment très épaisse, ainsi que la lie du vin ; l'autre, beaucoup plus ténue, paraît acide à ceux qui la vomissent et la sentent. Celle-ci encore mordille la terre, se gonfle, fermente, fait naître des bulles semblables à celles qui s'élèvent sur les potages en ébullition. Celle qui, ai-je dit, ressemble à une lie épaisse ne produit pas de bouillonnement, quand on la verse à terre, à moins qu'elle n'ait été excessivement cuite pendant une fièvre brûlante, et elle ne tient en rien de la qualité acide ; aussi je l'appelle habituellement humeur ou sang atrabilaire, car je ne puis encore appeler bile noire une semblable humeur. Cette humeur naît abondamment chez certaines personnes, soit par l'effet d'un tempérament naturel, soit par l'habitude d'aliments qui, par la coction dans les veines, se transforment en une semblable humeur. Comme l'humeur épaisse du phlegme, cette humeur épaisse atrabilaire produit parfois des épilepsies quand elle est retenue dans les canaux de sortie des ventricules de l'encéphale, le moyen ou le postérieur. Quand elle est en excès dans le corps même de l'encéphale, elle engendre la mélancolie, de même que l'autre humeur de la bile noire, produite par la combustion de la bile jaune provoque les délires farouches sans fièvre ou avec fièvre, par son abondance dans le corps de l'encéphale. C'est pourquoi la phrénitis engendrée

par la bile pâle est plus douce; elle est plus forte quand elle dérive de la bile jaune; il existe un autre délire farouche et mélancolique provenant de la bile jaune brûlée. Les délires qui naissent dans le paroxysme des fièvres ont pour principe une affection sympathique, et non pas idiopathique, de l'encéphale.

Aussi est-il dit des malades qu'ils extravaguent, qu'ils délirent, qu'ils sont fous, non seulement par les médecins, mais encore par les particuliers; on ne les désigne pas comme phrénétiques, car les délires phrénétiques ne s'apaisent pas en même temps que le paroxysme de la fièvre. Ainsi, de même que la fièvre est dans les phrénitis un des symptômes de la diathèse de l'encéphale, de même le délire est un symptôme dans les fièvres brûlantes, beaucoup de vapeurs chaudes montant à l'encéphale. Les symptômes semblables à ceux des suffusions (cataractes) résultant des diathèses de l'estomac se produisent d'une manière analogue.

En effet, l'estomac transmet ses affections à la tête et celle-ci transmet les siennes à l'estomac, à cause de la grandeur des nerfs qui, de l'encéphale, aboutissent à l'orifice de l'estomac et qui donnent à cette partie une sensibilité supérieure à celle de toutes les autres parties du corps; d'où il résulte que toutes les fractures de la tête qui pénètrent jusqu'aux méninges sont accompagnées de vomissements bilieux, et que les douleurs de la tête, de quelque façon qu'elles surviennent, causent un trouble et parfois une

modification de l'estomac. Les affections dites hypocondriaques et flatulentes, se distinguent par des abattements mélancoliques.

En effet, c'est pour elles un signe semblable à ce qu'est le délire survenant dans les fièvres aiguês, et le délire qui accompagne les symptômes semblables à ceux des suffusions dans certaines diathèses de l'orifice de l'estomac.

Ainsi donc le délire survient plus vite dans l'inflammation des parties nerveuses que dans celle des autres parties; tantôt la chaleur monte seule à la tête par suite de la contiguïté des parties, tantôt c'est un pneuma vaporeux, fumeux et fuligineux.

Il existe une différence non médiocre dans les affections primaires de la tête, comme dans les affections sympathiques. Ainsi les humeurs épaisses amassées dans la substance même de l'encéphale le lèsent, tantôt comme partie organique, tantôt comme partie homoïomère : comme partie organique, quand elles obstruent les conduits, comme partie homoïomère, quand elles en altèrent le tempérament. C'est pourquoi on trouve cette observation à la fin du sixième livre sur les épidémies (section VII, § 31) : « Les mélancoliques deviennent d'ordinaire épileptiques, et les épileptiques deviennent d'ordinaire mélancoliques. L'une ou l'autre de ces affections se produit de préférence selon que le mal prend l'une ou l'autre direction. Si elle se dirige vers le corps, on devient épileptique, et mélancolique si c'est vers l'intelligence. » Ce passage indique d'abord que ce n'est pas toujours, mais

fréquemment, qu'a lieu la transformation de l'une de ces affections en l'autre, En effet l'épilepsie étant produite non seulement par l'humeur atrabilaire, mais encore par l'humeur phlegmatique se transforme parfois en mélancolie, celle qui est engendrée par l'humeur phlegmatique se change en une autre affection dont je parlerai un peu plus loin, mais elle ne produit pas une mélancolie.

Une seconde observation, non sans importance, est renfermée dans cette phrase d'Hippocrate. En effet, puisque l'âme est un mélange des qualités actives ou qu'elle est altérée par le mélange de ces qualités, il dit que la bile qui tourmente l'encéphale comme partie organique se tourne vers le corps, et cela se fait par obstruction, tandis que celle qui la lèse comme partie homoïomère se tourne vers l'intelligence, attendu qu'elle pervertit le tempérament du cerveau. Mais il me semble nécessaire, avant tout, de définir un point omis par les médecins. En effet, de même qu'un tempérament (mélange) identique apparaît parfois dans toutes les parties visibles du corps, comme dans l'ictère, dans l'affection nommée éléphantiasis, dans les hydropisies et aussi dans les cachexies, et encore dans les décolorations hépatiques et spléniques, tandis que parfois une seule partie ayant reçu une humeur bilieuse ou phlegmatique, ou atrabilaire, change seule de crase; de même, il arrive parfois que l'encéphale, tout le sang des veines étant devenu atrabilaire, est lésé lui-même en conséquence de l'affection commune. Parfois, tandis que le sang demeure exempt d'affec-

tion dans tout le corps de l'homme, le sang de l'encéphale seul est altéré, et cela arrive de deux façons, soit que l'humeur mélancolique s'y jette en venant d'un autre lieu, soit qu'elle ait été engendrée sur place. Or, elle est engendrée par la chaleur considérable du lieu, laquelle brûle la bile jaune ou la partie la plus épaisse et la plus noire du sang.

Voici une distinction qui n'est pas d'une médiocre importance pour le traitement : lorsque le corps tout entier a un sang atrabilaire, il convient de commencer le traitement par une saignée.

Quand le sang de l'encéphale seul est dans ce cas, le patient n'a pas besoin d'être saigné eu égard à cette diathèse ; car, sous un autre rapport, il peut en avoir besoin, Comme diagnostic, examinez donc si le corps tout entier a une humeur atrabilaire ou si une telle humeur est amassée dans l'encéphale seulement. Je vous engage à considérer d'abord quelle est la complexion du corps en vous rappelant que les individus mous, blancs et gras ont très peu d'humeur atrabilaire; que les individus maigres, bruns, velus et ayant de larges veines sont très propres à engendrer une semblable humeur. Parfois même, les individus au teint très coloré tombent subitement dans le tempérament atrabilaire. Après eux viennent les blonds, surtout lorsqu'ils sont exposés à des insomnies, à des fatigues nombreuses, a des inquiétudes et soumis à un régime peu fortifiant. Il existe d'autres indications de la même espèce que celle-ci : une suppression d'hémorrhoïdes, ou de quelque autre évacuation habi-

tuelle du sang, ou du flux menstruel chez les femmes. Après celles-ci viennent les indications fournies par les aliments employés : ceux qui engendrent un sang atrabilaire ou les aliments contraires. Le sang atrabilaire est engendré par la chair des chèvres et des bœufs, plus encore par celle des boucs et des taureaux, plus encore par celle des ânes et des chameaux dont quelques personnes font usage, comme aussi par celle des renards et des chiens. La chair des lièvres n'engendre pas à un moindre degré un pareil sang et celle des sangliers en engendre beaucoup plus. Les escargots aussi engendent un sang atrabilaire, si l'on en fait un usage fréquent, aussi bien que les chairs salées de tous les animaux terrestres. J'en dirai autant de celle des animaux aquatiques suivants : thon, baleine, phoque, dauphin, chien de mer et tous les cétacés.

Parmi les légumes, le chou est presque seul capable d'engendrer un pareil sang, tandis que les pousses d'arbres confites dans la saumure seule ou dans la saumure et le vinaigre, je veux dire les pousses du lentisque, du térébinthe, de la ronce et de l'églantier le produisent.

Parmi les mets farineux, la lentille est l'aliment qui engendre le plus le sang atrabilaire, puis les pains dits pain de son, et ceux composés de petit épeautre et des mauvaises graines que certains peuples emploient au lieu du froment. Mais nous avons défini leurs propriétés dans le premier livre sur les facultés des aliments.

Parmi les vins, les vins épais et noirs sont les plus

propres à engendrer l'humeur atrabilaire si, après en avoir fait un usage copieux, on demeure par hasard dans un endroit très chaud. Les vieux fromages aussi engendrent très facilement une semblable humeur lorsqu'ils se trouvent échauffés outre mesure dans le corps. Si donc, tel était le régime suivi par un individu avant sa maladie, on peut en tirer une indication nouvelle. Si sa nourriture est succulente, il faut s'enquérir des exercices auxquels il se livre, de son état de tristesse, d'insomnie, d'inquiétude. Il est des gens chez qui l'humeur atrabilaire s'est produite dans les maladies fiévreuses mêmes, comme il a été dit.

Plusieurs circonstances ne contribuent pas peu à mieux fixer le diagnostic : c'est la saison de l'année, l'état passé et présent de l'atmosphère, et de plus le lieu du séjour et l'âge.

Après avoir examiné préalablement tous ces points, si vous supposez que le sang atrabilaire est contenu dans les veines du corps entier, obtenez le plus sûr diagnostic en saignant à la veine du coude. Il est préférable d'inciser la veine moyenne, parce qu'elle est commune aux deux veines, à celle qu'on nomme humérale et à celle qui, à travers l'aisselle, se porte au bras. Si le sang ne paraît pas être atrabilaire, arrêtez-en aussitôt l'écoulement. S'il paraît tel, tirez-en autant que vous jugerez suffisant d'après la complexion du malade.

Il existe, pour la mélancolie, comme pour l'épilepsie. une troisième variété qui tire son origine de l'estomac.

Quelques médecins appellent la diathèse même, maladie hypochondriaque et flatulente. Il me suffira de transcrire les symptômes qui lui ont été assignés par Dioclès dans le livre intitulé : *Affections, cause, traitement*. Voici les termes mêmes employés par Dioclès : « Il existe une autre affection de l'estomac, différente des précédentes : les uns, l'appellent mélancolique, les autres, flatulente. Elle est accompagnée, après les repas, quand surtout les aliments sont de digestion difficile et de nature à causer des ardeurs, des crachements humides abondants, d'éructations aigres, de vents, de chaleurs dans les hypochondres, de fluctuations, non pas immédiatement, mais un peu après l'ingestion de ces aliments. Parfois aussi surviennent de violentes douleurs d'estomac qui se propagent jusqu'au dos. Elles s'apaisent quand les aliments sont cuits (digérés) ; puis les mêmes accidents reviennent après le repas ; parfois même ils se produisent à jeun ou après le souper. Les aliments vomis sont encore crus, et le phlegme, un peu amer, est si chaud, si acide, qu'il cause de l'agacement aux dents. La plupart de ces accidents se montrent dès la jeunesse ; mais, de quelque façon qu'ils surviennent, ils persistent chez tous. »

A la suite de ce préambule, Dioclès donne immédiatement la cause en ces termes : « Il faut supposer que les individus dits flatulents ont plus que la chaleur convenable dans les veines qui reçoivent la nourriture de l'estomac et que leur sang est épaissi. Ce qui indique une obstruction dans ces veines, c'est d'abord

que le corps ne reçoit pas la nourriture et qu'elle reste dans l'estomac sans être élaborée, tandis qu'auparavant ces canaux la recevaient et en rejetaient la plus grande partie dans le ventre inférieur, et ensuite que le lendemain on vomit, attendu que l'aliment n'a pas été distribué dans le corps. On comprend facilement, par les ardeurs qui surviennent chez eux et par ce qui se passe après l'ingestion des aliments, que la chaleur de ces malades excède la chaleur naturelle. En effet, ils paraissent soulagés par les aliments froids. Or, de pareils aliments refroidissent et éteignent le feu de l'estomac. » A ces observations, Dioclès en ajoute d'autres, ainsi exprimées : « Quelques-uns disent que dans de pareilles affections, l'orifice de l'estomac contigu à l'intestin est enflammé, et qu'à cause de l'inflammation il est obstrué et empêche les aliments de descendre dans l'intestin au temps voulu. Il résulte de là que, séjournant dans l'estomac plus que le temps convenable, ils engendrent les tumeurs, les ardeurs et les autres accidents déjà signalés. » Tels sont les symptômes énumérés par Dioclès ; il a omis dans la liste les plus essentiels de toute la série qui caractérise la mélancolie et l'affection flatulente et hypocondriaque ; il les a omis, ce me semble, parce qu'ils étaient manifestement indiqués par la dénomination de la maladie, Hippocrate (*Aph.* VI, 23) nous ayant enseigné que, si la crainte et l'abattement persistent longtemps, cela indique une affection mélancolique. Pourquoi, dans l'énoncé de la cause, Dioclès décrit-il les causes des autres symptômes et n'explique-t-il pas

celle de la lésion même de l'intelligence ? C'est cependant une question qui mérite examen. En effet, qu'il y ait excès de chaleur des veines de l'estomac ou inflammation de la région du pylore, il omet d'expliquer pourquoi les symptômes mélancoliques suivent ces accidents. Que le ventre se remplisse de pneuma flatulent, qu'ensuite il en soit soulagé par des éructations et, de plus, par les vomissements indiqués par Dioclès, cela est bien évident, quoiqu'il n'en ait pas parlé. Mais il était difficile de rattacher les symptômes propres de la mélancolie à l'affection de l'estomac qu'il venait de décrire. Ajoutons donc à cela, et expliquons clairement quelle est la diathèse de l'estomac dans de semblables affections. Il semble qu'il y ait une inflammation dans l'estomac et que le sang renfermé dans la partie enflammée soit épais et atrabilaire. De même donc que, si de l'estomac il remonte aux yeux quelque exhalaison fuligineuse ou fumeuse, ou, en général, certaines vapeurs très épaisses, il se produit des symptômes semblables à ceux des suffusions (cataractes) ; de même dans le cas actuel, quand l'exhalaison atrabilaire, semblable à de la suie ou à de la fumée, remonte à l'encéphale, il se produira dans l'intelligence des symptômes mélancoliques.

Il est certain que nous voyons très souvent des douleurs de tête résulter de la bile jaune contenue dans l'estomac, de même que cette douleur disparaît immédiatement, dès que la bile est vomie. Parmi ces douleurs, il en est de mordicantes et de rongeantes, comme on en voit d'autres accompagnées de pesanteur, ou de

tension, ou d'assoupissement. Les meilleurs médecins s'accordent à dire que ce ne sont pas seulement ces affections, mais encore l'épilepsie, qui se jettent sur la tête en dérivant de l'estomac. Les mélancoliques sont toujours en proie à des craintes; mais les images fantastiques ne se présentent pas toujours à eux sous la même forme. Ainsi, l'un s'imaginait être fait de coquilles. et en conséquence évitait tous les passants, de peur d'être broyé. — Un autre, voyant chanter des coqs qui battaient des ailes avant de chanter, imitait la voix de ces animaux et se frappait les côtés avec ses bras. — Un autre redoutait qu'Atlas, fatigué du poids du monde qu'il supporte, ne vînt à secouer son fardeau, et de cette façon ne s'écrasât lui-même, en même temps qu'il nous ferait tous périr. Mille idées semblables leur traversent l'esprit. — Il existe des différences entre les mélancoliques. Tous sont en proie à la crainte, à la tristesse, accusent la vie, et haïssent les hommes, mais tous ne désirent pas mourir. Il en est, au contraire, chez qui l'essence même de la mélancolie est la crainte de la mort. D'autres vous paraîtront bizarres; ils redoutent la mort et en même temps la désirent. Aussi, Hippocrate paraît, avec raison, avoir ramené sous deux chefs, tous les symptômes propres aux mélancoliques : la crainte et la tristesse. C'est par suite de cette tristesse que les mélancoliques haïssent tous ceux qu'ils voient, et paraissent continuellement chagrins et pleins d'effroi, comme des enfants et des hommes ignorants qui tremblent dans une profonde obscurité.

De même, en effet, que les ténèbres extérieures inspirent la peur à presque tous les hommes, si ce n'est aux individus naturellement très audacieux ou instruits; de même la couleur de la bile noire, en obscurcissant, comme le font les ténèbres, le siège de l'intelligence, engendre la crainte. Que les humeurs et, généralement le tempérament du corps, altèrent les fonctions de l'âme, c'est un point sur lequel les médecins et les philosophes les plus illustres sont d'accord, et que j'ai démontré dans un livre ou je prouvais que les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps. Aussi ceux qui ignorent la faculté des humeurs, et de ce nombre est Erasistrate, n'ont rien osé écrire sur la mélancolie. A cet égard, l'on peut remarquer avec étonnement les notions connues du vulgaire, et certaines de ses opinions, au sujet desquelles beaucoup de philosophes et de médecins sont plongés dans une profonde ignorance. Ainsi, tout le monde appelle cette affection mélancolie, indiquant par le nom quelle humeur en est cause. Si donc les premiers symptômes se déclarent dans l'estomac, et que leur développement soit suivi d'affections mélancoliques, que le patient soit soulagé par les déjections et les vomissements, par les vents d'en bas et par les éructations, nous nommerons, dans ce cas, la maladie hypochondriaque et flatulente, et nous dirons que la tristesse et la peur en sont les symptômes.

Mais quand apparaissent de graves symptômes propres à la mélancolie, qu'il ne s'en montre aucun ou seulement de peu d'importance dans l'estomac, alors

il faut croire à une affection primaire de l'encéphale par une accumulation de bile noire. En conséquence, on doit distinguer, et c'est ce que nous avons dit un peu auparavant, si une semblable humeur est contenue dans l'encéphale seul ou dans le corps tout entier. Je veux citer le fait suivant dont mes amis ont été témoins : j'ai guéri à l'aide de bains nombreux et d'un régime succulent et humide, une semblable mélancolie, sans autre remède, lorsque l'humeur incommode, n'ayant pas séjourné longtemps, n'était pas difficile à évacuer. Si la maladie est déjà invétérée, elle réclame d'autres remèdes plus énergiques, outre ceux que nous avons signalés. Une semblable mélancolie naît à la suite de diathèses chaudes de la tête, soit échauffement, inflammation ou phrénitis. Elle survient encore à la suite d'inquiétudes et de chagrins avec insomnie. Il suffit de ces détails sur la mélancolie.

Chapitre XI. — *Des diverses espèces d'épilepsie, etc.*

Il faut distinguer soigneusement les affections épileptiques, car celles-ci surviennent, tantôt par suite d'une affection primaire de la tête, et tantôt par sympathie. En effet, presque tous les médecins ont négligé de distinguer les épilepsies, lesquelles présentent trois variétés, comme ils ont négligé de distinguer les trois espèces de mélancolies. Les épilepsies ont toutes cela de commun, que l'encéphale est affecté, soit que l'affection y ait pris naissance, comme cela arrive chez la plupart des épileptiques, ou que de l'orifice de l'estomac

appelé ordinairement στόμαχος par les médecins, elle soit remontée par sympathie à l'encéphale. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une affection de l'orifice de l'estomac se produisent aux yeux des symptômes semblables à ceux qu'on voit dans les suffusions (cataractes). Il se présente, mais rarement, une autre forme ou espèce ou variété d'épilepsie, comme vous voudrez l'appeler, *l'affection commençant par une partie quelconque, puis remontant vers la tête d'une manière sensible pour le patient même* (1). Jeune encore, j'ai vu ce phénoméne, pour la première fois, chez un garçon de treize ans ; je l'ai vu avec les médecins les plus distingués de mon pays réunis pour se concerter sur le traitement. J'entendis l'enfant raconter que la diathèse avait commencé à la jambe, et que de là elle était remontée directement àu cou par la cuisse, la région iliaque, les côtes et le cou jusqu'à la tête, et qu'aussitôt la tête atteinte, il n'avait plus eu conscience de lui-même. Interrogé par les médecins sur la nature de cette substance qui remontait à la tête, l'enfant ne put répondre.

Un autre jeune homme, qui était assez intelligent, capable de sentir ce qui se passait en lui, et plus apte à l'expliquer aux autres, répondit *qu'une sorte de souffle froid montait en lui*. Mon maître Pélops croyait de deux choses l'une, qu'il y avait ascension d'une certaine qualité, ascension produite par l'altération

(1) L'aura epileptica partant des membres a été également décrite par Arétée.

des parties contiguës, ou qu'il s'agissait d'une substance vaporeuse.

Rien d'étonnant, disait-il, que l'humeur contre nature engendrée dans la partie affectée, ait une faculté énergique analogue à celle des venins chez les animaux malfaisants, Qui croirait, en effet, si nous n'avions été souvent témoin du fait, qu'un aiguillon enfoncé par un scorpion ou la morsure des phalanges (espèce d'araignée), animaux si petits, causerait dans le corps entier une altération grave et extraordinaire, bien que l'animal n'ait introduit dans le corps qu'une substance si peu abondante ? Ainsi, à propos de la morsure d'une phalange, quoique l'animal soit petit, nous pouvons supposer que le venin sorti de sa bouche a pénétré dans le corps mordu. L'aiguillon de la pastenaque marine (espèce de raie), comme celui du scorpion de terre, se termine manifestement en une pointe très aiguë, mais privée d'ouverture par laquelle elle lancerait le venin. Cependant nous devons supposer qu'il existe une substance soit vaporeuse, soit humide, qui, sous le plus petit volume, posséde une faculté très puissante.

Dernièrement un individu, piqué par un scorpion, disait qu'il se sentait comme frappé par la grêle ; il était complètement glacé, couvert d'une sueur froide ; il fut traité et sauvé à grand'peine. Pélops disait donc qu'il n'est pas impossible qu'une semblable substance soit engendrée dans le corps sans cause extérieure, et que venant à se former dans une partie nerveuse, elle fasse remonter par continuité sa faculté

jusqu'au principe des nerfs, soit qu'une altération se produise, ainsi que je le disais, soit qu'une substauce vaporeuse comme un souffle se porte dans la région supérieure. En effet, lorsque le scorpion enfonce son aiguillon dans un nerf, une artère ou une veine, les individus ainsi atteints, on le voit manifestement, sont souvent pris des symptômes les plus graves.

Il est possible que l'aiguillon du scorpion, ayant traversé tout le derme, pénètre profondément dans le corps ; mais la .morsure des petites phalanges entame seulement la surface du derme, ce qui démontre que par le derme seul parfois la puissance du venin se répand dans le corps entier. En effet, tout le derme est continu et nerveux. Il n'est donc aucunement impossible que la puissance du venin dardé se propage rapidement dans le derme tout entier, que du derme elle passe par contact dans chacune des parties sous-jacentes, puis de celles-ci dans d'autres parties contiguës, puis encore de ces dernières parties affectées dans d'autres, et qu'enfin, lorsqu'elle est arrivée dans quelques-uns des organes essentiels, l'individu soit en danger de périr. L'utilité manifeste des ligatures appliquées dans ce cas aux parties supérieures, m'a conduit à adopter cette manière de voir. J'en ai fait l'expérience dans des cas de morsures de vipères et de scorpions et même aussi d'aspics ; ce qu'on serait moins porté à croire, si on considère qu'après cette morsure il y a danger imminent de mort. Toutefois, comme je me trouvais à Alexandrie, un paysan, voisin de la ville, ayant été mordu au doigt par un aspic, serra avec

un lien très fort la racine de ce doigt près du métacarpe, dans l'espérance que cet accident n'aurait pas de résultat fâcheux. Cette espérance se réalisa, en effet, car il fut sauvé sans aucun autre traitement.—Je vis un autre individu qui, mordu également par un aspic, fut guéri à l'aide d'une potion à la vipère, employée après l'amputation du doigt. — Je vis un autre paysan qui, mordu par une vipère dans toute la longueur du doigt, coupa avec la faucille qu'il tenait à la main, car il était vigneron, la partie mordue, à partir de la dernière articulation, et fut guéri sans prendre aucun médicament, le doigt ayant été cicatrisé par les moyens ordinaires. Chez le garçon, dont il a été parlé plus haut, l'épilepsie partait des jambes. Les médecins réunis en consultation, tentèrent de le guérir. Ils s'avisèrent, après l'avoir purgé complètement, d'appliquer sur la partie un médicament composé de thapsia et de moutarde ; ils avaient lié d'abord le membre au dessus du point primitivement affecté, et prévinrent ainsi le retour de l'accès qui avait lieu chaque jour (1). Ceci dit par digression, pour qu'on ne s'étonne pas comment une affection si grave prend naissance de quelque partie sans importance.

Il nous reste encore à rechercher la cause des convulsions épileptiques qui surviennent dans de semblables sympathies. En effet, Pélops n'a rien dit de

---

(1) Galien avait vu un fait déjà signalé par Arétée ; mais il n'a pas su en tirer la conclusion qu'y a vu ce dernier.

bien vrai semblable à cet égard, non plus qu'aucun autre de ceux avec qui j'ai eu des rapports. Ayant vu une fois un individu atteint d'une affection sympathique de cette nature tomber sans convulsions violentes, mais agité par intervalles de légers mouvements saccadés, il me parut problable qu'il existait quelque chose de semblable à ce qu'on voit très fréquemment se produire dans l'orifice de l'estomac à propos des hoquets. Quant à moi, par exemple, s'il m'arrive d'avaler un peu trop de poivre, à l'instant je suis pris de hoquets, et j'ai vu ce même fait se produire chez un assez grand nombre de personnes qui avaient l'orifice de l'estomac très sensible. On a dit plus haut que cet orifice est ordinairement appelé στόμαχος, non seulement par les médecins, mais encore par tout le monde; j'ai vu dans la chute d'épileptiques, atteints d'une affection sympathique et non pas idiopatique, l'encéphale se manifester.

De la suffocation utérine, etc.

Il ne faut point traîner en longueur pour savoir si nous devons appeler ὑστέρα (utérus ou matrice) la partie donnée aux femmes par la nature pour la conception, ni si nous nous servirons soit du pluriel ὑστέραι ou μῆτραι ou du singulier ὑστέρα ou μήτρα. Il vaut mieux, en effet, passer notre temps aux choses utiles, dont nous retirerons des fruits pour le diagnostic, le pro-

nostic ou la thérapeutique, par exemple dans l'affection appelée par les uns suffocation utérine, par d'autres apnée utérine (απνοια ὑστερική) car on peut entendre les médecins se servir de ces deux dénominations pour une seule maladie. Ayant vu beaucoup de femmes hystériques (ὑστερικαὶ) car c'est ainsi qu'elles s'appellent elles-mêmes, et que les ont appelées les sages-femmes (ἰατρὶκαι) auprès de qui, vraisemblablement, elles ont appris ce nom, ayant vu, dis-je, de ces femmes, les unes privées en même temps de sentiment et de mouvement (1), offrant un pouls très faible, et très petit et paraissant même sans pouls, les autres sentant, se mouvant et saines de raison, mais tombant en faiblesse et respirant à peine (2), d'autres enfin dont les membres étaient contractés (3), je compris qu'il y avait de nombreuses variétés dans les affections utérines, différant les unes des autres, soit par la grandeur de la cause qui les produit, soit eu égard à certaines espèces de causes. La première variété décrite dans le livre composé par Héraclide de Pont, offre beaucoup de difficultés pour reconnaître son origine. Il est dit, en effet, que la femme était sans respiration et sans pouls, différant seulement d'un mort par ce seul fait qu'à la région moyenne du corps, elle présentait une certaine petite chaleur. Dans le livre intitulé : *La femme sans respiration, d'Héraclide* (απνη Ηρακλείδου) l'au-

(1) Léthargie ou catalepsie?

(2) C'est la petite attaque, la crise de vapeurs.

(3) C'est notre attaque ordinaire.

teur ajoute que les médecins présents demandaient si elle n'était pas déjà morte. Quelques médecins venus après Héraclide, voulant se persuader que quelque chose de la respiration avait été conservé, bien qu'elle ne parût plus, prescrivirent de placer au devant des narines des flocons de laine cardée, afin de reconnaître exactement si un peu d'air entrait ou sortait pendant la respiration (1).

D'autres ordonnèrent de placer sur le creux de l'estomac un vase plein d'eau, car l'eau devait rester parfaitement immobile, s'il ne restait absolument rien de la respiration.

Si donc les femmes qui se trouvent dans cette situation mouraient toutes, la question serait simple ; mais comme quelques-unes en réchappent, il se présente à résoudre un double problème : nous devons rechercher la diathèse en vertu de laquelle l'acte de la respiration est perdu et surtout comment peuvent vivre encore celles qui ne respirent plus du tout. On se persuade en effet que la vie est inséparable de la respiration, et que la respiration est inséparable de la vie, et que celui qui respire vit absolument. Ce problème est-il des plus difficiles ?

En réalité il n'est pas plus difficile, il est même plus facile à résoudre que le premier, puisque les animaux qui hivernent ressemblent à des morts quand ils sont tapis dans leurs trous, et paraissent être entièrement

---

(1) Etait-ce de la catalepsie méconnue ou de la léthargie, ces accidents sont assez fréquents après une attaque d'hystérie.

privés de respiration. Lorsqu'on connaît ce fait, qu'on a constaté que ces animaux sont froids, et qu'il a été démontré que la plus grande utilité de la respiration consiste à conserver la chaleur innée, conservation qui s'effectue par la réfrigération et la ventilation, il n'est pas plus difficile de concevoir que la petite quantité de chaleur qui reste dans ces animaux est conservée par l'office des artères et par le cœur, office appelé perspiration διαπνοὴ par quelques médecins, comme celui du thorax et du poumon. est nommé respiration (αναπνοή). Il arrive donc dans certaines apnées utérines, parce que le corps est entièrement refroidi, (ce refroidissement est manifeste) qu'il ne se fait par la bouche aucune respiration, mais qu'elle s'accomplit par les artères; elle peut même être si faible qu'elle échappe aux sens.

Pour qu'il ne reste rien d'obscur touchant cette maladie, nous allons rechercher la·cause pour laquelle le corps se refroidit. Nous le prouverons facilement pour peu que nous rappelions les causes antécédentes et qui sont telles : il est reconnu que cette affection survient particulièrement chez les veuves, et surtout lorsque étant bien réglées avant le veuvage, fécondes, et usant volontiers des approches de l'homme, elles ont été privées de tout cela (1). De ces cir-

(1) Cette croyance à la production de l'hystérie par privation des plaisirs sexuels, est générale dans l'antiquité; elle remonte à Hippocrate.

constances quelle conjecture plus probable peut-on tirer, sinon que les diathèses utérines surviennent aux femmes à cause de la suppression des règles ou de l'écoulement de la semence (1), que ces affections soient ou des suspensions de la respiration (ἄπνοιαι) ou des suffocations (πνίγες), ou des contractions? Peut-être ces états dépendent surtout de l'absence de l'écoulement de la semence, parce que la semence a une grande puissance, qu'elle est plus humide et plus froide chez les femmes que chez les hommes, et que, comme chez les hommes aussi, les femmes qui ont beaucoup de sperme ont besoin de le répandre. Pour les hommes, on constate aussi des différences non petites : les uns, aussitôt la puberté, sont affaiblis par les rapports sexuels; d'autres, au contraire, s'il n'en usent pas fréquemment, ont la tête lourde, de l'anxiété et de la fièvre, une perversion de l'appétit et de mauvaises digestions. Platon comparait leur corps à des arbres surchargés de fruits. J'ai connu des individus doués d'une semblable nature qui, par prudence, s'abstenant des plaisirs vénériens, tombèrent dans la torpeur; d'autres, semblables aux mélancoliques, étaient pris d'une tristesse sans raison et de désespoir, de dégoût pour les aliments, et avaient de mauvaises digestions. J'ai connu aussi un individu qui, par suite de la douleur que lui causait la mort de sa femme,

---

(1) Cette rétention de la semence a permis à Galien d'expliquer par une cause génitale, malgré l'absence de désordres utérins, l'apparition de symptômes hystériques.

s'abstint des rapprochements sexuels, dont il usait fréquemment auparavant; il avait perdu l'esprit, et ne digérait même pas le peu qu'il prenait; s'il se forçait pour prendre davantage, il le vomissait aussitôt; il s'attristait non seulement pour ces raisons, mais aussi sans cause évidente; comme il arrive aux mélancoliques (1). Tous les désordres disparurent aussitôt qu'il eut repris ses anciennes habitudes. En réfléchissant, à part moi, sur ces faits, il me parut que la rétention du sperme avait sur le corps une influence nuisible, beaucoup plus grande que la rétention des menstrues, chez les personnes qui ont naturellement le sperme le plus imprégné d'humeurs mauvaises et plus abondantes, qui mènent une vie oisive, et qui, se livrant d'abord assez fréquemment aux rapprochements sexuels, en suspendent brusquement l'usage. J'ai pensé aussi que chez ces individus le désir naturel de l'émission du sperme était une des causes (de ces désordres), car le sperme, quand il est tel et abondant, pousse tous les hommes à l'éjaculation. Diogène le Cynique passe pour avoir été le plus ferme de tous les hommes, pour toute espèce d'œuvre qui réclamait de la continence et de la constance; cependant il usait des plaisirs vénériens, voulant se débarrasser de l'incommodité que

(1) Galien essaye de démontrer que la privation des plaisirs sexuels peut engendrer des troubles nerveux graves chez l'homme. Sans y penser, il a décrit probablement de véritables cas d'hystérie masculine.

produit le sperme retenu, et non rechercher le plaisir que cause son émission. On raconte de lui qu'un jour, ayant demandé à une courtisane de venir le trouver, comme elle le faisait attendre, il donna lui-même avec la main un libre cours à la semence; quand la courtisane arriva, il la renvoya, en lui disant : « ma main t'a devancée, en célébrant l'hyménée ». Il est tout à fait évident que les hommes chastes n'usent pas des plaisirs vénériens pour la jouissance qui y est attachée, mais pour guérir une incommodité, comme si en réalité il n'y avait aucune jouissance. En conséquence, je pense que les autres animaux sont poussés à la cohabitation, non parce qu'ils ont l'opinion que la jouissance est une bonne chose, mais en vue d'expulser le sperme qui les fatigue, de la même manière qu'ils sont naturellement poussés à expulser soit les excréments, soit les urines.

Au milieu de ces réflexions, des phénomènes semblables à ceux que j'ai décrits se présentèrent à mon observation chez une femme veuve depuis longtemps. Elle était en proie, entre autres maux, à des distensions de nerfs; la sage-femme ayant dit que la matrice était rétractée lui prescrivit les moyens auxquels on a coutume de recourir en pareil cas. La malade usant de ces remèdes, il arriva que, partie par suite de la chaleur de ces remèdes, et partie par les attouchements que la médication nécessitait aux organes génitaux, il survint des tiraillements accompagnés à la fois de douleurs et de plaisir, semblables aux sensations qu'on éprouve pendant le coït, à la suite desquels elle rendit

un sperme épais et abondant; elle fut dès lors délivrée des maux qu'elle ressentait.

De tout cela, il me parut donc résulter que la rétention du sperme imprégné de mauvaises humeurs avait, pour produire du dommage dans tout le corps, une plus grande puissance que la rétention des règles; de telle sorte que, les veuves, si les règles coulent quelquefois, mais qu'il y ait rétention du sperme, éprouvent de la gêne et en même temps des incommodités. Ceux qui regardent comme invraisemblable, quand il survient dans tout le corps des symptômes considérables, d'en accuser une petite quantité d'humeur contenue dans une partie, me paraissent trop perdre de vue ce qu'on observe chaque jour. Ainsi, à la suite d'une morsure de quelque araignée venimeuse, on voit tout le corps devenir malade, bien qu'une petite quantité de venin ait pénétré par une très petite ouverture. L'effet produit par le scorpion est encore plus étonnant, car les symptômes les plus violents se déclarent sur-le-champ; cependant ce qu'il lance, quand il pique, est ou très peu de chose, ou même n'est rien du tout, l'aiguillon ne paraissant pas percé. Toutefois il est nécessaire de supposer que ce n'est pas pour avoir été piqué simplement comme par une aiguille que le corps semble aussitôt frappé par la grêle et qu'on tombe en lipothymie, mais il est plus raisonnable d'admettre que ces accidents sont causés par l'introduction d'un certain pneuma ou d'une certaine humeur ténue.

Quelques médecins pensent que le simple contact de

certaines substances peut, par la seule puissance de leur qualité, altérer les corps touchés. Une telle nature se rencontre chez les torpilles de mer ; elles ont une si forte puissance que l'altération est transmise à la main du pêcheur à travers son trident, de sorte que cette main devient sur-le-champ engourdie (1). Ce sont là des preuves qui témoignent suffisamment qu'une petite quantité de substance peut produire de grandes altérations par le seul contact ; cela ne s'observe pas moins aussi dans la pierre d'Héraclée qu'on appelle encore *magnétis* (cf. Oribase, t. II, p. 798) ; le fer qu'elle touche reste suspendu après elle, sans qu'aucun lien l'attache ; un deuxième morceau approché de celui qui vient d'être ainsi accroché s'attache à lui et pend comme le premier ; le même phénomène se répète avec un troisième morceau de fer.

Puisque certaines substances jouissent manifestement d'une très grande force, il nous faut rechercher si, dans les animaux, il peut se former une corruption d'une nature telle, qu'elle ait une qualité et une puissance semblables au venin des animaux, ou bien cela n'est-il pas décidé par les médecins qui se sont posé ce problème : y a-t-il ou non des caractères propres au poison. Ceux qui paraissent avoir le mieux parlé accordent que les mêmes symptômes se révèlent après l'administration d'une substance vénéneuse et à

---

(1) Galien décrit ici clairement les décharges électriques de la torpille.

la suite d'une corruption développée dans notre propre corps; cependant on peut distinguer ceux qui sont malades pour avoir pris du poison de ceux qui le sont quoique n'en ayant pas pris. En effet, si un individu qui a naturellement des humeurs saines, et qui a, de toute manière, vécu conformément aux règles de l'hygiène, meurt tout à coup, comme après avoir ingéré un poison violent; s'il prend ensuite une couleur livide, ou noire, ou rosée ; si enfin son corps tombe en déliquium, ou exhale une odeur insupportable de pourriture, on dit qu'il a pris du poison (cf. III, XI). Si donc on concède que des affections telles que celles qui suivent l'administration d'un poison s'emparent de nous en prenant naissance dans notre propre corps, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un sperme vicié, ou que le sang des règles également vicié, retenu et corrompu, produisent des symptômes fâcheux dans les corps prédisposés à être atteints de maladies. On peut, en effet, apprendre en considérant les chiens combien a de puissance une prédisposition à être affecté d'une manière quelconque; aucun autre animal n'est en proie à la rage, le chien seul en est atteint; la corruption des humeurs est telle chez lui que sa salive seule mise en contact avec le corps de l'homme développe la rage. Il arrive donc que la diathèse prenant son point de départ d'un principe très petit, c'est-à-dire de la qualité de la salive, et augmentant dans le corps, se manifeste, quand elle est arrivée à un développement considérable après six mois; quelquefois elle ne donne aucun signe avant ce temps. De la même façon, si, par suite

de la corruption d'une certaine humeur, corruption engendrée dans le corps, quelqu'une des parties principales est peu à peu attaquée, tout le reste du corps en est promptement altéré.

Que les symptômes dits hystériques passent à juste titre dans l'antiquité pour avoir leur racine dans l'utérus, cela est prouvé d'une manière non douteuse par ce fait que de tels symptômes se manifestent exclusivement chez les veuves et chez les femmes dont les règles sont supprimées. Elles éprouvent, à la vérité, certains symptômes que je ferai connaître plus loin ; mais elles ne sont néanmoins prises ni de suffocations, ni de fortes défaillances, ni des autres symptômes que j'ai décrits plus haut. Ce fait est également prouvé par cette circonstance que des veuves réglées d'une façon irréprochable, ou seulement un peu moins abondamment réglées qu'avant leur veuvage, sont en proie aux mêmes symptômes. Les signes que constatent les sages-femmes en touchant l'utérus avec soin concourent encore à cette démonstration. En effet, la matrice tout entière remontant ou se portant de côté, son col paraît incliné quand on le touche. On a comparé la matrice à un animal avide de procréation, et on a dit que, s'il est privé de ce qu'il désire si ardemment, il cause du dommage dans tout le corps. Platon (Timée, p. 91 B) s'est exprimé ainsi à ce sujet : « La partie qu'on appelle chez la femme *matrice* o *utérus* (μήτραί και ὑστέραι) étant, pour ces mêmes causes (*l'amour et l'excitation produite par le sperme*) un animal avide de procréation, si elle est pendant

longtemps, quand la saison est venue, privée de porter des fruits, souffrant gravement et errant à travers tout le corps, elle obstrue les conduits du pneuma, empêche de respirer, jette dans la plus extrême anxiété et cause d'autres maladies de toute espèce. » Aux paroles de Platon, quelques-uns ont ajouté que si la matrice, dans ses voyages à travers le corps, touche au diaphragme, elle empêche la respiration; d'autres ne disent pas qu'elle erre comme un animal, mais ils prétendent que, desséchée par la suppression des règles, elle monte vers les viscères dans son désir d'être humectée, qu'en remontant elle rencontre quelquefois le diaphragme, et qu'alors l'animal est privé de respiration.

Ceux qui ignorent ce que révèlent les dissections, qui n'ont jamais considéré les facultés naturelles ou volontaires, bien qu'ils n'aient entendu aucune démonstration de ce que je viens de dire, pensent néanmoins qu'il y a du vrai dans cette opinion. Ceux, au contraire, qui se sont exercés dans l'anatomie et qui se sont livrés à l'étude des facultés, reconnaîtront, même sans moi, le côté faible du raisonnement.

En effet, si quelque partie de la matrice semblait prise de spasmes, cette partie est peu considérable et ne suffit pas à prouver que toute sa cavité remonte vers l'estomac, et encore moins, que franchissant ce viscère, elle arrive à toucher le diaphragme. Et lors même qu'elle le toucherait, quelle influence ce contact aurait-il pour produire l'absence de respiration, les défaillances, la tension des membres ou un carus com-

plet? Chez les individus surchargés d'aliments, la masse de l'estomac paraît manifestement comprimer le diaphragme, et il en résulte précisément que la respiration est accélérée; l'animal n'en éprouve aucun autre symptôme. De même, le développement de l'utérus produit par la grossesse, rend la respiration plus fréquente et ne cause aucun autre dommage. Supposer que la matrice desséchée et avide d'humeur se tourne vers les viscères, est tout à fait absurde; car s'il arrivait qu'elle eût simplement besoin d'humidité, elle en trouverait, par son voisinage avec la vessie et avec la partie inférieure du gros intestin; si elle a besoin, non d'une humidité simple, mais d'une humidité sanguine, ce n'est pas vers le diaphragme, mais vers le foie qu'elle devrait se porter. A quoi bon, du reste, pour la matrice, se porter vers les autres parties, puisqu'elle a comme épais tégument [une membrane qui l'environne?

En effet, toutes les parties qui attirent dans leur intérieur les liquides des intestins, le font au moyen d'orifices; beaucoup d'orifices de veines parviennent dans la matrice, orifices par lesquels elle peut attirer le sang contenu dans la veine cave vers laquelle se dirige un courant sanguin venu du foie. Trouverez-vous un autre conduit de sang plus considérable que celui-là et qui se rende à la matrice? Par quel autre, en un mot, pourrait-elle attirer quelque chose du foie, si le très grand conduit qui constitue la veine cave n'existait pas? Certes il n'y en a aucun autre, car cette veine seule charrie le sang du foie aux parties situées au dessous

du diaphragme. Donc il faut tenir pour tout à fait absurde l'opinion de ceux qui, par ce raisonnement, font de la matrice un animal. Lors même qu'on accorderait cela, la matrice souffrira si elle ne peut satisfaire ses propres désirs ; peut-être aussi elle s'atrophiera comme on dit que deviennent les palmiers amoureux ; mais pour cela elle ne voyagera ni vers le diaphragme, ni vers nulle autre région. En effet, sans parler des autres arguments, le diaphragme est très sec par nature ; or, dans la pensée de ceux qui disent que la matrice se dessèche, elle a besoin du voisinage des parties humides.

Peut-être donc on nous demandera pourquoi la matrice paraît souvent remontée ou déviée ; car les sages-femmes disent qu'il en est ainsi, comme elles disent aussi que souvent, bien que la matrice conserve sa position naturelle, les femmes n'en sont pas moins prises de symptômes hystériques. J'essayerai d'en faire connaître la cause en m'en tenant aux paroles d'Hippocrate. Je soutiens, en conséquence, que la tension de l'utérus est la cause pour laquelle le col paraît remonté ou dévié aux sages-femmes qui touchent cette partie, car le col est nécessairement rétracté en même temps que le corps même de l'utérus. Mais qu'est-ce qui produit le mouvement d'élévation ou d'inclinaison latérale, car il me reste encore à le dire? la réplétion des vaisseaux qui y aboutissent et de ses ligaments.

En effet, dans notre *Commentaire sur les aphorismes*, là où Hippocrate dit « que les spasmes viennent de plénitude ou de vacuité », nous avons

démontré que les corps remplis s'étendent en largeur et en profondeur, et qu'ils diminuent dans le sens de la longueur; or, plus ils se raccourcissent, plus ils sont rétractés vers leur principe. Ainsi, Erasistrate a dit que les muscles remplis de pneuma s'étendent en largeur, mais diminuent de longueur et par conséquent se rétractent. D'où vient donc la plénitude des artères et des veines de l'utérus. Evidemment de la rétention des règles. Le sang arrive bien jusqu'à la matrice, mais il ne peut s'introduire dans son intérieur, tantôt parce qu'il est trop épais pour pénétrer à travers les orifices des vaisseaux, tantôt parce que ces orifices sont fermés, de sorte qu'il engorge les veines et les distend et qu'il imbibe les ligaments qui sont proches.

Par suite de leur tension, la matrice, vu son rapport de continuité avec eux, est attirée en même temps; si la traction s'opère de tous les côtés par des forces égales, le déplacement de l'utérus s'effectue sans aucune déviation; si au contraire les forces sont inégales, cet organe se porte là où la traction est la plus puissante.

Donc ce n'est pas en qualité d'animal errant, que chez les femmes la matrice se porte tantôt dans un lieu tantôt dans un autre, mais parce qu'elle remonte en vertu de la tension. Si quelqu'un disait que le corps même de l'utérus est, dans ce cas, exempt d'affection, mais que tiré de côté et d'autre, il éprouve une distorsion, il parlerait convenablement. En effet, d'autres parties du corps sont aussi sujettes à ces apparences

d'affections, de sorte que souvent les médecins, induits en erreur, pensent que ce qui est contourné est malade, attendu qu'il ne peut ni se plier ni s'étendre. C'est ce qu'Hippocrate nous a appris dans son livre *Sur les articulations* (§ 57, t. IV, p. 244), lorsqu'il rappelait en ces termes ce qu'on nomme les *voyages de la matrice :* « Quand la tête du fémur se luxe en arrière, mais cette luxation est rare, le blessé ne peut étendre le membre, ni dans l'articulation luxée, ni même exactement au niveau du genou. De toutes les luxations de la cuisse c'est celle où il est le moins facile d'étendre l'articulation de la hanche et celle du genou. »

Dans ce passage, Hippocrate dit que l'articulation du genou, bien qu'elle ne soit pas affectée, ne peut être étendue en raison de ses rapports avec la hanche. Puis il ajoute ce qui suit : « Il importe, en effet, de savoir aussi (c'est une notion utile, d'un grand intérêt et qui échappe à beaucoup de gens) que, même dans l'état de santé, on ne peut pas étendre le jarret si on n'étend pas en même temps l'articulation de la hanche, à moins qu'on élève le pied très haut, car alors on peut étendre le jarret ; on ne peut pas non plus fléchir l'articulation du genou (ce mouvement est du moins beaucoup plus difficile que le premier), si on ne fléchit pas en même temps la hanche. » — Après avoir dit cela, Hippocrate continue : « Beaucoup d'autres parties du corps ont également de telles fraternités (*affinités*), eu égard soit à la tension des nerfs, soit à la figure des muscles et beaucoup d'autres plus importantes à

connaître qu'on ne pense, eu égard à la nature de l'intestin, au ventre tout entier, ou aux voyages et tension de l'utérus. » Dans ce passage, Hippocrate se proposait de parler de l'articulation du genou qui ne peut pas se mouvoir naturellement, bien qu'il ne souffre d'aucune affection propre, mais par le seul fait de ses rapports avec l'articulation de la hanche, et à ce propos, il a rappelé les tensions de la matrice, quand cette partie ne se déplace pas par un mouvement propre, mais tirée par d'autres parties, elle se laisse entraîner par ce qui la tire.

Les distensions de la matrice sont closes de la manière que j'ai indiquée à la suite de la rétention des règles; elles ne sont pas elles-mêmes la cause des symptômes qui se produisent dans le corps de l'animal, mais elles ont avec ces symptômes une cause commune : la plénitude par suite de la rétention du flux menstruel. Quant aux malaises qu'éprouvent les femmes veuves, sans distorsion de la matrice, ou sans rétention des règles, ils tiennent à la rétention du sperme. Les symptômes varient suivant la quantité et la qualité du sang menstruel et du sperme. Ainsi quand la matière nuisible peut refroidir tout le corps, les malades sont fortement refroidies, de sorte qu'il n'y a plus ni respiration ni pulsations sensibles. Si au contraire la matiére est épaisse ou âcre, il se manifeste des spasmes; ce sont des tristesses quand l'humeur est plutôt mélancolique. De même des défaillances sont la conséquence de la violence des tensions, des refroidissements et des dépravations de l'orifice de

l'estomac (στόμαχος) (1) ; or il est évident que dans ce livre nous avons coutume d'appeler στόμαχος l'orifice de l'estomac (στομα τῆς γαστρός), de même que tous les médecins ont coutume de se servir d'un dérivé de cette expression pour désigner les syncopes stomacales.

Je vais parler maintenant de tous les symptômes qui surviennent chez les femmes par suite de la suppression des règles, car j'ai promis d'en dire quelque chose, et mon point de départ sera ce qu'Hippocrate avance dans ses *Aphorismes :* « Quand une femme qui n'est ni enceinte ni nouvellement accouchée a du lait, c'est que ses règles sont supprimées. » Quand le lait (2) ne monte pas aux mamelles bien que les règles soient supprimées on observe les symptômes suivants : sentiment de pesanteur dans tout le corps, nausées, défaut d'appétit, frissonnements irréguliers ; s'il y a quelque irrégularité sans frisson, des nausées, un appétit déréglé, il faut que la sage-femme touche le col de la matrice, car s'il est fermé sans être dur, c'est un signe de grossesse ; certaines femmes vomissent les aliments, mangent de la terre, ou des charbons éteints, ou telles autres substances. L'occlusion du col avec dureté montre qu'il y a une affection de la matrice : il faut alors que la sage-femme s'assure par le toucher vers quelle partie elle incline ou remonte, car c'est de ce côté que la matrice est affectée. Chez quelques femmes,

---

(1) Ces troubles stomacaux dans l'hystérie sont fréquents.

(2) C'est un premier linéament de la fameuse fièvre de lait, qui devait prendre plus tard tant d'extension.

il y a comme signe dans cette partie une douleur avec pesanteur; la douleur gagne aussi la hanche (1) et la jambe elle-même correspondante cloche dans la marche. Quand la suppression dure depuis longtemps, et que le médecin n'a procuré aucune évacuation, il se forme quelquefois une tumeur dans les flancs, indiquant qu'il y a une certaine inflammation dans les parties profondes (2). Chez d'autres il s'élève à l'extrémité inférieure des flancs (*à l'aine*) une tumeur de la nature des abcès comme il s'en forme chez les hommes dans cette partie (3) : quelquefois cette tumeur suppure et réclame une incision, (*phlegmons péri-utérins ?*) Nous avons vu aussi dans cette partie le côlon suppurant et ouvert tantôt par des médecins inexpérimentés qui ne savaient pas ce qu'ils coupaient, tantôt par des médecins qui le savaient. Le côlon qui suppure ainsi guérit toujours facilement; mais les plaies de la matrice arrivent difficilement à se réunir. Ces symptômes suivent la suppression des règles, et de plus il y a des douleurs aux lombes, au cou, au sinciput, à la base des yeux ; il y a aussi des fièvres ardentes, des urines noirâtres, avec une sanie rougeâtre, comme si on avait mêlé de la suie à de la lavure de chairs saignantes. Quelques femmes ont de la dysurie et de l'ischurie.

Lors donc que vous verrez une femme en proie à

---

(1) Cette irradiation dans les membres inférieurs est bien connue des gynécologues.

(2) Périmétrite ?

(3) Phlegmon du ligament large.

de tels symptômes, croyez que la matrice en est comme la racine. S'il survient sur quelque autre partie du corps ou une hémorrhagie ou une phlegmasie ou un érysipèle, on doit porter son attention du côté de l'évacuation menstruelle, car rien de tout cela ne se manifeste quand la menstruation est irréprochable. Donc à la suite de la rétention des règles, ces symptômes se manifestent généralement quand les règles sont trop abondantes, la peau se décolore, les pieds enflent, tout le corps est un peu gonflé; la coction des aliments s'accomplit mal, l'appétit est déréglé, en un mot surviennent les accidents qui d'habitude accompagnent les pertes excessives de sang, que ce soit par des hémorrhoïdes ou par toute autre évacuation sanguine. Sans que la matrice soit affectée, la femme est quelquefois prise d'un flux appelé *sanguin*, tout le corps se purgeant ou se vidant par la matrice par des remèdes qui s'adressent à tout le corps. Le liquide évacué est tantôt une sanie rouge, et tantôt une humeur aqueuse et jaunâtre. Si le sang s'échappe pur comme dans une saignée, il faut examiner avec soin s'il n'y a pas une érosion de la matrice. Il arrive assez souvent qu'une érosion se forme, soit surtout au col, soit dans une autre partie. On reconnaît qu'elle est profonde par la sanie qui s'échappe, et qu'elle siège au col non seulement par cette circonstance, mais aussi en tombant. Le sang s'échappe aussi chez les femmes enceintes, les veines du col venant à s'ouvrir à leur extrémité. Si chez une femme enceinte les seins s'affaissent tout à coup, attendez-vous à un avortement. Si la femme

porte deux jumeaux et qu'un de ses seins s'affaisse, cela signifie qu'elle avortera d'un des deux enfants; ordinairement le mâle si c'est le sein droit, et la femelle si c'est le sein gauche. En effet, généralement chez les femmes, les mâles sont à droite dans la matrice et les femelles à gauche. Le contraire est rare, comme cela s'observe aussi chez les autres animaux qui naturellement mettent au monde deux petits; par exemple beaucoup de chèvres, les brebis, et d'autres quadrupèdes en assez grand nombre. Si une femme conçoit facilement, mais si au deuxième, au troisième ou quatrième mois, elle perd son fruit, une humeur phlegmatique s'est accumulée autour des cotylédons de la matrice ; il en résulte que les veines et les artères qui se développent dans le chorion pour s'aboucher avec celles qui existent dans la matrice, manquent tellement de force qu'elles ne peuvent plus soutenir le poids du fœtus, et qu'elles le laissent échapper facilement (Hippocrate, *Aph.*, V, 45 et *Utilité des parties*, XIV, IV).

Maladies de la Moelle (1).



Il convient maintenant de passer aux affections de la moelle épinière. Ici les affections de la moelle sont

---

(1) En outre de son importance pour la localisation exacte des affections médullaires, ce chapitre est intéressant par ce qu'il contient sur les luxations des vertèbres et sur le mal de Pott.

enseignées d'une manière concise ; mais il n'en est pas de même en ce qui concerne la connaissance des œuvres mêmes que la moelle accomplit. En effet, si l'on ne se rappelle pas dans quelles parties du corps arrive chaque paire de nerfs issue de la moelle, il est impossible de connaître au niveau de quelle vertèbre la moelle est affectée, tandis que pour qui s'en souvient, la connaissance du lieu affecté est très facile. A cette connaissance de toutes les autres parties, on joindra encore celle des nerfs dérivés de la moelle épinière. Ainsi, dès que les premières vertèbres sont affectées, il se déclare une angine (χονάγχη ou συνάγχη), rarement, il est vrai, et encore plutôt chez les enfants que chez les hommes faits. Hippocrate l'a ainsi décrite dans le second livre des *Epidémies* (sect. II, § 24).

Les accidents éprouvés par les individus affectés de synanchie (1) furent les suivants (1re *catégorie, déplacement en avant*) : les vertèbres du cou se tournaient en dedans (*en avant*), chez les uns plus, chez les autres moins. En dehors (*en arrière*), le cou présentait manifestement une dépression, et le malade éprouvait de la douleur quand on touchait cette région. Le mal siégeait un peu plus bas que l'os appelé dent (à cause de *l'apophyse odontoïde*, 2e vert.) : d'où il résulte que la maladie était moins aiguë. Chez quelques malades, la tumeur était tout à fait arrondie, avec une circonférence plus étendue. Si ce qu'on appelle dent

(1) Il s'agit manifestement ici d'une luxation des deux premières vertèbres cervicales.

n'était pas déplacé, le pharynx était sans inflammation et exempt d'affection ; le gonflement de la région sous-maxillaire ne ressemblait pas à la tuméfaction inflammatoire. Chez des personnes, lès glandes ne se gonflaient pas, elles étaient plutôt dans l'état naturel ; les malades ne remuaient pas facilement la langue, mais elle leur semblait plus volumineuse et plus pendante. Les veines sublinguales (ranines) étaient apparentes ; la déglutition des liquides impossible ou du moins très difficile, et la boisson remontait dans le nez, si les malades se forçaient ; ils parlaient du nez : la respiration n'était pas très élevée. Il y en eut quelques-uns chez qui vaisseau, artères des tempes, de la tête et du cou battaient. Dans les cas qui devenaient très graves, les tempes étaient chaudes, quand du reste il n'y avait pas de fièvre. La plupart n'éprouvaient aucune suffocation, à moins qu'ils n'entreprissent d'avaler soit leur salive soit tout autre chose. Les yeux n'ètaient pas enfoncés non plus ; quand le déplacement des vertèbres était direct et sans inclinaison latérale, les malades ne devenaient pas paraplectiques. Si j'apprends que quelques malades aient succombé, je le rappellerai, mais ceux que je connais maintenant ont échappé ; les uns guérissaient très promptement, mais le plus grand nombre allaient jusqu'à 40 jours ; néanmoins, ils étaient pour la plupart sans fièvre ; beaucoup aussi gardaient pendant longtemps une partie du gonflement morbide ; la déglutition et la voix conservaient encore les traces de la maladie ; la luette se fondait, présentant une certaine atrophie

désagréable, sans qu'elle eut l'apparence malade (2e *catégorie, déplacement latéral*). Quant aux malades qui étaient affectés d'un déplacement latéral, de quelque côté que se portassent les vertèbres, ils étaient tous paralysés de ce côté et éprouvaient des contractions de l'autre. Cet état était surtout apparent à la face, à la bouche et au voile (*isthme du gosier*) qui est de chaque côté de la luette (*voile du palais*); de plus, la mâchoire inférieure était dérivée en proportion, mais la paraplégie ne s'étendait pas comme ordinairement à tout le corps; celle-ci dépendant de l'autre ne dépassait pas le bras. Ces malades expectoraient des matières cuites et s'essoufflaient promptement; ceux chez qui la vertèbre faisait saillie en avant expectoraient aussi. Les malades qui avaient en même temps la fièvre avaient plus de dyspnée, rendaient de la salive en parlant et avaient des veines très gonflées. Tous avaient les pieds très froids, mais surtout ces derniers, et ceux-là pouvaient aussi se tenir moins facilement debout, même ceux qui ne recouraient pas très rapidement. Tous ceux que j'ai observé sont morts.

J'aî déjà reproduit textuellement tout ce passage dans le deuxième livre de mes Commentaires sur le deuxième livre des Epidémies. Si je l'ai de nouveau transcrit tout entier ici, c'est qu'Hippocrate montre, sur beaucoup de sujets, l'existence d'une angine rarement observée par nous sans affections propres du larynx. Il montre, en outre, qu'elle a son origine dans les premières vertèbres, dont la deuxième (ἄξις)

porte l'apophyse dite odontoïde, d'où le nom de dent que plusieurs ont donné à cette vertèbre entière. Il dit encore que l'angine provenant d'une vertèbre inférieure à celle-ci n'est pas aussi aiguë que celle qui provient de la seconde, il est de toute évidence, en effet, que les parties élevées de l'épine sont plus importantes que les parties plus basses. Lors donc que la diathèse naît beaucoup plus bas que les deux premières vertèbres, il en résultera une lésion bien moins grave encore. En effet, nous avons appris par la dissection que les nerfs du diaphragme naissent après la quatrième et la cinquième vertèbre. Le traité sur les causes de la respiration (ouvrage perdu) nous a appris encore que la respiration naturelle est accomplie par le diaphragme seulement, que l'action des muscles intercostaux s'y ajoute lorsque nous avons besoin d'une inspiration plus forte, comme aussi l'action des muscles supérieurs, quand nous avons besoin d'une inspiration plus forte.

Ce n'est pas seulement en vue d'une inspiration grande ou très grande que nous mettons en action ces muscles, mais encore pour d'autres causes que nous avons énumérées dans l'ouvrage sur la difficulté de respirer.

Présentement, il suffira d'emprunter au passage cité d'Hippocrate ce qu'il est nécessaire de savoir pour le diagnostic des lieux affectés, en nous rappelant d'abord l'explication que nous donnions dans nos commentaires sur les articulations, à propos de ce texte : « Toutes les vertèbres du rachis qui, par suite

de maladies, sont déplacées et font saillie en arrière sont dangereuses. »

Il prétend que non seulement le déplacement des vertèbres en avant, qui se nomme lordose (λόρδωσις), mais encore celui des vertèbres en arrière (scoliose), sont une conséquence des tensions qui s'opèrent à la région interne (antér.), les corps nerveux (ligaments) étant tirés (ou les vertèbres repoussées) par les tumeurs contre nature qui se produisent en cet endroit. Lors donc que la traction a lieu dans une seule vertèbre, il arrive que le rachis éprouve une lordose en cette partie, et de même pour deux ou trois vertèbres de suite. Lorsque entre les vertèbres tirées, une ou plusieurs vertèbres demeurent exemptes d'affection, ces vertèbres se creusent. Lorsque la traction a lieu dans un des côtés, le droit ou le gauche, le rachis éprouve une scoliose de ce côté (incurvation latérale).

Hippocrate, dans le passage cité, a mentionné les deux cas : la lordose, quand il dit : « les vertèbres déplacées en ligne directe (c'est-à-dire d'arrière en avant) » ; la scoliose, quand il dit : « les vertèbres inclinant d'un côté ou de l'autre ». Il ajoute une remarque très exacte et très utile à lire au sujet de la lordose, « personne n'en devient paraplectique », c'est-à-dire paralysé d'une partie.

Pour la scoliose, dit-il, la paraplégie s'étend jusqu'au bras, c'est-à-dire qu'elle ne descend pas plus bas dans les côtés, les reins ou les jambes.

Nous devons donc savoir d'abord que des symptômes différents accompagnent une affection propre de la

moelle épinière ou une simple dyscrasie, ou une dyscrasie avec un flux d'humeur, comme dans les érysipèles, les inflammations et les ulcérations ou une compression de l'épine, résultant du déplacement d'une ou de plusieurs vertèbres. En effet, dans les cas où la moelle même éprouve une affection propre au côté gauche ou droit, sans déplacement des vertèbres du côté seul où l'affection s'est produite, toutes les parties inférieures du corps situées directement sur le côté affecté éprouvent une lésion dans leur sensibilité et leur mouvement. Quand la moelle épinière est affectée, toutes les parties gauches et droites situées sous la partie lésée sont également paralysées. Quand une vertèbre s'incline en arrière ou en avant (cyphose ou lordose), il arrive parfois qu'aucune des parties inférieures n'est lésée dans sa sensibilité ou son mouvement. Il arrive aussi qu'elles sont lésées, suivant la distinction énoncée par Hippocrate dans son livre sur les articulations. En effet, lorsqu'il se produit une luxation angulaire de l'épine, comme lui-même la nomme, c'est-à-dire lorsqu'elle éprouve une flexion non pas graduelle, mais brusque, comme par l'effet d'une fracture, toutes les parties inférieures sont lésées nécessairement. Quand la luxation circulaire (en arc, μυμλοτερως) se forme peu à peu, les parties placées au dessous de la vertèbre déplacée n'éprouvent aucune affection notable. Mais la luxation latérale lèse essentiellement toutes les parties auxquelles arrivent les nerfs issus de l'intervalle des vertèbres déplacées. Cela a lieu davantage dans le cou, moins dans le

thorax, beaucoup moins encore dans les lombes. En effet, comme dans le cou les vertèbres s'enchevêtrent les unes aux autres, chacune des deux contribue également à former le trou par lequel sort le nerf. Dans les vertèbres du thorax, la plus élevée y contribue davantage, la plus basse moins. Dans les lombes, le nerf tout entier sort de la vertèbre plus élevée. Ainsi, dans cette région, la luxation latérale des vertèbres entraînant avec elle la moelle même et le nerf permet au nerf de sortir naturellement sans compression. Au cou, les nerfs sortant de l'intervalle compris entre les deux vertèbres sont comprimés dans les scolioses, aux parties où le rachis a éprouvé la luxation, et sont tendus dans les autres parties.

Les tensions sont suivies de convulsion, quand survient une inflammation grave, et les compressions entraînent la paralysie des parties auxquelles aboutit le nerf comprimé.

Il était donc naturel que dans les cas d'angine rapportés dans les passages cités plus haut, les paraplégies parvinssent jusqu'au bras, attendu que les bras tirent leurs nerfs de l'extrémité du cou. En effet, après le cou vient le thorax, et les nerfs qui viennent de cette région vont, non aux bras, mais aux muscles intercostaux, à l'exception de quelques nerfs courts issus des premières vertèbres dorsales. Ainsi dans les déplacements des vertèbres cités tout à l'heure, les joues seules sans la mâchoire comme étant mues par le muscle large sont lésées, les autres parties de la face demeurent complètement exemptes de lésions, n'éprou-

vant aucune gêne ni dans leur sensibilité ni dans leur mouvement. Il est donc évident que ceux des muscles qui tirent des vertèbres cervicales les prolongements nerveux, qui se distribuent en eux, sont lésés par les affections de ces vertèbres et des nerfs qui en dérivent. Vous avez appris par la dissection des nerfs de l'épine, quels sont ces muscles et quel est leur nombre? Vous savez aussi tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur les symptômes qui accompagnent les gibbosités, les lordoses et les scolioses de la colonne vertébrale. Vous devez savoir que les vertèbres perdent leur position propre à la suite d'une chute, d'un coup ou de quelque tumeur contre nature qui tire les corps nerveux attachés aux vertèbres mêmes et à la moelle. Ces corps sont de deux espèces. Les uns appartiennent aux parties naturelles, les autres aux parties contre nature. Ce sont certaines tumeurs qu'Hippocrate a comprises sous une seule dénomination, celle de tubercules crus.

Il est donc évident que dans les cas cités plus haut et consignés au deuxième livre des épidémies, les muscles situés sur les vertèbres du cou étaient affectés : peut-être existait-il quelque tumeur tuberculeuse qui leur faisait cracher, dit-il, des matières cuites par suite de la coction des tubercules. Pourquoi donc Hippocrate désigne-t-il les malades comme atteints d'angine. Est-ce parce que leur respiration était pénible sans qu'il y eût affection du thorax ou du poumon. C'est par ce concours de symptômes en effet que l'angine diffère de la péripneumonie et de la pleurésie et de plus encore par un sentiment de resserrement

dans le pharyx. » Dans les lignes suivantes Galien commente un passage obscur et par cela sans grand intérêt du § 23 du traité sur le pronostic qui a rapport à ces angines et à leur variété ; dans le passage qui suit, Galien nous semble plus nettement encore que quelques lignes plus haut signaler le *mal de Pott* : « outre ces affections, il s'en produit au cou une qu'ils ont omise par la luxation des vertèbres à la partie antérieure, soit que les muscles en rapport avec elles s'élèvent en une tumeur contre nature, soit qu'il s'y forme quelque tubercule. Parfois encore l'œsophage est lésé avec les vertèbres, parfois la lésion attaque les muscles qui le rattachent au larynx et outre ceux-ci les muscles propres du larynx. Toutes ces affections occasionnent une gêne dans la respiration, elles n'amènent cependant pas le danger de suffocation. Les malades avalent difficilement et souffrent surtout, quand la boisson leur remonte dans le nez. »





CHAPITRE VII

Oribase. — Alexandre de Tralles. — Aétius.

A partir de Galien, la Neuropathologie n'a fait que décliner. Elle a subi le contre-coup de la décadence générale du monde antique. Ces temps malheureux n'étaient guère propices au libre développement de l'esprit humain. Malgré quelques règnes glorieux, tels que ceux de Septime Sévère, des empereurs d'origine illyrienne, de Dioclétien, de Constantin, les barbares deviennent de plus en plus menaçants. La bourgeoisie des villes et les petits propriétaires du sol écrasés par le poids sans cesse croissant des impôts, se découragent complètement, abandonnent leurs propriétés, et ne deviennent que trop souvent, tels les Bagaudes, les auxiliaires des barbares ; tout comme eux ils parcourent le pays en bandes, pillant tout sur leur passage. Les campagnes se dépeuplent de plus en plus. Cependant les grandes cités conser-

vent leurs cours de belles-lettres faites par les rhéteurs à la mode (1). L'aristocratie se pique toujours de littérature : Les grammairiens, les scoliastes, les philosophes, les versificateurs sont encore nombreux, mais s'ils possèdent souvent une érudition immense, une chose capitale leur fait défaut, l'originalité. Ils copient, imitent sans cesse, mais ils ne créent plus rien. Cette civilisation si brillante en apparence n'est en définitive qu'un manteau d'emprunt. Les médecins font comme le reste, ils *compilent*. Ceux que n'occupent pas des plaisirs frivoles ou les soucis plus nobles mais encore plus encombrants de la politique, commencent à se tourner vers les querelles de religion. Le Christianisme est en train de s'établir mais ce n'est pas sans résistance. Beaucoup restent fidèles aux vieilles idées de l'Hellénisme.

ORIBASE



De ce nombre fut Oribase, un des auteurs que nous allons étudier. Il eut beaucoup à souffrir de s'être fait ainsi le partisan déclaré des anciennes croyances, et ces persécutions l'empêchèrent peut-être de conquérir l'originalité que ses talents lui permettaient d'acquérir. Oribase naquit à Pergame comme Galien

(1) Par exemple Autun, Bordeaux, etc.

son principal modèle. Il fut disciple ainsi que Magnus et Léonicus d'un célèbre médecin de cette époque, *Zénon de Chypre*, qui enseigna d'abord à Sardes puis à Alexandrie, où notre auteur alla certainement étudier, car cette ville avait toujours conservé son renom grâce à ses excellents professeurs de médecine, et c'était un honneur que d'y avoir fait ses études. Oribase acquit bientôt une grande réputation. Eunape le dépeint comme l'homme le plus savant de son temps, le plus habile dans sa profession, et le plus aimable en société. C'était alors un personnage extrêmement considéré et dont le crédit, paraît-il, facilita l'avènement de Julien sur le trône. Ce prince l'honora de son amitié et l'investit même de la très haute fonction administrative de questeur de Constantinople. Mais Julien l'Apostat étant mort, le zélateur chrétien Valens qui s'empara de l'Empire à la mort de son maître, priva Oribase de toutes ses dignités, et aussi paraît-il de ses biens. On poussa même la persécution jusqu'à le livrer aux mains des Perses. Son courage et son savoir lui méritèrent l'amour et le respect de ces peuples. Il fit d'heureuses cures parmi eux et les grandes louanges qu'ils lui décernaient excitèrent les remords de ses ennemis. On le fit revenir à Constantinople, où il jouit bientôt d'une fortune éclatante. Il composa deux grands traités de médecine, une véritable encyclopédie médicale et beaucoup plus tard une sorte d'abrégé dédié à son fils Eustathe ; tous ces ouvrages sont maintenant accessibles au lecteur français, grâce à l'excellente traduction de Daremberg et Bussenakeer.

Ce sont des compilations, sauf peut-être au point de vue thérapeutique et au point de vue chirurgical. Dans cette direction, en effet, Oribase semble avoir montré quelque originalité. Il nous a été très utile cependant, en ce qu'il nous a permis de nous faire une compréhension plus exacte de la pharmacologie des anciens (1). Il contient aussi des fragments de Philumène, d'Archigène, d'Antyllus qui ont beaucoup d'importance pour l'histoire de la neuropathologie. Malheureusement Oribase cherche surtout chez les anciens des formules pharmaceutiques, des remèdes; la partie didactique proprement dite lui importe peu, et il est très vraisemblable qu'il a supprimé des passages des écrivains, il cite bien des choses qui ne se rapportaient point directement à la thérapeutique. Voici d'abord les fragments auxquels nous avons fait allusion plus haut.

De l'érysipèle du cerveau (tiré de Philumène) (2).
(Traduction Daremberg.)



Il peut aussi survenir un érysipèle au cerveau. Dans

---

(1) Voir ce que nous avons dit sur le traitement des affections nerveuses dans notre VIIIe Chapitre.

(2) Philumène était un méthodiste de la plus grande valeur. Il paraît avoir été antérieur à Thessalus. On suppose (Häser) que les fragments cités ici appartenaient à un grand ouvrage sur la médecine de sa composition.

ce cas le malade présente les symptômes suivants. Toute sa tête est douloureuse, et il lui semble qu'elle contient des flammes, la face est froide et légèrement pâle, et la bouche sèche. Dans de telles conjectures, pratiquez donc une saignée, mais ouvrez surtout les veines placées en dessous de la langue, et appliquez les médicaments refroidissants que nous employons aussi dans les autres cas d'érysipèle.

De l'inflammation du cerveau (tiré de Philumène) (1).
(Traduction Daremberg.)

Quand le cerveau est enflammé il se gonfle souvent à un tel degré, qu'il se produit un écartement des sutures du crâne. Il survient une douleur persistante et très grave, une jactitation très forte et une rougeur très prononcée de la face. Les yeux deviennent saillants, et il y a de la tuméfaction de la face et de toute la tête. Il faut donc saigner ces malades au pli du bras. Mais on évacuera aussi du sang par le nez et par les veines placées au dessous de la langue ; ayez

---

(1) Comme nous le disons plus loin, ces fragments sur l'érysipèle et l'inflammation du cerveau, semblent prouver que les anciens en outre de la phrénésie connaissaient quelque chose comme l'encéphalite.

aussi recours aux embrocations et aux cataplasmes, qu'on applique habituellement sur la tête pour combattre les inflammations et qui ont la propriété d'humecter et d'amener à maturité.

Tétanos (tiré de Philumène).
(Traduction Daremberg.)

Contre le tétanos, on place au dessous de la partie postérieure du cou, une vessie large remplie d'huile chaude, afin que toute cette région étant doucement chauffée, puisse donner au corps une direction contraire à celle où la tension l'attire. En général il faut combattre cette maladie par les embrocations, et la laine feutrée imbibée de substances médicamenteuses. A cet effet, on se servira d'abord d'huile douce et ensuite d'huile à la rue ou à l'huile de sésame. Cependant les cataplasmes composés de fœnu grec, de graine de lin, ou de farine d'orge, et qui contiennent une grande quantité de miel ou d'huile, ont une action plus efficace mais ils doivent recouvrir le cou, les deux mâchoires et toute l'épine du dos, jusqu'aux lombes. On emploie aussi des ventouses scarifiées, qu'on applique sur le cou, des deux côtés de l'épine du dos, sur les parties musculeuses de la poitrine et sur les hypocondres; quand cette

maladie est devenue chronique, on prescrit les bains d'huile même deux fois par jour, si l'état des forces le permet. C'est un remède merveilleux pour ces maladies qu'un lavement d'huile à la rue, dans laquelle on a fait fondre de la résine de térébenthine, pourvu qu'on lui communique une chaleur douce avant de l'administrer. Avant le repas on fait avaler à ces malades du suc de Cyrène, mais comme ce suc suscite des mordications aux organes de la déglutition on en donnera dans du miel cuit gros comme un as. On emploie encore avec avantage de la racine de Sylphium dont on saupoudre de l'eau miellée. Il en est de même de la myrrhe et d'une décoction d'hysope. Le plus utile de tous les remèdes est le castoréum; on en fait prendre deux cuillerées avec de l'eau miellée, seulement on ne le donne pas d'un seul coup, mais par portions.

De l'apoplexie (tiré de Philumène).
(Traduction Daremberg.)

On graisse tout le corps des apoplectiques avec une grande quantité d'huile soufrée, on pratique sur la tête des embrocations d'huile aux roses, dans laquelle on « fait bouillir de la grande fève ». On verse dans la bouche quelques gouttes d'eau miellée. On approche

du nez des médicaments tels que le castoréum, le suc de panacée d'Hercule ou le galbanum. On ouvre aussi la bouche de force pour y introduire le doigt ou une plume trempée dans de l'huile, dans le but d'essuyer les superfluités qui pourraient s'y rencontrer, et on fait autour de l'anus des onctions avec des médicaments qui attirent les flatuosités. Si ces moyens de traitement ne produisent aucun effet, on a recours à des lavements plus ou moins âcres composés d'un mélange de miel et d'eau salée. Après cela on saigne et, après la saignée, on revient aux remèdes propres à éveiller.

De la Manie (tiré de Philumène).

Le traitement de la manie est le même que celui de la mélancolie; mais les maniaques se trouvent surtout bien de l'emploi de la racine et de la graine de fenouil de cheval, qu'on donne à boire dans de l'eau, et de celui de la racine de couleuvrée, dont on administre un drachme par jour dans de l'eau.

De l'épilepsie (tiré de Philumène).
(Traduction Daremberg.)

Aux malades qui sont en proie à un accès d'épi-

lepsie, on fait assidûment des embrocations sur les membres frappés de convulsions et de distorsions ; on les retient et on les étend ; on ouvre la bouche et on introduit le doigt ou une plume enduits d'huile à l'iris pour enlever la pituite ; on excite leurs sens en leur faisant flairer des substances telles que le fenouil de porc, le suc de Cyrène, le bitume de Judée, la résine de cèdre ou le goudron. Après l'accès, on fait, si rien ne s'y oppose, une saignée au pli du bras. Si l'accès ne diminue en aucune façon, on recouvre les extrémités de sinapismes, et on applique des ventouses sur les hypocondres. S'il n'y a pas de soulagement après l'emploi de ces moyens de traitement, il reste peu d'espoir ; cependant le médecin devra, sans hésiter, injecter de force (dans la bouche), soit du castoréum, soit du suc de Cyrène, avec du miel ou du vinaigre, et il administre un lavement de décoction de centaurée ou de coloquinte. Ceux qui sont revenus de leur accès doivent, après s'être restaurés, se purger avec le médicament sacré. Tel est à peu près le traitement de l'épilepsie chronique. On réduit les malades, pendant longtemps, à ne boire rien que de l'eau ; quand on commence le traitement, on fait une saignée, si rien ne s'y oppose ; puis on interrompt le traitement pendant quatre ou cinq jours, pour restaurer le corps, ensuite on pratique une petite évacuation avec un purgatif ; à cet effet, on se sert de préférence de l'ellébore noir ou de la coloquinte, ou du moins de la scamonnée combinée à l'un de ces médicaments. On pile l'ellébore sans la moelle et on le passe au tamis, pour

le jeter, par pincées, sur cinq ou six cyathes d'eau miellée, ou pour l'incorporer dans du miel cuit auquel on a ajouté un peu de poivre. Quant à la coloquinte, on en enlève la graine, mais on y laisse l'intérieur, puis on remplit ce fruit de vin d'un goût sucré, et on n'y touche pas de la nuit ; le matin on donne à boire ce vin coupé d'eau ; quand les malades sont suffisamment purgés, on leur fait prendre un bain. Le troisième jour, on met des ventouses scarifiées sur les hypocondres et le milieu du dos ; ensuite on interrompt le traitement pendant un nombre suffisant de jours pour restaurer le corps ; on administre le purgatif sacré à la coloquinte, et, après cela on met des ventouses sur la tête et sur la nuque ; les jours suivants, on applique sur la tête un cataplasme de pain bouilli dans de l'eau miellée et trituré avec des amandes amères, du serpolet, de la menthe, du *calaminthe* ou de la rue.

Hydrocéphalie (tiré d'Antyllus).

(Traduction Daremberg.)

La maladie appelée hydrocéphalie, provient de ce que les sages-femmes compriment maladroitement la tête des enfants, quand ils viennent de naître. Les sujets affectés de cette maladie présentent à la tête une tumeur considérable de forme allongée, d'où résulte une laideur assez prononcée. Il y a trois variétés d'hydrocéphalie. Cette maladie peut avoir son siège ou

entre la peau et le péricrâne, ou entre le péricrâne et l'os, ou entre l'os et la membrane du cerveau, car il est impossible qu'il se forme du liquide entre cette membrane et le cerveau lui-même, attendu que l'individu pris d'une telle affection, périrait avant que la maladie dite hydrocéphalie pût se développer (1). Voici les signes présentés par les malades qui ont du liquide entre la peau et le péricrâne. Tumeur douce au toucher, de la même couleur que la peau, exempte de douleur, s'élevant de manière à offrir une surface convexe. On l'aperçoit faiblement à travers la couche peu épaisse des parties dont elle est recouverte et quand on appuie les doigts dessus, elle cède et se déplace facilement. Si le liquide s'est formé entre le péricrâne et l'os, les mêmes symptômes se manifestent, mais la douleur est plus vive; la tumeur se dissimule davantage à travers les parties et se déplace avec plus de lenteur; quand on l'explore avec les doigts, on la trouve recouverte d'une couche épaisse des parties. Quand le liquide est accumulé entre la membrane du cerveau et l'os il y aura une tumeur, il est vrai, car chez les petits enfants, l'os n'étant pas encore solidifié, se place, se déprime aisément, et par conséquent se distend facilement sous la pression du liquide, mais on rencontre du moins cette tumeur solide et douloureuse et qui s'allonge davantage en une pointe aiguë. On trouve la région du front et des tempes plus amincies, que ne le comporte le développement du corps,

---

(1) On verra qu'Aétius est d'un avis différent.

attendu que les parties situées dans cette région se contractent parce qu'elles sont tirées en haut. Ces malades ont des lueurs devant les yeux et du clignement des paupières. Quand la collection existe entre la membrane du cerveau et l'os, mais que le liquide n'a pas courbé devant lui ni poussé l'os, et qu'il a, au contraire, produit un *écartement* des sutures, ce liquide montera et on en constatera la présence entre le péricrâne et l'os ; du reste, on retrouvera les mêmes signes que ceux qui caractérisent la formation du liquide entre le péricrâne et l'os. Seulement, quand les sutures ont subi un écartement, il y aura des douleurs plus fortes. On constatera ces deux signes propres et spécifiques ; si on comprime la tumeur de tous les côtés, le liquide semblera diminuer comme s'il se retirait en descendant à travers l'écartement des sutures dans l'endroit d'où il est remonté. Si on imprime à la main placée sur la tumeur un mouvement latéral uniforme, il semblera qu'on tombe sur un vide, c'est-à-dire dans l'endroit où les sutures ont subi un écartement. Quand le liquide est rassemblé entre la peau et le péricrâne, si la quantité en est modérée et si la tumeur est petite, on fera, sur le milieu de la collection, une incision unique dont la longueur correspond au volume de la tumeur. On donnera à l'incision une direction telle que la cicatrice puisse être recouverte par les cheveux ; après l'évacuation du liquide, on emploie, pour réunir les parois de la cavité, une méthode de traitement secondaire, semblable à celle que nous mettons en usage pour les sutures provenant des abcès. S'il existe

du liquide entre le péricrâne et l'os, nous aurons recours au même procédé, seulement on prendra garde aux muscles qui s'implantent sur les os, par exemple les temporaux ; on ne fera pas l'incision sur ces muscles mais à côté d'eux. Après l'évacuation du liquide, nous traiterons la dénudation de l'os de la manière que nous l'avons exposée, en parlant des fistules. Si le liquide se rencontre au dessous de l'os, que la maladie soit accompagnée ou non de l'écartement des sutures, nous refuserons de faire l'opération, car il est impossible que la membrane du cerveau ne soit pas en mauvais état, quand elle flotte au milieu du liquide et l'écartement des sutures est incurable. Même dans les cas où il y a tumeur sans écartement des sutures, l'opération est sans utilité. En effet, si nous perçons le crâne, nous enlevons le liquide, mais comment pourrait-on redresser la difformité qui résulte du développement de l'os ; si on voulait raser toute la partie soulevée de l'os, on dénuderait la membrane du cerveau tout entière et on exposerait le malade aux convulsions.

Du sang qui s'accumule au dessous de la table interne du crâne (tiré d'Archigène).

L'accumulation de sang au dessous de la table intérieure du crâne est accessible à la vue, de même que

celle qui a lieu sous les ongles ; par l'effet du temps, le sang se change en pus et donne à l'os une couleur vert pomme. Cette affection est facile à reconnaître et il est facile aussi de la guérir en perçant simplement le crâne et en évacuant le liquide ; mais l'accumulation du sang sous la membrane du cerveau est grave, eu égard à la difficulté du diagnostic et du traitement. En effet, elle ne se trahit que par les souffrances des méninges. Aussi les malades présentent-ils des fièvres accompagnées d'horripilation, de la rougeur de la face, une chaleur excessive pendant tout le cours de la fièvre, un sommeil troublé, des yeux légèrement graisseux, chassieux et rouges ; la plaie se ratatine. Elle est dépourvue de suppuration et comme graisseuse. Chez quelques malades, il se forme aussi une vésicule sur la langue. Si l'on se presse de traiter ces malades, il reste quelque espérance de salut ; si, au contraire, on tarde, ils meurent en général.

PARAGRAPHES APPARTENANT A ORIBASE

Les deux passages suivants ne portent point de nom d'auteur. On est donc autorisé jusqu'à un certain point à les considérer comme l'*œuvre* d'Oribase ; et cependant, ce n'est point sans réserves que nous émettons cette idée. En effet, le paragraphe consacré à

la lycanthropie ne présente, lui aussi, aucune désignation d'auteur, et cependant un fragment que nous avons retrouvé dans Aétius nous indique que ce morceau n'était qu'un arrangement presque littéral d'un des chapitres de l'ouvrage de Marcellus. Quoi qu'il en soit, la dissertation sur le cauchemar est intéressante à plus d'un titre. « C'est, dit Oribase, tantôt une maladie grave et tantôt un interprète sacré, un serviteur d'Esculape. » Il faut se rappeler deux choses pour bien comprendre cette phrase, d'abord les symptômes précurseurs des graves maladies cérébrales indiquées par les auteurs précédents, puis la valeur que l'on attribua aux songes pendant toute la durée de la période græco-romaine. Nous avons vu plus haut que Cœlius et Arétée avaient signalé dans la période prémonitoire de l'épilepsie, de la mélancolie, de l'apoplexie, l'insomnie ou le sommeil entrecoupé par des rêves affreux comme un signe avant-coureur de graves perturbations cérébrales.

Mais le songe avait de l'importance par lui-même. Hippocrate, bien qu'il nie résolument l'origine divine des maladies, veut qu'on tienne grand compte au point de vue du pronostic des rêves qu'ont eus les malades ; Cœlius, Galien se gardent bien d'oublier de dire que les songes doivent être pris en sérieuse considération. Les épicuriens et les philosophes de la nouvelle Académie ne croient pas beaucoup, il est vrai, à l'exactitude de ce préjugé universellement répandu, mais les platoniciens, les stoïciens, etc., n'hésitent pas à admettre que l'on doit considérer les songes comme

un message des dieux, dont il serait téméraire de négliger les avertissements. Aussi a-t-on peut-être été trop sévère, quand on a taxé de mollesse et d'égoïsme Galien lorsqu'il refusa d'accompagner Marc-Aurèle partant pour combattre les Germains. Oribase fait remarquer que l'on saura si le cauchemar annonce une grave lésion de l'encéphale, quand ce symptôme persiste. Dès lors, il ne faut point abandonner la maladie à son cours, mais la traiter énergiquement dès son commencement. On évacuera les humeurs peccantes au moyen de la saignée et des purgatifs. Le régime sera ténu et on évitera les aliments flatulents. Le fruit de la pivoine convient aussi.

Le paragraphe suivant est intéressant, parce qu'on y trouve fort bien exposés les symptômes de la méningite traumatique. Celle-ci, à cause de l'absence d'antiseptiques d'un pouvoir suffisant, survenait chez nombre de malades atteints d'une fracture de tête, malgré ou peut-être à cause de la trépanation que ne manquaient pas de faire les chirurgiens devenus plus hardis et aussi plus habiles.

Léonidas, d'Alexandrie, avait joui au IIIe siècle d'une réputation très grande. Peu avant, *Antyllus* avait enseigné la manière de traiter efficacement les anévrismes en liant l'artère au dessus et au dessous de la tumeur et en extirpant celle-ci. La chirurgie avait pris, à cette époque, un caractère interventionniste décidé, qui effrayait Freind et qui excitait l'indignation de Laisné, l'éditeur des œuvres de J.-L. Petit. Les praticiens d'alors, au moins les plus célèbres,

avaient donc une connaissance assez étendue des traumatismes craniens et de leurs conséquences. Ils ne connaissaient que trop les accidents de méningo-encéphalite qui leur avaient ravi tant de malades. « Comme la membrane du cerveau est une partie importante, elle expose, dit Oribase, aux plus grands dangers. » Cet auteur signale nettement le champignon rougeâtre que font les méninges en se herniant à l'extérieur ; on n'y perçoit plus les *pulsations* propres à cette région. Il survient une fièvre aiguë, des vomissements bilieux, du délire et des convulsions. Rappelons, à ce sujet, que Philumène, dans les fragments que nous avons rapportés quelques pages plus haut, avait déjà décrit de véritables méningites qu'il appelait inflammation et érysipèle du cerveau et qu'il ne confondait pas par conséquent avec la phrénésie.

Du Cauchemar.

(Traduction Daremberg.)

Ce qu'on appelle cauchemar n'est pas un mauvais génie, mais c'est tantôt une maladie grave, et tantôt un interprète sacré et un serviteur d'Esculape ; les symptômes précurseurs du cauchemar sont l'étouffement, la perte de la voix et la sensation de pesanteur. On surveillera donc les commencements de ce mal ; car s'il traîne en longueur et s'il survient fréquemment

pendant la nuit, il annonce quelque maladie grave, comme l'apoplexie, la manie ou l'épilepsie, quand la cause du mal se porte vers la tête, car les gens qui ont le cauchemar présentent, pendant le sommeil, les mêmes symptômes qu'on observe chez les épileptiques pendant le jour. On pratique l'évacuation de tout le corps au moyen d'une saignée et de purgatifs. Mais c'est surtout l'ellébore noir qui est utile dans ce cas, pourvu qu'on ajoute à un drachme de ce médicament cinq oboles de suc de scammonée et en outre quelque substance odoriférante comme l'anis, le daucus de Crète ou le persil. Le purgatif sacré à la coloquinte est aussi extrêmement utile ; le régime devra être léger et on évitera les aliments flatulents. Le fruit de la pivoine convient également ; on donnera fréquemment à boire dans de l'eau des graines noires de cette plante après les avoir triturées.

De l'inflammation de la membrane du cerveau.

Comme la membrane du cerveau est une partie importante, elle expose aux plus grands dangers, quand elle est prise d'inflammation ; dans ce cas, elle devient le siège d'une tumeur résistante accompagnée de rougeur, et à la suite de laquelle il survient non seulement une douleur locale, mais aussi une douleur

de tête tout entière. La tuméfaction de la membrane du cerveau atteint un tel degré, qu'elle ne remplit pas seulement toute la circonférence du trou percé dans le crâne, mais qu'elle dépasse quelquefois l'épaisseur de l'os; et comme alors elle est étranglée, elle perd l'activité pulsatile qui lui était naturelle, symptôme qui s'accompagne aussi d'une fièvre aiguë. En même temps, par suite de l'inflammation, le malade est pris de vomissements bilieux, de délire et de convulsions. Il ne faut pas attendre l'apparition de ces symptômes qui présagent une mort misérable; mais il faut porter secours aux malades dès le début et quand l'affection est encore faible. On tâchera d'établir en premier lieu quelle est la cause de l'inflammation et on combattra cette cause. Si donc l'excision ayant été insuffisante, il est resté une esquille qui fait saillie et irrite la membrane du cerveau, et si cette esquille peut être enlevée sans secousses, on la brisera en évitant de léser la membrane du cerveau; lorsqu'il reste quelque inégalité qui froisse cette membrane, il faut, pour empêcher qu'elle ne s'irrite, rogner toute la circonférence du trou percé dans le crâne. On fera cette opération quand on aura un certain espace à sa disposition. Quand l'inflammation est le produit de causes inconnues, on recommandera les moyens appropriés en pareil cas, à savoir un régime sévère pendant les premiers jours et ensuite l'administration d'aliments légers; mais pendant tout le cours du traitement, il est utile de s'en tenir comme boisson à l'eau, encore la donnera-t-on chaude. Si l'inflammation est très intense chez un

jeune homme pléthorique, on aura aussi recours à la saignée. Quant aux remèdes locaux on ne surchargera pas la tête d'objets lourds; il faut, sans peser sur les méninges, émousser leur irritation. Il convient de recouvrir toute la surface de la tumeur produite par l'inflammation avec un linge doux, fin et propre, trempé dans l'huile de rose. Ensuite on appliquera un cataplasme calmant, par exemple le cataplasme au mellilot ou à celui de la farine de graine de lin, cataplasme qu'on préparera avec de l'huile ; on fera un trou dans le linge correspondant au siège de la lésion et on recouvrira la région de laine légère. Les jours suivants on combinera une affusion faite vivement au moyen d'une décoction de fœnu grec ou de mauve avec affusion d'huile, et on mettra en œuvre le même traitement que celui exposé plus haut. Il suffira de s'en tenir à ces moyens jusqu'à la fin.

AÉTIUS D'AMIDE

Celui qui parcourt Aétius, a la même sensation qu'éprouverait un antiquaire furetant dans un magasin d'antiquité, où les objets les plus disparates et la plupart abîmés par les injures du temps sont placés pêle mêle l'un près de l'autre. Mais ce fouillis de choses confusément entassées renferme des trésors d'une va-

leur inestimable et l'amoureux du passé se console aisément de la peine que lui coûteront ses recherches. On trouve, en effet, dans le tétrabiblion du médecin d'Amide des fragments importants d'auteurs anciens très célèbres et dont les œuvres ont été perdues, de Poseidonius (1) par exemple. Cet ouvrage était certainement d'une grande valeur, si nous nous en rapportons aux différents passages que nous a conservés Aétius.

Ainsi dans le chapitre qui a trait à la phrénésie, il avait admis déjà quelque chose de très analogue à nos *localisations cérébrales* (2) : « lorsque la partie antérieure du cerveau est lésée, dit-il, seule l'*imagination* souffre. Si la partie moyenne du cerveau est atteinte, c'est la *raison* qui pâtit. Lorsque le mal frappe les parties postérieures du cerveau, la mémoire disparaît et avec

(1) Ce Poseidonius, très inconnu, était probablement le frère du célèbre chirurgien Philagrius, c'est-à-dire qu'il vivait au IIIe siècle (Voir *Histoire de la Médecine*, de Lessing). Hecker (*Histoire de la Médecine* de Hecker, vol. II) en fait un contemporain d'Archigène. Galien parle enfin d'un certain Poseidonius, philosophe stoïcien, qui aurait écrit sur les maladies de l'âme. Mais notre Poseidonius doit être postérieur à Galien, car il cite souvent les traitements préconisés par le médecin de Pergame.

(2) L'évêque Némésius d'Emèse, dans son ouvrage si curieux sur les *Sciences antiques*, a placé l'imagination et la sensibilité en avant du cerveau, la raison au milieu et la mémoire en arrière. Ce même auteur admettait que l'âme et le corps de l'homme se reliaient aux êtres les plus infimes par des transitions insensibles. Les Néoplatoniciens avaient inventé quelque chose de semblable entre le Créateur et les êtres créés.

elle les deux facultés précédentes. » Il avait noté comme nos auteurs modernes que la fièvre n'apparaît réellement, c'est-à-dire n'a toute son intensité que vers « le quatrième ou le septième jour de la maladie ».

Malheureusement Aétius avait la déplorable habitude de *fondre ensemble* les descriptions de plusieurs auteurs. Ainsi le paragraphe sur l'affection vertigineuse et la manie sont de Poseidonius et d'Archigène. Avec ce système, il est difficile de faire la part de ce qui revient à chacun de ces médecins. C'est d'autant plus regrettable que le passage consacré à la *manie* présente une très grande importance. Poseidonius et Archigène admettaient qu'une des formes de la manie est causée par un apport exagéré de sang pur au cerveau, c'est-à-dire par une congestion cérébrale, et alors les perturbations intellectuelles offrent un caractère de gaieté tout à fait typique : « la manie que détermine un sang pur s'accompagne d'un rire incessant que produisent les ridicules images qui surviennent devant les yeux des malades. » Aussi leur visage respire-t-il la joie ? Mais si la bile s'est mélangée au sang, la manie change de caractère, le patient devient colère, audacieux, violent. Lorsque l'humeur bilieuse prend tout à fait le dessus, la manie dégénère en fureur. Dès lors ce genre de folie devient très dangereux pour le malade lui-même et pour son entourage. Sous ces explications humorales très hypothétiques se cachait un fait important, c'est que le délire dans la manie est variable, et que l'excitation maniaque présente des degrés, depuis l'agitation la plus légère, jusqu'à celle

qui est la plus redoutable et la plus furieuse. D'ailleurs la scène morbide, disent Poseidonius et Archigène, est essentiellement changeante. « Le même malade se livre tantôt à un rire sans retenue, tantôt à la colère ou à la fureur. » Ils mettent cela sur le compte d'une âcreté variable du sang dépendant du jeûne, d'une alimentation mal dirigée, etc. C'est que si ces anciens auteurs avaient souvent le bonheur d'observer juste et parfois avec beaucoup de finesse et de profondeur, ils raisonnaient mal, et ne savaient point encore garder le silence, quand ils n'avaient point d'explication plausible à donner. Une des trouvailles les plus heureuses qu'aient faites Poseidonius ou Archigène, c'est celle du *retour périodique* de certaines manies. « Certains malades sont affligés de cette affection à intervalles réglés, par exemple tous les ans, tous les six mois et même plus souvent, comme s'il fallait ce temps à l'humeur peccante pour se collecter de nouveau. » Cette notion des folies *intermittentes* n'est donc point de date si récente qu'on l'avait cru jusqu'ici. Comme plus tard Cœlius, Poseidonius a fait remarquer que la folie ne s'empare pas de n'importe qui. *Elle choisit ses victimes* et frappe surtout ceux qui présentaient déjà quelques bizarreries de caractère, c'est-à-dire ainsi que nous dirions aujourd'hui les *exaltés*, les *détraqués*. La symptomatologie est bien exposée par Poseidonius et Archigène ; nous n'y insisterons pas, car Arétée et Cœlius Aurelianus nous ont donné là-dessus des tableaux morbides encore plus développés. Signalons, cependant l'excitation du sens génital qu'ont notée nos

deux auteurs et qui existe en effet dans un très grand nombre de cas. Le traitement ne mérite pas qu'on s'y arrête, il est insuffisant et mal compris. Au fond, tout se réduisait à des mesures diététiques, à la saignée et à l'administration des purgatifs. Le paragraphe consacré à l'affection vertigineuse est également de Poseidonius et d'Archigène; la description est assez bonne, mais tronquée; on n'y trouve pas le passage signalé par Galien (1).

Les chapitres sur l'érysipèle et sur l'inflammation du cerveau sont de Poseidonius seul. Ils sont importants, comme nous l'avons dit plus haut dans la partie de notre travail consacré à Oribase, parce qu'ils prouvent que, dès Poseidonius, beaucoup d'auteurs commençaient à séparer de la phrénésie des formes morbides qui rentrent assez bien dans notre *méningite*.

Les descriptions des autres affections du système nerveux sont pour la plupart empruntées à Rufus et à Galien, et le plus souvent, on constate pour ces auteurs ce que nous avions déjà noté pour Poseidonius et Archigène, c'est-à-dire qu'Aétius fond ensemble les descriptions qu'ils ont laissées sur la même maladie. D'ailleurs, le médecin d'Amide prenait de grandes privautés avec les textes d'auteurs anciens qu'il rapporte dans son ouvrage. Dans son introduction à la collection des médecins grecs et latins (qui se trouve dans le

(1) C'est une nouvelle preuve qu'Aétius ne se contentait pas de transcrire les textes qu'il emprunte à ses prédécesseurs.

premier volume d'Oribase), Daremberg s'est expliqué formellement à cet égard :

« Il ne faut point chercher dans Aétius des textes authentiques : il avait pris la fâcheuse habitude de rajeunir leur style pour le rendre plus accessible à ses contemporains, et il paraît que ses copistes n'ont que trop suivi les errements de leur modèle..... On devrait supposer *à priori*, qu'Aétius qui a compilé son ouvrage dans les écrits de ses prédécesseurs, avait cru devoir, pour sacrifier à son époque, rajeunir certaines formes qui n'eussent peut-être pas été assez bien comprises par la généralité des lecteurs, par exemple en comparant, dans les manuscrits ordinaires d'Aétius, les passages tirés de Rufus et d'Arétée avec les textes originaux, *on est souvent étonné d'une très grande différence*. On devait en conclure, car on n'avait pas de raison suffisante pour s'y refuser, que les différences venaient de la rédaction même d'Aétius. Pour s'assurer du fait, il n'y avait qu'à constater l'uniformité de ces altérations dans les manuscrits connus. Mais je me suis convaincu par la collation du plus ancien manuscrit connu d'Aétius (il remonte au xie siècle) que dans un bon nombre de cas, les changements proviennent des copistes, qui renchérissant sur le médecin d'Amide, cherchaient un style plus à la portée de leurs modernes lecteurs. » En effet les manuscrits grecs d'Aétius sont écrits dans un mauvais grec bysantin et bien des fois nous avons dû, pour certains mots, recourir à l'obligeance de notre ami M. Tsintsiropoulos.

Il serait très désirable qu'on nous donnât une bonne édition de cet auteur, avec les notes et éclaircissements que comportent un texte souvent obscur. Ne se trouvera-t-il pas parmi les grecs amoureux de leur pays, ou parmi les hellénistes distingués que renferme notre Occident, quelque savant assez dévoué pour entreprendre cette tâche ingrate mais bien fructueuse, car à cause de ses nombreux fragments d'auteurs anciens, le tétrabiblion d'Aétius a une importance capitale pour l'histoire de la médecine. On n'en serait plus réduit à de méchantes traductions latines qui donnent une idée assez inexacte de l'original (1). Mais nous avertissons les futurs historiens de l'art de guérir qu'ils ne doivent pas prendre à la lettre les textes conservés par Aétius; ce sont en général des résumés, où seules sont conservées les grandes lignes et les idées principales. Pour s'en convaincre on n'a qu'à comparer la description de l'épilepsie soi-disant de Galien avec le morceau correspondant de Galien qu'on trouvera dans le chapitre V.

Phrénésie d'après Poseidonius. (Traduction personnelle.)

La phrénésie est une inflammation des membranes

(1) Seuls les six premiers livres sont imprimés en grec.

du cerveau avec fièvre aiguë, délire et affaissement des fonctions intellectuelles. Il est rare que la fièvre débute d'emblée; le plus souvent elle survient le quatrième, le cinquième ou le sixième jour de la maladie; elle évolue avec un caractère si grave, que certains malades sont pris de délire dès le septième ou le neuvième jour. Les variétés de la phrénésie sont nombreuses, mais on peut dire qu'il y en a trois principales : 1° ou bien l'imagination est seule atteinte et la mémoire est conservée ainsi que la raison ; 2° ou bien la raison est seule malade, les deux autres fonctions restant intactes ; 3° dans la dernière forme la mémoire reste seule indemne. Si dans cette fièvre la mémoire est perdue, la raison et l'imagination disparaissent par cela même : lorsque la partie antérieure du cerveau est lésée, seule l'imagination souffre, si la partie moyenne du cerveau est atteinte. c'est la raison qui pâtit : lorsque le mal frappe les parties postérieures du cerveau, la mémoire disparaît et avec elle les deux facultés précédentes. Quand on dit que l'imagination est malade on veut dire que les phrénétîques jugent avec rectitude mais imaginent mal; c'est le contraire quand la raison est touchée : quand la mémoire a été frappée, les patients ne peuvent ni juger ni imaginer sainement. C'est donc vers la partie la plus lésée qu'il faut diriger les efforts de la thérapeutique tout en ne négligeant pas le reste. Nous dirons un peu plus loin comme il faut se comporter dans les cas où la mémoire est perdue; parlons actuellement de la phrénésie : en hiver on placera le malade dans

une chambre tiède, en été dans un endroit frais ; on fera observer le repos au malade et tout devra rester tranquille autour de lui. Ceux qu'agace la lumière seront plongés dans les ténèbres ; ceux que la lumière égaye seront mis en plein jour. Si la maladie est primitive et que la fièvre survienne le quatrième ou le septième jour, que les forces soient conservées, que la face soit rouge, on saignera le malade, etc.

Il ne faut pas que la saignée soit trop abondante car le malade a à suffire à une grande agitation nerveuse. On fera l'incision petite pour que le malade ne renouvelle pas l'hémorrhagie en arrachant le bandage. Si pour certains motifs on doit rejeter la saignée, on recourra aux clystères et aux laxatifs, on fera des onctions tièdes à l'huile de rose sur la tête ; il n'est pas prudent, en effet, d'employer le froid dans les cas où les méninges sont enflammées, car le froid contracte les pores de la tête et ne permet pas la sortie des matières excrémentitielles, etc.

Inflammation cérébrale (tiré de Poseidonius).
(Traduction personnelle.)

Lorsque le cerveau est enflammé, il peut acquérir un tel volume que les sutures de la tête s'écartent et qu'il

survient une douleur horrible et excruciente à cause de la compression des méninges. Le malade est pris de vomissements abondants d'un caractère bilieux, le visage s'empourpre, les yeux deviennent saillants, la face se tuméfie et comme elle la tête tout entière. Dans ces cas, on saignera au pli du coude et on retirera du sang aussi en piquant les veines ranines. On fera des irrigations chaudes sur la tête, qui réussissent aussi dans les autres phlegmons de cette région. On y mettra des cataplasmes humidifiants et des maturatifs.

Manie (tiré d'Archigène et de Poseidonius).
(Traduction personnelle).

La manie est une affection apyrétique. Elle est causée par un trop grand apport de sang pur dans le cerveau, comme cela a lieu chez les ivrognes ou bien cette congestion est précédée par une disposition bilieuse de la tête. De même dans la goutte, le pied bien qu'il reste débile, ne souffre réellement que lorsque l'humeur peccante s'est portée dans ses tissus.

Lorsque la manie est déterminée par du sang pur, le malade est pris d'un rire inextinguible à cause des images ridicules qui s'offrent à ses yeux. Son visage est gai et il chante continuellement. Parfois les vapeurs qui s'élèvent jusque vers les régions supérieures pro·

duisent des bruits dans les oreilles et le maniaque s’imagine entendre le son des flûtes. Il se souvient encore des choses habituelles, par exemple d’un poème bien connu, mais l’imagination et la raison sont atteintes.

Lorsque la bi’e a commencé à stagner, donnant de l’acreté au cerveau et aux méninges, les malades deviennent irritables, audacieux, insolents. Dès que la bile, en effet, s’est mélangée au sang, la bonne humeur précédente fait place à la colère et aux sentiments hostiles. Si même la bile prenait tout à fait le dessus et enveloppait comme d’un voile le pneuma psychique en imprégnant la substance cérébrale, la manie dégénérerait en fureur. Il y a eu, en effet, des maniaques qui ont mangé leur propre chair et qui ont violenté leurs proches comme si c’étaient des ennemis. Ces sortes de malades sont pris tantôt d’un rire immodéré, tantôt de colère ou même d’un accès de fureur. Le jeûne, une nourriture trop excitante, des mouvements désordonnés peuvent donner au sang une âcreté toute particulière. Au contraire, les conditions opposées imposent au délire une forme plus atténuée. Souvent une nourriture plus légère et mieux appropriée suffit à faire disparaître la cause de tous ces désordres et à purger le cerveau des matières excrémentitielles sans qu’on ait recouru aux médicaments, et des *intervalles de calme* absolu bientôt se produisent. Certaines personnes sont affligées de manie à des intervalles réguliers, par exemple tous les ans, tous les six mois ou plus souvent, comme s’il fallait ce temps pour que l’humeur puisse s’accumuler de nouveau.

La manie frappe rarement avant l'âge adulte. La plupart des malades sont atteints, quand ils sont à la fleur de l'âge ou pendant l'âge mûr. Les hommes y sont plus sujets que les femmes, principalement ceux qui sont facilement troublés par les passions animales, par exemple, par la passion du jeu et des amusements, et qui ne peuvent souffrir aucune résistance à leurs désirs. On peut encore citer les *sujets irritables*, les avares, les gens pensifs et surtout les personnes adonnées à la débauche et à *l'ivrognerie*.

Dans certains cas, un flux habituel a été supprimé, par exemple, les menstrues chez les femmes. Les *formes* du délire maniaque sont innombrables ; il est inutile de les énumérer ici, mais nous ferons remarquer que cette affection est précédée de phénomènes qu'on peut qualifier de *symptômes avant-coureurs*, tels qu'un rire immodéré et en dehors des habitudes du malade, des bourdonnements d'oreille, la coloration rougeâtre que prennent les objets que l'on regarde, une insomnie persistante, des soucis continuels et sans motif, de la lourdeur et des élancements dans la tête. Avec le temps, tout cela s'exaspère ; le malade est pris d'une faim canine et il recherche avec plus d'âcreté les plaisirs vénériens ; en outre il survient des pollutions nocturnes. Les yeux sont enfoncés et un peu clignotants. Ce que nous venons de relater est l'image de la maladie qui suit son cours. Mais le médecin instruit et habile s'opposera à son évolution, dès qu'il aura aperçu quelques-uns des symptômes de la manie. » Le traitement qui est indiqué plus loin n'offre rien d'original. Il consiste sur-

tout dans une alimentation plus légère, d'une digestion facile et provoquant les selles, en purgatifs, en saignées, si rien ne contre-indique l'extraction du sang, etc.

De l'affection vertigineuse, par Archigène et Poseidonius. (Traduction personnelle.)

Lorsque des vapeurs âcres et chaudes montent à la tête, et qu'elles vexent le pneuma psychique dans le cerveau, il se produit tout d'abord une sorte d'hébétude dans le regard, puis des bourdonnements et une sensation de pesanteur dans les oreilles; les symptômes se produisent surtout pendant la digestion et au moment du réveil; si la maladie s'accroît, il survient des vertiges et de l'obnubilation de la vue; il semble que tout tourne autour de soi. Ce phénomène se produit volontiers au moment des efforts pour aller à la selle par l'apport probable de quelque humeur crue. Quand le mal empire encore, les vertiges peuvent amener la chute du malade, surtout si celui-ci tourne sur lui-même; il suffit chez lui non de plusieurs tours comme chez les personnes saines, mais d'un seul. Il leur suffit de voir quelqu'un tourner pour être pris de vertige; il en est de même, lorsqu'ils considèrent un objet matériel à évolutions circulaires rapides, tel qu'une roue; ceux chez qui un flux vient de se supprimer sont facilement

atteints de cette maladie qui peut être produite aussi par les crudités. les mets excitants, l'ivrognerie. Il y a constipation et émission difficile d'urine, parce que les matières se sont portées du côté de la tête ; ces malades sont lents et paresseux dans leurs mouvements. Il leur semble que les objets qu'ils voient sont colorés d'une teinte rougeâtre. Ils offrent une grande tendance à la folie. Si les objets qu'ils aperçoivent étaient d'un rouge plus vif, *cela annoncerait l'épilepsie*. Si les forces sont conservées et s'il n'y a pas de contre-indications, on recourra à la saignée ; mais il ne faut pas la faire trop abondante de peur de faire tomber le malade en défaillance. Nous croyons qu'il vaut mieux opérer à différents intervalles une soustraction modérée de sang. Après la section de la veine temporale, on fera des irrigations au vinaigre et au suc de polygonum et de lierre mélangés, etc.

Mélancolie (analyse et traduction).



La description de la mélancolie est empruntée principalement à Galien ; mais il est facile de voir, en comparant les textes, qu'Aétius doit quelques-uns des éléments qui ont servi à dresser le tableau morbide de cette affection à d'autres auteurs que le médecin de Pergame. L'en-tête du chapitre nous indique le nom

de ces médecins. Ce sont Rufus et Poseidonius. La pathogénie est purement galénique. La bile est incriminée ; en outre de la forme primitive, on admet une forme sympathique résultant du retentissement sur le cerveau d'une affection stomacale, ce qui arrive d'autant plus facilement que ces deux viscères sont réunis par deux grands nerfs (les pneumogastriques). Il y a au début de graves troubles stomacaux dus à une alimentation mal réglée où les crudités dominent. Les symptômes cérébraux de la mélancolie sont assez bien exposés : « certains mélancoliques se montrent plus ardents aux plaisirs de l'amour ; l'esprit de ces malades est comme hébété ; ils sont craintifs, plaintifs. toujours prêts à verser des larmes ; ils recherchent la solitude. Il y en a qui s'imaginent être la victime des embûches de quelque démon ; d'autres sont persuadés qu'ils ont avalé du poison, et ils sont confirmés dans cette idée par des vomissements abondants et d'un mauvais aspect. C'est une maladie funeste et dont il est difficile de donner une explication satisfaisante. Certains mélancoliques redoutent leurs amis les plus intimes ; d'autres craignent tous leurs semblables : Ceux-ci haïssent la lumière et recherchent les ténèbres ; ceux-là, au contraire, les évitent avec soin. La plupart fuient le grand jour et se réfugient dans les cavernes, dans les tombeaux ! Il y en a qui exècrent l'eau, le vin. l'huile et tous les liquides en général, comme ceux qui ont été mordus par un chien enragé (sitiophobie). En résumé les délires mélancoliques sont très divers à cause de la variété qu'on trouve dans les imagina-

tions humaines; un caractère cependant persiste toujours, c'est la crainte et la tristesse. Tous s'affligent en effet sans cause, et sans en pouvoir donner de raison quand on les interroge sur ce point. Les uns craignent la mort lorsque rien ne les menace sérieusement; les autres l'appellent de tous leurs vœux tout en la redoutant. » Le reste est à peu près comme dans le passage de Galien que nous avons rapporté plus haut; le traitement ressemble beaucoup aussi à ceux que nous avons déjà vus. On conseille la saignée, les purgaifs, etc.

Lycanthropie (d'après Marcellus).

On trouve encore, en outre des fragments si intéressants de Poseidonius et d'Archigène, un passage non moins curieux qui est emprunté à un certain Marcellus. Ce médecin, presque totalement inconnu, vivait paraît-il sous Marc-Aurèle. Il avait écrit sur la médecine un poème en XLV livres, dont l'un était consacré tout entier à la lycanthropie, espèce de folie qui fait croire à ceux qui en sont atteints qu'ils sont changés en loups. Cette variété de délire avait été déjà signalée bien des siècles avant notre ère par la Bible chez le fameux monarque babylonien Nabuchodonosor. Les auteurs qui se sont occupés des affections mentales pendant la

période græco-romaine, ont fort peu insisté sur cette variété de délire, qu'ils décrivaient avec la mélancolie, à l'exception de Marcellus et d'Oribase qui s'en est manifestement inspiré. Cette vésanie prit pendant le *moyen âge* un très grand développement et frappa beaucoup par son étrangeté les historiens de cette époque. Voici le passage auquel nous faisons allusion.

« Ceux qui sont frappés par le mal appelé lycanthropie, sortent dehors pendant la nuit vers le mois de février. Ils imitent en tout les chiens et les loups, et errent çà et là. Ceux qui sont atteints de cette affection sont pâles ; leur regard est hébété, leurs yeux secs et sans larmes. On en voit chez qui les globes oculaires sont tout à fait enfoncés ; dont la langue est sèche et la salive rare. Il y en a qui sont assoiffés. Leurs jambes sont exulcérées à cause des chutes qu'ils font sans cesse, et par suite aussi des morsures des chiens. Tels sont les signes de cette affection que l'on doit regarder comme une variété de mélancolie. On guérit les accès de cette maladie en saignant jusqu'à la syncope et en donnant aux lycanthropes une nourriture fortifiante et en prescrivant des bains adoucissants. » Marcellus recommande encore les purgatifs, notamment la fameuse médecine sacrée d'Archigène, l'usage des révulsifs sur la tête, etc. Au besoin on provoquera le sommeil par les narcotiques.

Paragraphes appartenant à Aétius.

La contribution personnelle d'Aétius d'Amide à la neuropathologie de son temps se réduit à peu de chose. Cet auteur qui nous a laissé sur plusieurs branches de la médecine, notamment sur l'oculistique et les accouchements, des passages qui ne sont nullement à dédaigner, s'est borné le plus souvent à compiler les anciens pour tout ce qui a trait aux maladies nerveuses. Les paragraphes qu'il a consacrés à différentes paralysies périphériques sont insignifiants. Mais il n'en est pas de même toutefois pour sa description de l'hydrocéphalie. Il s'est inspiré certainement d'Antyllus pendant qu'il rédigeait ce chapitre, et cependant on ne peut point dire qu'il n'ait été qu'un copiste de cet illustre chirurgien. Il admet en effet, contrairement à Antyllus, que l'épanchement peut se faire entre les méninges et le cerveau, et que dans ces cas la collection liquide amène de graves perturbations intellectuelles. Il a signalé nettement l'accroissement de volume de la tête, l'écartement des fontanelles et la sensation spéciale qu'on ressent en les pressant avec le doigt. Enfin loin d'adopter la conduite passive de son modèle quand l'épanchement est intracranien, il se prononce pour l'intervention.

Voici la traduction que nous avons faite de ce chapitre du tétrabiblion.

Hydrocéphalie (Aétius). (Traduction personnelle.)

On donne le nom d'hydrocéphalie à une collection aqueuse qui s'amasse dans la tête ; parfois l'épanchement au lieu d'être aqueux est blanchâtre ou même sanguinolent. C'est une affection essentiellement chronique dont les causes sont tantôt évidentes, tantôt cachées. Comme causes cachées, on peut admettre une raréfaction (vide) dans les vaisseaux de la région ou une disposition aqueuse de la crase sanguine. Comme causes évidentes (reconnaissables), on a les contusions et les déchirures des vaisseaux de la tête et l'hémorrhagie qui en est la conséquence, et plus tard la transformation du foyer sanguin en une substance blanchâtre, ténue ou au contraire sanguinolente. C'est une maladie très fréquente chez les enfants, lorsque la sage-femme a contusionné maladroitement la tête de l'enfant pendant le travail. L'épanchement peut se faire entre la peau et le péricrane, sous les muscles temporaux, entre le péricrâne et les os du crâne ou entre les os du crâne et la dure mère. Les auteurs les plus renommés ont affirmé que l'eau pouvait encore s'accumuler entre les méninges et le cerveau : c'est alors un cas

tout à fait désespéré. Quand il y a collection aqueuse entre la peau et le péricrâne, ou entre le péricrâne et l'os, on trouve au niveau de la partie malade une tumeur qui n'est le siège d'aucune douleur ni rougeur, qui cède à la pression des doigts, puis se rétablit aussitôt que celle-ci a cessé. Si cependant cet endroit devenait le siège d'une contusion, il pourrait se produire de la chaleur et de la rougeur. Mais même dans ces cas, l'épanchement devenant de plus en plus ténu (de moins en moins dense), les symptômes précités réapparaissent. Dans les épanchements qui se font entre le crâne et la dure mère, la tumeur est peu saillante; il y a de la lourdeur de tête, de l'obnubilation de la vue; les organes des sens, tels que la vue et l'ouïe, sont émoussés. Dès que l'épanchement a pris un certain développement, les sutures craniennes violemment comprimées *s'écartent, la tête se trouve augmentée de volume* et la collection liquide devient accessible. » Quand la collection est entre la peau et le péricrâne ou entre le péricrâne et l'os, on se servira de la méthode curative suivante : « Si la tumeur est petite, on pratiquera sur son sommet une incision unique. Si la tumeur est volumineuse, on fera deux et même trois incisions aux parties les plus déclives pour favoriser l'écoulement du liquide. »

Aétius conseille de ne pas irriter la plaie comme dans les abcès, car les bords de l'incision ont, contrairement à celles des collections purulentes, une grande tendance à se réunir. Il faudra aussi ménager autant que possible les crotaphytes contrairement à Antyllus,

il recommande d'opérer chirurgicalement la variété d'hydrocéphalie à siège intracranien. On ponctionnera les sutures dès que celles-ci seront suffisamment distendues.

Du spasme cynique.

On appelle spasme cynique la contraction des muscles masticateurs. La bouche, le nez, l'œil sont déviés de la ligne médiane du côté atteint; qu'on place des résolutifs sur l'endroit atteint et non sur les parties saines; il y en a en effet qui s'imaginent que le mal existe du côté opposé; qu'on donne tout ce qui combat la contracture, par exemple la saignée et si rien n'a réussi, les purgatifs, les cataplasmes, les onguents, les malagmes, les sinapismes, les thapsia, on retirera du sang des veines ranines, on placera des ventouses, on administrera, dans le nez et dans la bouche, ce qui attire la pituite ; on se servira des collyres âcres.

Traitement de la paralysie de la langue.

Si la langue est paralysée, on saignera les ranines, après avoir évacué le corps tout entier; on mettra des

ventouses au niveau de la région sus-hyoïdienne; on fera prendre par la bouche ce qui attire la pituite; on se servira en cet endroit de collutoires sinapisés

ALEXANDRE DE TRALLES (1)

Malgré leurs qualités incontestables, les traités d'Aétius et d'Oribase sont des œuvres de décadence. Avec Alexandre de Tralles, il semble au contraire que nous soyons revenus aux beaux jours du siècle des Antonins. Le génie grec si vivace s'est réveillé une fois de plus de son assoupissement, pareil à un arbre vigoureux, qui, bien que centenaire et déjà frappé par la foudre, s'obstine à reverdir et à pousser de nouveaux rejets sur son vieux tronc vermoulu. Et ce n'est point seulement la clarté de l'exposition, l'art de la composition et la finesse de l'observation qui engendreraient cette illusion; l'élégance du style, l'absence de ces barbarismes et de ces fautes de syntaxe qui déshonorent déjà les livres de l'époque et font prévoir la langue

(1) Lire la magistrale préface et l'excellente traduction (allemande) que nous devons à un des historiens de la médecine les plus distingués de cette époque, le professeur Puschmann. Son ouvrage a singulièrement facilité l'étude que nous avons faite d'Alexandre de Tralles. Rappelons que celui-ci était le frère d'Anthémius qui sous Justinien bâtit Sainte-Sophie.

byzantine, y contribueraient aussi pour une bonne part. Alexandre de Tralles ne possède point certes le génie qui a immortalisé si justement le médecin de Pergame. Il n'a point ces vues si profondes, cette envergure d'esprit admirable qui font tout pardonner au restaurateur de l'humorisme ; mais c'est un esprit très lucide et un excellent clinicien. Puschmann soupçonne fort qu'il a enseigné publiquement la médecine à Rome à cause de la contexture académique de ses écrits, et en effet, il a toutes les qualités d'un excellent professeur. Il prend le plus souvent Galien comme modèle, mais il s'en inspire librement, n'hésitant pas à exposer, quand le cas se présente, son opinion personnelle. Du reste, il se met peu en peine des théories ; celles qu'il adopte sont déjà toutes faites et il les admet avec une conviction qui fait parfois sourire. Son système est très simple. La plupart des maladies sont produites tantôt par le sang pur, tantôt par cette humeur mélangée à la bile ou à l'atrabile. Cette variété étiologique entraîne une différence de symptômes d'où, pour une même affection, une série de formes qui servent à expliquer les nuances du tableau morbide. D'ailleurs, l'origine du mal est tantôt primitive, tantôt sympathique, car Alexandre de Tralles, ainsi que Galien, admet des épilepsies succédant directement à des lésions cérébrales, et des épilepsies secondaires à une perturbation de l'estomac, etc. Mais quittons ces généralités et étudions séparément et successivement les descriptions sur les différentes maladies nerveuses que nous a laissées cet auteur.

Alèxandre de Tralles nous apprend que, de son temps encore, les opinions variaient beaucoup sur la nature, le siège et les causes de la *phrénésie*. Il y en avait qui confondaient même, à l'exemple de Celse, la manie avec cette affection. Pour qu'il y ait phrénésie, il faut qu'il y ait envahissement du cerveau et des méninges par la bile jaune. Sans cela, il y a seulement du délire, comme on en voit se produire dans le cours des fièvres graves. Ce symptôme est alors sous la dépendance complète de la maladie principale, croissant et décroissant avec elle. Au contraire dans la phrénésie, le délire est permanent. Les formes légères sont dues à une bile pâle, les formes moyennes à une bile jaune d'or et les plus graves à la bile noire. Cette maladie a des symptômes précurseurs. Elle s'annonce par de l'insomnie, des cauchemars, une diminution dans la mémoire.

L'affection constituée, la respiration est fréquente, le pouls petit et dur, les yeux injectés, la nuque est douloureuse; quand il y a phrénésie véritable non seulement la fièvre est plus ardente, mais le corps se raidit, les yeux rougissent et se troublent; puis survient de la carphologie et les malades perdent conscience de ce qui se passe autour d'eux. La langue se sèche de plus en plus ainsi que la peau. Alexandre de Tralles avait fait remarquer dès le début de son article combien cette maladie est grave. Mieux peut-être que les auteurs précédents, il a montré *que la phrénésie pouvait traîner en longueur*. Comme il le dit fort bien, les phénomènes d'excitation du début font alors place à de l'adyna-

mie, sans qu'on puisse dire qu'il s'agit d'une forme nouvelle de la maladie. Cœlius avait bien dit que la phrénésie se changeait souvent en léthargie, mais cette simple constatation émise, comme par hasard, n'a point l'importance du passage où Alexandre de Tralles a longuement insisté sur ce phénomène.

La partie didactique de l'article *léthargie* est expédiée en quelques mots ; elle n'offre rien de remarquable non plus que le traitement. Nous ferons seulement remarquer qu'Alexandre de Tralles admet une forme de léthargie produite par le mélange de phlegme et de bile, et qui semble constituer une transition entre la léthargie proprement dite et la phrénésie, car les phénomènes ataxiques et adynamiques alternent et se succèdent.

La description que nous a laissée Alexandre de Tralles sur la *mélancolie* est remarquable par son long développement et les particularités qu'elle présente. Ainsi cet auteur allant plus loin que Cœlius et même qu'Aretée, fait rentrer la manie dans cette affection, dont il distingue un assez grand nombre de formes qu'engendrent la diversité des humeurs. Comme Galien, il admet que la mélancolie peut être tantôt primitive, c'est-à-dire frapper d'emblée le cerveau, tantôt sympathique, c'est-à-dire secondaire à un trouble de l'estomac. Les causes de la maladie peuvent être la pléthore, la congestion cérébrale, le mélange du sang avec la bile. Les idées délirantes sont exposées avec beaucoup de détail, mais leur énumération n'offre rien de bien nouveau. Alexandre de Tralles insiste avec raison sur ce

fait que *plus la maladie est ancienne, moins elle est facile à guérir* à cause du caractère de fixité qu'ont pris les conceptions délirantes. Le traitement varie suivant la forme de la mélancolie (1). Nous n'insisterons pas sur les paragraphes consacrés à l'épilepsie et à la paralysie ; ils sont empruntés à Galien.

Phrénésie (Alexandre de Tralles).
(Traduction personnelle.)

Tout le monde sait que la phrénésie est une maladie des plus aiguës et des plus dangereuses ; quant à sa pathogénie, son siège, les parties du cerveau qu'elle atteint, son mode de traitement, les opinions diffèrent. C'est pourquoi nous nous étendons sur ses causes, son essence, ses symptômes et son diagnostic. Car beaucoup se trompent sur ce dernier point et prennent la manie pour de la phrénésie, bien que ces affections soient très différentes.

Causes et symptômes de la phrénésie.

La phrénésie essentielle provient de la bile jaune, lorsque celle-ci a envahi le cerveau ou les méninges

---

(1) Alexandre de Tralles a insisté sur les avantages du bain tiède et sur l'inutilité de la méthode révulsive.

et y a déterminé de l'inflammation ; avant cela elle produit du délire et non de la phrénésie. Cela arrive souvent, surtout pendant le cours des fièvres violentes, au moment où celles-ci ont atteint leur summum, et il y a détente au moment où la période de déclin survient; les délires marchent comme la fièvre, au contraire la phrénésie est permanente. Il y a différentes espèces de phrénésies. La forme qui est due à la bile pâle est certainement moins violente et moins grave que celle que détermine une bile jaune d'or. Celle-ci s'accompagne d'une fièvre plus marquée. Une troisième forme, la plus terrible, est celle qu'engendre une bile échauffée (atrabile).

L'apparition de la phrénésie s'annonce notamment par une insomnie complète et tenace. Des songes terribles et des hallucinations occupent l'esprit des malades et les épouvantent. Beaucoup croient entrevoir l'avenir et veulent prophétiser. Beaucoup aussi ont perdu la mémoire et ne se souviennent plus des mots. Ainsi au milieu d'un discours ils changent de sujet, ne sachant plus ce qu'ils voulaient dire. Ils semblent plus hardis dans leurs réponses qu'auparavant, leur respiration est profonde et fréquente, leur pouls petit et dur. Ils se plaignent souvent de ressentir des douleurs à la nuque. Quand le mal se change en phrénésie véritable le malade se raidit, les yeux rougissent et se troublent, et les bords libres des paupières se couvrent de mucosités. L'affection continuant, les malades s'amusent à compter les fils de leurs couvertures, et ne sont plus en état de

donner une réponse raisonnable. La langue devient rude, et une fièvre sèche tourmente les phrénétiques qui, fréquemment, tremblent parce que le cerveau et les nerfs qui en partent sont desséchés. L'esprit d'observation est affaibli de telle sorte que les patients même éveillés ne se rendent pas compte de ce qui se passe autour d'eux. Voici donc les symptômes, les formes et la manière d'être de la phrénésie. La cause de la maladie réside certainement dans le cerveau et non dans une autre partie du corps comme se l'imaginent ceux qui localisent l'affection dans le diaphragme, ce qui est tout à fait inexact. Il suffit au contraire que le cerveau s'enflamme pour qu'il produise un délire caractéristique de la phrénésie.

Diagnostic.

La phrénésie se différencie des délires engendrés par les affections des autres parties du corps en ce qu'elle s'accompagne toujours de fièvre ; les yeux dans cette maladie sont toujours sanguinolents ; il y a des épistaxis et la tête est très chaude. Lorsque le diaphragme est intéressé, la tête n'est point aussi chaude que la région précordiale et le diaphragme ; la respiration est gênée et irrégulière. La manie se sépare de la phrénésie par l'absence de la fièvre : Tels sont les symptômes de la phrénésie produite par une bile jaune sans mélange d'aucune autre humeur. Lorsqu'il s'y ajoute du phlegme on a ce qu'on appelle la fausse

phrénésie, caractérisée par un assoupissement mais sans sommeil véritable.

Il survient des symptômes nouveaux qui indiquent les humeurs en action; les malades se plaignent de ne point pouvoir dormir, puis le sommeil les saisit aussitôt pour faire bientôt place au délire. Ils sont pris d'une sorte d'évanouissement, ils deviennent immédiatement après bruyants et donnent des réponses incohérentes.

Ce que nous avons dit est surtout valable pour le début et pour les phrénésies à évolution rapide. Si la maladie revêt un caractère chronique et que les forces commencent à disparaître, l'aspect de la maladie est plus indéterminé, de telle sorte que certains croient avoir affaire à une forme nouvelle de la phrénésie; il n'y a pas cependant de forme nouvelle proprement dite. Mais il faut se rappeler que si, au début, le cerveau est irrité par la bile qui remonte, plus tard la dyscrasie ayant, comme dans les fièvres hectiques, envahi tout le cerveau, les phénomènes d'excitation s'atténuent et les malades, au lieu de prononcer des torrents de paroles, restent calmes, n'ont plus la force de crier, de se retourner dans leur lit ou de se lever sur leur séant. Ils étendent çà et là leurs mains, de telle sorte que le public s'imagine qu'ils veulent saisir quelque chose et s'en emparer dès qu'ils la tiennent. Plusieurs ne peuvent même plus tenir leurs yeux ouverts, et s'ils arrivent à écarter un instant leurs paupières, à peine ont-ils eu le temps de jeter un regard qu'ils les referment. Ces symptômes se produisent aussi souvent que l'état général s'empire, et il ne faut pas

inventer une nouvelle forme, lorsque le pouls est devenu petit et faible, parce qu'on observe cela dans toutes les phrénésies de longue durée. Voici donc les signes qui permettent de reconnaître la phrénésie, il nous reste à parler du traitement. — Nous n'avons pas cru devoir traduire le long paragraphe qui est consacré aux différents procédés thérapeutiques recommandés par notre auteur contre la phrénésie, car il ne dit rien de nouveau.

Léthargie (Alexandre de Tralles). (Traduction personnelle.)

La vraie léthargie a son siège dans le cerveau tout comme la phrénésie, mais elle est déterminée par une humeur d'autre nature. Elle est due à un accès de phlegme qui détermine dans le cerveau une humidité trop forte et l'en imbibe entièrement ; de telle sorte que les malades oublient ce qu'on leur dit, et tiennent continuellement leurs paupières baissées ne demandant qu'à rester tranquilles, ou bien ils tombent dans un sommeil profond. Quand le phlegme ne se mêle à aucune autre humeur, il détermine la vraie léthargie avec tous ses symptômes ; mais s'il s'y ajoute de la bile, le tableau morbide est mixte ; tantôt il y a de l'insomnie, tantôt un sommeil profond, tantôt du délire, etc., les ma-

lades, tout en fermant les yeux, étendent les mains comme s'ils voulaient tâter quelque chose ; quand le degré de la maladie est de moyenne intensité, les malades ouvrent les yeux, quand on les appelle, mais dès que la léthargie est intense, ils n'entendent rien et ne remuent plus les yeux. Le pouls est rare, petit, à peine sensible. Avec tout cela, le diagnostic est facile.

Nous n'avons pas traduit le paragraphe concernant le traitement de cette maladie, parce qu'il n'offre rien de bien nouveau.

Mélancolie (Alexandre de Tralles). (Traduction personnelle.)

La mélancolie n'est point toujours déterminée par la même cause ; on ne peut point incriminer constamment la même humeur, car plusieurs éléments morbides peuvent lui donner naissance qui tantôt amènent une variété, tantôt une autre. Le tableau morbide diffère aussi, ainsi que le délire. Certains malades rient continuellement et leurs divagations sont empreintes de gaieté. D'autres sont colères, excités, et ressemblent par cela même aux phrénétiques. Beaucoup sont abattus et gardent volontiers le silence comme les sujets atteints de démence. Il y en a qui, pris d'un délire prophétique, veulent prédire l'avenir. Ceux-ci désirent ar-

demment la mort et supplient qu'on les tue. Ceux-là la craignent et ont toujours peur d'être victimes d'un crime. Un grand nombre ont des intervalles de répit pendant lesquels ils peuvent vaquer à leurs affaires; chez plusieurs, la mélancolie ne présente jamais de rémissions. Mais ce n'est pas seulement les symptômes qui permettent de créer des formes différentes, c'est encore le siège de la maladie. Tantôt c'est le corps tout entier, tantôt le ventre seulement et la région précordiale qui sont malades. Comme les *causes*, le *siège*, les *symptômes* diffèrent, je crois devoir indiquer aux commençants les formes morbides et les principaux signes qui les distinguent, car c'est ainsi seulement que nous pourrons, bien que cela soit difficile, prescrire un traitement approprié et guérir la maladie.

Symptômes de la mélancolie engendrée par la pléthore.

Quand la pléthore est la cause de la mélancolie, on le reconnaît tout de suite au tempérament du malade. Nous savons, en effet, que les individus à chevelure abondante, d'une complexion brune et d'un visage maigre sont plus sujets à cette maladie que les personnes blondes et obèses. Il en est de même des adultes qui n'ont que des moyens précaires d'existence, qui sont colères naturellement et ont à supporter beaucoup de privations d'ennuis et de contrariétés. On doit aussi s'informer près d'eux, s'ils n'ont pas quelque flux entravé, l'hémorrhoïdal, par exemple, chez l'homme,

le menstruel chez la femme. Si le malade se plaint d'une sensation de plénitude, il faut considérer si le visage est plus coloré que d'habitude et si les artères sont pleines et bondissantes. Si c'est le cas, admettez que des vapeurs montent à la tête de par le fait de la pléthore et l'obscurcissent. Vous en serez d'autant plus sûr, s'il survient des rémissions pendant lesquelles le mélancolique peut vaquer à ses affaires. Les malades pâlissent comme les sujets atteints de blépharoptose.

Quand les divagations sont gaies, on peut admettre que l'humeur n'est ni très maligne, ni très âcre et qu'elle nuit surtout par son abondance.

Traitement de cette forme.

Quand on a diagnostiqué que la pléthore est en cause et qu'elle a déterminé la variété de mélancolie qui lui est propre, c'est-à-dire qu'elle a obscurci par ses vapeurs le pneuma psychique, il ne faut point attendre, car il faudrait craindre qu'il se produisît dans ce cas une altération du cerveau ou un encrassement des ventricules. Le malade ne prendra que des mets d'une facile digestion ; il s'abstiendra de viande et surtout des aliments qui favorisent l'hématopoïèse. On recourra à la saignée et quand les forces le permettent, on retirera des veines une quantité suffisante de sang, mais pas trop considérable du premier coup, car on pourrait craindre que les vapeurs qui obscurcissent le pneuma le poussent dehors trop brusquement en s'échappant du cerveau. Quand l'état des forces ne permet pas une perte

de sang copieuse, on en retirera à intervalles différents chaque fois une petite quantité. Si les veines du coude ne sont pas accessibles, on piquera les veines de la jambe; c'est même préférable chez les femmes, parce que cela favorise le flux menstruel. On peut aussi, à défaut des veines du coude, s'adresser aux artères de la même région, car il faut à tout prix amener une déperdition de sang, et l'endroit piqué importe peu pourvu que celle-ci s'accomplisse, puisque cette perte va se répartir sur toute la masse sanguine. En effet, le divin Hippocrate a dit : « La respiration est une, le courant sanguin est un, seul le sentiment est universel. »

Traitement de la mélancolie engendrée par la stagnation du sang.

Si la mélancolie est due à une stagnation du sang dans le cerveau, qu'on pique hardiment les veines frontales, car après une déplétion générale, il n'est pas mauvais d'opérer aussi une déplétion locale. Si on commence par s'occuper de la tête avant d'avoir fait disparaître du corps les humeurs peccantes, on retirerait plus de désagréments que d'avantages de cette manière de procéder, parce qu'il restera toujours une quantité appréciable d'humeur peccante dans les parties malades. Quand en effet le caractère du délire, au lieu d'être furieux est triste, c'est que le sang est mélangé en quantité appréciable avec des humeurs âcres et violentes, c'est-à-dire de nature bilieuse. Aussi faut-il dès le début essayer de déraciner le mal, car quand il

s'est prolongé longtemps et en quelque sorte enraciné, il devient pour ainsi dire incurable : on ne l'appellera plus mélancolie, mais alors manie, *car la manie n'est qu'une mélancolie dégénérée en fureur.*

Symptômes produits par le sang qui produit la mélancolie quand celui-ci est mélangé à de l'humeur bilieuse.

Ici ce n'est plus le sang proprement dit, mais les vapeurs noirâtres et âcres de la bile s'élevant vers les parties supérieures qui déterminent cette forme. La colère, les manifestations bruyantes, la dureté du caractère proviennent en effet de la bile et non du sang. D'ailleurs, le tempérament chaud et sec du malade, la crase de ses humeurs, la force de l'âge dans lequel il se trouve, sa manière de vivre trop excitante et trop chaude et les autres circonstances prouvent que le sang a une constitution bilieuse. Les humeurs présentent différents aspects et possèdent tantôt telle propriété, tantôt telle autre. Elles se transforment en bile sous l'influence d'une nourriture trop saline ou de chagrins persistants. La crase du sang peut être modifiée encore par l'usage immodéré du bain, par l'ivrognerie et une alimentation trop riche et trop substantielle ; quand la bile et le sang se mélangent, il survient un délire qui présente les phénomènes qui caractérisent les deux humeurs ; les malades tantôt rient, tantôt se mettent en fureur, se portent çà et là ; ils ont des recrudes-

cences et des rémissions, comme dans les fièvres tierces; c'est que le cerveau suivant le chemin suivi par les humeurs est rempli tantôt par l'une, tantôt par l'autre.

Traitement de la mélancolie engendrée par le sang mélangé à la bile.

Dès qu'on a discerné que les symptômes morbides étaient produits par un mélange de sang avec la bile, on s'adressera aussitôt aux moyens propres à amener l'élimination de cette humeur. Il sera bon, et cela facilitera beaucoup la tâche qu'on entreprenne, de faire prendre au préalable au malade une nourriture douce et humide, avant de lui faire absorber les remèdes antibilieux. Il sera plus aisé ainsi à ces médicaments de vaincre la résistance que leur présente cette humeur....., on leur fera prendre aussi un purgatif tel qu'un amer ou le suc de la scamonnée. On prendra 8 grammes de l'un et 8 de l'autre, tantôt plus, tantôt moins. Si le malade ne veut pas le prendre en potion, on le lui donnera sous la forme de pilules. Si celles-ci lui répugnent, on les mettra dans du vin ou des œufs qu'on ouvre délicatement. Le malade ainsi trompé se tiendra tranquille et les avalera sans résistance. Lorsque l'effet n'est pas satisfaisant, on renouvellera pendant quelques jours l'alimentation douce et humide, on prescrira un bain tous les jours, et on fera garder le repos; on reprend la médecine conseillée plus haut,

mais à dose un peu plus forte. Ceci est la meilleure méthode, à moins que tout le sang ne se soit transformé en une bile brûlante.

Dans ces cas, les purgatifs trop violents tels que la médecine sacrée ne font qu'augmenter le délire du malade et le sang devient de plus en plus sec et échauffé. Il vaut mieux alors recourir aux médicaments plus doux et prescrire au malade une nourriture humide. *Vous savez que j'ai guéri plus de malades par la diététique que par les remèdes*. La nourriture consistera surtout en crème d'orge, on donnera des poissons dits de roche, des oiseaux de basse-cour et autres, sauf les oiseaux des marais, des coquillages, tels que le *pecten Jacobœus*, l'*astacus Marinus*, l'*ourson*, en fait de légumes, on ordonnera de la laitue, de la chicorée et autres espèces comestibles du même genre, par exemple la mauve. Quant aux autres aliments végétaux, le mélancolique s'en abstiendra, principalement du chou et des herbes des champs. En fait de fruits, il se contentera de melon, de concombre, de raisin doux, de pommes pas trop aigres. On ne permettra que rarement de toucher aux figues. Tous les aliments prescrits plus haut ne sauraient nuire ; l'expérience le démontre. Les malades ne mangeront jamais de gâteaux ou de mets préparés avec du fromage ou de la sauce de *garum;* cela ne fait qu'augmenter la bile. On ne permettra le vin de *Chrysattis* qu'en petite quantité; à son défaut, on recommandera les vins peu astringents.

Emploi du bain (1).

Les bains d'eau douce sont très utiles, parce qu'ils dissolvent la bile et humidifient le corps ; l'eau sera *chaude* pour le corps, *tiède* pour la tête ; on fera les frictions avec de l'hydroleum (2), mais pour la tête on réservera de l'huile de rose. L'athmosphère sera tiède. Le malade restera longtemps dans l'étuve, puis retournera chaque fois après dans l'eau chaude. Il y demeurera plus longtemps pendant l'été. Comme boisson, en sortant, on ne lui permettra le vin que lorsqu'il est tiède ; on lui fera prendre ensuite ses repas en observant les règles que nous avons posées plus haut ; avant de dormir, on peut lui permettre quelque boisson chaude. Tel est le régime que doivent suivre les mélancoliques dont l'affection a été engendrée par un mélange de sang et de bile. Les médecins qui nous ont précédé ordonnaient des ventouses sur la tête et ils faisaient répandre sur le crâne saignant des poudres caustiques. Nous ne conseillons pas ces moyens, car *non seulement ils ne servent à rien*, mais encore ils altèrent les humeurs et sèchent la constitution ; il ne faut y recourir que quand l'humeur peccante a obstrué et encrassé le cerveau.

---

(1) Comme on le voit les anciens connaissaient déjà les effets salutaires du bain tiède.

(2) Pétrole.

Variété de mélancolie engendrée par l'atrable.i

Cette forme survient quand le sang s'échauffe en quantité anormale et qu'il s'élève à la tête des vapeurs qui obscurcissent le pneuma psychique. On saura qu'il s'agit de l'atrabile, quand on verra le malade s'attrister sans causes, craindre et se défier sans motif et regarder l'existence comme une charge insupportable. Cette sorte de mélancoliques fuie ses amis, elle les hait et s'en défie, s'imaginant qu'ils veulent l'assassiner, ou lui donner du poison. Cette humeur peut produire les délires les plus étranges et les plus variés. Certains croient être un vase, un autre un tapis, un autre un coq et il cherche à imiter le chant de ces oiseaux. D'autres encore s'imaginant être un rossignol déplorent la mort d'Itys. Il y en a qui croient porter le ciel comme Atlas et ils redoutent sans cesse que celui-ci ne s'écroule les ensevelissant sous ses ruines, ainsi que le reste des hommes. J'ai vu une femme qui enveloppait soigneusement son doigt médius au bout duquel elle croyait porter l'univers; et elle pleurait de frayeur à l'idée que son médius se pliant le monde tomberait et s'écraserait dans sa chute. Nous avons vu beaucoup de délires de cette catégorie, mais il est superflu et même il serait impossible de les énumérer tous. Il suffira de reconnaître si l'atrabile est en jeu. Quand la maladie a été déterminée par des chagrins ou par quelque passion vive de l'âme, il faut s'attendre à de brusques modifications dans le délire

comme dans le reste. Philotime a traité un malade qui se croyait un monarque décapité ; il se plaignait sans cesse du passé. Philotime lui mit un couvre-chef en plomb dont le poids lui fit comprendre qu'il avait encore sa tête; la joie qu'il en ressentit fit disparaître son délire. Une femme atteinte de mélancolie et qui s'imaginait avoir avalé un serpent, fut guérie, quand on lui montra un petit animal de cette espèce qu'on lui persuada qu'elle avait vomi. Elle montra le plus grand contentement de sa guérison et son chagrin disparut aussitôt. Une autre femme était devenue mélancolique à cause de l'absence prolongée de son mari; elle insultait tout le monde. Elle fut guérie de la manière suivante. Son époux étant revenu de voyage se rendit sans perdre de temps et sans se donner le loisir de parler à quelqu'un dans la chambre de son épouse. Sa vue inattendue, ses tendres embrassements dissipèrent ses appréhensions et firent disparaître sa tristesse. C'est de cette façon qu'il faut traiter ces délires, quand ils n'ont pas encore eu le temps d'exercer une action véritablement funeste. Il ne faut point tarder et être inventif pour faire disparaître la cause de la maladie, quand on l'a reconnue.

Mélancolie chronique.

Lorsque la mélancolie existe depuis longtemps et que les idées délirantes ont pris un caractère de fixité, le traitement ne servira plus à grand'chose. Ni

remèdes ni ruses n'ont de prise sur le malade. Il faut réunir l'art et la science, On se demandera s'il vaut mieux recourir à la saignée, aux purgatifs, ou à tous les deux ensemble; dans ce cas on saignera tout d'abord ; on ne donnera de purgatifs que quand on aura restauré les forces affaiblies du malade par une nourriture fortifiante et des bains d'eau douce. Comme purgatif on peut donner la cuscuta épitymum, 12 grammes de graine de thym avec de la crème; puis après un intervalle d'un jour on administrera ensuite la médecine sacrée, c'est-à-dire qu'on prescrira 6 grammes de graine de thym, et 6 grammes de médecine sacrée. Si le délire persiste on pourra, au bout de huit à dix jours, recourir à des remèdes plus énergiques, par exemple au remède sacré de Galien, qui chasse les humeurs et tranquillise le patient. » Dans les cas où la mélancolie persiste, Alexandre de Tralles recommandait la pierre d'Arménie, sur l'emploi de laquelle il donne d'intéressants détails.

Paralysie. (Alexandre de Tralles.)
(Traduction personnelle.)

« La parésie ou paralysie n'est pas autre chose que la perte de la sensibilité ou de la mobilité des parties atteintes. Elle se différencie de l'apoplexie où il y a aussi perte de la sensibilité et du mouvement par sa

limitation à la moitié du corps ou à une partie plus localisée encore; ces parties sont comme mortes, mais le cerveau et la moelle restent intacts. Pour guérir la maladie, il faut absolument remonter aux causes de cette terrible affection. Si la tête, le nez, les joues et autres parties de la face sont atteintes, il est clair que le cerveau est malade; c'est lui qu'il faut soigner tout d'abord. Si aucune de ces parties n'est affectée, il faut accuser la moelle et les nerfs qui en naissent; dans ceux-ci, en effet, peut se trouver l'origine de l'affection; il ne faut pas s'effrayer des symptômes, mais bien s'appuyer sur les connaissances anatomiques. La cause habituelle de la paralysie est le refroidissement, l'épaisseur et la viscosité des humeurs, parfois leur échauffement et leur sécheresse, parfois la constitution trop humide de l'économie. Comme les causes sont variables, il faut inspecter avee grand soin la quantité et la qualité des humeurs. S'il y a superflu et épaisseur de celles-ci, il faut recourir aux moyens propres à les rendre plus légères et moins abondantes. Si elles sont trop sèches, il faut tâcher de les liquéfier. »

Alexandre de Tralles a une grande confiance dans les pilules de coloquinte et aussi dans une potion qu'il appelle la médecine sacrée et dans laquelle rentrent plus de quarante drogues : l'aloès, le bolet, les feuilles de laurier, le piper longum, le poivre blanc, la casse, le safran, le castoréum, le galbanum, etc. Il recourt aux purgatifs quand les sucs sont trop abondants, etc.

Épilepsie. (Alexandre de Tralles.)
(Traduction personnelle.)

L'épilepsie appartient aux maladies chroniques ; son traitement est très difficile et nécessite un grand zèle de la part du médecin, car quand le début de la maladie est négligé, souvent elle persiste jusqu'à la mort. Le mal est localisé dans la tête, siège de la sensibilité et du mouvement ; la symptomatologie démontre amplement que la maladie règne dans la tête, par ce qui se passe pendant les attaques ; les épileptiques ne peuvent alors ni sentir, ni voir, ni observer, ni se souvenir, et leur état est absolument semblable à la mort ; de là le nom d'épilepsie qui signifie éteint. Beaucoup ont appelé le mal caduc *morbus sacer* parce que le cerveau est quelque chose de saint et de divin ; d'autres l'ont nommé mal d'Hercule parce qu'il est difficile à vaincre : je pourrai encore augmenter cette richesse étymologique, mais à quoi bon ; il vaut mieux s'occuper de la façon de la guérir. C'est ce que nous allons faire. Il y a trois sortes d'épilepsie, l'une cérébrale, l'autre stomacale et la dernière provenant de n'importe quelle autre partie du corps.

Signes montrant que l'épilepsie vient de l'estomac. — Quand l'épilepsie est d'origine stomacale, les

malades se plaignent de douleurs épigastriques et de brûlures : les attaques sont plus violentes, quand les malades mangent tard ou pas assez.

Signes montrant que l'épilepsie est d'origine cérébrale. — Il est facile de voir quand la tête est prise primitivement : les malades ont des maux de tête, ils ont des bourdonnements, des vertiges ; cette forme se montre surtout chez les enfants.

Signes montrant que l'épilepsie provient d'une autre partie du corps. — Les malades sentent très bien le mal leur remonter à la tête avant l'attaque : les enfants peuvent en être atteints, surtout ceux qui sont d'une complexion humide.

Le traitement est celui indiqué par Dioclès et par Galien. Il conseille aussi les testicules de coq, etc., il ne néglige même pas les amulettes.





CHAPITRE VIII

Connaissance des anciens sur l'étiologie, la symptomatologie, la marche, le diagnostic et le traitement des maladies nerveuses. — Idées justes et lacunes.

Dans les précédents chapitres nous avons esquissé l'évolution de la neuropathologie depuis Hippocrate jusqu'à Alexandre de Tralles ; nous nous sommes efforcé d'en montrer les progrès et d'apprécier équitablement le rôle joué par chacun des auteurs que nous avons passés en revue. Il reste maintenant à dégager de cette longue étude les conclusions qui en découlent, c'est-à-dire qu'il nous faut dresser une sorte de tableau général où nous mettrons d'un côté les découvertes des anciens, et de l'autre les lacunes qu'ils n'ont point su combler, et les erreurs qu'ils ont commises.

Et d'abord quelles étaient les notions que possé-

daient les médecins de cette époque sur l'*étiologie* des maladies nerveuses. Nous avons dit dans notre introduction que la *pathogénie* était restée purement hypothétique. En effet les idées des humoristes, celles des méthodistes ou des pneumatiques ne peuvent plus que nous faire sourire. Elles sont bien mortes et n'appartiennent plus qu'au passé ! Mais si les *causes premières*, c'est-à-dire le mécanisme intime des phénomènes ont complètement échappé aux anciens et on ne peut leur en faire un crime quand nous considérons l'incertitude dans laquelle nous sommes restés à ce sujet, il n'en est pas tout à fait de même des *causes secondes*. Ainsi ils avaient parfaitement compris que l'idiosyncrasie ne doit point être négligée, et ils n'accordent que trop d'influence à cette question de *tempérament* encore si mal élucidée à l'heure actuelle. Ils n'avaient point vu que l'*hérédité* joue probablement le principal rôle dans l'étiologie des affections mentales, mais cependant ils avaient remarqué que la folie n'atteint point au hasard ses victimes, qu'elle choisit et qu'elle frappe surtout les déséquilibrés, les détraqués, car les sujets violents, emportés, ne souffrant aucune contradiction, légers, inconstants, n'aimant que s'amuser, ou déjà tristes, mélancoliques, abattus, inertes, sans raison appréciable, dont ils nous parlent, ne sont point autre chose. Les anciens s'étaient préoccupés aussi de l'*âge* des malades, et cette tendance remonte loin, car on en trouve des traces manifestes dans la collection hippocratique. La phrénésie, disait le père de la médecine, sévit surtout chez les jeunes

gens et les adultes. Quoi de plus juste que cette remarque ? « l'épilepsie se montre fréquemment au moment de la puberté. Elle est rare après 25 ans. » Et que lisons-nous à propos de la manie dans Cœlius Aurelianus ? « Cette maladie survient surtout chez les jeunes gens, et à l'âge moyen de la vie. » De même, à propos de la *mélancolie*, il fait remarquer que cette affection sévit surtout à l'âge moyen et qu'elle est rare aux autres périodes de l'existence. Cet écrivain, ou plutôt son modèle Soranus avait su voir aussi, et il n'était pas le seul, que les *excès*, principalement ceux d'ordre vénérien, prédisposent à l'apoplexie si le sujet est un vieillard. *L'influence saisonnière*, qui n'est pas tout à fait à négliger, car, comme les anciens l'avaient vu, un refroidissement intense prédispose à l'apoplexie (chez des personnes dont l'artère lenticulo-striée porte des anévrismes miliaires), avait été ridiculement exagérée par les hippocratiques. Ils étaient tombés probablement dans cette erreur parce que la dothiénenterie qui s'accompagne souvent d'un grand nombre de troubles nerveux, et qui constituait une bonne partie de leurs phrénésies, sévit en effet comme ils l'avaient reconnu au printemps et en automne (1). Et c'est également en ces saisons qu'en Orient se montrent avec le plus d'intensité les fièvres palustres

(1) Nous avons fait remarquer dans les chapitres précédents que la phrénésie, le plus souvent, n'était pas autre chose que la fièvre typhoïde.

qui amènent chez tant de malades de graves perturbations cérébrales.

Le *traumatisme* est signalé par Archigène comme la cause principale du tétanos, et c'est à peu près aussi l'opinion des autres auteurs, bien qu'ils admettent encore l'origine par le froid, par les excès, etc. Rappelons, à propos de ce facteur étiologique de certaines affections nerveuses, que le fondateur du méthodisme, Asclépiade, avait reconnu qu'un certain nombre d'épilepsies succédaient à des traumatismes craniens. Les anciens connaissaient fort bien les accidents de méningo-encéphalite que peuvent déterminer les fractures avec épanchement sanguin ou blessures du cerveau par des esquilles de la table interne. Ils rattachaient à l'apoplexie la période de sidération qui précède ces accidents. Chose assez surprenante, ils avaient déjà reconnu qu'une contusion du cerveau, à gauche, produit une paralysie à droite. Hippocrate se borne à mentionner le fait, mais Arétée en donne l'explication. Il dit formellement que les fibres nerveuses qui partent du cerveau s'entrecroisent en X. Bien entendu il ne fixe pas le siège de cet entrecroisement qui n'était point encore reconnu, mais son hypothèse était juste.

On sait combien encore aujourd'hui il est difficile de préciser le rôle que joue le *sexe* dans l'étiologie des maladies nerveuses. Cependant celle-ci semble incontestable, si au lieu de prendre isolément quelques faits on s'adresse à la majorité de ceux-ci. Eh bien ! les anciens avaient reconnu que la manie et la mélan-

colie sont surtout fréquentes chez l'homme; il en est de même de l'épilepsie. Par contre, l'hystérie est l'apanage de la femme, et il ne pouvait en être autrement à une époque où l'on faisait de cette névrose une affection utérine (1). Presque tous les auteurs de la période græco-romaine ont noté l'influence désastreuse de la *débauche*, principalement quand elle s'accompagne, et c'est le cas le plus fréquent, d'habitudes d'*ivrognerie*. Cœlius, Arétée, Poseidonius, etc., disent nettement que beaucoup de manies, d'épilepsies et d'apoplexies sont dues à l'alcoolisme. Mais Cœlius va plus loin dans l'étiologie des affections mentales. Il reconnaît que le *surmenage* est un puissant facteur de la folie : « Les causes de la manie, dit-il, sont tantôt insaisissables, tantôt manifestes; c'est alors un coup de soleil, un refroidissement, une indigestion, une tendance chronique et invétérée à l'ivrognerie, que les Grecs appellent crapule, les veilles trop longtemps continuées, l'amour, la colère, la tristesse, la crainte, un caractère trop superstitieux, une *activité* trop grande de l'intelligence par un désir immodéré de s'instruire, de gagner de l'argent, ou de s'acquérir de la gloire. »

L'anatomie pathologique était forcément absente à une époque où les préjugés populaires et religieux interdisaient formellement de disséquer un corps humain. Les médecins de la période græco-romaine ne

(1) Cependant Galien (voir hystérie), admet que la rétention de la semence produit chez l'homme comme chez la femme des accidents hystériques.

purent suivre la voie dans laquelle étaient entrés Hérophile et Erasistrate, et il est inutile d'ajouter que la valeur de leurs écrits en souffrit cruellement. Mais cependant certains d'entre eux, c'est-à-dire les plus savants, arrivèrent à *localiser* assez bien les affections nerveuses. Ce compliment s'adresse surtout à *Galien.* Il rendit à la neuropathologie un service inestimable en lui donnant une base à la fois *anatomique et physiologique.* Nous n'insisterons pas plus longtemps là-dessus et nous renverrons le lecteur au ve chapitre; nous y avons longuement étudié les progrès qu'il a fait accomplir à l'étude des maladies nerveuses. Les anciens avaient admis, ce qui est vrai, que les affections de cette nature sont tantôt *primitives*, tantôt secondaires à une perturbation morbide d'un autre viscère. Ils ont *exagéré singulièrement le rôle de l'estomac;* mais il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient vu bien des faits importants, par exemple les convulsions dans les affections vermineuses de l'enfance, le vertige *a stomaco læso*, les céphalalgies, les bizarreries d'humeur et le caractère sombre du *dyspeptique.*

La *symptomatologie* est la partie la plus remarquable peut-être de la neuropathologie de cette période. Les tableaux morbides de Cœlius Aurelianus et d'Arétée sont le plus souvent d'une exactitude clinique qui étonne et d'un relief saisissant. Elles n'ont qu'un défaut, mais malheureusement celui-ci est très grave. C'est qu'elles s'appliquent à des *syndromes* et non à des affections nerveuses véritables. Or, comme il fallait s'y attendre, cette confusion de maladies différentes

par leurs causes et leur anatomie pathologique, bien que leur tableau morbide soit assez semblable, devait avoir une influence désastreuse sur la manière de concevoir la marche et le pronostic. Néanmoins quelles que soient l'exactitude et la portée de la constatation que nous venons de faire, le médecin actuel qui lit la description de l'apoplexie ou de l'épilepsie par Cœlius Aurelianus, par exemple, ne peut s'empêcher d'être surpris et charmé tout à la fois, en voyant l'excellent parti qu'avaient tiré les cliniciens de l'antiquité, des faibles matériaux qu'ils avaient à leur disposition.

Nous renvoyons pour les *détails* de la symptomatologie aux passages des auteurs dont nous avons transcrit plus haut les textes, et aussi aux considérations générales dont ils sont précédés.

Les anciens qui comprenaient, sous le nom de *phrénésie*, les fièvres ataxiques de Pinel, ont bien mis en relief l'intensité de la fièvre, l'état du pouls, le trouble général de tout le système nerveux (de toute la nervosité pour employer l'expression de Cœlius Aurelianus). Ils ont parlé aussi des épistaxis, de la langue sèche (hérissée), de la diarrhée, de la sécheresse de la peau, etc.

La *léthargie* qui n'est autre chose qu'une forme adynamique des pyrexies graves, est exposée plus sommairement. Le malade est représenté dans cette affection comme assoupi, somnolent, en proie à une fièvre ardente, le pouls large mais vide, c'est-à-dire peu résistant. Le sommeil dans lequel il semble plongé

n'est point naturel ; c'est une sorte de coma, dont le pronostic est très funeste.

L'*apoplexie* est assez bien représentée dans ses traits principaux. Thémison avait fait remarquer que ce qui la caractérise surtout et différencie des autres paralysies c'est la perte de connaissance. L'hémiplégie qui l'accompagne si souvent (apoplexie par hémorrhagie ou par ramollissement cérébral), est exactement décrite. Galien connaissait même les caractères que la *respiration* peut revêtir chez certains malades. Il sait que les mouvements respiratoires peuvent devenir irréguliers et assumer le type auquel on a donné le nom de respiration de Cheyne-Stokes; la congestion du visage par asphyxie est également signalée.

Les convulsions de l'*épilepsie* sont dépeintes de main de maître par Cœlius et par Arétée. Les grimaces du visage, l'écume sanglante, les morsures de la langue, tout s'y trouve, sauf ce détail qui avait été remarqué cependant par Hippocrate, c'est que les contorsions musculaires prédominent dans une moitié du corps. On trouve dans Arétée et surtout dans Galien des détails qui prouvent surabondamment que ces auteurs connaissaient l'aura. L'étourdissement, l'apathie du malade après l'attaque, son ignorance absolue de tout ce qui vient de se passer sont parfaitement décrits par ces écrivains.

Le *tétanos* déjà fort bien étudié par Hippocrate l'a été mieux encore par ses successeurs. Si le père de la médecine n'a point mentionné la *migraine*, Arétée et surtout Galien ont été pour cette variété de céphalalgie des

peintres aussi élégants qu'exacts ; la localisation de la douleur, les caractères qu'elle revêts, ses accès, les sensations nauséeuses dont ceux-ci s'accompagnent, l'agacement du malade que tout exaspère sont exposés avec des détails qui ne laissent presque rien à désirer (1). Nous nous sommes suffisamment appesantis dans les chapitres précédents sur tout ce qui a trait à la vésanie, pour que le lecteur se soit fait une haute idée du talent avec lequel les auteurs de la période græco-romaine ont traité de la *manie* et de la *mélancolie*. Symptômes prémonitoires de la folie, variété des délires, caractères fondamentaux de ceux-ci, c'est-à-dire excitation dans un cas, dépression dans l'autre, sont étudiés avec beaucoup de sagacité. Nous avons montré dans le chapitre VI quel parti Galien a su tirer de ses connaissances anatomiques pour la localisation et l'explication des différentes *paralysies;* nous y renvoyons le lecteur.

Les anciens se sont occupés aussi avec beaucoup de soin de la *marche* des maladies nerveuses. Suivant leur durée, ils les avaient disposées, surtout à partir des méthodistes, en *aiguës* et en *chroniques*. Ils savaient que chacune d'elle, comme toutes les maladies en général présentent des prodromes, un début, une période d'état et une période de terminaison favorable ou funeste. Bien que Thessalus et Themison ne fussent point très favorables aux symptômes prodromiques, cependant ceux-ci étaient admis même par leurs disci-

(1) Galien a même rappelé que la douleur revêt tantôt un caractère superficiel, tantôt un caractère profond.

ples dans beaucoup des affections nerveuses. Ainsi ils avaient observé que la folie s'accompagne d'ordinaire d'une phase prémonitoire où l'organisme, sans être encore franchement atteint, présente cependant des troubles graves, tels qu'insomnie, céphalalgie, bourdonnements d'oreille, perturbations visuelles, changement de caractère. Poseidonius et Archigène avaient noté, à propos de la manie, que cette affection peut revenir à intervalles fixes tous les ans, tous les six mois ou plus souvent. Tous les auteurs de l'antiquité savaient combien ces affections sont difficiles à guérir. Arétée avait fait remarquer que la manie et la mélancolie peuvent parfois alterner et il avait trop insisté peut-être sur les caractères communs entre les deux affections, faute de savoir distinguer la folie circulaire, la mélancolie anxieuse, etc. Tout le monde regardait l'*épilepsie* comme essentiellement chronique. On avait noté la fréquence variable des accès, les différences d'intensités qu'ils présentent. On savait qu'à la longue, le caractère s'altère, la mémoire s'affaiblit. Certains parlent de délires maniaques chez les épileptiques; Hippocrate avait dit déjà, du reste, que l'épilepsie dégénère souvent en mélancolie et réciproquement la mélancolie en épilepsie. Cœlius rappelle à propos du tétanos que cette affection tue en deux, trois ou quatre jours, mais que, passé ce temps, elle devient plus curable; il n'avait pas été le seul du reste à affirmer que le type traînassant est plus bénin, d'autres aussi ont émis cette idée. A propos du *vertige*, le même auteur fait une observation d'une importance capitale ; c'est que ce

symptôme est parfois *étroitement apparenté avec le mal caduc* et que le petit mal peut devenir à la longue une épilepsie véritable.

Les anciens avaientremarquer que l'*apoplexie* n'aboutit que trop souvent à une terminaison fatale. Galien indique que la mort doit être redoutée, quand le coma est très profond et persistant, et surtout quand la respiration devient irrégulière et prend le type dit maintenant de Cheyne Stokes. Et d'ailleurs, si l'apoplectique se tire d'aftaire, ce n'est pas le plus souvent avec un retour complet à l'état normal. Beaucoup sont paralysés. « D'autres, dit Cœlius, restent l'esprit troublé ; ils peuvent perdre la raison ou ils demeurent tristes et assoupis, et si on leur parle, ils semblent sortir comme d'un rêve et répondent tout de travers. »

Le *diagnostic* non plus n'avait point été négligé, surtout à l'époque la plus brillante de la neuropathologie, c'est-à-dire au siècle des Antonins. Ainsi Arétée sépare la manie du délire alcoolique, du délire par les solanées vireuses, de la démence sénile. Cœlius Aurélianus et Galien surtout ont nettement séparé les perturbations cérébrales des pyrexies à forme nerveuse des phrénésîes, c'est-à-dire des fièvres à type méningitique; chez ces dernières, le délire est persistant; il ne suit pas exactement les hauts et les bas de la maladie principale. L'apoplexie est distinguée de la léthargie, du coma apoplectique ou hystérique. On recommande aussi de ne point confondre l'attaque hystérique avec une crise d'épilepsie; bien que les symptômes différentiels que l'on en donne soient passablement insuffisants, les

médecins de cette époque entrevoyaient vaguement ce qui sépare ces deux affections convulsives, notamment la profondeur du coma dans le mal caduc.

La *thérapeutique*, comme nous l'avons dit, était restée bien impuissante. On abusait d'une façon regrettable de la saignée et de la dérivation intestinale, sauf dans la secte méthodique. Cependant on commençait déjà à se servir des *bains*, du *massage*, des *narcotiques* tels que l'opium, et de la *méthode révulsive*.

Tout cela était encore bien confus, bien enfantin, cependant les grands cliniciens de l'époque savaient déjà remplir un certain nombre des indications que présente ce genre de maladies.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails, parce que la thérapeutique de la période græco-romaine n'est guère connue à l'heure actuelle que de quelques personnes familiarisées avec l'histoire de la médecine. Etudions successivement les procédés employés suivant la classe à laquelle ils appartiennent. La *diététique* avait une importance considérable dont nous nous faisons difficilement idée avec nos conceptions actuelles. Aujourd'hui nous ne demandons au régime que de fortifier un organisme épuisé ou d'éviter certains errements reconnus comme funestes, Mais sauf les cas de goutte et de diabète, les praticiens modernes ne sont point rigoureux sur le choix des aliments. Pendant la période græco-romaine on demandait au régime non seulement un rôle réparateur, mais encore de modifier du tout au tout la crase des humeurs, causes premières de toutes les maladies de

l'organisme. Tantôt c'était la diéte pure et simple qu'on prescrivait, tantôt une nourriture légère et non incrassante, etc. Parlons d'abord de la diète.

Jeune.

Nous avons dit au IVe chapitre de cet essai que les méthodistes commençaient la cure de toutes les maladies, sauf contre-indication formelle, par un jeûne de trois jours. Les médecins des autres sectes étaient très partisans aussi de la diète. Ils s'en servaient comme nous dans les maladies fébriles à cause de l'intolérance stomacale, et aussi pour abattre la fièvre quand elle était trop intense. Elle leur rendait, ainsi que la saignée, les services de nos antipyrétiques actuels. Les méthodistes ordonnaient encore la diète dans les affections nerveuses sans fièvre, pourvu que ce fût une maladie par resserrement des pores; c'était suivant eux un excellent moyen d'amener le relâchement. Les humoristes la prescrivaient aussi dans l'apoplexie, l'épilepsie, la céphalalgie, etc., pour changer la constitution d'humeurs peccantes; si les vues étaient différentes, le résultat était le même. Dioclès, Érasistrate, Galien, etc., affirmaient en avoir tiré d'excellents résultats dans les cas de pléthore, et celle-ci n'était point toujours une conception creuse. A Rome se trouvaient une foule d'oisifs aussi gloutons et indolents, qu'immensément riches; le trop manger et le trop boire étaient la cause véritable d'une foule

de lourdeurs de tête, de céphalalgie et de vertiges stomacaux. La diète n'était généralement pas absolue. On prescrivait aux malades, tantôt de la fameuse ptisanne d'orge filtrée ou non filtrée suivant le degré de la maladie et la période où elle était arrivée, tantôt de la panade chaude dont Soranus faisait grand usage. On en donnait tous les jours ou tous les deux jours.

Alimentation.

Les aliments jouant un grand rôle dans la formation des humeurs, on n'en permettait point indistinctement l'emploi. Leur choix était soumis à des règles rigoureuses et le médecin se préoccupait même de la façon dont on devait les accommoder. Certains mets engendraient la bile, d'autres la pituite, d'autres des humeurs excrémentitielles ! On se préoccupait aussi des saisons : « Le cochon, dit Galien. est très mauvais après le printemps, jusqu'au coucher automnal des Pléiades ; depuis cette époque jusqu'au printemps, il est très bon. La chèvre est mauvaise en hiver ; au printemps elle commence à devenir meilleure jusqu'au coucher d'Arcturus. Le mouton est également très mauvais en hiver, il s'engraisse à l'équinoxe jusqu'au solstice d'été, quant au bœuf il s'engraisse lorsque l'herbe monte en graine vers la fin du printemps, et pendant tout l'été. » Les fruits passaient pour détestables en été, et excellents en automne. Les médecins humoristes avaient classé les viandes, les poissons, les légumes, les

fruits, suivant leur influence sur les humeurs; les méthodistes suivant qu'ils resserrent ou relâchent les pores de l'organisme. Les volailles, les viandes légères des autres volatiles, sauf ceux des marais, constituaient l'alimentation habituelle des malades. Les viandes de chèvre, de mouton, de bœuf, et surtout les viandes noires n'étaient guère permises. Cependant les méthodistes s'en servaient quelquefois pour opérer la métasyncrise. Parmi les poissons, ceux dits de roche passaient pour une excellente nourriture de qualité moyenne. Au contraire, le maquereau, les rougets. la raie, les marteaux, les congres, étaient regardés comme un aliment nuisible dans les cas de maladies nerveuses. (Voir Oribase et notre page 45 où l'auteur hippocratique signale les mêts nuisibles en cas d'épilepsie.)

On faisait moins de restrictions pour les légumes. Galien n'incriminait guère que le choux, qui positivement est indigeste. Mais cependant, certaines espèces étaient regardées avec défaveur. Les lentilles, les fèves (1), les pois regardés comme desséchants et très nourrissants, ne convenaient pas suivant Oribase dans les affections mélancoliques, parce que ces sortes d'aliments engendrent de la bile. Les différentes variétés de salades, les feuilles de mauve et de bette cuites à

(1) Les ennemis des Pythagoriciens se moquaient beaucoup de l'antipathie de ces philosophes pour les fèves, cette horreur pour ce légume avait, paraît-il, un sens mystique.

l'eau, le melon, la courge, les fruits murs conviennent au contraire, suivant ce médecin, à la plupart des affections. parce que c'est une nourriture légère et qui n'engendre pas d'humeurs. De plus, les pastèques passaient pour diurétiques

Les fruits étaient rangés dans une classe analogue à celle qu'occupaient les laitues, la bette, le pourpier, etc., pourvu qu'ils fussent frais. On regardait la grenade comme très astringente ; on s'en servait pour arrêter les flux de ventre. Les *figues* jouissaient d'une assez mauvaise réputation, « elles ne sauraîent échapper non plus à l'inconvénient d'engendrer des humeurs de mauvaise nature quoiqu'elles participent moins à cette propriété que les autres fruits de l'été. » Les figues sèches très nourrissantes engendrent, dit notre auteur, un sang qui n'est pas tout à fait de bonne qualité ; voilà pourquoi elles entraînent à leur suite une multitude de poux, et plus loin, « ceux qui mangent les figues fraîches et sèches avec des aliments incrassants se font un mal considérable. » Pour les mêmes raisons, on interdisait les *dattes*. « Toutes les dattes sont difficiles à digérer et causent de la *céphalalgie*, si on en mange beaucoup ; quelques-unes déterminent en outre une sensation de pincement à l'origine de l'estomac. L'humeur qu'elles distribuent dans le corps est toujours épaisse, et de plus elle présente quelque chose de visqueux. » Elles passaient pour obstruer le foie et la rate.

Les câpres étaient assez souvent ordonnées, celles confites au vinaigre dont ont fait encore un grand usage dans

les régions méridionales pour réveiller l'appétit, étaient d'ailleurs prescrites plutôt comme remede que comme aliment : « Elles ont, dit Oribase, des propriétés pénétrantes et pour cette raison elles donnent très peu de nourriture au corps ; salées et trempées dans de l'eau assez longtemps pour perdre toutes les propriétés qu'elles tenaient du sel, les câpres donnent peu de nourriture il est vrai, mais enlèvent le phlegme contenu dans le ventre et résolvent l'obstruction des viscères quand on les mange avec les autres mêts dans du vinaigre miellé ou avec de l'huile et du vinaigre. »

Les *champignons* n'étaient pas tenus en grande estime : « La nourriture qu'ils fournissent, dit Oribase, est pituiteuse et froide, et si on en mange abondamment ils produisent des humeurs mauvaises. »

Les œufs mollets, d'une digestion facile et ne déterminant aucune humeur mauvaise, étaient prescrits dans les fièvres (phrénésie, léthargie, catalepsie), mais aussi dans l'épilepsie, la céphalalgie, les maladies mentales, etc.

Le *lait* était considéré comme un relâchant et un adoucissant. Dans un fragment de Rufus, que nous a conservé Oribase, il est dit qu'il faut l'additionner de miel : « Contre les humeurs corrosives et contre les extravasations d'humeurs, il faut boire le lait mêlé avec du miel, car de cette manière il relâche plus fortement le ventre et il est plus avantageux ; on peut également y mêler du vin nouveau cuit et du vin d'un goût sucré. »

Le *miel* était recommandé aux gens âgés : « Le

miel convient aux vieillards et aux autres personnes qui ont un tempérament froid, mais chez les individus d'un tempérament chaud et à la fleur de l'âge, il se transforme en bile. Sachez-le, quand le miel ne se change pas d'abord en bile, nous en recueillons peu de matériaux nutritifs, en sorte que si cela lui arrive, il ne saurait nourrir en aucune façon. » Le miel, du reste, servait beaucoup à masquer le mauvais goût des potions, et on le retrouve dans un grand nombre de remèdes que prescrivaient les anciens. Mélangé au vinaigre il donnait l'oxymel.

En résumé, suivant Galien, voici quels sont les aliments qui produisent de l'*atrabile* (1) : « Le sang atrabilaire est engendré par la chair des chèvres et des bœufs, plus encore par celle des boucs et des taureaux, plus encore par celle des ânes et des chameaux, dont quelques personnes font usage, comme aussi par celles des renards et des chiens. La chair des lièvres n'engendre pas à un moindre degré un pareil sang et celle des sangliers en engendre beaucoup plus. Les escargots aussi engendrent un sang atrabilaire, si l'on en fait un usage fréquent, aussi bien que les chairs salées de tous les animaux terrestres. J'en dirai autant de celle des animaux aquatiques suivants : thon, baleine, phoque, dauphin, chien de mer et tous les cétacés. Parmi les légumes, le chou est presque seul capable d'engendrer un pareil sang, tandis que les pousses d'ar-

(1) Voir dans le chapitre VI le passage sur la mélancolie.

bres confites dans la saumure seule ou dans la saumure et le vinaigre, je veux dire les pousses de lentisques, de térébinthe, de la ronce, de l'églantier, le produisent. Parmi les farineux, la lentille est l'aliment qui engendre le plus de sang atrabilaire ; parmi les vins, ceux qui sont épais et noirs, sont les plus propres à engendrer l'humeur atrabilaire, si après en avoir fait un usage très copieux on demeure par hasard dans un endroit très chaud. « La viande d'agneau, celle de veau, la cervelle, les poumons, les glandes, les champignons, passaient pour donner de la *pituite.* (Voir Oribase, 1er volume.) Les *boissons* étaient soumises à une sélection aussi rigoureuse que les aliments. Le *vin* était totalement proscrit, parce qu'il passait pour augmenter les désordres nerveux. La plupart des médecins n'avaient pas suivi l'exemple d'Erasistrate et d'Asclépiade qui avaient vu dans le vin un puissant tonique et même un narcotique, car on sait qu'Asclépiade ne reculait pas devant l'idée d'enivrer ses malades pour les faire dormir. Cependant, les praticiens d'alors ne recouraient pas volontiers à l'*eau pure :* « L'eau pure reste, dit Oribase, longtemps dans l'estomac où elle produit généralement des flatuosités; de plus, quand cet organe est imprégné de bile, elle se corrompt aussi. Quand elle est descendue, non sans effort, de l'estomac dans le jejunum, elle n'est pas facilement distribuée dans le reste du corps. Voilà pourquoi elle est naturellement incapable de pousser aux urines et d'expulser les crachats. Elle n'étanche pas même la soif, car elle reste longtemps dans l'estomac,

ne pénêtre pas dans toute la profondeur du corps et n'humecte pas les parties desséchées. Elle ne nourrit pas non plus, mais est un véhicule, comme cela a été dit par Hippocrate. » On recourait donc à la tisane d'orge, à la panade, à des tisanes d'hysope, de fœnu grec, etc., à la fois désaltérantes et nourrissantes, ou purgatives, antibilieuses, etc. L'eau froide n'était guère permise. En effet, les méthodistes la rejetaient absolument dans toutes les maladies nerveuses par constriction des pores de l'économie. Les médecins des autres sectes la proscrivaient parce qu'ils l'accusaient d'abîmer l'estomac et de ne produire dans les phrénésies qu'un bien-être momentané, suivi plus tard d'un redoublement du mal. Elle était formellement contre-indiquée quand la poitrine n'était pas saine. Cependant les médecins partisans de l'eau froide s'en servaient *intus et extra*, et soutenaient qu'ils en avaient obtenu d'excellents effets. Ceci nous amène à parler du traitement des maladies nerveuses par l'hydrothérapie.

Hydrothérapie.

Les anciens n'ignoraient point les résultats que l'on peut obtenir de cet agent thérapeutique. Ils avaient eu leur Priestnitz dans Crinias, un fameux médecin de Rome, originaire de Marseille. Pline nous raconte qu'il eut un très grand succès. Il ne reculait pas devant les bains froids en plein hiver. Il y eut après lui une réaction ; néanmoins, l'usage des bains froids persista

et il est recommandé par Galien, sauf en quelques circonstances. On s'en servait dans un grand nombre de maladies nerveuses, telles que névralgies, céphalalgies, vertiges et surtout paralysies. Les anciens n'ignoraient point non plus la *douche*. On trouve, en effet, dans Celse la phrase suivante : « Capiti nihil æque prodest quam aqua frigida ; itaque is cui hoc infirmum est per ætatem bene largo canali quotidie debet aliquamdiu subjicere. » Galien recommande de laisser tomber sur la tête des liquides versés d'une certaine hauteur. On utilisait les chutes d'eau naturelles, mais on avait inventé aussi des appareils à douches. Un vase antique du musée de Berlin porte sur ses parois une scène de douche. (Becker, t. II.) Dans les monnaies de Sicile (voir livre de Paneta), on voit parfois un jet d'eau tombant d'une certaine hauteur sur les épaules d'Hercule.

Les médecins de la période græco-romaine connaissaient aussi les bons effets des *bains de mer*. Celse les recommandait beaucoup dans les cas de paralysies. Cet auteur conseille, dans le cas où les déplacements seraient impossibles, de recourir au moins aux bains salés.

Mais ce qui avait le plus de vogue, c'étaient les sources d'*eaux minérales*. Les Romains comme les Grecs étaient très partisans de ce genre de médication, et les endroits les plus célèbres étaient aussi bien achalandés que de nos jours Vichy, Luchon, etc. Il s'était déjà élevé une grande discussion pour reconnaître à quelles propriétés spéciales ces eaux de-

vaient les vertus qu'on leur reconnaissait. Les uns tenaient pour leur thermicité, les autres, pour leur constitution chimique. Beaucoup y voyaient une affaire de vogue. Voici le passage qu'Oribase a consacré à cette question importante :

« L'action des bains minéraux naturels est beaucoup plus efficace et plus énergique que celle des bains artificiels, mais il y a plusieurs espèces d'eaux minérales, suivant les propriétés du sol qu'elles traversent; ainsi elles sont ou alcalines, ou salines, ou alumineuses, ou sulfureuses, ou bitumineuses, ou vitrioliques (chargées de sulfate de cuivre), ou ferrugineuses; d'autres enfin sont composées de ces diverses propriétés, quand plusieurs qualités (c'est-à-dire plusieurs substances) sont mêlées ensemble. Toutes les eaux minérales sont douées de propriétés desséchantes et échauffantes, et, en général, elles sont très énergiques; pour cette raison, elles ne conviennent pas non plus contre les maladies aiguës, mais plutôt contre les maladies chroniques, surtout quand ces maladies sont froides et d'une humidité très prononcée. D'abord, les eaux alcalines ou contenant du sel sont utiles dans les fluxions du côté de la tête et de la poitrine, ainsi que dans un excès d'humidité de l'orifice de l'estomac, puis dans l'hydropisie et les tumeurs qui viennent à la suite des maladies, enfin quand la composition élémentaire du corps favorise la production de la pituite; les eaux alumineuses conviennent contre les crachements de sang, et contre la tendance de l'orifice de l'estomac à produire des vomissements; elles sont utiles aux gens démesurément incommodés

par les hémorrhoïdes, ainsi qu'aux femmes dont l'écoulement menstruel se fait irrégulièrement, et qui sont sujettes aux avortements. Les eaux sulfureuses ramollissent les nerfs, font prédominer la chaleur dans la composition élémentaire, et apaisent les douleurs ; mais elles affaiblissent et retournent l'orifice de l'estomac. Les eaux bitumineuses causent de la plénitude dans la tête et font du tort aux organes des sens, mais elles réchauffent d'une manière persistante, et, si on s'en sert pendant longtemps, elles ramollissent, surtout la matrice, la vessie ou le côlon. Les eaux vitrioliques sont éminemment utiles pour la bouche, les amygdales, la luette et les yeux. Les eaux qui participent aux propriétés du fer peuvent produire de l'effet contre les maladies de l'orifice de l'estomac et de la rate. Les eaux douées de propriétés mixtes agissent selon la prédominance des qualités qui s'y trouvent mêlées. On n'emploiera les eaux minérales naturelles que lorsqu'elles sont calmes et reposées ; car la vapeur qui s'en élève, lorsqu'elles sont agitées, étant douée de propriétés alourdissantes et étourdissantes, incommode la tête ; pour cette raison, on doit aussi y entrer sans faire trop de mouvement, afin que, venant frapper le corps dans un état de relâchement, les substances puissent agir efficacement en imprégnant le corps de leurs propriétés ; chez ceux, au contraire, qui entrent dans l'eau en se donnant beaucoup d'agitation et de trouble, le corps se resserre et ne se laisse pas pénétrer par les propriétés de l'eau ; il ne convient donc pas de nager ou de se plonger dans les bains minéraux.

Se placer *sous un filet d'eau minérale* est une pratique à laquelle on ne doit recourir que pour les eaux dont les propriétés sont profitables à la tête; ceux donc qui s'exposent à des filets d'eau sourdant de bitume ou de soufre peuvent aisément se faire du mal. » Quant aux bains chauds (1), leur emploi remontait à la plus haute antiquité. On s'en servait beaucoup comme calmant; quand l'on ne pouvait y recourir, on recourait aux *affusions* tièdes. Souvent on plaçait sur la tête une éponge creuse trempée au préalable dans l'eau chaude. Il est certain que ces affusions, dans le cas de phrénésie, c'est-à-dire le plus souvent de fièvre typhoïde, devaient donner de bons résultats. Il en était de même pour d'autres affections, lorsque les anciens médecins s'adressaient à la gymnastique.

Gymnastique.

La gymnastique était en très grand honneur dans l'antiquité, non seulement parce qu'elle rend les corps adroits et vigoureux, mais parce que les médecins prétendaient guérir à son aide un certain nombre d'affections, notamment des troubles nerveux plus ou moins graves. Les médecins gymnastes semblent avoir été antérieurs à Hippocrate lui-même, dont le maître Héro-

(1) Alexandre de Tralles en recommande vivement l'emploi dans les maladies mentales.

dicus de Selymbrie avait composé un traité sur la médecine gymnastique. Chaque gymnase avait un médecin et il paraît qu'il ne manquait pas de clientèle. A Athènes, notamment, ces sortes de praticiens faisaient une sérieuse concurrence aux Asclépiades (1). Les pratiques gymnastiques employées par les anciens étaient très compliquées et comprenaient un grand nombre de variétés s'appliquant suivant l'espèce aux circonstances les plus différentes.

Commençons par les genres les plus simples. La *promenade* employée d'ordinaire pour restaurer les forces et entretenir la santé, pouvait servir aussi de moyen de traitement : « Nous la prescrivons, dit Oribase, dans les affections de la tête, des yeux, de la luette et dans celle de la poitrine en exceptant le crachement de sang... elle fait beaucoup de bien à ceux qui sont atteints de la sciatique, et chez tous ceux à qui une humeur doit couler des parties supérieures vers les parties inférieures » ; on l'employait souvent après l'administration des purgatifs. Elle peut, dit Oribase, détendre l'âme, déplacer le pneuma, et le ramener à l'état normal, relâcher les parties tendues, favoriser la respiration, renforcer les organes des sens, etc. Les promenades douces convenaient aux gens faibles et à ceux atteints d'une douleur quelconque.

(1) Ces Asclépiades ne prétendaient nullement descendre d'Esculape, comme le soutenait au contraire la famille d'Hippocrate.

Pour décongestionner la tête des humeurs qui l'obstruent, on recommandait de se promener en descendant. On tenait compte de la nature du sol, des circirconstances atmosphériques, etc.

La *course* se rangeait aussi parmi les exercices violents. Elles arrêtent les fluxions, mais elles remplissent la tête. La course à reculons en anatrochasme passait pour faire du bien à la tête, aux yeux, à la nuque et aux lombes.

La course au cerceau ramollit, dit Oribase, les parties tendues et les rend flexibles par la multiplicité des positions du corps. Elle renforce les nerfs affaiblis, excite la chaleur et rétablit une intelligence stupéfiée ou dérangée par l'effet de la bile noire. Il y avait, en général, dans le cerceau, un petit animal qu'on regardait comme utile, parce qu'il donnait de la distraction à l'esprit.

La *natation* très employée dans les cas d'hydropisies, d'éléphantiasis, était considérée comme ne convenant pas beaucoup dans les maladies nerveuses, parce qu'elle rend, disait-on, la tête plus lourde, surtout quand on nage dans de l'eau chauffée artificiellement.

La *lutte violente* était prescrite pour donner au pneuma de l'activité et de la force d'expansion pour aiguiser les sens et augmenter l'activité des fonctions naturelles.

Le *combat simulé* servait à renforcer les épaules, à guérir le désordre des nerfs et le tremblement. Chez les femmes, les enfants et les vieillards, on le remplaçait

par la gesticulation qni tenait le milieu entre la danse, et le combat simulé.

Le *saut* simple et le saut progressif servaient à détourner les humeurs de la tête vers les parties inférieures.

Lė *jeu de paume* était considéré surtout comme un exercice fortifiant. Il en était de même du balancier et du jeu des haltères ; avec cette réserve qu'on ne le prescrivait que rarement quand la tête était atteinte, car, disait-on, les haltères la fatiguent. Le *combat en armes* était aussi rejeté, parce qu'il est nuisible à la tête qui est fortement couverte par les feutres et le casque et souffre sous le poids.

Massage.

Ce que nous venons de rapporter tient de la gymnastique proprement dite, le reste a plutôt trait à notre massage actuel. Dans les cas de fièvre, Asclépiade et avant lui d'autres médecins essayaient de provoquer le sommeil et de calmer la fièvre par des frictions faites au moment de l'acmé vers la période de déclin: Elle était faite chez les sujets jeunes et de petite taille par quatre hommes et par six, s'il s'agissait d'un adulte. Les uns frottaient les membres supérieurs jusqu'aux doigts, d'autres, le tronc jusqu'aux aines, d'autres, enfin, les membres inférieurs jusqu'aux pieds; pour faciliter la friction, on versait sur le corps du malade un liquide gras. La friction, d'abord, légère et lente

devenait progressivement plus forte et plus rapide. Chaque partie devait être frictionnée cent fois chez un adolescent, deux cents fois chez un adulte ; quand il s'agissait d'un athlète, on doublait ce chiffre. On savait que la friction avait été employée à propos, quand la fièvre s'apaisait et qu'il survenait une sueur qui n'existait pas auparavant. Après les frictions, on faisait boire une certaine quantité d'eau chaude. Les frictions convenaient encore dans les spasmes et dans les paralysies; dans ce dernier cas, on pratiquait un véritable massage.

Révulsion.

Nous n'insisterons pas sur la méthode révulsive employée par les anciens, car elle offre la plus étroite analogie avec les procédés actuels. Ils connaissaient, en effet, les *sangsues*, les *ventouses*, les *scarifications*, les *sinapismes*, les *pointes de feu*. Ils faisaient un assez grand usage du *séton* et des *pois à cautère*, pour amener une dérivation permanente au niveau de la région malade. Tout cela est bien connu ; et il en est de même de la saignée ; mais à propos de la phlébotomie, faisons remarquer que les disciples d'Erasistrate n'en étaient guère partisans. Les méthodistes l'employaient surtout dans les cas de douleur intense et aussi pour relâcher les pores de l'économie ; ils se montraient assez prudents dans son emploi. Les humoristes étaient moins réservés, mais cependant jamais

ils n'allaient à ces doses excessives que prescrivaient beaucoup de médecins du XVIIe et du XVIIIe siècle, sauf Archigène qui, dans le tétanos par exemple, recommandait d'aller jusqu'à la syncope. En outre de la saignée générale pratiquée au pli du coude, on admettait des saignées locales au front, au nez, sous la langue, pour diminuer les pléthores locales.

Remèdes.

Comme l'avoue Alexandre de Tralles et ainsi que le reconnaissait, plus ou moins ouvertement, la plupart des médecins distingués de la période græco-romaine, les remèdes *n'offrent qu'un appui précaire, dont il ne faut pas s'exagérer l'importance*. Et, en effet, les praticiens d'alors étaient encore plus mal pourvus que ceux d'aujourd'hui, n'ayant à leur disposition ni le chloral, ni la morphine, ni le bromure de potassium. Ils en étaient réduits soit à la dérivation intestinale, dont les humoristes et les pneumatiques faisaient souvent un abus déplorable, aux antispasmodiques, et aux opiacés de l'époque, en général peu actifs et administrés exclusivement par la voie buccale (1). Occupons-nous d'abord de la dérivation du côté du tube digestif. Les médicaments de cet ordre se divisaient en vomitifs et en purgatifs. Les hippocratiques

(1) Asclépiade et les méthodistes recouraient cependant, à des clystères médicamenteux, à l'opium à la rue, etc.

et les galiénistes y ajoutaient une grande importance, parce qu'ils s'imaginaient avec leur aide pouvoir chasser les humeurs nuisibles.

Voici la classification des purgatifs suivant qu'ils agissent en évacuant par le bas ou par le haut : 1° Purgatifs ou évacuants par le bas : « Suivant Rufus (1) ce sont les médicaments suivants : « L'ellébore noir, aussi bien les racines que la graine, la baie de Gnide, l'euphorbe à feuilles de genèvrier, le sureau, la mercuriale, la fougerole, l'iris, le concombre sauvage, la pankème poudreuse appelée aussi empetron, le peplion ou pourpier, l'aublette que d'autres nomment figuier et d'autres pavots écumeux, l'aloès, l'euphorbe épineuse, le cresson ordinaire, la clématite, la scabieuse ambrosienne, la vigne sauvage, la vigne de Chiron, appelée aussi Bryone, le thym, l'ageuvre, la marjolaine, l'origan ou conche, le pavot des îles qui est muni de cornes, le pavot à massue, la racine de concombre sauvage, le tournesol, le sésamorde blanc, le titymalle réveille-matin, le titymalle petit cyprès et le petit titymalle, qu'on appelle aussi titymalle des côtes, l'olivier nain, le chou marin, l'éponge, l'agaric, l'euphorbe, la lampette, le carthame, la scamonnée. » Oribase a emprunté cette division à Rufus. Il en est de même du morceau intitulé vomitifs : « Les médicaments suivants purgent par le haut : l'ellébore blanc, le grand sésamorde que les habitants d'Antycire appel-

(1) Voir Oribase, 2e volume de la traduction Daremberg et Bussenaker.

lent ellébore d'Anticyre; il se rapproche du seneçon par la forme; la staphysaigre, le narcisse, le genêt d'Espagne, l'oignon, l'ornithigale penché, le chardon argenté, la racine, la graine et l'écorce du concombre cultivé, la graine de raifort, les feuilles de laurier et, en outre, le vert-de-gris et le vitriol bleu. »

Parmi ces substances, voici celles qui étaient le plus employées à cause des qualités que leur attribuaient les anciens. Donnons d'abord, d'après Oribase, la description des vertus et du mode d'administration de l'ellébore, cette plante fameuse qui passait pour guérir la folie : « Parlons d'abord du choix et de la préparation de l'ellébore. On se servira en premier lieu de l'ellébore de l'Œta, en second lieu, de celui de Galatie et à défaut de ces espèces, on prendra celui de Sicile ; ce dernier a des rameaux droits, rigides, et ressemblant à du bois, d'une épaisseur et d'une densité moindres que celles des autres espèces. L'ellébore de Galatie est plus épais, légèrement ridé, spongieux, et très blanc ; il ressemble à de la férule. La couleur de celui de l'Œta est moins blanche que celle de l'ellébore de Galatie, mais elle tire plutôt sur le noir que sur le terreux, comme celui de Sicile. Ses rameaux sont très peu droits et très peu lisses, du moins quand il est épais, mais on ne choisira pas celui-là ; quand il est plus mince, il est fortement ridé ; et si on le casse, il est très blanc à l'intérieur, et si on le goûte, ce n'est pour ainsi dire que tardivement qu'il irrite la langue, mais cette irritation augmente peu à peu ; il fait couler la salive, et cette action persiste plus longtemps ; tout

ellébore a un goût douceâtre, mais celui de l'Œta plus encore que les autres, Celui de Galatie happe promptement à la langue pour l'irriter, il la brûle immédiatement et il fait couler la salive avec plus d'impétuosité mais son action s'éteint vite. L'ellébore de Sicile produit plus d'irritation que d'humection, mais cette irritation, moindre que celle causée par l'ellébore de Galatie, persiste plus longtemps, pour le premier, telle qu'elle était au commencement; l'ellébore de Sicile ne produit pas une salivation bien forte non plus, et son action cesse pour ainsi dire insensiblement ; on le prendra lorsqu'il est sec ; dans cet état, il laisse échapper lorsqu'on le casse une poussière exempte d'humidité, il n'en est pas ainsi de l'ellébore de l'Œta, même lorsqu'il est sec. Quand on casse ce dernier, sa moelle est entièrement unie à ce qui l'entoure ; mais, quand on l'humecte ensuite, elle se détache de tous côtés et peut facilement être enlevée. On a besoin de cette moelle pour produire une purgation intense ; quelques-uns lui ont imputé des étouffements produits par l'ellébore; ils ont châtié pour ainsi dire le médicament, et donné ainsi au malade un trouble sans efficacité. Il faut que l'ellébore ne présente ni lividité, ni autre tache, et qu'il soit net à l'extérieur et très blanc à l'intérieur, quand on le casse. On choisira donc de l'ellébore qui ait ces qualités, et on le coupera plutôt avec un couteau qu'avec des ciseaux, car avec des ciseaux il est difficile d'obtenir des morceaux d'une égale longueur, mais, de plus, les secousses que lui impriment les ciseaux pendant qu'on le coupe donnent lieu à la

formation d'une poussière qui s'attache aux morceaux rend la purgation inégale et la complique d'étouffement. »

Les *baies de Gnide*, dit Oribase, purgent par en bas la pituite et la bile ; on les broyait avec du miel et de l'alphiton. On les prescrivait principalement aux femmes dans les cas d'hystérie.

Les *concombres sauvages* purgeaient la pituite et la bile. Archigène et Rufus s'en servaient beaucoup; c'était un des éléments de leur médecine sacrée. En général, on les prescrivait dans la douleur de côté, les maux de tête chroniques, le vertige, etc., on donnait environ un drachme de la pulpe mélangée à du miel.

La *bryone* se prescrivait beaucoup dans l'épilepsie et les maladies mentales.

En outre des purgatifs, les anciens employaient pour éliminer les humeurs peccantes les *diurétiques* dont voici la liste des principaux : poivre long, myrrhe, galbanum, larmes de pavot, safran, styrax, térébenthine, persil, mastic, menthe, hysope, cresson, asperge, absinthe. On se servait aussi beaucoup des substances qui passaient pour exciter la sueur. Mais les médecins de la période græco-romaine possédaient aussi de véritables *remèdes nervins ;* dans ce genre on peut ranger les antispasmodiques tels que le castoréum, le musc, la valériane. Suivant Dioscoride et Oribase, ces remèdes étant très subtils, parviennent à pénétrer dans la substance nerveuse malgré son épaisseur et sa consistance.

Sans parler de l'alcool (Asclépiade) et des frictions (méthodistes), les praticiens de cette époque faisaient dormir leurs malades, ou apaisaient leurs douleurs au moyen de l'opium et des solanées vireuses. Ils savaient du reste, qu'une grande prudence était nécessaire dans leur administration ; que l'opium par exemple provoque facilement le collapsus, et les solanées vireuses le délire. On prescrivait l'opium sous forme de pilules, d'électuaires, de lavements (méthodistes) ; on l'employait aussi sous la forme de cataplasme qu'on appliquait sur les tempes et sur le front (1). Les chirurgiens, suivant Dioscoride, se servaient souvent de la belladone et de la jusquiame pour supprimer la douleur dans les opérations chirurgicales.

A côté d'idées saines, et du moins défendables, que de pratiques absurdes ! Combien Soranus avait raison de s'élever contre les odeurs abominables (bitume, corne, cheveux brûlés) dont on se servait, dans les attaques d'hystérie, pour repousser la matrice des parties supérieures de l'économie, ou pour réveiller les léthargiques ? que dire des excréments d'animaux, d'un emploi presque général, et du port d'amulettes dont les médecins, postérieurs à Galien, ne rougissent pas de parler ? La médecine, délivrée par Hippocrate des superstitions qui la déshonoraient, y retombe peu à

---

(1) La thériaque était une sorte de panacée, qui devait une grande partie de ses propriétés à l'opium qui entrait dans sa confection.

peu, entraînée qu'elle est par la barbarie croissante qu'engendre les malheurs des temps. Tout cependant n'était peut-être pas à dédaigner dans ces remèdes d'apparence baroque. Les *testicules*, les *cerveaux* et les *moelles* d'animaux, qu'on prescrivait si souvent dans les cas de maladies nerveuses, administrés autrement que par la bouche, c'est-à-dire par la voie hypodermique qui conserve leur intégrité, ont donné de bons résultats dans ces derniers temps.





OUVRAGES CONSULTÉS

HISTOIRES — BIOGRAPHIES

Daniel Leclerc. — Histoire de la médecine.
Daremberg. — Histoire de la médecine.
Corlieu. — Histoire des médecins grecs depuis Galien.
Hœser. — Histoire de la médecine.
Hœcker. — Histoire de la médecine.
Lessing. — Histoire de la médecine.
Janus. — Journal sur l'histoire de la médecine (pour la période où vivaient Arétée et Poseidonius. Voir 2e volume).
Bayle. — Biographie médicale.
Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. — (Articles biographiques sur Hippocrate, Celse, Arétée, Galien, Soranus, Oribase, Aétius et Alexandre de Tralles.

TRADUCTIONS



Littré. — Traduction des œuvres hippocratiques.
Des Etangs. — Traduction de Celse (collection Nisard).
Renaud. — Traduction d'Arétée.
Daremberg. — Traduction de Galien.
Daremberg et *Bussenaker*. — Traduction d'Oribase.
Puschman. — Traduction (allemande) d'Alexandre de Tralles.

ÉDITIONS DES AUTEURS CITÉS PAR NOUS QUE L'ON PEUT ENCORE CONSULTER.

HIPPOCRATE



Edition Kuhn.
Edition Ermerins.
Edition Aldus, Venise, 1526, in-folio (il n'y a que le texte grec)
Edition Frobonius, Bâle, 1538; (cette édition a été corrigée sur trois copies manuscrites, par Jean Cornarius), in-folio.
Edition Jean Cornarius, à Venise, 1545, et à Paris, 1546, in-8° (en latin).
Edition Frobonius (en latin), Bâle, 1546, in-folio, en très beaux caractères.
Edition (en latin) de Prosper Martinus, avec version latine d'Anuce Foes, in-folio. Rome, 1626.
Edition de René Chartier (latin et grec) avec les œuvres de Galien, 13 tomes, in-folio. Paris, 1679.
Edition d'Albert Haller, 4 volumes in-8°. (Hippocratis opera genuina, minus certa, spuria, recensuit, præfatus est Albertus Haller. Lausanne, 1769-71).

Consulter aussi sur Hippocrate non seulement l'introduction de Littré, mais Erotien et les commentaires de Galien sur les œuvres hippocratiques.

ARISTOTE



Nous nous sommes servis de l'excellente traduction de Barthélemy Saint-Hilaire.

ASCLÉPIADE

Pour cet auteur nous avons consulté avec fruit la thèse latine pour le doctorat ès lettres de Maurice Raynaud, qui résume assez complètement les travaux antérieurs. Mais nos principaux guides ont été Celse, Cœlius et Galien (examen des sectes, de la meilleure secte). Pline est sujet à caution, il semble avoir confondu plusieurs personnages portant le nom d'Asclépiade.

CELSE

Les éditions de cet auteur sont très nombreuses. Les trois premières éditions (Florentiœ apud Nicolaum, 1478. Mediolani apud Leonardum Bachel, 1481. Venetiis apud Joannem Rubeum, 1493) ne sont pas à recommander. Elles ont une orthographe très mauvaise. Henri Ninin, docteur-régent de la Faculté de Reims, a traduit Celse en français, au XVIII[e] siècle. (Paris, 1754, 2 vol. in-12).

PLINE

Nous avons consulté surtout la traduction de l'histoire naturelle de Pline que contient la collection de Nisard. Signalons en passant la magnifique édition latine de Pline, de Venise). (Venise, grand in-folio, 1469), et la jolie édition elzévir d'Amsterdam de 1635 (petit in-12).

CŒLIUS AURELIANUS

Edition de Lyon, 1567 (en caractères italiques), in-8°, avec notes de Dalechamps. Une assez bonne édition est celle de Haller. (Lausannæ, 1773. 2 vol. in-8°). Voir aussi Guardia, l'excellent article de M. Hahn sur Soranus (Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales) et celui sur Cœlius de Daremberg (même dictionnaire). Consulter également la thèse de Tsintsiropoulos. Paris, 1891.

ARÉTÉE

On a fait différentes traductions latines d'Arétée. Voir : De acutorum et diuturnorum morborum causis et signis, libri IV, de eorumdem curatione libri IV. Venetiis, 1552, in-4°, par Junius Paulus Crassus. Henri Etienne l'a admis dans ses Medicæ artis principes. Parisiis, 1567. Voir aussi l'excellente traduction de Wigan, Oxonii, 1723, in-folio, grec et latin. Haller l'a édité avec d'autres (Lausannæ, 1772, in-8°). Nous avons suivi, pour fixer l'époque où vivait ces auteurs Merklin (Lindenio renovato, p. 87) et Haller. Wigan en fait un contemporain de Trajan. Quant à Pierre Petit (in prœfatione ad commentarios in Aræteі (p. 136), il dit : « Themison igitur recentior Aræteus, atque ipso Andromacho archiatro. » Aretée n'a été mentionné que par Aétius (Tètrabiblion, livre VIII, cap. L), et par Paul d'Egine (chapitre 1er du IVe livre).

GALIEN



L'édition de Kuhn, très commode, présente cependant le désavantage d'une traduction trop littérale, de telle sorte que pour comprendre le latin, il nous a bien souvent fallu recourir au texte grec. Cela est fâcheux, parce que Daremberg n'a donné qu'une très petite partie de l'œuvre du médecin de Pergame. Heureusement qu'il a traduit le *De usû partium* et le *Traité des lieux affectés*. Voir aussi traduction latine de René Chartier, qui comprend aussi Hippocrate,

ORIBASE



Consulter en outre de la traduction Daremberg et Bussenaker l'édition de Bâle (*Opera omnia*. Basileæ, 1757, in-8o).

AÉTIUS



Comme nous l'avons dit dans notre essai, Aétius a été très négligé. On ne possède pas le texte grec des six derniers livres. Nous nous sommes servis principalement de la traduction latine de Cornarius (Contractæ ex veteribus medicinæ Tetrabiblion, hoc est quaternus, sive libri universales quatuor singuli quatuor sermones amplectantes, ut sint in summa quatuor sermones quatermones, id est sermones XVI ex interpretatione Jani Cornarii Basileæ, 1542). Montanus en a donné une autre version. (Lugduni, 1549, 4 vol in-12.)

THÉRAPEUTIQUE

En outre de Galien (édition Kuhn), Celse et Oribase, nous avons eu recours à Dioscoride (traduction française de Martin Mathée, Lyon, 1553, in-folio), à Pline (*Histoire naturelle*, collection Nisard) et à Scribonius Largus. (Voir *Medicœ artis principes*, Lutetiœ, 1567, in-folio.)

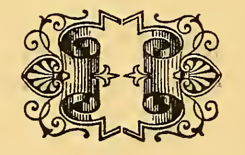




TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. de la Faculté de Médecine, Henri Jouve, 15, rue Racine

